

LA VIE
DE M. HENRI-MARIE
BOUDON,
GRAND ARCHIDIACRE
D'EVREUX,

*Par M. COLLET, Prêtre de la Mission,
& Docteur en Théologie.*

NOUVELLE ÉDITION
Dédiée à la Reine.



A PARIS,

Chez JEAN-THOMAS HÉRISANT,
Libraire, rue S. Jacques, à S. Paul
& à S. Hilaire.

M. DCC. LXII.

Avec Approbations, & Privilège du Roi.



A

LA REINE.

M. A. D. A. M. E.,

J'AI eu l'honneur de dédier au Roi, Votre Auguste Pere, la Vie d'un Prêtre à qui l'Eglise, aux instances de toute l'Europe, a érigé des Autels. J'ai l'honneur de dédier aujourd'hui à VOTRE MAJESTÉ la Vie d'un Archidiaque, que la voix de tous ceux qui aiment la vertu, a depuis long-temps canonisé. Il est vrai que le tableau qu'offre l'Histoire du premier a quelque chose de plus frappant. Un homme qui tiré, comme le jeune David, du sein de la poussiere, devient & modele & pro-

*Vie de
St Vincent
de Paul.
Paris, 1748*

a ij

lecteur du Clergé d'un vaste Royaume ; qui effusie les larmes de trois grandes Provinces, où la faim & la mort retraçoient toutes les horreurs du dernier siege de Jérusalem ; qui enveloppe sous les ailes de son immense charité l'enfant exposé, le vieillard décrépité, le captif de Barbarie, l'Insulaire de Madagascar, le Maronite du Liban ; qui préside avec Mazarin au Conseil des Rois, & n'y parle que le langage de la sincérité Chrétienne ; qui, par la plus profonde humilité, sçait persuader aux esprits les plus médiocres, qu'ils sont beaucoup au-dessus de lui, tandis qu'au jugement de l'illustre de Lamoignon, les plus beaux génies de son siècle ne l'ont jamais trouvé au-dessous d'eux. Un homme frappé à des traits si grands charme l'ami du bien, étonne l'indifférent, déconcerte l'ennemi, & le réduit à chercher à grands frais l'iniquité dans la maison du juste. Mais quoique la Vie de M. Boudon ne présente pas des traits si grands, VOTRE MAJESTÉ appercevra du premier coup-d'œil, qu'il a réuni toutes les vertus qui en sont le germe ; & qu'il ne lui a manqué que le pouvoir, ou l'occasion de les faire éclater. Elle trouvera dans le même homme une charité qui n'a de bornes que celles de la plus rigoureuse impuissance ; un zèle ardent pour les intérêts de Dieu & de son Eglise, mais un zèle toujours tempéré par

Proverb.
24, 15.

DÉDICATOIRE. ▼

la douceur & par la prudence ; le rare talent de soulager ces ames souffrantes , que Dieu conduit à lui par les plus pénibles sentiers ; une confiance si parfaite en la Providence , que , quoique dénué de tout , le lendemain ne lui donna jamais la plus légère inquiétude ; un détachement si absolu de toutes les créatures , que Dieu seul , & très-seul , fut toujours le centre & le terme de son cœur , de ses pensées , de ses entreprises.

Mais , j'ose le dire , MADAME , quelque accoutumée que Vous soyez aux plus sublimes vertus , vous ne pourrez voir sans une sorte d'émotion , je ne dis pas la patience invincible , je dis la joie , les transports avec lesquels ce saint Prêtre souffrit une des plus violentes persécutions qu'on puisse imaginer : persécution qui , quoique suscitée contre sa foi , fut si souplement ménagée , qu'elle parut ne l'attaquer que pour les mœurs. Les Etats les plus brillans ont leurs Eccli. 4 croix. Le joug pesant , qui accable les enfans v. 3. d'Adam , n'épargne pas plus les Rois , qu'il n'épargne les derniers de leurs sujets. Quelle consolation pour l'Eglise , de présenter en tout temps des modeles d'une parfaite soumission aux ordres les plus sévères du premier des Maîtres ! Quel plaisir pour une Reine qui , toute occupée de la grandeur de Dieu , gémit , comme Esther , du poids de la sienne , de voir dans ce dernier âge du monde , un homme plus content d'être le rebut

vj ÉPITRE DÉDICATOIRE.

& l'opprobre d'un peuple qui l'avoit si souvënt admiré , qu'il ne l'étoit en se rappelant que les trois plus grandes Princesses du monde avoient versé des fleurs sur son berceau. VOTRE MAJESTÉ n'aura pas besoin de cette dernière grace qui fait vaincre la calomnie par la patience. Le monde , tout monde qu'il est , a rendu un hommage constant , & aux vertus dont le Ciel vous a comblée dès l'enfance , & à la manière dont vous avez sçu les transmettre à Votre Auguste Famille. Puissiez-Vous , comme les anciens Amis de Dieu , les y voir régner jusqu'à la quatrième génération. C'est l'unique vœu que puisse former un Ministre de Jesus-Christ. Et c'est le seul qu'adoptera une Princesse qui sçait que le monde passe avec sa gloire & ses plaisirs ; mais que la vertu subsiste éternellement.

Je suis avec un très-profond respect ,

M A D A M E ,

DE VOTRE MAJESTÉ ,

Le très-humble , très-obéissant ,
très-fidèle Serviteur & Sujet ,

PIERRE COLLET.

P R É F A C E.

J'ÉTOIS encore jeune , lorsque j'entendis parler pour la première fois des vertus de M. Boudon. Ce qu'un vertueux Prêtre (a) racontoit de l'éminence & de la continuité de l'oraison du grand Archidiacre d'Evreux , ne m'est jamais échappé de l'esprit ; mais je n'aurois pas cru que la Providence m'eût destiné à écrire son Histoire ; & je ne pensois à rien moins , quand un Prélat , plus respectable encore par ses vertus que par sa naissance , a cru trouver , dans un de mes foibles Ouvrages , des raisons de m'engager à celui-ci. Quelque déterminé que je fusse à ne courir jamais la même carrière ; une seule Lettre m'a mis hors de combat. Enchaîné , séduit en quelque sorte par ces manières charmantes , qui semblent fermer toute avenue à la réflexion ; je n'ai

(a) M. Joseph Grandet , Curé de Sainte Croix d'Angers , qui mériteroit lui-même que sa vie fût écrite.

pensé aux motifs qui pouvoient m'excuser, qu'après avoir donné ma parole.

Le Public y perdra en plus d'un sens ; mais j'espère qu'il y perdra peu du côté de l'exactitude. J'ai lu avec attention tout ce qui pouvoit me fournir les lumières dont j'avois besoin. Les Ouvrages de M. Boulton ne m'ont pas été inutiles. J'ai profité de ses Lettres ; mais je dois infiniment plus aux trois Historiens, qui avoient déjà ébauché la vie de ce grand Serviteur de Dieu.

Le premier est de M. Nicolas Courtin ; Prêtre de la Communauté de Saint Nicolas du Chardonnet. Son manuscrit, dont je n'ai pu avoir de meilleure copie, est extrêmement imparfait dans celle qu'on m'a prêtée ; cependant j'y ai trouvé des faits qui ne sont pas ailleurs.

Le second Ouvrage, qui est un peu plus étendu, a pour Auteur un Prêtre du Séminaire des Missions étrangères. Il m'a fourni des anecdotes importantes ; & quoiqu'il ne soit peut-être pas exempt de fautes, sur le point même où il intéresse davantage, je n'en ai point trouvé qui répandît plus de jour sur l'établissement de cette fameuse Maison, qui donne à

toutes les parties du monde tant d'Ouvriers Apostoliques.

Le troisieme qui , sans contredit , l'emporte de beaucoup sur les deux autres , est de M. Thomas , Conseiller au Châtelet , homme plein de l'esprit de Dieu , très-versé dans les voies de la vie spirituelle ; dépositaire des plus intimes sentimens de M. Boudon ; lié d'esprit & de cœur avec tous ses amis , & qui n'a écrit qu'après avoir profondément étudié son sujet. Il a discuté en Critique judicieux l'Histoire de cette fille travestie , qui , sous le nom de Frere Claude , a fait tant de bruit pendant sa vie & après sa mort. Graces à Dieu , nous avons , indépendamment de son travail , des monumens sur lesquels on peut compter. Ils sont du temps même : ils ont paru sous les auspices d'un Prélat qui étoit sur les lieux , & qui , par un événement aussi heureux pour nous , qu'affligeant pour lui , ne peut être récusé.

C'est , je l'avoue de bonne foi , ce dernier point de la vie du grand Archidia- cre , qui m'a le plus effrayé. Plein de respect pour la mémoire de M. de Mau- pas , je ne l'ai vu qu'avec peine prendre

x. *P R É F A C E.*

le change sur le compte d'un homme que la vertu avoua dans tous les temps , & qui fit toujours un honneur infini à la Religion. Mais quel moyen de supprimer un fait qui eut pour témoin la Capitale & les Provinces ? On sçait , après tout , que ni les premières places , ni les meilleures intentions , ne sont pas toujours à l'abri de la surprise ; que Miphiboset peut , même au tribunal de David , échouer sous les artifices de Siba ; Saint Jérôme se défier trop tard de Rufin ; l'illustre Epiphane céder pour un temps à ses préjugés contre Saint Chrysofôme. Heureux encore & les Historiens & ceux pour qui ils travaillent , quand ils ne trouvent pas dans les Supérieurs cette indomptable fierté de jugement , qui les attache jusqu'à la fin au parti qu'ils ont une fois embrassé ; & qui , contre les loix que Rome payenne respecta , leur fait regarder comme coupables des hommes toujours mal jugés , parce qu'ils n'ont jamais été entendus (a).

(a) „ Qui statuit aliquid , parte inauditâ alterâ
„ Verum et si statuit , iudex haud æquus fuit.

Mais c'en est trop sur un article où les leçons sont aussi inutiles qu'elles seroient nécessaires. Difons encore un mot de la vie de M. Boudon.

La Chronologie qu'on regarde , à juste titre , comme une partie essentielle de l'Histoire , n'y est pas dans la dernière précision. Mais comment marcher bien droit , dans un pays où l'on marche sans guide ? J'ai tiré parti de tout ; & si quelquefois je suis sorti de la voie , ce n'est qu'après avoir pris de justes mesures pour y rentrer le plutôt qu'il me seroit possible.

Les noms-propres ont été encore un écueil plus insurmontable. L'impatience où étoient les gens de bien de connoître plus à fond le grand Archidiacre d'Evreux , a multiplié les copies manuscrites de son Histoire , & par une suite inévitable a multiplié les fautes. On les rectifie , quand il s'agit de lieux voisins , ou de personnes qui portent un grand nom ; en tout autre cas , il faut presque les mettre au hasard. Je profiterai avec autant de plaisir que de reconnoissance , des lumières qu'on voudra bien me donner sur ce point & sur tout autre.

Plaise à Dieu de bénir un travail qui n'a été entrepris que pour sa gloire ! Quelque sublime qu'ait été la vertu de M. Boudon , il y a mille occasions où elle peut servir de règle. Au reste , je proteste d'avance , quoique je croie l'avoir fait ailleurs , qu'en donnant à ce vertueux Prêtre le nom de Saint , je ne l'ai pris que dans le sens auquel le grand Apôtre l'appliquoit aux Fideles. J'ai parlé de la fainteté des mœurs , en laissant au Siege Apostolique à décider de celle qui tombe sur la personne. A Dieu ne plaise , que je pense à prévenir son jugement , ou à m'en écarter jamais.



SOMMAIRE

DU PREMIER LIVRE.

NAISSANCE de Boudon ; vertus de ses pere & mere. Trois Reines se trouvent aux cérémonies du Baptême de leur fils : l'une d'elles lui sert de Marreine. Sa mere le nourrit. Il est porté à Notre-Dame de Liesse. Dangers dont il est préservé dans son enfance , p. 5. Son pere quitte le service militaire , & se retire en Normandie. Danger qu'il court dans son voyage. Sa mort. Combien elle est funeste à son épouse. Le jeune Boudon fait deux fautes : avantages qu'il tire de sa chute , 9. Sa premiere Communion. Il fait vœu de virginité. Ses sentimens sur l'Apôtre Saint Jean. Il reprend ses études dans la vue de Dieu seul. Ce que ces paroles signifioient chez lui , & les conséquences qu'il en tiroit dans la pratique , 14. On le met en pension à Rouen. Il va au College , & s'y sanctifie. Son grand amour pour les pauvres. Il les instruit avec beaucoup de succès & d'ardeur. Preuve qu'en donne une pauvre femme , 18. Il visite les hôpitaux. Service qu'il rend à un jeune homme qui se mouroit. Il porte ses disciples à la plus haute vertu. Ses succès prouvés par deux exemples , 22. Exercices de piété de ses Associés. Leur zele pour l'honneur de la Sainte Vierge. Leur excessive charité envers les pauvres. Lumiere & plénitude de sa foi sur l'Eucharistie. Son Confesseur est obligé d'en arrêter les suites , 27. Premiers combats que le saint jeune homme a à soutenir. Succès de ses études malgré les peines dont il est affligé. Il gagne à la foi une pauvre veuve , & garantit son innocence. Calomnie inventée contre lui par des Ecoliers , qui ne pouvoient souffrir sa vertu. Il est abandonné

de sa famille. Un homme vertueux lui donne une retraite , 32. Boudon visite avec ardeur ceux qui pouvoient le porter à la perfection. Les peines dont Dieu l'éprouve , lui servent à calmer celles d'un bon Religieux. Il pense à entrer dans un Monastere. La foiblesse de sa complexion l'en fait exclure. Ses lumieres sur Saint François d'Assise , 36. Son amour pour la retraite & la pauvreté. Il tombe malade. Il se rend à Paris pour y continuer ses études. Il se met sous la conduite du P. Bagot. Vertus de ce Religieux. Exercices de Boudon. Il souffre beaucoup de la pauvreté , 41. Il est réduit à la mendicité. Sa patience frappe M. de Montmorenci. Il entre dans sa maison pour étudier avec M. de Laval. Commencement d'une association de jeunes gens qui ne pensent qu'à se sanctifier , 45. Boudon les forme à la vertu. Leur amour pour les mépris. Sainte liaison de Boudon avec le P. de Condé , avec la Mere Mechtilde , la Sœur Magdeleine de Saint Joseph & un Frere Augustin. Il sert les malades dans les hôpitaux. Services qu'il rendit à un jeune Luthérien , 49. Il tombe malade. Il est guéri en entrant à la Charité. Orage qui s'éleve contre lui & contre ses associés. Il va à Beaune visiter le tombeau d'une sainte Religieuse. Il édifie beaucoup les Carmélites. Il commence une espece de Mission avec ses amis. Caractere d'un Lorrain riche en vertus , 54. Bons offices que lui rend M. Boudon. Avec quelle grandeur ce pauvre homme parloit de Dieu. Soupirs de Boudon à la vue du profond oubli de Dieu , où vivent les hommes , 58. Boudon & ses Compagnons pensent à porter la foi dans les pays infidelés. Origine du Séminaire des Missions étrangères. Boudon reçoit la tonsure , & porte constamment les marques de son état. M. de Laval pense à lui résigner son Archidiaconé , & l'accompagne à Evreux , 63. Il y délivre , presque malgré elle , une Religieuse des peines intérieures.

qui la dévoreroient. Il est très-mal reçu dans le second voyage qu'il fait dans cette ville ; mais enfin il est installé. Il écrit aux Curés d'Evreux une Lettre très-humble. Il fait une longue retraite à la Chartreuse de Gaillon , 67. Il reçoit les saints Ordres. Ferveur avec laquelle il célèbre. Etendue & ferveur de sa préparation prochaine. Réponse qu'il fit à un Officier qui le prioit d'être court à la Messe. Il rend visite à Messieurs de Levis & Bourdoise. Avis que lui donne ce dernier , 71. Il s'oppose à un abus qui régnoit la veille de Saint Jean. Un faux plaisant le tourne en ridicule. Parole remarquable de M. Bourdoise. Idée des grands talens de l'Archidiacre. Sa science , la pureté de sa morale , son style. On veut éprouver sa capacité ; il se tire avec honneur du combat , 75. Il prêche avec un succès prodigieux. Ceux qui courent la même carrière , lui rendent justice comme les autres. Dieu se sert de lui pour opérer deux conversions éclatantes. Prodigious ferveur d'un jeune homme qu'il avoit gagné à Dieu , 80. Ses regles de conduite dans le tribunal de la Pénitence , pleines de sagesse & de lumiere. Grace singuliere qu'il eut pour procurer la paix aux consciences troublées. Regle solide pour les scrupuleux , 85. Maniere dont il délivra une personne livrée aux plus noires inquiétudes. Empressement du peuple à profiter des paroles de vie qui sortoient de sa bouche. Mademoiselle de Bouillon se met sous sa conduite. Progrès qu'elle fit dans la vertu. Portrait abrégé des vertus de la Sœur Marie-Angélique , 89. Boudon , pour remplir son devoir d'Archidiacre , se met sous la protection spéciale de la Sainte Vierge. Pénitences qu'il pratique dans ses visites. Triste état du Diocese d'Evreux , quand il commença à le parcourir. Maniere dont l'Archidiacre s'y prend pour rétablir le bon ordre. Détail exemplaire de ses attentions , 94. Premier succès de son zele & de sa vigilance. Sa conduite

XVJ SOMMAIRE DU I. LIVRE.

envers les bons & les mauvais Ecclésiastiques. Il se sert contre eux du double glaive qui lui étoit confié, 98. Murmures à cette occasion. Justice que rend à sa vertu un homme de condition. Il tâche de former de jeunes Ministres, pour remplacer ceux qui étoient indignes de l'être. Il établit des conférences spirituelles : grand succès de celles de l'Abbé du Val - Richer. Maniere sainte dont il se prépare à faire des Missions. Service important qu'il rendit à une Carmélite de Bretagne, 103. Témoignage d'une Ursuline de Montbard. Grands fruits qu'il fait porter aux terres les plus ingrates. Justice que lui rendent les personnes les moins suspectes. Il est traité avec distinction par de grands Prélats. Exemple de mortification qu'il donne à Laval. Son désintéressement dans ses Missions. Soin qu'il avoit d'honorer les cendres des Saints qu'il rencontroit sur sa route. Ses liaisons avec M. de Louvigni. Vertus de ce Seigneur, & du P. Jean-Chrysostôme, Religieux du Tiers-Ordre de Saint François. Talens de M. Louvigni, pour porter les ames à une haute perfection, 111. Pureté de sa conscience. Son détachement. Boudon le confirme dans l'amour de la pauvreté. Belle mort de ce Seigneur. Remarques sur son *Chrétien intérieur*. Henri de Maupas devient Evêque d'Evreux. Estime qu'il fait de l'Archidiacre, 115. Il le charge de dresser de nouveaux Statuts ; Boudon s'en acquitte avec beaucoup de capacité. L'Archidiacre s'oppose avec beaucoup de vigueur à une secte de Fanatiques, qui vouloient s'établir dans le Diocèse d'Evreux. Il est fait Supérieur des Carmélites du Ponteaude-Mer. Ses maximes dans la conduite de cette Communauté. Regles très-sages pour ceux qui ont de pareils emplois, 120.

S O M M A I R E.

D U S E C O N D L I V R E.

MONSIEUR de Maupas est député à Rome pour la canonisation de Saint François de Sales, 125. Il donne les plus amples pouvoirs : l'Archidiacre. Cette préférence & sa fermeté lui suscitent des ennemis. Il est informé de leurs projets. Il écrit à M. de Maupas, qui l'approuve en tout. Boudon continue à marcher sur la même ligne. Dieu lui fait connoître une partie de ce qu'il aura à souffrir, 129. Il est malade à l'extrémité, & se démet de son Archidiaconé. Il est guéri par les Reliques de Saint Gaud. Le Roi le nomme au même Bénéfice. Il visite le tombeau de son saint Libérateur. Notice de Saint Gaud. Fameuse translation de ses Reliques. Boudon va au Mont Saint-Michel, 134. Il se forme un violent orage contre lui. Il est indignement déchiré dans plusieurs libelles scandaleux. On l'insulte à outrance. Retour de M. de Maupas. Il trouve son Diocèse soulevé contre l'Archidiacre. Une femme de piété le justifie. Caractère de la Dame de Fourneaux, 139. Excès de son zèle pour le saint Prêtre. Pieuse réponse qu'il lui fait. Belle Lettre qu'il écrit en sa faveur la Mere Mechtilde. On impute à Boudon l'impétuosité de sa Pénitente. L'Evêque d'Evreux tient un grand conseil contre l'Archidiacre. On lui fait signifier sa Sentence. Sa tranquillité dans cette occasion. Madame de Fourneaux, malgré les sages avis de l'Archidiacre, suit tout son ressentiment, 143. On le met sur le compte de Boudon. Il est interdit. Il refuse de quitter sa dignité, & on n'ose le pousser sur ce point ; mais on le décrie dans toutes les villes du Royaume. Horrible maniere

dont il est traité à Evreux. Il ne peut obtenir une chambre à Rouen que par surprise. Histoire d'une fille qui, pour se soustraire au danger, se travestit en garçon, 149. Calomnie dont elle est chargée sous le nom de Claude Petit, 157. Elle vient à Evreux. Son sexe est reconnu après sa mort. Elle ne demeura jamais chez l'Archidiacre. Fureur & injustice des calomnies qui, à ce sujet, furent répandues contre Boudon, 160. Emportement d'un Prédicateur contre lui. Il est abandonné à Paris dans son plus grand besoin. Service que lui rendirent les Filles de la Providence. Ses dispositions pendant le cours de ce violent orage. Sa joie dans les humiliations. Il se fortifie par l'exemple d'un Seigneur d'Angleterre, qui avoit tout perdu pour la foi. Bel éloge qu'il fait de M. de Maupas après sa mort, 168. Moyens dont Dieu se sert pour ouvrir les yeux à M. de Maupas. Un Ecclésiastique d'une vertu reconnue y travaille. Le plus dangereux de ses ennemis y travaille encore plus efficacement après une chute honteuse, 174. Mouvements opposés que produit dans le cœur du saint Prêtre son rétablissement. Fureur impuissante de ses ennemis. Estime que M. de Novion fait du grand Archidiacre. La Duchesse de Baviere le prie de passer en Allemagne pour lui donner ses conseils. Il se met en chemin. Estime qu'on lui témoigne à Metz, 178. Les Filles de Saint Dominique lui font voir le chef de Saint Henri, son Patron. Ce qu'il fit à Nanci, à la Chapelle de Bon-Secours. Etat de la ville de Strasbourg, qui n'étoit que depuis peu sous la domination du Roi. Conversion de plusieurs Luthériens. Il arrive à Ulm, & il est assez heureux pour y pouvoir célébrer. Il est reçu par Leurs Alteſſes au Palais de Dirkeim. Portrait du Prince Maximilien. Vertus de Fébronie de Bouillon, son épouse, 182. Leur Cour justement appelée la Cour sainte. Piété du pays. La Duchesse éprouvée par des peines intérieures. Boudon développe son état en

présence de son Confesseur. Elle est effrayée de la pauvreté du grand Archidiacre ; elle lui offre un carosse , il le refuse constamment, 187. On le conduit à Munich. Il n'a de curiosité que pour les choses saintes. Il dit la Messe dans l'Eglise des PP. Théatins. Sa dévotion pour Saint Gaétan. On lui propose le voyage d'œting, 191. Il passe par Ausbourg ; il y trouve ses ouvrages en Allemand. Il entre en Saxe ; voit la chambre de Luther. Excès de sa douleur. Description de la Chapelle d'œting ; sa magnificence ; son culte, 195. Un Comte Allemand est frappé de la dévotion du grand Archidiacre. Il lui fait un présent de son goût. Il revient à Munich. Il en part , sans recevoir ni présens , ni argent. Il arrive en Lorraine plus tard qu'il n'eût fallu. Se rend à Evreux. Compose la vie de la Mere Elisabeth de la Croix. Idée de cet Ouvrage. Naissance de Mademoiselle de Ranfain , 198. Qualités du corps , de l'esprit & du cœur de cette jeune personne. Elle devient un modele de vertu & de pénitence. Dureté avec laquelle on la traite pour la dégoûter de la vie Religieuse. On la marie malgré elle. Portrait horrible de son époux. Elle adoucit peu-à-peu sa férocité. Il devient un modele de vertu. Un Seigneur lui suscite une affaire pour attirer son épouse à la Cour. Elle aime mieux tout perdre que d'en courir les risques , 205. Elle devient veuve : prudence chrétienne avec laquelle elle élève ses enfans. Comment elle veille sur ses domestiques. Son voyage au saint Mont. Le Médecin Poirot, pour s'en faire aimer , a recours aux maléfices. Réflexions de l'Archidiacre à ce sujet. Etat où se trouve Elisabeth en conséquence de cette opération. Nouveaux efforts du Médecin. Effrayante situation de la sainte veuve, 219. Peines dont son ame étoit déchirée. On la croit possédée du démon. Réalité des possessions solidement établie par M. Boudon. Il y en a qui , selon lui , ne sont la punition d'aucune faute. Elisabeth est

abandonnée, décriée, empoisonnée, conservée par une espèce de miracle, 215. Sagesse avec laquelle le Sacerdoce & l'Empire se conduisirent dans l'examen de cette affaire. Les Médecins & les Théologiens se déclarent pour la possession. Raisons qui les engagent, 216. Précautions que prend le Duc de Lorraine avant que de prononcer. Poirot est condamné au feu. Elisabeth doit à la sainte Vierge sa délivrance. Elle établit la Communauté du Refuge. Ses trois filles y prennent le voile, 223. L'Archidiacre sanctifie plusieurs Communautés. Il fait une retraite à la Chartreuse du Mont-Dieu. Admirable piété des Solitaires qu'il y trouva. Boudon travaille à Cambrai, à Anvers, à Bruxelles, à Namur; mais il travaille encore plus en Lorraine. Belles leçons qu'il fait aux Vierges consacrées à Dieu, 227. Soins qu'il prend des Novices. Avis qu'il donne aux Monastères qui sont dans l'indigence. Il est attaqué d'une dangereuse maladie. Les Dames du Refuge en prennent soin, 232. Sa reconnaissance pour ses Bienfaitrices. Ses occupations, quoique moins pénibles, n'en sont pas moins continuelles. Ses ennemis le traversent au sujet d'un Livre sur le respect dû aux Eglises. Il empêche qu'on ne retire de Rouen les Dames du Refuge. Son zèle pour celles qui étoient établies à Bezançon. Grand service qu'il rend à un Religieux affligé, 237. Il en poursuit un, dont les mœurs étoient corrompues. Ses Livres passent les mers. La dévotion qu'ils inspirent, sauve Québec attaqué par les Anglois. Relation de M. de Laval, qui étoit Evêque de cette ville. Eloge de la Princesse de Chimai. Justice qu'elle rend aux Filles de Sainte Genevieve, 240. Boudon rétablit la dévotion à Saint Taurin, premier Evêque d'Evreux. Il donne un abrégé de sa vie & de ses miracles. Prédiction qu'il fait à un jeune homme qui étoit son parent. Usage que celui-ci en fit. Malheureuse fin d'un bienheureux du siècle, 245. Prodige arrivé à

Nanci, dans la maison du Refuge. Réponse qu'il fait à une consultation touchant une jeune personne, vérifiée par un événement inattendu, 250. Sa patience dans les cruelles douleurs, dont il fut affligé pendant ses dernières années. Son courage redouble avec ses maux. Il exhorte à une parfaite soumission les personnes qui craignoient de le perdre, 254. Il se démet de son Archidiaconé en faveur d'un très-homme de bien. On lui annonce sa mort prochaine. Ses maux redoublent : il les souffre moins avec patience qu'avec joie, 258. Ses dernières actions. Il reçoit le saint Viatique. Sa mort. Concours qui se fait chez lui après son trépas. Il est inhumé dans la Cathédrale. Inscription qu'on a mise sur le lieu où est son cœur, 264. La calomnie ne l'épargne pas après sa mort. Sa mémoire est dédommée par l'estime que font de lui les gens de bien. Ses vertus sont louées & admirées dans toutes les parties du Royaume, 267. Belle Lettre qui fut écrite de Marseille à son sujet. Témoignage du vertueux Prêtre qui reçut ses derniers soupirs. Portrait de M. Boudon, conforme à celui du Grand-Prêtre Onias. Epitaphe placée depuis peu dans la Chapelle où il est enterré, 278.

S O M M A I R E

DU TROISIEME LIVRE.

VERTUS de M. Boudon. *Sa Foi*, 280. Zele du saint Prêtre contre l'erreur. Son attention à ne l'imputer point mal à propos. *Sa Conscience en Dieu*, 286. Elle a commencé dès ses plus tendres années. Son style tout de feu, quand il s'agissoit de louer la divine Providence. Il en espere tour-à-tour des croix & des consolations : il s'afflige de ses fautes ; mais il ne se décourage point. *Son Amour pour Dieu*, 294. On ne peut en donner qu'une

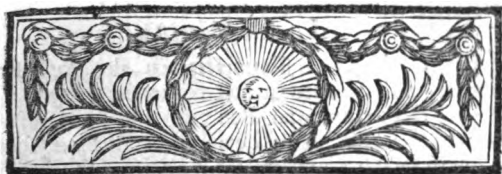
très-foible idée. Depuis sa premiere Communion jusqu'à la fin de ses jours, son cœur ne chercha qu'à s'unir à Dieu. Il marchoit sans cesse en sa présence. Joie & paix qui en résultoient. Il écartoit avec soin tout ce qui pouvoit déplaire au Dieu de son cœur. Désintéressement de sa charité. *Son Oraison*, 303. Tout ce qui se présente à ses yeux lui en fournit la matiere. Belle réponse qu'il fit à des gens qui le plaignoient de ce qu'il étoit seul dans un voyage. Continuité de son oraison. Il en retire trois fruits principaux pour lui-même, & une grace singuliere pour sanctifier le prochain. Son sentiment sur les répétitions d'oraison qui sont d'usage dans les Monasteres. *Sa Religion*, 312. Idée de cette vertu. Etendue que Boudon lui donnoit. Sainte frayeur avec laquelle il regardoit les Sacremens, & tout ce qui a rapport au culte de Dieu. Son respect pour les Ministres de Jesus-Christ, & pour les lieux saints. Son ardeur pour établir le regne de Dieu dans tous les cœurs. *Sa Piété envers la Sainte Trinité*, 317. Fondement de sa foi sur ce Mystere. Effets de cette foi, un respect qui alloit jusqu'au tremblement. De profondes réflexions sur la sainteté de Dieu. Son zele pour communiquer aux autres ses propres sentimens. *Sa piété envers l'humanité sainte de Jesus-Christ*, 323. Combien éloignée de l'illusion des nouveaux Mystiques. Son union avec l'Homme-Dieu. Ce grand modele est celui que l'Archidiacre se propose d'exprimer. Etat qu'il fait de la grace du Christianisme. *Sa piété envers l'Eucharistie*, 330. Il ne se lasse point d'admirer la bonté avec laquelle notre Seigneur se communique à nous : son horreur pour le monde qui y pense si peu. Tendres réflexions sur la facilité avec laquelle le Sauveur se rend accessible dans l'Eucharistie. L'humilité & l'anéantissement, principales leçons qu'y puise le saint Prêtre. *Sa dévotion envers la Sainte Vierge*, 336. Boudon ne tarit point sur cette matiere. Sa douleur de

voir le culte de la Mere de Dieu diminuer. Il fait une sainte ligue en sa faveur. Sa dévotion sage, dans les vraies regles, exempte de superstition. *Sa dévotion aux Saints Anges*, 342. Maniere dont il s'y prit pour ne les point perdre de vue. Il s'efforce d'inspirer à tout le monde les sentimens qu'il avoit pour eux. Il honore les différens ordres de ces bienheureux Esprits. A son exemple, le Diocèse d'Evreux devient très-dévoit aux Saints Anges. Belle & simple pratique de l'Archidiacre. *Sa dévotion aux Saints, & sur-tout à la Sainte Famille*, 349. Equité du culte que l'Eglise rend aux Saints. Idée que l'Archidiacre se forma de leur grandeur. Il étudie leur histoire, visite leurs tombeaux, honore leurs Reliques. Il invite les Pasteurs à établir leur culte. Saints pour qui il eut une dévotion spéciale. *Son amour pour le prochain*, 355. Sa charité pour ses plus mortels ennemis, prouvée par de nouveaux exemples. Sa charité envers les pécheurs. Sa charité pour les personnes affligées de peines intérieures. Elles ont recours à lui des pays éloignés. Conduite qu'il garde avec un scrupuleux. Il ne peut souffrir qu'on se rebute dans le ministère de la Pénitence. Selon lui, la science ne suffit pas pour traiter ceux que Dieu conduit par des routes obscures. Son attention à soulager ceux qui se sont endormis dans la grace du Seigneur. Il étoit persuadé qu'il y a des ames qui souffrent long-temps pour des fautes légères. Son amour pour les pauvres. *Sa reconnoissance*, 363. Combien il étoit sensible aux services qu'on lui rendoit. Sa gratitude envers Dieu, soit qu'il lui fit du bien, ou qu'il lui envoyât des peines. Son parfait dévouement à la Providence. Il lui consacre un jour d'actions de grâces toutes les semaines. Sage Lettre qu'il écrit sur ce sujet. *Sa douceur*, 369. Il la fait paroître dans les événemens les plus imprévus. Sa conduite à l'égard d'un homme qui l'avoit accusé d'être athée. Il est la ressource de tous ceux qui souf-

XXIV SOMMAIRE DU III. LIVRE.

frent. Il est d'autant plus louable, que son caractère tout de feu ne le portoit pas à la douceur. *Sa prudence*, 377. Sagesse avec laquelle il appaisa un murmure que le retranchement de quelques Fêtes avoit occasionné dans le Diocèse de Rouen. Son équité dans le jugement qu'il portoit du scandale que donnent quelquefois les plus saintes Maisons. Sages avis qu'il donne à un Ecclésiastique chargé de visiter des Maisons Religieuses. Prudence avec laquelle il combattit un Homme de Lettres qui avançoit des paradoxes. Conseils qu'il donna à une jeune personne qui, pour entrer dans une Congrégation, vouloit quitter sa mere. Il blâme sa propre conduite à l'égard d'un soldat. Prudence avec laquelle il écartoit les louanges. *Son humilité*, 386. Témoignage que porte de lui un homme qui l'avoit étudié pendant quarante ans. Les dons de Dieu sont pour lui un sujet de s'humilier. Son humilité principe du plaisir qu'il prenoit avec les pauvres. Il ne fit jamais de visite à la Reine d'Angleterre, sa Marreine; mais il courut avec soin au-devant de tout ce qui pouvoit l'humilier. Preuve qu'en fournit un Magistrat d'Andely. Il est plus humble à mesure qu'il est plus estimé. *Sa pureté*, 390. Il l'aime dès sa tendre enfance, & prend toutes les mesures possibles pour n'y point donner d'atteinte. Son zèle contre les parures peu modestes. Ses attentions dans ses visites d'Archidiacre. Sa sagesse, ses leçons, ses pratiques. *Sa pauvreté*, 397. Il en fait triomphe. Son amour pour les pauvres: combien il étoit fâché de voir qu'ils ne connoissoient pas le bonheur de leur état. La dureté des riches, & sur-tout des Ecclésiastiques, le pénétre de douleur. Description de son appartement. *Son ardeur pour le mépris*, 405. Il soupire pour les humiliations. Il en fait connoître le prix. Ses souffrances de toute espece. Beaux sentimens sur les croix qui nous affligent. *Ses miracles*, 416. Dissertation sur ses Ouvrages, 424.

LA VIE



LA VIE
DE M. HENRI-MARIE
BOUDON,
GRAND ARCHIDIACRE D'ÉVREUX.

LIVRE PREMIER.

L'ÉGLISE de France gémissoit depuis long-temps de sa propre stérilité, lorsque Dieu touché des soupirs d'un petit nombre de justes, qu'il avoit soustraits à la contagion, jeta sur elle dans sa miséricorde un de ces regards puissans, qui, du sein même des pierres, font naître à Abraham des enfans dignes de lui. En peu d'années, cette vigne, qu'un sanglier cruel, sorti de la forêt voisine, ravageoit impunément, produisit des fruits capables de dédommager le Pere de famille de ses travaux passés. Toutes les parties du Royaume concoururent à sa gloire. La Bretagne, le Maine, la Normandie lui donnerent, comme à l'envi, des Vierges

A

pures, des Confesseurs éclairés, des Pasteurs que saint Charles auroit regardés comme sa joie & sa couronne. Peu contente de ses propres biens, cette dernière Province sçut profiter de ceux de ses voisins; & c'est à la Picardie qu'elle dûit l'*Homme de Dieu seul*, dont nous commençons l'Histoire. Si nous nous arrêtons un peu à sa famille, c'est qu'elle a été long-temps un problème; & que bien des gens, soit par ignorance, soit par mauvaise volonté, en ont donné une fausse idée.

1624,
& suiv.

Henri-Marie Boudon naquit le 14 de Janvier 1624, à la Fere, petite ville de la Thiérache, mais qui alors étoit considérable par ses fortifications. Il eut pour pere Jean Boudon, brave & vertueux Gentilhomme, qui étoit Lieutenant dans la citadelle sous M. de Beaumont. Sa mere fut Antoinette Jourdeé (a), dame d'une vie très-exemplaire, & qui, docile aux leçons d'un époux plein de sentiment & de sagesse, posséda, tant qu'il vécut, toutes les vertus d'une femme vraiment chrétienne. Ils eurent tout lieu de regarder leur enfant comme le don d'une miséricorde spéciale: car outre qu'Antoinette avoit passé quinze années dans la stérilité; un jour qu'elle se plaignoit de cette disgrâce, une dame, d'un port grave & majestueux, s'approcha d'elle, &, après l'avoir exhortée à la confiance, lui dit que le Ciel l'avoit exaucée, & qu'elle seroit mere de deux garçons, dont

(a) Ou Jourdin, comme dit l'Auteur de la vie de M. Boudon, imprimée à Anvers en 1750, que je ne connoissois pas, quand j'ai donné la première édition de celle-ci.

le dernier seroit un jour la gloire de sa maison. Ces paroles prononcées d'un ton assuré, & par une personne qu'on n'a jamais revue depuis, parurent bientôt une vraie prédiction. Madame Boudon ne tarda pas à se voir mere d'un fils : mais ce fils attendu si long-témps, & obtenu par tant de larmes, en fit bientôt couler de nouvelles. A peine eut-il reçu le Baptême, qu'il expira. Heureusement la personne inconnue, dont nous avons parlé, en avoit annoncé un second. Il vint en son temps, & il eut, comme il le disoit lui-même avec beaucoup de reconnoissance, le bonheur de naître un Samedi, jour que l'Eglise consacre à l'honneur de la Mere de Dieu, & qui d'ailleurs se trouvoit cette année-là dédiée à la gloire du saint Nom de Jesus.

Cet enfant, qui fut en effet la gloire de sa famille & l'honneur de l'Eglise, fut ondoyé à sa maison, selon l'usage du temps, qu'une discipline plus sage a réformé. Selon le même usage, les cérémonies de son Baptême furent différées. Ce délai, qui dura quatre mois, ne servit qu'à les rendre plus augustes ; & peut-être que jamais aucun enfant de pareille condition n'en eut de semblables. Il s'y trouva trois Reines, Marie de Médicis, veuve de Henri IV, Anne d'Autriche, épouse de Louis XIII, & Henriette-Marie de Bourbon, fille du premier de ces deux Rois, sœur du second, & qui depuis fut femme de Charles I, & mere de Jacques II, tous deux Rois d'Angleterre. Cette dernière Princesse voulut bien servir de marreine au jeune Boudon, & elle lui donna les noms de Henri & de Marie qu'elle portoit elle-même. Il n'étoit pas aisé de trouver un parrein d'une si haute volée : Charles de Beaumont, Gouverneur de la Fere, y suppléa, au-

A ij

1624,
& suiv.

— tant qu'il fut possible. Ce jour glorieux fut un
 1624, jour de triomphe pour toute la ville : & la joie
 & suiv. d'une famille chérie pour sa probité, devint
 la joie de tous les habitans.

La mere de ce fils si cher, voulut le nourrir elle-même. Elle ne crut pas, comme on fait aujourd'hui, qu'il fût du grand air pour une femme de condition, de faire sucer au fruit de son sein un lait étranger, qui souvent ne transmet ni la santé, ni la vertu. Heureuse si elle eût soutenu jusqu'à la fin ces premiers sentimens de tendresse ; mais il s'en fallut beaucoup, comme nous le verrons dans la suite.

Dès que le jeune Henri put soutenir les impressions de l'air, ses parens, dont la foi étoit plus vive, parce qu'elle étoit plus simple, le firent porter à Notre-Dame de Lieffe. Ce fut dans ce Sanctuaire, si célèbre par le concours des Fideles, qu'il fut mis une seconde fois sous la protection de la Mere de Dieu : car il lui avoit déjà été très-spécialement dévoué, lorsqu'on lui suppléa les cérémonies du Baptême. Ce qu'il ne put faire dans un âge qui ne lui permettoit pas d'entrer dans les pieuses vues de sa famille, il le fit abondamment dans un âge plus avancé. Mille fois il se félicita de ce que sa premiere sortie de la maison paternelle, ne s'étoit faite qu'en vue du saint pèlerinage dont nous venons de parler : mille fois il célébra, soit dans ses conversations, soit dans ses pieux Ouvrages, le bonheur qu'il avoit eu d'appartenir dès sa naissance à la très-sainte Vierge. Quelque vives que fussent ses expressions, on apperçoit en lisant ses Ecrits, que les termes manquoient aux transports de sa reconnoissance. » O ma
 » bonne Maitresse, « disoit-il d'un style que

la sagesse humaine ne goûtera pas, & qu'elle atteindra encore moins, » ô ma très-douce » & très-miséricordieuse Mere, & qui m'en » avez servi, dès que j'ai commencé de » vivre... Si j'avois tous les cœurs en mon » pouvoir, que je vous les donnerois volontiers ! Dès ce moment tous ne respireroient » que votre pur amour ; & toutes les bou- » ches ne publieroient que vos louanges immortelles. «

1624,
& suiv.

Ce que disoit le pieux Henri de la Mere de Dieu, il le disoit avec encore plus d'ardeur de la divine Providence. Au fond, rien n'étoit plus juste que la reconnoissance qu'il avoit pour l'une & pour l'autre, chacune dans son genre. Ce ne fut qu'à elles qu'il dû sa conservation dans son enfance. Il a plus d'une fois assuré que le démon lui voulut du mal dès ses plus tendres années ; que pendant la nuit il le jettoit souvent hors de son berceau pour le tuer ; qu'il l'effrayoit par des spectres hideux ; & que ce ne fut que par des attentions continuelles que sa mere lui conserva la vie. Mais quand ces accidens fâcheux n'auroient été qu'une suite naturelle de la force de l'imagination, & de la vivacité du tempérament ; il n'en est pas moins sûr, que ce jeune enfant ne fut redevable de son salut qu'aux soins d'une très-spéciale Providence.

Ce fut encore elle qui, comme on le crut alors, & qu'il l'a toujours cru lui-même, le prévenant des plus singulieres bénédictions de sa douceur, lui avança l'usage de la raison, afin qu'il fit un plus prompt usage de la grace de son Baptême, & qu'il pût dire avec le Roi Prophete : » Vous êtes, Seigneur, vous êtes doublement mon Dieu ;

» Je vous cherche dès le matin , & mes premiers regards se tournent devers vous. «

1627.

En effet , & c'est un aveu qu'il fit un jour à une ancienne & parfaite Religieuse de Saint Jean d'Andely , dès l'âge de trois ans , il se sentit enflammé d'un vif amour pour Dieu , & d'une tendre dévotion pour la sainte Vierge & pour saint Jean l'Evangeliste. Il apprit à lire avec la plus étonnante facilité ; & cette premiere science ne servit qu'à développer le goût extraordinaire qu'il avoit reçu du Ciel pour les cérémonies de l'Eglise , & ses divins Cantiques. Dès le grand matin , il en chantoit quelque partie , mais avec un goût si inconnu à son âge , que les domestiques même se réveilloient volontiers pour l'entendre.

Une aurore si belle ne pouvoit annoncer qu'un très-beau jour : & on ne doutoit point que si le jeune Boudon étoit cultivé , il ne dût quelque jour être un sujet fort élevé au-dessus du commun. Nous le verrons tel en effet : mais nous ne verrons pas moins qu'il se dût tout entier à la Providence : en peu d'années son pere & sa mere lui manquerent , quoique par des raisons bien différentes. Dieu seul le prit sur ses ailes comme un aigle prend ses petits : & que ne fait pas ce grand Maître , quand il travaille sur une argile souple , & qu'il se plaît à la façonner !

1628 ,
& suiv.

M. Boudon paroissoit solidement établi à la Fere , où il joignoit à la réputation d'un homme de bien , celle d'un brave & fidele Militaire , lorsque M. de Bouville , qui pour lors en étoit Gouverneur , fut obligé , par une intrigue de Cour , à en sortir. Boudon fut touché de la disgrâce de son Commandant ;

& soit qu'il aimât mieux prévenir, qu'attendre un revers pareil, soit qu'il n'écoutât que sa générosité & son affection, il voulut partager la mauvaise fortune de son ami, & le suivre à Routoi, bourgade du Romois, dans le Diocèse de Rouen. Ainsi, après avoir réglé ses affaires, il se mit en chemin avec son épouse, & ce fils si cher, dans lequel il croyoit entrevoir l'appui & la consolation de sa vieillesse.

1628,
& suiv.

Ce voyage pensa coûter la vie à toute la famille. A mi-chemin, des voleurs masqués attaquèrent la voiture. Mais Boudon, vieil Officier, qui ne s'épouvantoit pas du bruit, sçut si bien animer ceux qui l'accompagnoient, qu'ayant tous chargé avec vigueur ces maraudeurs, ils les forcerent à prendre la fuite. Le jeune Henri fut le seul qui y perdit; on enleva une robe qui étoit à son usage. Quelques années après, il auroit encore donné son manteau.

Le pere de cet aimable enfant, rendu à lui-même, & libre enfin du tumulte des armes & de l'assujettissement du service, se flattoit de la douce idée de cultiver l'heureux naturel de son fils: mais il reconnut bientôt, & vertueux comme il étoit, il ne put reconnoître qu'avec une humble soumission, qu'il est une Puissance supérieure qui dérange les plus légitimes projets. Il n'y avoit pas long-temps qu'il étoit à Routoi, lorsqu'une maladie, plus forte que tous les remèdes, l'emporta.

Cette mort, que la prudence humaine regarda comme très-funeste au jeune Henri, fut encore plus funeste à sa mere. Celle-ci avoit jusques-là passé pour un modele de sagesse & de raison. Bientôt après on eût cru

1628,
& suiv.

que ces grandes qualités s'étoient ensevelies dans le tombeau de son époux. La crainte de voir dépérir son bien entre les mains d'une veuve, la fit penser à des secondes noces. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est qu'oubliant & le nom de son mari, & sa propre famille, où l'on trouvoit encore quatre Présidens de Cours souveraines (a), elle jetta les yeux sur un misérable villageois. La distance de ce dernier à celui qui l'avoit précédé, avoit quelque chose de choquant. Pour la diminuer & se diffimuler sa faute, elle en fit une seconde. Son premier mari lui avoit laissé du bien : elle acheta au second une charge chez le Roi pour l'ennoblir. Heureuse dans son malheur volontaire, si elle avoit pu lui acheter en même-temps des sentimens & de l'élevation ; mais elle eut tout lieu de reconnoître que si le sang ne les donne pas toujours, les Charges les donnent encore moins à ceux pour qui elles ne sont pas faites.

Le jeune Henri passa quelques années auprès de ce nouveau beau-pere. Le respect qu'il eut toujours pour lui, & la maniere dont il en parloit, le firent dans la suite regarder comme son fils. Il accrédita lui-même cette fausse opinion par son silence & par son humilité : & sans le témoignage de quelques personnes qui l'ont très-exactement connu, peut-être croiroit-on encore avec le Journal des Sçavans, que le grand Archidiacre d'Evreux étoit le fils d'un Chirurgien.

(a) M. Thomas met toute cette grande Magistrature sur le compte de M. Jean Boudon. Mais le *Mss. des Missions étrangères* la rapporte à son épouse.

Après tout, comme on ne se choisit pas son pere, sa vraie gloire n'en souffriroit qu'aux yeux du préjugé : & nous ne tarderons pas à voir que sa naissance ne contribua pas plus à sa réputation qu'à sa fortune.

1631.

A l'âge de sept ans, on pensa à lui faire étudier la langue Latine : mais comme le motif, qui portoit ses parens à lui donner une Grammaire, étoit tout naturel, Dieu ne lui donna pour lors ni penchant, ni attrait pour l'étude. On ne jugea pas à propos de le contraindre : on le laissa à sa liberté.

Jamais peut-être enfant n'en abusa moins. C'est trop peu de dire, que, dans un âge si tendre, il n'y eut rien de puérile chez lui : on peut avancer sans crainte de s'écarter du vrai, que dès-lors on vit en lui les prémices de toutes les vertus, que le temps & la grace y ont développées dans la suite. Beau & modeste, comme on peint les Anges, il prioit déjà avec tant de goût, qu'il ne s'en lassoit ni le jour, ni la nuit. Timide, effrayé à la simple vue du péché, dont on lui avoit inspiré un grand éloignement, il fuyoit avec une sainte horreur toute compagnie capable de ternir son innocence. Pur & chaste par tempérament, avant que de l'être par vertu & par réflexion, il n'y avoit ni parente, ni alliée, dont il pût souffrir l'approche & les caresses. Plein de respect pour la majesté de Dieu, on ne pouvoit le voir à l'Eglise servir la sainte Messe, sans apprendre par son recueillement de quelle maniere il faut se comporter dans la maison du Seigneur.

Il est vrai qu'il fit vers ce même temps deux fautes, qu'il a pleurées le reste de ses jours.

1632.

A v

1632.

La premiere fut d'avoir caché , par une mauvaise honte , dans quelques-unes de ses confessions , qu'après avoir servi la Messe , il avoit bu ce qui restoit de vin dans les burettes ; sensualité que sa conscience lui reprochoit comme un excès considérable. La seconde (que la timidité d'un enfant diminueoit beaucoup , & que son ignorance pouvoit excuser entierement) fut d'avoir une heure ou deux , gardé l'argent d'un Religieux propriétaire , pendant que son Supérieur faisoit la visite de la maison. Mais ces deux fautes , qu'il a souvent racontées à ses amis , afin de se confondre devant eux , devinrent ; par le saint usage qu'il sçut en faire , des moyens de sanctification pour lui & pour le prochain. La dernière lui donna lieu , dans une infinité d'occasions , de faire connoître de vive voix & par écrit aux personnes religieuses de l'un & de l'autre sexe , l'étrange obligation que leur impose le vœu de pauvreté , qu'elles ont fait d'une manière si solennelle au pied des Autels ; & de leur représenter le compte terrible qu'auront à rendre au Jugement de Dieu , ceux & celles qui , chargés de la conduite des autres , introduisent dans leurs maisons la propriété , soit par une molle condescendance , soit par une dureté outrée qui refuse jusqu'au nécessaire ; soit par le mauvais exemple , qui , toujours contagieux , l'est encore plus , quand il vient de ceux qui sont en place.

Pour ce qui est de cette suppression , dont la crainte & la honte avoient été le principe , le saint homme s'en servit , pour apprendre , comme il fit dès-lors , à ses petits amis , & plus encore dans la suite à toutes sortes de personnes , qu'une faute légère peut avoir des suites fâcheuses ; qu'on se trouble souvent

pour des bagatelles ; que le moyen d'avoir la paix avec Dieu, c'est d'aller droit à lui, de porter son cœur sur ses levres, & plus encore dans le tribunal de la Pénitence, que partout ailleurs. *J'espere néanmoins*, ajoutoit-il, après s'être donné pour exemple, avec beaucoup d'humilité, *j'espere que la sainte Vierge m'obtiendra la rémission de cette faute : car je l'ai déclarée avec beaucoup de douleur dans la confession générale que je fis pour ma première Communion.*

1632.

Il la fit cette première Communion dès l'année suivante, à l'âge de neuf ans : & ce fut alors que le torrent des faveurs célestes, que les chûtes dont nous venons de parler, avoient arrêté pour un temps, reprit chez lui son cours avec plus d'abondance, & plus d'impétuosité qu'auparavant. *Il fit avec une nouvelle ferveur ses pieuses lectures, & il y eut une qui le porta à une action bien extraordinaire pour son âge.*

1633,
& suiv.

Ayant trouvé par hasard, ou plutôt par une secrète disposition de la Providence, un Sermon à l'honneur de saint Jean l'Évangéliste, qui traitoit de la pureté de ce grand Apôtre : son cœur en fut si touché, si attendri, qu'il conçut un violent desir d'imiter ce Disciple bien-aimé de l'Époux & du Roi des Vierges. Il se retira donc à l'écart, & les yeux baignés de larmes, le cœur embrasé du divin amour, il se consacra sans réserve à la Sainte Trinité : & se mettant ensuite sous la protection de la Mère de Dieu & du grand Apôtre, dont les sublimes vertus venoient de faire sur lui une si vive impression, il fit vœu de virginité perpétuelle.

Depuis ce jour, qu'il regarda sans cesse comme le plus beau de ses jours, Boudon

1633,
& suiv.

conçut pour le saint Evangile de la charité ; une tendresse qui ne s'altéra jamais , ou plutôt qui crut & se multiplia beaucoup plus que l'âge & les années. Il ne se lassoit , ni de célébrer ses grandeurs , ni de publier les graces qu'il croyoit en avoir reçues. *Grand Saint* , disoit-il dans ces mouvemens rapides dont il sembloit n'être pas maître , *puisse le Ciel accroître le nombre de vos serviteurs , & les combler de ses plus douces bénédictions. Que le Seigneur répande de plus en plus dans son Eglise un instinct d'amour pour vos excellentes perfections : que votre nom soit grand dans toutes les nations , qu'il soit célébré depuis un bout du monde jusqu'à l'autre.*

1635.

Ce fut pour se mettre en état d'inspirer avec plus de succès & plus d'étendue , ces grands & nobles sentimens , que Boudon , à l'âge d'onze à douze ans , se détermina de lui-même à reprendre , ou plutôt à commencer ses études. Il s'y prit de la maniere du monde la plus chrétienne. Après une oraison fervente ; car ce saint exercice , qui rebute souvent des hommes faits , lui étoit déjà très-familier ; il porta son rudiment aux pieds d'une image de la sainte Vierge. Il la pria avec beaucoup d'instance de bénir son entreprise , & de ne pas permettre que dans ses études il se proposât jamais d'autre fin que la gloire de son Fils. » Vers l'âge de douze ans , *disoit-il dans la suite* , je commençai à étudier le » Latin ; & je bénis Dieu , & sa très-sainte » Mere , de n'avoir pas permis que j'aie commencé plutôt , parce que j'aurois pu chercher autre chose que Dieu seul : depuis , à » l'aide de sa grace , je n'ai jamais eu d'autre » intention. «

Mais puisque la vue de *Dieu seul* a été de

puis ce temps comme le caractère propre de la grace de M. Boudon, & que ces mots :
 » Agissons & souffrons pour Dieu seul ; ne
 » vivons que pour Dieu seul : Dieu seul nous
 » suffit : « & autres semblables lui échappoient presque du matin au soir dans ses entretiens, dans ses Ecrits, dans ses Prédications ; qu'il les mettoit à la tête de toutes ses Lettres ; & qu'enfin en très-peu d'années, soit mépris, soit estime, il fut plus connu sous le nom de *Dieu seul*, que sous le nom de sa famille ; il est juste que nous développions, une fois pour toutes, l'idée qu'il attachoit à ces deux mots. Nous le ferons avec d'autant plus de justesse, que nous n'emploierons que ses propres expressions.

» L'esprit de l'Homme-Dieu, disoit-il, doit être notre esprit. Nous devons penser & parler comme Jesus-Christ, agir non par la seule lumière naturelle, qui suffit pour nous faire agir en hommes, mais par la lumière divine de sa grace ; voir & juger des choses par la foi ; ne regarder les objets qui se présentent, que selon la connoissance que Dieu en a, & qu'il nous en donne.

» Le Chrétien, qui ne voit les choses que de cette manière, se met peu en peine de ce que le monde peut juger & dire. Il ne consulte ici ni ses répugnances, ni ses inclinations, ni l'intérêt, ni le plaisir. Ainsi comme il aime ses amis en Jesus-Christ, il aime ses ennemis pour Jesus-Christ, & parce qu'ètant un en Jesus-Christ, il aime ceux que ce divin Sauveur a aimés jusqu'à donner sa vie pour eux. Agir d'une autre manière, c'est quelque chose de monstrueux pour un Chrétien ; parce que c'est vivre d'une autre

1635.

» vie, que de celle de son Chef adorable. «
Quelle morale, grand Dieu ! & où sont ceux
qui la pratiquent ?

Telle étoit cependant dans l'esprit & plus
encore dans le cœur de celui dont nous écri-
vons l'Histoire, l'étendue de ce mot, *Dieu*
seul. Il en prit si bien le sens, il sçut si bien
s'en pénétrer, que dans les consolations les
plus sensibles, comme dans les croix les plus
humiliantes, le créé, quel qu'il fut, dispa-
roissoit à ses yeux. Il ne voyoit plus que
Dieu : c'étoit sa grace, son caractère, sa de-
vise. Il la portoit, il la gravoit par-tout, &
comme elle étoit sans cesse dans son cœur,
elle étoit presque toujours dans sa bouche.
Mais ce qui fait beaucoup à sa gloire, c'est
que, pour en venir là, il n'eut pas besoin d'at-
tendre le nombre des années. Dieu, & Dieu
très-seul, l'occupa tout entier dans un temps
où l'on est heureux, eu égard à la corruption
répandue sur tous les âges, de voir les au-
tres ne s'occuper qu'à la bagatelle. Le cours
de ses études, dans lequel nous allons
entrer avec lui, nous en donnera des preu-
ves qui ne souffrent ni exception ni re-
plique.

1636.

Le sieur
Havel,
Prêtre.

Sa mère voyant que de lui-même il avoit
repris l'étude, & qu'il s'y appliquoit avec
un courage soutenu, l'envoya à Rouen,
où il eut pour maître un pieux & sage
Ecclésiastique, qui consacroit à l'éducation
de la jeunesse, & son temps & une par-
tie de son bien. Ce fut-là qu'il fit paroître
une mémoire heureuse, une pénétration
vive, ce génie aisé qui conçoit tout, qui
emporte tout sans peine, & pour qui les
premiers élémens, que plusieurs ne dé-
vorent qu'avec des difficultés infinies, ne

sont qu'un jeu , & qu'une espece de récréation.

1636.

Mais s'il fit de grands progrès dans les sciences , il faut avouer qu'il en fit de plus grands encore dans la piété ; & que le College des Jésuites , où quelques mois de travail lui permirent d'entrer , fut moins pour lui un lieu d'étude , qu'une Académie de vertus. Il ne connut point ce funeste déchet , qui , au sortir de la maison paternelle , enleve à tant d'autres l'innocence , que des leçons sages & des soins assidus leur avoient menagée. Il sçut profiter des saints avis de ses maîtres ; mais il ne sçut jamais céder aux mauvais exemples que lui donnerent quelques-uns de ses condisciples : & s'il cueillit avec une juste avidité les premières fleurs des lettres ; il conserva avec les plus sévères précautions un germe infiniment plus précieux , celui de la pureté , & des plus sublimes vertus.

Une des premières qu'il fit éclater à Rouen , fut un grand amour pour les pauvres & pour la pauvreté. Son maître de pension ne lui donnoit que le couvert. Des villageois , qui chaque semaine venoient au marché , lui apportoient ses petites provisions ; & ses provisions , dont un beau-pere dur & dissipateur étoit l'arbitre , alloient à si peu de chose , que la plus foible diminution les eût réduites à rien. Boudon non-seulement ne s'en plaignit jamais , mais il en donna toujours la meilleure part à ceux qui étoient dans le besoin. Il s'y mettoit lui-même pour les soulager : & il auroit été obligé , ou de mendier , comme eux , ou de passer les derniers jours de la semaine sans manger , si la mere de son maître , charmée de la sainte prodigalité de ce jeune

1636.

étudiant , n'eût secrètement pourvu à son indigence. Encore falloit - il qu'elle prît les momens où il étoit absent de la maison : il n'auroit pas souffert qu'une femme , quelque vertueuse qu'elle fût , entrât dans sa chambre.

Aux secours , qui n'ont pour objet que le soulagement du corps , Boudon joignit les secours spirituels. Comme on lui laissoit une honnête liberté , parce qu'on étoit sûr qu'il n'en abuseroit pas ; au lieu de se délasser , comme il est d'usage , des travaux de la semaine , il assembloit les jours de congé une troupe d'enfans pauvres comme lui , & parlant déjà , quoiqu'encore petit , le langage de ceux qui ne le sont plus , il les entretenoit de la dignité de leurs ames , de la bonté qu'avoit eue Jesus-Christ de se faire pauvre pour leur amour , & de mourir nud sur une croix pour les racheter ; & enfin de la disposition où ils devoient être de mourir plutôt que d'offenser Dieu. Tout ceci se disoit d'une maniere si vive , si touchante , que ces pauvres enfans sembloient n'avoir plus d'inclination que pour la vertu , plus d'horreur que pour le péché. Ce qu'il avoit fait à Rouen pendant le cours de l'année , il le faisoit à Rouen pendant les vacances. Il apprenoit aux pauvres de son village les Mysteres de la Foi , les vérités de la Religion , les voies du salut : *& ces bonnes gens l'écoutoient comme un Ange.*

De retour à la ville , il reprenoit ses exercices ordinaires avec une nouvelle ferveur. Il y en joignit bientôt un autre , qui répand sur sa jeunesse un si beau lustre , que nous aurions tort de le supprimer. Une Boulangere de son voisinage ayant appris qu'un des

Pensionnaires de M. Havel ne recevoit presque aucun secours de sa famille, & qu'il joignoit à une vie très-exemplaire un zèle ardent pour le salut du prochain, voulut lui donner quelquefois à manger. Dès que son mari étoit parti, elle rassembloit dans sa maison un grand nombre de pauvres femmes, c'est-à-dire, de ces sortes de personnes que les besoins de l'ame touchent souvent beaucoup moins que les nécessités du corps. Le jeune Henri étoit plus flatté de cet auditoire, où l'on ne voyoit que la triste & sombre empreinte de l'indigence & de la misère, qu'il ne l'étoit en se rappelant que les trois plus grandes Princesses de l'Europe avoient versé des fleurs sur son berceau. Ainsi, comme dès-lors il ne tarissoit point, quand il s'agissoit des intérêts & de la gloire de son maître, il entretenoit sa petite assemblée avec une force & des graces qu'on ne peut exprimer. Après une courte, mais vive exposition des principaux Mysteres de la Foi, il s'étudioit principalement à leur donner une haute idée de cet état humble & pauvre qui les rendoit si petits, si méprisables aux yeux du monde.

Il les dispoit ensuite à la réception des Sacremens, & sur-tout à la Communion du Corps & du Sang adorable de Jesus-Christ. Il leur disoit : » Que nous rendrons un compte » rigoureux, non-seulement de toutes les » Communions indignes, mais encore de » celles que nous aurions pu faire dans l'ordre de Dieu, & que nous avons négligées. Il » n'y a donc, mes cheres sœurs, *continuoit-il,* » il n'y a ni mari, ni enfans, ni état, ni commerce qui doivent nous excuser. Il faut » rompre avec la nature corrompue, briser

1636.

» nos liens , quitter tout pour recevoir un
 » Dieu qui a tout fait pour se donner à nous. «
 Ce ton didactique étoit souvent coupé par de
 vives & impétueuses faillies , qui sortoient
 de son ame , comme le feu sort d'une four-
 naise allumée. » Ouvrons-nous , mon cœur ,
 » *s'écrioit-il* , éclatons , mourons d'amour ,
 » perdons-nous dans cet abyfme d'amour ,
 » dans ce divin Sacrement. Aimables Séra-
 » phins , embrasez-nous de vos feux. Incom-
 » parable Reine du pur amour , consumez-
 » nous dans vos flammes , afin que sainte-
 » ment consumés de toutes parts , nous puis-
 » sions être les victimes de l'amour de Jesus-
 » Christ dans le très-saint Sacrement , &c. «
 Ainsi parloit , à l'âge de treize ou quatorze
 ans , le pieux Henri : combien de vieux Phi-
 losophes , parmi ceux - mêmes qui ont en-
 core assez de force d'esprit , pour ne pas
 rougir de l'Évangile , ne parleroient pas
 mieux !

Cependant il ne se borna pas à ces maximes,
 qui , quelques grandes qu'elles paroissent , ne
 font , après tout , que les élémens réfléchis de
 la vie chrétienne. Peu-à-peu il forma à l'orai-
 son ces ames de boue , à qui le nom même
 d'*oraison* étoit d'abord inconnu. Il leur ap-
 prit à converser intérieurement avec Dieu :
 & parmi celles qui se rendirent assidues à ses
 conférences , il s'en trouva plusieurs qui , à
 l'ombre de la grace & de leur simplicité , s'é-
 leverent à un très-haut degré de piété & de
 contemplation. La plupart des autres chan-
 gerent de conduite , firent des confessions
 générales , & menerent depuis une vie très-
 édifiante.

Une d'elles fit un jour une réponse , dont
 bien des gens furent touchés , & que notre

jeune Boudon n'a jamais oubliée. Les Jé-^{1636.} suites de Rouen commençant alors à bâtir leur Eglise, cette femme, pour y contribuer à sa maniere, se sentit intérieurement pressée de porter au P. Recteur un écu, qui étoit tout ce qu'elle avoit d'argent. Ce Supérieur ayant reconnu à ses habits qu'elle étoit bien éloignée d'être à son aise, loua sa bonne volonté ; mais il refusa son présent, & lui dit, que bien-loin de la priver du peu qu'elle avoit, il seroit bien-aise de lui procurer quelque secours, parce qu'elle lui paroïsoit être dans le besoin. Ce fut alors que cette femme, aussi riche en foi, qu'elle l'étoit peu du côté de la fortune, élevant la voix, lui répondit d'un ton ferme & respectueux : » Sçachez, mon Pere, que je » suis Chrétienne, & par conséquent fille » d'un grand Roi, & héritiere d'un grand » Royaume. Désabusez-vous, mon Pere, je » ne suis pas pauvre ; on ne l'est pas, quand » on a un Dieu pour son vrai Pere. « Le Recteur frappé d'un sentiment si noble, ne balança plus. Il accepta les deux oboles de la veuve avec autant d'édification que de reconnoissance.

Le zèle de notre saint Ecolier ne se borna pas au petit troupeau dont nous venons de parler ; il le porta à visiter les malades dans les hôpitaux, & à leur rendre tous les services dont il étoit capable. La seule vue de ces hommes, dont une délicatesse peu chrétienne détourne les yeux, attendrissoit son cœur ; & il comptoit parmi ses plus beaux jours, ceux où il avoit passé plus de temps à respirer l'air contagieux qui les environne.

S'il ne faisoit pas du bien à tous les pau-

1636.

vres , parce qu'il n'étoit guère moins pauvre qu'eux ; du moins les traitoit-il comme le Fils de Dieu veut qu'on traite ceux qui lui appartiennent. De - là cette belle maxime , qu'il pratiquoit exactement , & qu'il répéta plus d'une fois dès le temps de ses premières études : » Quand une personne dans le hé- » soin se présente à nous , ce n'est point assez » de ne la pas rebuter , de ne la pas traiter » rudement ; ou même avec indifférence ; » nous devons encore la recevoir avec un » profond respect , & rendre à Dieu de très- » grandes actions de grâces ; de ce qu'il » veut bien nous procurer l'honneur de ser- » vir Jésus - Christ en la personne de nos » frères. «

C'est dans cet esprit qu'étant un jour à la campagne , il secourut un jeune garçon qui se mouroit dans la rue. Le Curé du lieu le regardoit de sang-froid , sans avoir compassion ni du corps ni de l'ame. Un pauvre artisan l'ayant porté dans sa maison , Henri , que les premiers cris de la misère réveilloient aisément , y accourut. Le malade demandoit instamment un Confesseur. Boudon appella le Vicaire , homme épais & mal instruit , qui ne vouloit pas l'entendre. Pour y suppléer , notre jeune Etudiant lui fit produire des actes de contrition ; & pria un Chapelain de se prêter aux justes desirs d'un moribond , qui ne demandoit qu'à se réconcilier avec Dieu. Ce dernier trouva son sujet bien disposé , lui donna l'absolution , & fut si touché des bons sentimens où Dieu avoit mis un enfant par le moyen d'un autre , qu'il ne put retenir ses larmes. Boudon n'abandonna point le mourant : il eut la force de recevoir ses derniers soupirs ; après quoi il le fit transf-

porter dans sa chambre , jusqu'à ce qu'on pût l'enterrer. 1636.

Le soin de former les pauvres à une vraie & solide vertu , ne fut pas la seule occupation de notre jeune Candidat ; il travailla pour le moins autant à faire de ses condisciples un peuple saint , une nation choisie : & s'il ne réussit pas à l'égard de tous , on peut dire qu'il réussit un peu trop à l'égard de plusieurs. Heureux les Historiens , s'ils n'avoient que de pareils excès à transmettre à la postérité !

Son premier soin , en arrivant dans la maison du sieur Havel , fut de se lier de cœur & d'affection à ceux des Pensionnaires qui lui parurent plus sages ou plus dociles. Disciple par rapport à ses maîtres d'étude , il sçut bientôt , par un certain air de candeur & d'ingénuité , par ses manières insinuanes , & surtout par cet empire puissant que donne une vertu qu'on ne trouve jamais en défaut , se rendre maître absolu de l'esprit de tous ceux que la grace rendit dignes d'être admis à son commerce.

Mais que pouvoit donc faire un enfant de son âge ? Ce que bien des personnes de trente & quarante ans n'oseroient presque tenter. Il apprenoit aux uns à bien employer le temps , & sur-tout à étudier en parfaits Chrétiens ; aux autres , à s'élever doucement à Dieu par le moyen de la prière & de l'oraison mentale ; à ceux-ci , de quelle manière ils devoient s'y prendre pour faire saintement leur première Communion ; à ceux-là , les dispositions qu'ils devoient apporter à une confession générale , dont il leur avoit donné l'idée ; à plusieurs , & c'est ce qui étonne davantage , de quelle façon ils devoient se

1636.

comporter pour vaincre une passion naissante, ou une tentation importune. Car dès-lors il possédoit si bien le talent d'inspirer de la confiance, que des écoliers, souvent beaucoup plus avancés qu'il ne pouvoit être, lui découvrieroient leurs peines les plus secrètes : & l'on ne doute point que ce jeune directeur n'ait guéri bien des plaies, dont il avoit le bonheur de n'avoir encore aucune idée distincte.

Ses discours étoient déjà si vifs, si puissans, qu'ils enchaînoient les cœurs. C'étoit une semence bien nourrie, qui, jettée dans une bonne terre, y produisit peu-à-peu jusqu'au centuple. Nous n'en donnerons ici que deux exemples ; mais ce que nous dirons un peu plus bas, démontrera que nous les choisissons parmi un très-grand nombre d'autres. Le P. Gallie, né à Dieppe, avoit, tout jeune encore, ces belles & grandes qualités qui ouvrent l'entrée du monde de la manière la plus flatteuse ; c'est-à-dire, tout ce qu'il faut pour y réussir & pour s'y perdre. Il eut le bonheur de voir Boudon, de le goûter, de former une tendre & intime liaison avec lui. A son école & par ses exemples, il apprit à connoître la vanité du siècle. Il résolut de se soustraire à ses dangers. Il exécuta ce projet en entrant dans la Compagnie de Jésus ; & ce fut-là qu'il répéta cent fois, qu'il devoit, après Dieu, sa vocation aux exercices de piété, que Boudon, enfant comme lui, lui faisoit faire, ainsi qu'à ses autres condisciples.

M. Fermanel, qui fut depuis Supérieur du Séminaire des Missions étrangères, a aussi déclaré, que c'étoit en conséquence des leçons du jeune Henri, qu'il avoit quitté le

monde pour embrasser l'état Ecclésiastique. Aussi, ajoutoit-il, rien de plus admirable que la grace qu'il avoit dès ce temps-là pour toucher les cœurs : rien de plus propre à faire impression sur ceux qui l'entendoient, que son amour pour Jesus-Christ, tendre & unique objet de son cœur, & sujet éternel de ses conversations.

1636.

Quelque idée que nous donnent de l'enfance de M. Boudon, des aveux si précis, il faut avouer que le détail des exercices qui faisoient l'occupation ordinaire de ce jeune maître & de ses pieux associés, nous en donne encore une bien plus avantageuse. Voici, quant à la substance, ce qu'il nous a lui-même appris de ce petit troupeau. Si la modestie ne lui a pas permis de s'y joindre, la justice nous permettra encore moins de l'en séparer, lui qui en fut toujours l'ame & le premier mobile.

Tous ces enfans, pensionnaires & étrangers, car ils en gagnèrent plusieurs autres, commencerent par se mettre sous la protection spéciale de la sainte Vierge : tous s'enrôlerent dans la Congrégation de Notre-Dame, établie pour la jeunesse au College des PP. Jésuites. Mais les exercices qui s'y faisoient, ne suffisoient pas à leur ferveur. Ils avoient à la maison un petit oratoire, où, chaque jour, ils se réunissoient, pour rendre leurs hommages à la Reine des Anges. Ils dispuoient saintement à qui lui donneroit de plus magnifiques éloges. Sa gloire & ses grandeurs étoient l'invariable objet de leurs entretiens pendant le repas & pendant les récréations. Leur plaisir le plus doux étoit de visiter les Eglises & les Chapelles consacrées au Fils sous l'invocation de la Mere.

1636.

Quelquesfois les jours de congé ils quittoient leur chaussure hors de la ville, pour faire avec plus de ferveur ces pieux pèlerinages ; d'autres fois, & assez souvent, saisis par cet esprit qui animoit David & sa lyre, ils faisoient retentir de ses louanges les montagnes & les vallées. On ne pouvoit, sans être touché, voir cette aimable jeunesse devancer de beaucoup l'aurore, pour ne pas manquer son Office les jours de Congrégation. Dès les trois à quatre heures du matin, ils étoient à la porte du Collège : & ils attendoient en paix & en prières qu'elle leur fût ouverte.

Ce grand appareil de culte extérieur étoit soutenu de cet esprit de foi & d'amour, qui en fait l'ame. Ils se préparoient aux solennités de cette Reine du Ciel & de la Terre, par des mortifications qui auroient fait honneur à un âge beaucoup plus avancé. Ils jeûnoient sept jours auparavant ; & ce jeûne étoit si rigoureux, qu'un peu de pain & de beurre faisoit toute leur nourriture. Une Communion fervente étoit ces mêmes jours un des premiers exercices de leur dévotion. Ils souhaitoient avec ardeur, & tâchoient de procurer, tant par leurs prières, que par celles des plus vertueux Prêtres, que son nom fût connu des nations qui l'ignorent, & doublement honoré de ceux qui ont le bonheur de le connoître. Ils avoient un livre d'affociation, où tous avoient signé, plusieurs même de leur sang, qu'ils se devoient à son service, autant que l'ordre de Dieu le permettoit & l'exigeoit d'eux. En particulier, ils avoient fait vœu de défendre son immaculée Conception ; & chaque jour ils en récitoient l'Office. Trouve-t-on quelque chose

chose de mieux dans les Cloîtres les plus réguliers !

1636,
& suiv.

On peut bien juger que notre charitable Etudiant remplit le cœur de ses pieux Eleves des tendres & respectueux sentimens qu'il avoit pour les pauvres. Il fit en ce genre tant de choses , qui , sous différens rapports , paroissent dans l'ordre & contre l'ordre , qu'en admirant le motif , on seroit tenté de se récrier sur la maniere , si Dieu n'avoit justifié & la maniere & le motif en parant les conséquences. Aussi sensible , & , en quelque sorte , plus attentif aux besoins de l'indigent , que ces anciens Patriarches , qui , le soir à la porte de leurs tentes , attendoient l'étranger , pour partager avec lui leur foyer & leur subsistance ; Boudon se levoit quelquefois la nuit ; & prenant avec soin un ou deux de ses meilleurs amis , il alloit par les rues de la ville chercher quelque malheureux , qui n'eût point de retraite. Lorsqu'il avoit été assez heureux pour en rencontrer quelqu'un ; & ce bonheur ne lui manquoit guere dans une aussi grande ville que celle de Rouen , il le faisoit monter secrètement dans sa chambre ; il lui lavoit les pieds , les essuyoit de ses cheveux , qu'il avoit fort longs & fort beaux ; buvoit avec plus de force , que nous n'en avons à l'écrire , une partie de cette eau bourbeuse , partageoit avec lui son très-petit ordinaire , lui cédoit son lit , passoit le reste de la nuit , ou sur le plancher ou en prieres ; éveilloit ce nouvel hôte le matin , le catéchisoit avec autant de zèle que d'affection , & le renvoyoit en paix.

M. Boudon , en réfléchissant plus de cinquante ans après sur cette partie de sa conduite , ne pouvoit assez admirer la Provi-

B

1626,
& suiv.

dence qui avoit écarté les mauvaises suites, qu'elle devoit naturellement avoir. Car enfin, disoit-il, c'étoient de jeunes gens qui, de nuit & souvent après minuit, ouvroient les portes d'une maison; & qui, sans que jamais personne du logis, s'en soit plaint, y introduisoient des mendiants inconnus, c'est-à-dire, des gens sans aveu, & trop souvent sans probité, qui auroient pu veiller pendant que leurs petits hôtes dormoient, & emporter ce qu'ils auroient trouvé à leur bienséance. » C'est, » ajoutoit-il, que ce qui se fait par charité, » se trouve toujours bien fait. Heureux oubli, qui nous fait perdre de vue nos intérêts, pour ne penser qu'aux seuls intérêts » de Jesus-Christ! «

C'est son caractère qu'il a tracé par ces dernières paroles. Il étoit dès-lors si perdu, si absorbé en Dieu, qu'il ne voyoit que lui dans toutes les créatures, ou plutôt qu'il oublioit toutes les créatures, à force de ne penser qu'à lui. Son penchant pour la contemplation étoit si fort, qu'il passoit assez souvent les nuits entières dans ce saint exercice. Le soleil qui l'avoit laissé humblement prosterné devant la Majesté suprême, l'y trouvoit encore, quand il renaissoit sur l'horison. Ce goût pour la prière le consolait beaucoup; & il ne douta point qu'il n'en fût redevable aux mérites & à l'intercession de la sainte Vierge.

Ce fut sans doute à cette zélée & tendre Protectrice de sa jeunesse, qu'il dû, encore son amour pour l'auguste Sacrement de l'Eucharistie. Sa foi sur cet adorable Mystère étoit si vive, si lumineuse, qu'on eût cru que le voile qui le dérobe à nos yeux, étoit levé pour les siens. Il y voyoit son divin

Maitre revêtu de sa gloire, & environné de ces bienheureux Esprits, qui suivent l'Agneau par-tout où il va. Soit qu'il se nourrit réellement de sa chair, ce qu'il fit dès sa jeunesse, aussi souvent qu'il le put faire; soit qu'il n'y participât qu'en esprit, il y trouvoit une source féconde de graces pour son ame, & une fournaise de feux pour son cœur. Chaque jour, dès le grand matin, il passoit aux pieds du saint Tabernacle tout le temps qu'il avoit à sa disposition. Ce temps même ne suffisoit pas aux ardeurs de sa charité, il donnoit à sa dévotion une partie de la nuit aux portes des Eglises, sans se soucier ni de la dureté des saisons, ni des besoins de son corps, ni du jugement que pouvoient porter de lui ceux qui le trouvoient-là à des heures indues. Son Confesseur, en ayant été averti, le lui défendit. Il obéit sans repliquer. La vraie piété ne dispute point contre ceux qui lui tiennent la place de Dieu.

Quelque abondant que fût le fonds de vertus que s'étoit fait le jeune Boudon, il ne tarda pas à reconnoître, qu'en ce genre on n'est jamais trop fourni. Au calme profond, dont il avoit joui pendant ses premières années, succéderent de violens orages, qu'il n'avoit point prévus. Attaqué à-la-fois au dedans & au dehors, il se vit en butte aux fureurs du démon, à la malignité du monde, à l'insensibilité de sa propre famille. Ces beaux jours, où Dieu l'avoit nourri d'un lait délicieux, s'évanouirent. A peine étoit-il en Troisième, qu'il fut sevré de ces consolations sensibles, qui sembloient ne devoir jamais finir. Des nuages impurs, plus terribles pour lui que ne l'eût été la nuit du tombeau, s'éle-

1636,
& suiv.

verent dans son imagination. Il marchoit dans une terre déserte, sans chemin, sans eau, sans lumière qui lui découvrit le précipice, où, à chaque pas, il craignoit de tomber. Le Ciel paroissoit d'airain pour lui, la terre l'abandonnoit. Toutes ses voies étoient remplies de pierres quarrées, ainsi que parle l'Écriture. Le Seigneur n'étoit plus pour lui qu'un Dieu caché dans la nue. Si quelquefois il faisoit luire à ses yeux un rayon de lumière, c'étoit un éclair, que le même instant voyoit paroître & se dissiper. Son cœur lui sembloit être une triste image de ces montagnes de Gelboé, pour lesquelles il n'y a ni pluie, ni rosée. En un mot, il ne lui restoit plus qu'un sentier de troubles, de croix, de mortelles inquiétudes.

Dans une position si cruelle, & d'autant plus fâcheuse, qu'elle commença de bonne heure, & qu'elle dura plusieurs années, il étoit difficile qu'il eût l'esprit assez libre pour donner à ses études cette application sérieuse sans laquelle on n'y réussit pas. On sçait néanmoins, que dans ce temps de peines & d'agitations, il fut toujours un des premiers de sa Classe. Toujours également ferme dans sa dévotion envers la Mere de Dieu, il en obtint une ouverture admirable pour les sciences; & si cette pieuse Mere ne calma pas les flots, qui s'étoient élevés sur la surface d'un cœur qui lui étoit si cher, elle ne permit pas que les eaux entraissent dans son ame, & moins encore qu'il en fût submergé. Aussi fut-il toujours également pur, malgré les efforts que fit le démon pour l'entamer. Le vice contraire à la plus belle des vertus, trouva en lui un censeur inexorable. Une parole un peu libre le faisoit rougir; mais un de ses regards

faisoit , au moment même , rougir ceux qui l'avoient proférée ; sa présence déconcertoit le plus intrépide libertin.

1636 ;
& suiv.

Ce fut par cet ascendant que lui donnoit sa vertu , qu'il garantit celle d'une jeune & pauvre veuve , nommée Louise-Henri , à qui , malgré les clameurs de ses parens , qui tous étoient des Huguenots invétérés , il avoit fait abjurer son hérésie. Reçue dans la maison de M. Havel à titre de servante ; des Pensionnaires plus avancés en âge , mais beaucoup moins avancés en vertus , que ceux dont nous faisons , il n'y a pas long-temps , un si grand éloge , la regarderent d'un œil criminel. Boudon instruit de leurs desseins , & craignant qu'ils ne fissent succéder la violence aux prières , se trouva par-tout où il pouvoit y avoir du danger pour elle. Et comme les jours de congé étoient ceux où il y avoit plus à craindre , il sacrifioit sa récréation , de peur qu'en son absence on ne lui fit quelque insulte.

Un service aussi essentiel ne fut pas , à bien près , le seul que M. Boudon rendit à cette veuve désolée. Lorsqu'il fut Archidiacre d'Evreux , il prit d'elle , pour le temporel & pour le spirituel , tous les soins d'une attentive charité. Il lui écrivoit souvent , soit pour lever ses scrupules , soit pour la fortifier dans une peine intérieure de réprobation ; peine qui , pour une ame vraiment fidelle , est la plus terrible de toutes , & par laquelle il plut à Dieu de l'exercer long-temps. Enfin peu de temps avant sa mort , il la recommanda au vertueux M. Thomas , Conseiller au Châtelet de Paris , qui , conformément aux intentions de son ami , la secourut avec beaucoup de générosité. Elle ne survécut à notre grand

1636,
& suiv.

Archidiacre, que pour publier sa vertu & ses bienfaits. Enfin elle mourut à Rouen, comblée d'années & de mérites.

Si les parens de Louise-Henri ne la virent qu'avec indignation renoncer à leur secte, les grands Pensionnaires de M. Havel ne virent qu'avec une espece de rage un enfant, comme Boudon, leur faire la loi, & déconcerter leurs projets. Ils se liguerent contre lui; & cette persécution, qui fut, à proprement parler, la première qu'il ait essuyée du dehors, put lui faire entrevoir qu'il ne parviendrait à Dieu que par les croix & que par les humiliations.

On commença à le décrier comme un hypocrite. On le chargea d'opprobres & d'insultes. Les moins passionnés le tournoient lui & sa dévotion en ridicule. Les plus corrompus s'efforcèrent de répandre des nuages sur son innocence, d'insinuer, quelquefois même de dire hautement, qu'il ne valoit pas mieux qu'eux. Un jour de promenade, ils se livrèrent à des actions si peu décentes, qu'elles furent rapportées à leur Maître de Pension par quelques personnes du dehors, qui en avoient été choquées. La troupe libertine eut bientôt pris son parti. Tous accusèrent Boudon d'avoir été le premier auteur du désordre. Ce fut en vain que celui-ci protesta de son innocence. Il essuya, & d'une manière très-rigoureuse, le dernier châtement. Sa punition fut un triomphe pour des gens qui ne pouvoient souffrir qu'on eût pour lui plus d'égards, qu'on n'en avoit pour eux. Mais enfin ils tombèrent dans la fosse qu'ils s'étoient creusée. M. Havel sçut, après coup, que non-seulement Boudon n'avoit eu aucune part à la faute, mais qu'il ne s'étoit

pas même trouvé dans la compagnie de ceux qui en étoient coupables. Il fut si affligé de sa méprise, que, pour la réparer, il se fit une espece de devoir de louer en toute occasion la vertu de son aimable Pensionnaire.

1636
& suiv.

Si celui-ci en eut besoin pour soutenir avec constance la persécution de ses compagnons d'étude, il en eut bientôt besoin pour en soutenir une beaucoup plus rude en tout sens, puisqu'elle lui vint de la part de sa propre famille. Nous avons déjà remarqué, qu'il ne recevoit de son beau-pere que des secours très-médiocres pour sa subsistance : peu-à-peu ils diminuerent si fort, qu'ils devinrent à rien. Ce fut à cette dure condition, que sa mere fut obligée d'acheter la paix du maître qu'elle s'étoit donnée par un second mariage. On vit donc un enfant de bonne maison errer, au gré de l'indigence, dans une ville où il avoit des parens d'un nom distingué, & d'une fortune considérable. Un traitement si dur ne l'altéra point. Il n'y vit au contraire qu'un trait de miséricorde, qui l'obligeoit à se jeter sans réserve & sans bornes dans le sein de la Providence. Il la prit plus que jamais pour la meilleure de toutes les meres, & il n'eut pas lieu de s'en repentir.

Il y avoit à Rouen un ancien Secrétaire du Cabinet, qui, lassé des embarras du siecle, avoit fait avec le monde une espece de divorce pour penser plus sérieusement à son salut. Ce vertueux citoyen, qui se nommoit M. le Tanneur, persuadé, qu'on ne peut mieux servir l'Eglise, qu'en déroband à la contagion du siecle de jeunes cœurs, qui, faute d'expérience & de réflexion, s'y laisse-

1636
& suiv.

roient prendre aisément, donnoit sa maison & sa table à plusieurs Ecoliers, qui avoient moins de fortune que de bonne volonté. Boudon, qui n'avoit plus ni feu, ni lieu, & qui d'ailleurs étoit déterminé à continuer ses études à quelque prix que ce fût, lui exposa sa triste situation, & le pria de vouloir bien faire pour lui ce que sa charité lui faisoit faire pour tant d'autres. Son ingénuité, sa modestie, sa pauvreté, & un certain air de noblesse parlerent en sa faveur. Il fut admis.

M. le Tanneur & toute sa famille reconnurent bientôt le trésor qu'ils possédoient en la personne de ce sage & pieux Ecolier. La vertu, à qui seule il appartient de mettre à prix la vertu, sçut estimer les dons qu'il avoit plu à Dieu de répandre sur lui. Il fut regardé dans la maison, moins comme un enfant, que comme un homme formé par cette main puissante qui n'est assujettie ni à l'âge, ni au temps. Ces premiers sentimens ne firent que se fortifier dans la suite : & toute la famille a depuis ce temps conservé pour M. Boudon *une vénération & un respect, qui ne se peuvent comprendre.* Ce sont les termes du plus exact de ses Historiens.

Comme il se vit tranquille du côté du temporel, & qu'on lui laissoit une entière liberté de se livrer, comme auparavant, à toutes sortes de bonnes œuvres, il ne pensa qu'à croître en grace & en sagesse, à mesure qu'il croissoit en âge. Dans cette vue, il rechercha avec une sainte avidité le commerce de ceux qu'il croyoit capables de lui communiquer quelque chose de leur plénitude,

Le P. Gaspard , pieux & sage Jésuite , ^{1636,}
 qu'un *esprit fort* appelleroit homme à dévo-
 tions communes ; mais qui , avec sa dé-
 votion droite & simple , formoit ses Ecoliers
 aux plus solides vertus , fut un de ceux qu'il
 suivit , & qu'il goûta davantage. Ce zélé
 Professeur , qui ne prisoit les talens de l'es-
 prit , qu'autant qu'ils étoient embellis par la
 piété , rassemblait de temps en temps ses
 élèves dans sa chambre. C'étoit-là qu'avec
 une bonté pleine de graces & d'onction , il
 les entretenoit du royaume de Dieu ; qu'il
 leur inspiroit de l'horreur pour les moindres
 fautes ; qu'il leur parloit tantôt de la respec-
 tueuse confiance que l'on doit avoir en la
 Mere de Dieu ; tantôt des raisons & de la
 maniere d'honorer les saints Anges ; & plus
 souvent encore , de l'amour de Jesus-Christ.
 Ces discours , dont toute la parure consistoit
 dans une simplicité mêlée de beaucoup de
 tendresse , faisoient un effet admirable sur
 des cœurs bien disposés. Boudon & ses pe-
 tits compagnons n'en perdoient pas un mot
 dans la théorie , ni dans la pratique : &
 jamais peut-être Orateur n'a tant fait de
 fruit , & à si peu de frais. Aussi avoit-il une
 juste prédilection pour eux. Il les recondui-
 soit , tête nue , jusqu'à la porte du College ,
 & sur ce que quelqu'un d'eux lui en deman-
 da un jour la raison : c'est , leur dit-il , que
 je respecte en chacun de vous l'Ange qui
 veille à sa garde.

Quelque content que fût Henri des entre-
 tiens du P. Gaspard , ils ne suffisoient pas à
 la soif insatiable qu'il avoit d'entendre parler
 de Dieu. Il formoit de pieuses liaisons avec
 ces ames privilégiées , que l'Epoux a con-
 duites dans la solitude pour parler plus effi-

1636,
& suiv.

cacement à leur cœur. Mais s'il en étoit édifié, elles ne l'étoient pas moins de lui. Et dès l'âge de treize à quatorze ans, on lui trouvoit une supériorité de sagesse, une intelligence dans les voies de Dieu, un goût, une abondance de lumieres, qu'on ne se lassoit pas d'admirer.

Les peines par lesquelles il plut à Dieu de l'exercer ; ces sentiers âpres & raboteux, qui furent de si bonne heure, & si long-temps, la seule voie par laquelle il put marcher, en le rendant plus attentif sur lui-même, le rendirent plus expérimenté pour le prochain. Il trouva un jour, dans un Monastere très-réformé, un Religieux dévoré de peines intérieures. A peine cet homme de croix *eut-il ouvert la bouche*, que Boudon le comprit parfaitement. Il lui fit voir en peu de mots & le bonheur qui est attaché à des peines si cuifantes, & la fin que Dieu se propose dans une conduite si rigoureuse, & les moyens d'en faire un salutaire usage. En un mot, il calma si parfaitement cet esprit agité, que toute la maison en fut aussi surprise qu'édifiée ; les Supérieurs très-consolés ; & ce Religieux ramené enfin, & ramené pour toujours au port de la paix, après lequel il avoit si long-temps & si inutilement soupiré.

Le prix qui mérita au jeune Daniel les faveurs, dont il plut à Dieu de le combler, fut à-peu-près celui auquel le jeune Boudon acheta les graces prématurées, dont nous avons jusqu'ici parlé. Il étoit si pénitent dès le temps de ses basses classes, qu'à l'exception des jours de Fêtes & de Dimanches, & de ceux où il mangeoit en compagnie, le pain & l'eau étoient sa seule nourriture.

Il châtoit si rigoureusement son corps, qu'une personne, dont la chambre n'étoit pas éloignée de la sienne, a souvent trouvé un ruisseau de sang dans le lieu qui avoit servi de théâtre à sa mortification. Il étoit si ferme, si ardent, lorsqu'il étoit question des intérêts de son divin Maître, qu'il n'y avoit ni railleries, ni insultes, ni outrages, qui le fissent rougir de l'Évangile. Il étoit si touché de la perte des âmes, qu'à l'exemple de sainte Thérèse, il la pleuroit par des torrens de larmes. Il aimoit avec tant de passion la pauvreté, qu'il n'eut pas fait un pas pour acquérir tous les Royaumes de la terre.

 1636,
& suiv.

Ce fut ce grand amour pour la pauvreté, qui le fit penser sérieusement à entrer dans l'Ordre de Saint François. Son parti étoit si bien pris, qu'il fut cent fois sur le point de faire vœu de l'exécuter. Cependant une secrète impression, qu'il ne démêloit pas bien, l'en détourna toujours. Il en fut instruit avec le temps : la délicatesse de sa complexion, sa santé déjà altérée par de longues & cruelles mortifications, ne permirent pas de l'admettre. Ce coup lui fut sensible. » Je me retirerai dans un cabinet, » *c'est lui qui parle*, j'y pleurai de la bonne » maniere. Cependant, *poursuit-il*, la divine Providence a eu pour moi l'effet » de ses attrait, m'ayant fait vivre en » pauvre : car je ne vis que d'aumônes, » n'ayant pas un denier de revenu : ce que » j'estime plus, je vous assure, que si » j'avois tous les biens de la terre en ma » possession. . . . Et de cette sorte la Providence m'a fait Religieux de saint François, sans en avoir jamais porté l'ha-

166,
& suiv.

» bit. Qu'à jamais je chante ses miséricor-
» des. «

En fermant à Boudon l'entrée d'un Ordre qui a donné à l'Eglise des milliers de Martyrs & de Confesseurs, Dieu lui communiqua de grandes lumières sur le saint Patriarche, qui en a été le Fondateur. Il en pensoit dignement, il en parloit avec goût. Ayant une fois été surpris de la nuit dans les bois, & cherchant quelque'endroit où il pût loger, il se trouva à la porte d'un château. Il y entra ; & pour obtenir grace plus aisément, il pria quelques domestiques de la basse-cour, de lui permettre de coucher dans la grange, sans souper. Le Seigneur & la Dame du lieu, qui étoient à table avec un Provincial des Capucins & son Compagnon, ayant appris le besoin de ce pauvre Écolier, le firent entrer, & lui donnerent quelque chose à manger auprès du feu. Un moment après, la conversation tomba sur saint François & sur ses Constitutions. On demanda à Boudon ce qu'il pensoit de ce genre de vie, & on le pressa de parler. Il le fit & long-temps, mais d'une manière si vive, si charmante, qu'on croyoit entendre, non un homme, moins encore un écolier, mais un Ange qui en eût pris la figure. Toute la compagnie avoua qu'elle n'avoit jamais entendu rien de semblable sur ce sujet : & le Provincial, à qui les panégyriques de son saint Instituteur n'étoient pas nouveaux, en fut plus touché qu'un autre.

Pour regagner d'un côté ce qu'il croyoit perdre de l'autre, Henri fut divinement inspiré de vivre dans le siècle, comme il auroit vécu dans l'Ordre Séraphique ; je

veux dire , de se revêtir de l'esprit de pauvreté & de sacrifice ; de mortifier sa chair , de se donner autant qu'il lui seroit possible au salut du prochain. Oubliant , à l'exemple de saint Paul , tout ce qu'il avoit fait jusqu'alors , il se proposa fortement de commencer un nouveau genre de vie spirituelle ; de mépriser le monde , comme son divin Maître l'a méprisé ; & de mener une vie cachée en Jesus-Christ , autant que la gloire & les intérêts de ce Dieu Sauveur le lui pourroient permettre. Il ne la mena pas absolument cachée ; & nous le verrons dans la suite donner à la France étonnée le spectacle d'un zèle plus invincible que l'enfer (a) , & d'une patience plus forte que la persécution de ses ministres.

Dès le temps dont nous parlons , il fut aisé de connoître qu'il étoit également à Dieu dans quelque état qu'il plût à la Providence de le mettre. Ses travaux continuels , ses peines intérieures , son application à l'étude , sa nourriture moins frugale , qu'excessivement pauvre ; tant de mortifications de toutes especes accablèrent enfin la nature. Boudon , pendant toute sa Rhétorique , fut travaillé d'une fièvre-quarte ; il devint si foible , si arténué , qu'une année entière ne put qu'avec peine rétablir ses forces. Il souffrit en vrai Chrétien cette longue épreuve ; & je ne sçais s'il en étoit bien quitte , lorsque ses amis , & plus encore l'esprit de Dieu , dont le mouvement régloit toutes ses démarches , lui inspirèrent de se rendre à Paris , pour com-

(a) Dura sicut infernus æmulatio , *Cant. cap. 2.*
v. 6.

1636,
& suiv.

mencer dans cette première Université du monde son cours de Philosophie & de Théologie. Il y a lieu de présumer que MM. le Tanneur & Brebion (a) firent quelques avances pour lui. Mais ce secours ne le mena pas loin ; & nous ne tarderons pas à le voir réduit à dévorer tout ce que l'indigence a de plus humiliant & de plus rigoureux.

1644,
& suiv.

Deux soins, qui en inquiètent bien peu d'autres, l'occupèrent en arrivant dans cette immense capitale ; l'un fut de pouvoir loger avec des Ecoliers, qui, ayant un goût décidé pour la vertu, ne pussent lui être une occasion de scandale : l'autre fut de trouver un Directeur, qui, d'une main sûre, lui traçât la route par laquelle il devoit marcher. L'un étoit plus difficile à rencontrer que l'autre ; Boudon les trouva tous deux.

Il déterra, dans un coin de la rue de la Harpe, une petite troupe de vertueux amis, qui partageoient leur temps entre l'étude & la piété ; & qui ne se délassant de l'un que par les exercices de l'autre, sçavoient être à-la-fois & Philosophes & Chrétiens.

Pour ce qui est d'un Confesseur, il en trouva un parfaitement bon, au Collège de Clermont. Ce fut le P. Bagot, qui dirigeoit la plupart des jeunes Congréganistes. Nous regarderions comme étranger à notre Histoire l'éloge de cet humble & sçavant Religieux,

(a) Ce dernier étoit Trésorier de France, grand homme de bien, & plein d'estime pour notre vertueux Etudiant.

si les couleurs , dont M. Boudon a embelli son portrait , ne servoient à orner le sien. Nous l'avons dit plus d'une fois , il n'y a guere que la vertu qui sçache rendre trait pour trait routes les graces , routes les fineses de la vertu.

1644,
& suiv.

Le P. Bagot , au jugement de son Disciple , étoit un homme d'une prudence consommée , d'une expérience admirable , d'un talent merveilleux pour conduire les jeunes gens dans le chemin du Ciel. Sa réputation l'avoit fait choisir pour Confesseur de Louis XIII. Ce grand emploi le flatta si peu , qu'il s'en défit le plutôt qu'il lui fut possible. Il avoit coutume de dire : » Si l'on » vous fait entrer à la Cour par la porte , » sauvez-vous par les fenêtres. Car l'air » de la Cour , qui est empoisonné pour » tout le monde , l'est encore plus pour un » Religieux.

» Ce pieux Jésuite , *c'est toujours M. Boudon qui parle* , étoit encore plus éclairé » dans la science des Saints , que dans celle » des Ecoles , quoiqu'il passât pour un homme » d'érudition. Il aimoit naturellement l'étude ; » & cependant il la quittoit sans peine , pour » donner , quelquefois même , un temps » considérable au plus petit Ecolier , qui avoit » besoin de lui. Sa patience étoit admirable. » Il avoit une si étrange frayeur de la pierre , » dont il sentit quelques atteintes étant encore jeune , que la seule pensée de ce mal » le faisoit tomber en foiblesse. Cependant , » à l'âge de plus de soixante ans , il fut » obligé de souffrir l'opération. Elle fut extrêmement longue , & très - douloureuse. » Néanmoins il ne proféra pour toute plainte » que ces paroles de saint Paul : *J'acheve ce*

1644,
& suiv.

» *qui manque aux souffrances de Jesus-Christ.*
 » Son humilité n'avoit point de bornes. Il
 » louoit volontiers la vertu dans les autres :
 » mais il ne pouvoit souffrir qu'on louat la
 » sienne : & il entra un jour dans une sainte
 » colere contre un de ses amis , qui , dans une
 » occasion , avoit parlé de lui d'une maniere
 » avantageuse. Il étoit si peu attaché à son
 » sens , qu'il suivoit avec plaisir l'avis d'un
 » Ecolier préférablement au sien propre. «
 Tel étoit , au rapport de M. Boudon ; & qui
 pourra le récuser pour témoin dans une ma-
 tiere où il a si bien mérité d'être juge , tel
 étoit le R. P. Bagot.

Un homme si sçavant dans les voies du Ciel , ne pouvoit manquer d'y faire marcher sur ses pas ceux qui lui donnoient leur confiance. Aussi vit-on sortir de son école , comme autrefois de celle d'Origenes , mais d'une maniere plus heureuse , des hommes que l'Eglise placeroit dans ses fastes , si elle pouvoit y mettre tous les Saints. De ce nombre furent un P. Jugué , de la même Compagnie , qui ; transporté par son zèle dans le sein du Canada , mourut au milieu de tous les supplices , qu'une nation barbare & cruelle peut inventer ; un M. de Levis , Chanoine & Pénitencier dans l'Eglise de Chartres , & Archidiacre du Vendômois , homme qui , à une vie toute cachée en Dieu , joignit les glorieux titres de Directeur éclairé , de pere des pauvres , d'homme Apostolique. Sans parler d'un nombre considérable d'Evêques de la Chine , de la Cochinchine , du Tonquin & du Canada , qui , sous ses auspices , s'étoient formés aux plus hautes vertus , & qu'il regardoit sur ses vieux jours comme sa joie & sa couronne.

Mais sans vouloir peser à un poids incertain des mérites dont le degré ne s'estime sûrement que dans la balance du Sanctuaire ; on peut dire , que le grand Archidiacre d'Evreux fera un honneur éternel à la mémoire de son Directeur. Suivons-le dans les progrès qu'il fit sous la conduite de ce parfait Religieux : rien n'est plus propre à édifier. Boudon considéré vis-à-vis de lui-même, ou relativement au prochain, est toujours l'homme de Dieu seul, toujours admirable. Une patience invincible dans ses peines, qui furent encore plus grandes à Paris, qu'elles n'avoient été à Rouen ; une ardeur pour les croix, les humiliations, le dénuement, la pénitence, qui s'accrut toujours, & ne dit jamais : C'est assez ; un amour pour Dieu, qui ne voyoit que lui, qui ne cherchoit que lui, qui regardoit comme perdu tout discours qui ne tendoit pas à lui ; voilà en substance la vie que mena notre pieux Etudiant, tant qu'il fut dans la capitale.

1644,
& suiv.

Quoique l'étude lui coutât moins qu'à bien d'autres, parce qu'il avoit une grande facilité pour le travail ; il lui donnoit tout le temps qu'elle exige de ceux qui veulent y réussir. Malgré cette application, qui étoit toujours remplacée par des exercices aussi pénibles pour la chair, qu'ils sont consolans pour l'esprit, il étoit, si peu nourri, que moins vertueux il eût pu envier la condition de l'enfant prodigue dans le temps même de sa disgrâce.

Comme il étoit très-exact aux Assemblées dont on a parlé, & qu'il y édifioit par sa modestie singulière, il ne pouvoit guere y manquer, sans que son absence fit un vuide, dont on s'appercevoit aisément. M. du Bo-

1644,
& suiv.

chet, ancien & zélé Congréganiste, ayant remarqué un jour qu'il n'y étoit pas, en parla à quelques-uns des Associés. On courut à la maison de ce jeune, mais parfait serviteur de Dieu. On le trouva dans sa pauvre chambre, accablé de langueur, exténué d'inanition, destitué de tout secours humain. Un état si triste toucha ceux qui en furent témoins. M. du Bochet en fut bientôt averti. Il y mit un si bon ordre, qu'en peu de temps le malade recouvra la santé, & reprit tous ses exercices de science & de vertu.

Mais quand le Ciel, qui vouloit en faire un modèle de patience & de résignation, ne s'en seroit pas mêlé, il étoit difficile qu'un homme entièrement abandonné de sa famille, qui d'ailleurs tâchoit de n'être à charge à personne, & qui mangeoit seul, quoiqu'il vécût dans une espece de Communauté, n'éprouvât souvent les besoins & la rigueur de l'indigence. Aussi fut-il souvent réduit à la mendicité, & il se trouvoit heureux quand il pouvoit avoir vingt sols à dépenser par semaine. Il est vrai, que la Providence sembloit quelquefois se hâter de venir au secours de sa misere : & qu'un jour qu'il n'avoit plus de linge, une personne inconnue l'en fournit abondamment. Mais Dieu qui vouloit le tenir dans la plus humble dépendance, l'aguerrir, en quelque sorte, & le fortifier contre les peines dont sa vie devoit être traversée ; ce Dieu toujours juste dans ses vues, toujours adorable dans la maniere dont il les exécute, paroissoit le matin & se déroboit sur la fin du jour.

Ce fut sur-tout la premiere année de son séjour à Paris, que ce pauvre Ecolier eut le

plus à souffrir ; & qu'au défaut de ses amis , que la Providence même endormoit sur ses besoins , il fut plus d'une fois réduit à la triste & humiliante nécessité d'implorer la charité publique. Il lui arriva un jour à cette occasion , dans l'Eglise de Notre-Dame une chose assez singulière. Pressé de la faim , il cherchoit quelques sols pour avoir de quoi dîner. Il demanda l'aumône à un homme de la première condition , qui le reçut très-mal. Charmé de voir qu'à l'exemple de son divin Maître , l'indigence & les opprobres se réunissoient en sa personne , Boudon se retira à l'écart pour lui en rendre de très-humbles actions de grâces.

 1644.
 & suiv.

La douceur & la patience du jeune étranger frappèrent M. de Montmorenci : car c'étoit à lui que notre Etudiant s'étoit adressé. Il se détourna , & l'ayant aperçu derrière un pilier dans cette attitude de respect , où l'écriture nous représente les Séraphins devant la suprême Majesté , il quitte sa place , va le joindre , lui demande qui il est , d'où il est , & ce qu'il est venu faire à Paris. Boudon , sans dire un mot de sa naissance , se contenta de répondre qu'il étoit un pauvre Ecolier , venu de Normandie pour achever ses études dans l'Université ; mais que n'ayant pas de quoi vivre , il étoit obligé de demander l'aumône. Alors ce Seigneur , qui l'avoit pris pour un de ces vagabonds , dont Paris étoit alors inondé , changeant tout-à-coup & d'air & de langage , lui demanda avec beaucoup de bonté s'il vouloit accepter sa maison : ajoutant qu'il y auroit toutes les facilités possibles pour continuer sa Philosophie ; qu'il ne manqueroit de rien ; & qu'on le prioit seulement de conférer de ses études avec

1644,
& suiv.

un jeune Ecclésiastique qui commençoit à courir la même carrière. Ce jeune Ecclésiastique étoit François de Laval de Montmorenci, qui depuis fut premier Evêque de Quebec (a).

Henri accepta de grand cœur un poste où il y avoit du bien à faire. Il y en fit en effet ; & si, par des leçons dont un bon Ecolier est capable, il ouvrit aux subtilités dialectiques l'esprit de son illustre Condisciple ; il ouvrit encore plus son cœur à ces hautes vertus, dont le développement exact n'appartient qu'aux grands maîtres.

Ce fut vers ce temps que, pour dépendre en tout des soins de la Providence, il fit vœu de pauvreté, afin de suivre nud la croix nue de Jesus-Christ son Sauveur. Je ne sçais, au reste, dans quel sens il entendoit ce vœu : mais je sçais, & la suite de son histoire en fera une preuve sans réplique, qu'il l'a pratiqué dans le sens le plus rigoureux.

1646,
& suiv.

En quittant M. l'Abbé de Laval, si toutefois celui-ci ne le suivit pas, Boudon alla rejoindre ses anciens amis. Leur nombre s'étoit beaucoup augmenté par les soins du P. Bagot ; leur ferveur s'augmenta beaucoup par les bons exemples de Boudon. Il étoit l'ame de cette pieuse société. Sous les ordres & par les conseils de son Directeur, il se proposa d'en faire une compagnie de Saints du premier ordre. Ses espérances alloient

(a) Il fut sacré, en 1649, Evêque de Pétrée *in partibus*, & fait Vicaire Apostolique dans la nouvelle France.

loin, le succès alla plus loin que ses espérances.

1646,
& suiv.

Ils eurent d'abord assez de peine à trouver une maison qui convînt à leur nombre & à leurs exercices. Enfin ils s'établirent au Fauxbourg S. Jacques : & ce fut principalement dans ce lieu, qui fut, pendant quelques années, le théâtre de leurs vertus, qu'ils donnèrent à leur siècle un spectacle qui seroit nouveau pour le nôtre. Quoique la plupart de ces Messieurs fussent d'un sang illustre, & qu'il n'y eût peut-être parmi eux d'autre pauvre que Boudon ; celui-ci néanmoins, qui donnoit le premier mouvement à toutes les opérations de cette compagnie naissante, sçut si bien leur inspirer l'amour de la sainte pauvreté, & des vertus les plus héroïques, que leur maison ressembloit moins à une retraite d'Ecoliers réunis, qu'à un College d'hommes Apostoliques. Le lever, le coucher, l'heure du repas, les récréations, le temps de l'étude, les conférences, l'oraison, les lectures spirituelles, la fréquentation des Sacremens, l'entrevue avec le Directeur, & généralement tous les exercices y étoient réglés comme dans les Communautés les plus exactes. Quand ils faisoient quelque voyage de dévotion, ils gardoient le long des rues de Paris un silence si rigoureux, qu'ils ressembloient moins à des Ecoliers, qu'à des Solitaires sortis de la Thébaïde pour édifier par leur recueillement & par leur modestie.

Boudon, que sa propre expérience avoit instruit du prix & des effets de la dévotion envers la sainte Vierge, les y porta, comme il avoit fait autrefois ses Condisciples à Rouen. Les dispositions n'étoient pas moins

1646,
& suiv.

favorables , le succès ne fut pas moins heureux. Leur but principal fut toujours d'imiter les plus sublimes vertus du Fils & de la Mere , sur - tout cette profonde humilité , qui coûte tant à la nature , & qui est l'écueil d'une infinité de dévots superficiels. Ils méprisoient si fort le monde & l'estime du monde , qu'ils n'étoient contents , que lorsqu'ils avoient réussi à s'en faire mépriser : & à n'en juger que selon les regles communes , on croiroit que de ce côté-là ils porteroient les choses à l'excès. L'un d'eux eut un jour le courage de dire publiquement des choses fort secretes & fort humiliantes , qui devoient naturellement lui attirer une extrême confusion. Mais le contraire arriva , & ceux qui l'entendirent , touchés d'une si rare humilité , ne purent retenir leurs larmes.

Quant à celui dont nous écrivons l'histoire , le trait enflammé qui perça le cœur de sainte Thérèse , avoit si profondément blessé le sien , que transporté hors de soi , il n'entendoit plus que le langage du divin amour. Pour nourrir & pour animer ce feu sacré , il se ménageoit la connoissance de ceux à qui Dieu donnoit un langage , ou des vues qui avoient du rapport avec les siennes . Il entendoit avec un plaisir infini le P. de Condé , Jésuite du College , Prédicateur peu suivi , parce qu'il prêchoit *sans fard & sans éloquence* ; mais qui connoissant toutes les routes du cœur , y portoit le saint amour dont il étoit pénétré. Il alloit voir tous les quinze jours , à Montmartre , une Religieuse , qui avoit d'intimes communications avec Dieu : il ne la quittoit qu'avec un desir violent de tendre à la perfection plus que jamais.

Il eut aussi d'admirables liaisons de graces & de charité avec la Révérende Mere Catherine de Bar, surnommée Sœur Mechtilde du S. Sacrement. Cette fille, qui n'a vécu quatre-vingt-trois ans (a), que pour donner plus long-temps l'exemple d'une aversion constante pour le monde, d'une espèce de passion pour les croix & les mépris ; d'une paix, ou plutôt d'un plaisir infini dans les plus vives persécutions ; & enfin d'une très-tendre dévotion envers le S. Sacrement : cette vertueuse fille avoit, par ces qualités mêmes, trop de rapport avec M. Boudon, pour ne le pas honorer autant qu'il méritoit de l'être. Il y répondit toujours par le plus sincère & le plus respectueux dévouement : & lorsqu'il fut Grand-Archidiacre d'Evreux, il ne vint guère à Paris, sans voir & la Mere & les Filles, afin de rendre à la Communauté, dans ses pieux entretiens, ce qu'il croyoit avoir appris de celle qui en étoit Supérieure.

1646,
& suiv.

Il voyoit aussi très-souvent la vénérable Mere Magdeleine de S. Joseph, Carmélite du grand Couvent de Paris, à qui la sainteté de sa vie n'a pas moins fait d'honneur, que les miracles qu'elle opéra après sa mort. Elle avoit pour grace particulière l'amour de l'obscurité & de l'anéantissement. Dans sa jeunesse, elle avoit souhaité de passer ses jours dans les plus misérables occupations

(a) La Mere Mechtilde naquit à Saint-Dié, en Lorraine, sur la fin de l'année 1614. Elle fut reçue à Paris par saint Vincent de Paul, & y mourut le 6 Avril 1698, dans son premier Monastere du Fauxbourg Saint-Germain.

« 646,
& suiv.

de la vie champêtre. N'ayant pu y réussir, elle voulut au moins n'être admise dans la Religion qu'en qualité de Sœur Converſe. Son humilité échoua encore ici : mais elle ſçut la dédommager en ſe tenant cachée dans une maiſon, qui recevoit ſouvent la viſite de tout ce que l'Etat avoit de plus grand & de plus reſpectable. Marie de Médicis y alloit de temps en temps avec ce cortège de grandeur, qui marche à la ſuite d'une Reine de France. Soit que la Mere de S. Joſeph fût Supérieure, ou qu'elle ne le fût pas, elle ne paroifſoit jamais : une autre, & c'étoit une convention obtenue à force de prières, tenoit ſa place, faiſoit les honneurs & les recevoit. Pendant vingt années, il ne fut pas plus queſtion de cette humble Solitaire, que ſi elle eût été rayée du nombre des vivans. Son nom ſe trouvera à jamais dans ce Livre écrit de la main de Dieu, où la vraie humilité occupe une place ſi diſtinguée.

Enfin M. Boudon voyoit encore un Auguſtin ; ce n'étoit qu'un pauvre Frere Converſ, mais ſi puiffant auprès de Dieu, que, de l'aveu de tous les gens de bien, ce fut lui qui obtint à Anne d'Autriche un fils après vingt-deux ans de ſtérilité : ſi plein de lumière, que l'avenir étoit dévoilé à ſes yeux : ſi inondé de grâces & d'amour, que notre pieux Théologien, en le quittant ou plutôt en *s'arrachant d'auprès de lui*, ſ'écrioit dans un de ces mouvemens dont il n'étoit pas trop maître : » O mon Dieu ! combien doit être » grande la douceur céleſte des Bienheureux » unis au Ciel à Jeſus-Chriſt, dans le ſein » de l'adorable Trinité ; puisſque dès cette » vie, qui n'eſt qu'une vallée de larmes, l'entretien d'un ſeul de vos Elus donne, par » avance,

» avance , des consolations si pures & si
 » divines (a). «

1646,
 & suiv.

Mais si Boudon sçavoit suivre avec Marie les attraits du pur amour & de la contemplation , il ne sçavoit pas moins se livrer avec Marthe aux plus pénibles emplois d'une vie active & laborieuse. Sa compassion pour les malheureux le portoit comme naturellement aux Hôpitaux & à l'Hôtel-Dieu. C'est dans ce triste séjour , où la mort choisit à l'aïse ses victimes , qu'on le voyoit appliqué , tantôt à enseigner un malade comment il faut s'y prendre pour faire une bonne confession ; tantôt à disposer un moribond au grand & prochain voyage de l'éternité ; quelquefois à soutenir les pas mal affermis d'un convalescent.

Il rendit un jour ce dernier genre de service à un étranger de treize à quatorze ans , qui , au sortir de l'Hôtel-Dieu , ne sçavoit où se retirer. C'étoit un jeune Hollandois , qu'un Gentilhomme , Calviniste comme lui , avoit amené à Paris , à l'insçu de ses parens. Ayant oui dire , dans l'auberge où il étoit logé , qu'il n'y avoit point de salut pour lui , s'il ne rentrait dans l'Eglise que ses ancêtres avoient quittée ; il se fit instruire , & abjura son hérésie. Son Maître le chassa ; & Dieu , qui avoit ses raisons pour le dérober aux poursuites

(a) Ce parfait Religieux étoit né le 21 Février 1609. Son nom de famille étoit Denis Antheaume. Son nom de Religion étoit F. Fiacre. Il mourut le 16 Février 1684 , dans la soixante-quinzième année de son âge , & la cinquante-troisième de Religion. Son corps fut enterré dans le Couvent de la Place des Victoires ; son cœur fut porté , par ordre du Roi , à Notre-Dame de Grace , en Provence.

1646,
& luy.

de l'erreur , ayant permis qu'il tombât malade , il fut porté à l'Hôtel-Dieu. Ce fut là , & au moment même qu'il alloit en sortir , que Boudon le rencontra. Il étoit encore si foible & si languissant , qu'il avoit peine à se soutenir. Notre Ecolier ne perdit pas une occasion si favorable à son zèle. Il le prit par le bras , lui aida à marcher le long des rues , & , malgré les railleries déplacées d'un peuple qui s'amuse de peu de chose , il le mena enfin jusqu'à sa chambre. Il lui fit tous les bons traitemens qu'un pauvre peut attendre d'un autre pauvre. Il l'instruisit plus à fond des vérités de la Religion , & sur-tout du bonheur qu'il y a de souffrir pour un Dieu , qui a bien voulu souffrir pour nous jusqu'à mourir sur une croix. Ces maximes soutenues de l'onction de la grace , s'insinuerent si avant dans le cœur du nouveau converti , qu'étant retombé malade , il ne cessoit de publier les miséricordes du Seigneur , & de lui rendre jusqu'au dernier moment de continuelles actions de grâces , de ce qu'il l'avoit tiré des ténèbres de la nuit , pour le faire passer dans son admirable lumière. Ce fut dans ces beaux sentimens qu'il expira. Boudon recueillit ses derniers soupirs ; & il se trouva heureux de l'avoir vu mourir entre ses bras. Jamais , au reste , il n'oublia ce jour si consolant pour un cœur fait comme le sien ; & plus de quarante ans après , il avoit peine à retenir ses larmes , quand il racontoit cet événement.

Des occupations si pénibles , jointes à une étude sérieuse , à des mortifications secrètes , à une nourriture très - pauvre , firent leur effet ordinaire : elles accablèrent la nature. Boudon tomba dans une seconde maladie ,

qui, dès le premier jour, parut dangereuse. On jugea à propos de le faire transporter à l'Hôpital de la Charité. Ce fut pour lui une joie sensible de se voir associé aux pauvres qu'il aimoit comme ses freres : mais il n'en jouit pas long-temps. Dans le trajet, il s'étoit recommandé à la très-sainte Vierge : il ne tarda pas à en être exaucé. A peine fut-il couché dans son lit, qu'au moment même il fut parfaitement guéri. Il se leve à l'instant, va rejoindre sa compagnie, qui douta d'abord, si c'étoit bien lui ou quelqu'autre qui lui ressembloit. On fut charmé de revoir un ami de la vie duquel on désespéroit, & tous chanterent de concert un cantique de louanges à ce Maître absolu, qui d'un souffle conduit aux portes de la mort, & en rappelle à son gré.

Rendu à la vie, par une protection si visible, Boudon reprit ses exercices avec une nouvelle ferveur. Il travailla sur-tout avec ses Associés, à semer la vertu dans le cœur des jeunes Ecoliers de l'Université. S'ils ne réussissoient pas à l'égard de tous, au moins en gagnoient-ils un bon nombre. Ce succès fit fondre sur eux un des plus violens orages, qu'ils eussent encore essuyés. Désespéré de voir une compagnie qui, en naissant, portoit déjà à son empire des coups si bien frappés, le Prince des ténèbres souleva contre eux des gens animés d'envie & de fureur qui, sous de spécieux prétextes, se mirent à les décrier. On les peignit dans des écrits publics avec ces noires couleurs, que l'enfer détrempe à ceux qui veulent bien lui servir de ministres. Mais enfin cet orage se dissipa, & nos pieux associés continuerent à suivre leur première route.

1649,
& suiv.

Après avoir achevé son cours de Théologie, Boudon, âgé pour lors d'environ vingt-cinq ans, fut un peu indécis sur le parti qu'il avoit à prendre. Il ne pouvoit ni entrer en Licence, parce qu'il étoit extrêmement pauvre, ni monter en Ministre sacré dans les Chaires Chrétiennes, parce qu'il n'étoit que Séculier; ni moins encore rester oisif, parce que chez lui la charité étoit un feu violent qui ne demandoit qu'à éclater. Il voyoit bien que Dieu l'appelloit à la sanctification des ames: mais il le voyoit d'une manière trop confuse pour prendre un dernier parti. Sa règle, & ce doit être celle de tout Chrétien qui veut ne se pas méprendre sur les desseins de Dieu; sa règle fut de consulter humblement cet Esprit de sagesse, qui souffle où il veut, & comme il veut. Dans cette vue, il redoubla ses prières & ses mortifications. Il y ajouta des pèlerinages de dévotion, forte d'exercice qui reviendra souvent dans le cours de son histoire; & qui, quoiqu'équivoque en soi, ne le fut jamais par rapport à un homme, qui voyageoit d'une manière pénible, qui n'avoit de ressource que la Providence, & qui sçavoit sanctifier tous ses pas.

Le plus fameux pèlerinage qu'il ait fait en ce temps-là, fut celui de Beaune. Il n'y avoit pas long-temps que la vénérable Sœur Marguerite du Saint Sacrement, Religieuse Carmélite, y étoit décédée en odeur de sainteté. Ce fut le tombeau de cette admirable fille, qui perpétuoit par ses miracles la réputation qu'elle s'étoit faite par ses vertus, que Boudon voulut visiter. Son dessein étoit de participer aux grâces qui couloient nuit & jour dans ce respectable Sanctuaire; & sur-tout

d'y puiser cet amour de Jesus-Christ enfant, qui avoit été le caractère propre de cette humble & parfaite servante du Seigneur. Ses espérances ne furent point trompées. La rosée du ciel tomba sur lui en abondance, & il en reçut assez pour en répandre sur les autres. Les Carmélites formées par les ouvrages de leur sainte Fondatrice au plus sublime langage de la charité, furent extrêmement édifiées de la beauté & de l'élévation de ses sentimens; & il rapporta de chez elles, avec un redoublement de tendresse pour les sacrés Cœurs de Jesus & de Marie, *une dévotion incomparable* pour l'Epoux vierge de la plus pure Vierge qui ait jamais été; dévotion qu'il a depuis étendue autant qu'il a pu, comme nous le dirons dans la suite.

1649,
& suiv.

De retour à Paris, il ne douta plus que Dieu ne demandât de lui qu'il se mît, quoiqu'encore Séculier, à lui gagner des âmes. Il s'en ouvrit à M. de Laval, & à quelques autres de ses associés. Ceux-ci, pleins du même esprit dont il étoit animé, firent quelque chose de plus que d'applaudir à son dessein; ils voulurent avoir part à l'exécution. Ainsi, s'étant distribués par bandes, ils se répandirent de côté & d'autre, non-seulement dans les villages, mais encore en différens quartiers de la ville de Paris. Tout auditoire leur étoit bon. Ils évangélisoient le Laboureur dans les champs, le Berger dans les prairies, l'Artisan dans sa boutique. Ces petites missions, qui n'avoient ni éclat, ni appareil, produisirent de très-grands fruits.

Quoique Boudon fit très-bien dans la compagnie de ces Messieurs, il crut néanmoins qu'étant particulièrement destiné à

1649,
& suiv.

l'instruction des plus pauvres, Dieu béniroit encore plus ses travaux, s'il s'affocioit un pauvre artisan de Lorraine, dont il estimoit infiniment la vertu. Comme ce pieux étranger revenoit souvent dans les conversations du grand Archidiacre, nous ne pouvons nous dispenser d'en dire un mot.

Tout le monde sçait que la Lorraine fut, vers le milieu du dernier siecle, réduite aux plus cruelles extrémités. La stérilité & la mort exerçoient de concert dans ses vastes campagnes leur impitoyable empire. Ceux de ses citoyens qui échappoient au glaive, ne pouvoient échapper à la famine; & si la Providence ne leur eût donné, en la personne de S. Vincent de Paul, un homme qui, comme Moyse, osa s'opposer à la colere de Dieu, peut-être que cet infortuné pays auroit eu le sort de ces villes malheureuses, dont il n'y a plus que le nom qui subsiste aujourd'hui. Mais malgré les prodigieux efforts que fit en faveur des deux Duchés ce digne Prêtre de Jesus-Christ, un nombre considérable d'habitans furent obligés de chercher un asyle en France. Presque tous venoient en droiture à S. Lazare, où le Pere des pauvres faisoit sa résidence. Quelques autres dispersés dans la ville, tâchoient d'y subsister, ou de leur travail, ou de la charité des Fideles.

Claude, c'est le seul nom sous lequel on ait connu celui dont nous parlons, fut du nombre de ces derniers. C'étoit un de ces vrais pauvres, à qui le Royaume des Cieux appartient. Il n'avoit quitté sa patrie qu'à la dernière extrémité. Pendant quelques mois, il avoit vécu avec sa femme & une fille unique, de l'herbe des champs; cette foible ressource leur ayant enfin manqué, il fallut

quitter une terre qui n'étoit plus bonne qu'à dévorer ses habitans. Il partit donc pour Paris avec sa petite famille ; il arriva presque nud , parce que des Soldats Allemands l'avoient dépouillé sur la route.

1649,
& suiv.

Boudon toujours alerte pour déterrer les malheureux , fut informé de son arrivée & de sa situation. Il lui rendit visite , & débuta par lui prêter un habit , jusqu'à ce que la Providence lui en eût donné un autre ; ce qui arriva dès le lendemain. Notre saint jeune homme résolut de cultiver par lui-même & par ses amis un fonds si riche ; & afin que rien ne l'arrêtât dans ses opérations, il tâcha d'écarter tout ce qui auroit pu y mettre obstacle. Il fit entrer l'épouse dans une Communauté Religieuse ; il procura à la fille , par le moyen d'un Gentilhomme de ses amis , une dot de huit cens livres , au moyen de laquelle on lui trouva un parti sortable. Enfin il mit Claude sous la conduite du P. de Condé , ce grand Prédicateur du divin amour , duquel nous avons ci-dessus parlé. Il joignit ses propres instructions aux instructions de ce parfait Religieux. Mais pendant que l'un arrosoit ce que l'autre avoit planté , Dieu donnoit à l'ouvrage tout entier un si visible accroissement , que Claude fut bientôt plus riche en mérites , qu'il n'étoit dénué des biens de la fortune.

Il donnoit à l'oraison la plus grande partie de la nuit. Quelquefois de grand matin , il se retiroit en quelqu'une de ces carrieres abandonnées , qui sont aux environs de Paris. Il y passoit la journée en contemplation. Le soir , de retour chez lui , un peu de pain & d'eau faisoit toute sa nourriture. Un jour qu'il étoit extrêmement accablé de besoin,

1649,
& suiv.

il fut fort surpris de trouver sa table chargée de mets excellens. Après une priere animée, il profita des attentions de la Providence, & mangea, selon les regles de l'Evangile, ce qu'elle avoit bien voulu lui servir. C'est ce qu'il a raconté lui-même à ses amis, avec tout l'agrément possible ; car de son naturel il étoit fort gai.

Mais il étoit si occupé de Dieu, si abyssé dans le sein de ses profondeurs ; & cette application lui enchaînoit si fort l'usage des sens, qu'elle a pensé vingt fois lui coûter la vie. Dans les rues de la plus tumultueuse ville qui soit au monde, il n'entendoit ni bruit, ni fracas, ni carrosses, ni cris de ceux qui l'avertissoient de se retirer. Il étoit heurté, jetté par terre ; on le croyoit mort ou brisé ; il étoit effectivement blessé : il se relevoit au moment, & sans appeler ni Chirurgien, ni Médecin, il se trouvoit guéri.

Boudon fut fâché de cette continuité de ravissemens, qui le rendoit inutile au prochain, & qui pouvoit enfin ouvrir son cœur à la vanité. Il le pria de demander à Dieu d'arrêter le cours d'une faveur qui avoit ses dangers. Il s'unit à lui pour l'obtenir. Il l'obtint en effet ; & notre Lorrain depuis ce temps n'eut plus d'extases, au moins en public. Mais en récompense il eut un jour une si vive impression, ou, pour le dire avec les Ecrivains d'après qui nous travaillons, un si *violent assaut* du saint amour, qu'on le crut prêt d'expirer. On appella les Médecins, dont les discours embarrassés prouvent qu'ils n'entendoient rien à sa maladie. Déjà on délibéroit du lieu de sa sépulture, quand le P. de Condé, averti du danger où se

trouvoit son pénitent , entra dans sa chambre , & déclara avec tant de fermeté qu'il n'y avoit rien à craindre , qu'on le crut enfin sur sa parole. Claude revint en effet peu-à-peu à lui-même , mais avec de si vifs mouvemens de charité & de reconnoissance , que , comme son cœur étoit tout en Dieu , sa bouche ne trouvoit de termes que pour célébrer son amour & sa magnificence.

164),
& .iiv.

Il le faisoit avec tant de netteté & d'onction , qu'ayant été mis chez un homme de sa profession , on voyoit , sur-tout les Fêtes & les Dimanches qu'il ne travailloit pas , une longue file de carrosses devant la porte de son maître , & des gens de la première qualité qui venoient l'entendre discourir comme un Ange , des saintes opérations du divin amour dans les cœurs bien disposés. Cet homme , idiot & sans lettres , connoissoit si bien les voies les plus sublimes de la grace , que ceux qui étoient en possession d'être consultés sur ces matieres , venoient eux-mêmes le consulter comme un oracle.

Le besoin que tant de personnes avoient de lui , fit juger qu'il n'étoit pas à propos de le laisser plus long - temps enseveli dans la boutique d'un Artisan. Celui-ci ne put le voir partir sans douleur : car , outre qu'il perdoit un homme qui avoit tant d'horreur pour l'argent , qu'il le regardoit comme un meuble empoisonné ; il avoit remarqué , à-peu-près comme Putiphar , que le nouveau Joseph étoit pour sa maison une source de bénédictions. Mais enfin il fallut céder à des ordres supérieurs. Claude entra chez M. Gauffre , digne successeur du zèle & de la charité du P. Bernard. Il y resta jusqu'à la mort de ce saint Prêtre ; & alors Messieurs du Séminaire

1649,
& suiv.

de S. Sulpice , qui , dans tous les temps ; ont sçu honorer la vertu , lui donnerent chez eux une retraite honorable , où , quoique décédé dans une extrême vieillesse , il est mort plus chargé de mérites que d'années.

Tel fut l'homme que Boudon associa à ses travaux. Dieu les récompensa par des bénédictions signalées : mais elles servirent moins à consoler Henri , qu'à lui faire sentir combien l'immense moisson du Pere de famille avoit besoin d'ouvriers. » Hélas , *disoit-il* » *dans l'excès de sa douleur* , on a vu les hommes courir en foule à l'École de ces fameux Philosophes de l'antiquité , de ces fameux réprouvés. Les Monarques se faisoient un honneur d'augmenter le nombre de leurs disciples. Cependant il falloit avoir beaucoup d'esprit , & se donner bien des peines pour entendre leur doctrine. La science du salut au contraire est propre à tous les hommes : les plus simples en sont capables comme les plus beaux génies. Pour y faire de grands progrès , il ne faut qu'être petit à ses yeux , & n'être pas fâché de l'être à ceux des autres ; & c'est ce que tous les hommes peuvent avec le secours de la grace. Malgré tant de facilités d'une part , & tant d'avantages de l'autre , cette science , qui seule en mérite le nom , est négligée de tous côtés , & de ceux-mêmes qui devroient l'enseigner aux autres. On va à la Chine & au Japon prêcher aux infideles les vérités chrétiennes. Rien de plus glorieux ; mais pendant que de nouveaux Apôtres travaillent à conquérir à Jesus-Christ de nouveaux empires , pourquoi laisserons-nous périr de pauvres ames qui sont à nos

» portes ? N'est-ce pas une cruauté de voir
 » sans émotion se précipiter dans l'abyfme,
 » ses parens, ses amis, ses voisins, des gens
 » que l'on connoît, que l'on voit tous les
 » jours, &c ? « C'étoit par ces idées si gran-
 des & si simples tout-à-la-fois, que Boudon
 foutenoit fa propre ardeur, & qu'il animoit
 celle de fes compagnons. Ils formerent bien-
 tôt de plus grands projets : & on peut dire
 que, fans y penser, ils ont donné occasion à
 un des plus beaux établifsemens qui se foit
 fait dans l'Eglife.

 1649,
 & fuiv.

Le P. Bagot, qui, quand il s'agiffoit des
 intérêts de Dieu, ne s'embarraffoit pas par
 qui le bien fût fait, pouvu qu'il fût fait foli-
 dement, entretenoit fouvent fes chers Con-
 gréganiftes des combats qu'avoient à soute-
 nir, & des victoires que remportoient de
 faints & zélés Jéfuites, qui étoient actuelle-
 ment occupés à la conversion d'un monde
 d'infideles : mais il leur faifoit sentir en
 même temps qu'une petite troupe d'ou-
 vriers, quelques laborieux qu'ils fuffent, ne
 fuffoit pas pour défricher des campagnes
 auffi difficiles par la réfiftance du terrain, que
 par leur prodigieufe étendue.

 1651,
 & fuiv.

Ces difcours firent beaucoup d'impreffion
 fur des jeunes gens pleins de feu. Boudon en
 parut plus touché que perfonne. Macérations
 furprenantes, prieres continuelles, neuvai-
 nes répétées, communions fréquentes, il
 mettoit tout en ufage pour forcer le Soleil de
 juftice à luire fur des terres où il étoit incon-
 nu. Nuit & jour il croyoit voir une foule
 de paralytiques fpirituels, qui n'attendoient
 qu'un homme pour être jettés dans la pif-
 cine : nuit & jour il gémiſſoit de ne voir per-

— ^{1631,}sonne qui se présentât pour jeter les fonde-
& suiv. mens de ce grand édifice.

Le temps qui devoit donner naissance à cet ouvrage de bénédiction , n'étoit pas si éloigné que le pensoit notre Henri. Ce fut du sein même de la compagnie , dont il étoit alors un des plus beaux modeles , que sortit peu de temps après un essaim d'hommes apostoliques , qui , sur les pas & sur les exemples de l'Apôtre des Indes , ont porté le nom & la gloire du Fils de Dieu dans des climats dévorans , où il sembloit devoir être toujours inconnu. Voici . mais bien en abrégé , comme la chose se passa.

Le P. Bagot , qui les visitoit souvent , leur ayant un jour amené le P. de Rodes , si célèbre par ses travaux apostoliques ; ce sage Religieux lui dit , comme par un esprit prophétique , que Dieu se choisiroit parmi ces jeunes gens ceux qui seroient propres à façonner les pays barbares , dont la culture les occupoit depuis tant d'années. Quelque temps après , un ami leur offrit sa maison dans la rue du Bacq ; & ce fut-là qu'ayant formé une espece de Communauté Ecclésiastique , ils conçurent le dessein de se livrer aux Missions étrangères. Boudon , qui en vit bientôt partir un bon nombre , tant pour l'Orient que pour l'Occident , se consoloit dans l'espérance qu'il auroit son tour. Dieu , qui le conduisoit par la main , ne le permit pas. Il le réserva aux besoins de sa patrie , & pour rassasier la faim qu'il avoit des souffrances , il sçut lui ménager en Europe des combats , que l'Afrique & l'Asie ne lui auroient peut-être pas livrés.

Quoique ses études & son attrait annonçaient assez qu'il étoit né pour le Sacerdoce, la grande & juste idée qu'il en avoit conçue, la crainte de faire une démarche, qui ne peut être fautive sans être infiniment dangereuse, mille autres considérations semblables qui arrêtent les Saints, & qui, par malheur, n'arrêtent qu'eux, le mettoient dans cet état indécis. où une ame timorée appréhende toujours de prévenir les momens de Dieu. A trente ans, Boudon étoit encore Séculier : mais enfin vaincu par les sollicitations de ses vertueux amis, par les conseils d'un Evêque, qui fut frappé de l'élevation avec laquelle il parloit de Dieu, & par les ordres de son Confesseur, qui revenoit sans cesse à la charge, il consentit à recevoir la tonsure, & ce fut le Nonce du Pape qui la lui conféra. » Ce jour, disoit-il dans » la suite, où j'ai pris Dieu pour mon partage, est pour moi un jour de Dieu seul. » C'est pour lors qu'en face de l'Eglise, & » dans la maison de la divine Reine des » Saints, j'ai dit que le Seigneur étoit la » part de mon héritage. Elle me doit entièrement suffire, cette part précieuse, » puisqu'après l'avoir prise, il n'y a plus » rien ni à prendre, ni à espérer de meilleur. «

Depuis ce jour heureux jusqu'à sa mort, Henri ne quitta jamais les marques de son état. Il porta toujours la tonsure, les cheveux courts, & l'habit long. Ni ses voyages continuels, ni le séjour qu'il fit quelquefois dans des pays hérétiques, ne purent le lui faire quitter un moment. » C'est, disoit-il, » que la soutane est le saint habit de la Religion du Clergé, la gloire & l'honneur

1653.

» de l'état Ecclésiastique , & le signe visible du divorce parfait qu'ils doivent faire avec le monde , & tout ce qui lui appartient. « Faut-il que des sentimens si beaux soient aujourd'hui si profondément ignorés !

Le nouvel Ecclésiastique ne pensoit qu'à demeurer dans ce premier grade de la Cléricature , lorsque Dieu qui , pour glorifier les humbles , se plaît à les tirer de la poussière , voulut le placer au plutôt sur le chandelier de son Eglise. M. de Laval , qui , depuis le temps qu'il avoit étudié avec lui la Philosophie , connoissoit son mérite & sa vertu , se voyant destiné à porter le flambeau de l'Evangile dans des pays infidèles , jeta les yeux sur lui pour le remplacer dans la dignité de grand Archidiacre d'Evreux. Il prit des mesures si justes , que l'humble Boudon , accablé sous le poids de l'autorité , se vit contraint de subir le joug qui lui étoit imposé.

Cependant deux choses s'opposoient à sa prise de possession. Il n'étoit ni Prêtre , ni gradué. L'Abbé de Laval leva le premier obstacle , en lui faisant venir de Rome un *Extra tempora* ; la Providence leva le second , en lui inspirant de recourir à l'oraison , qui , dans ses besoins , fut toujours son aliment & sa ressource. Très-peu de jours après il arriva à Paris , des extrémités du Royaume , un homme de bien , qui connoissant l'embarras de Boudon , lui fournit libéralement tout ce dont il avoit besoin. Le pauvre de Jesus-Christ en profita pour prendre à Bourges le bonnet de Docteur (a) ; car quoiqu'il eût

(a) Le 7 Octobre 1653.

fourni , avec autant d'exactitude que de capacité , sa carrière dans l'Université de Paris , son extrême indigence ne lui avoit pas permis d'y prendre des degrés.

1653.

Lorsqu'il eut reçu ses provisions de Rome , M. de Laval , qui craignit peut-être que le nom de *Boudon* ne fît un contraste trop marqué avec celui de *Montmorenci* , prit la peine de l'accompagner jusqu'à Evreux , pour disposer les esprits en sa faveur , & faire connoître à l'Evêque & au Chapitre le trésor qu'il leur procuroit. Tout se passa assez tranquillement dans cette première entrevue. Nous verrons bientôt que ce calme ne dura pas. Pendant le séjour que fit dans cette ville notre pieux Henri , il lui arriva une chose , dont près d'un siècle n'a point altéré la mémoire. Voici comme on nous l'a contée en 1751 , dans l'Abbaye de S. Sauveur , c'est-à-dire , dans une maison qui sçait allier une piété sincère , avec la douceur & la noblesse des sentimens.

1654.
& suiv.

Il y avoit dans ce Monastere une Religieuse , dont Dieu éprouvoit la vertu par des peines intérieures , qui ne se conçoivent bien que par ceux qui en ont fait l'expérience. Soit que le bruit s'en fût répandu , soit que Dieu en eût instruit son serviteur par une voie surnaturelle , Boudon en fut informé. Toute occasion d'exercer la charité étoit précieuse à ses yeux : il ne manqua pas celle-ci. Sans délai il se transporta à l'Abbaye , & demanda la personne dont il connoissoit les besoins. En l'attendant , il se mit en prières dans un coin du parloir. Interrogé par elle sur le sujet de sa visite : *Je viens pour vous* , lui dit-il. *Je vous assure* , reprit cette Dame , *que je n'ai rien à vous dire : & que si j'avois*

1654,
[& suiv.

à m'ouvrir à quelqu'un , ce ne seroit point à une personne aussi jeune que vous le paroissez. Souffrez au moins , poursuivit Boudon , que je continue ma priere. Elle le lui permit fort volontiers , & se retira.

Je ne sçais si cette aventure ne lui servit point à égayer un peu ses Sœurs : ce qui est certain , c'est que la curiosité & une espece d'inquiétude la rappellerent au parloir une heure après. Henri , à qui , lorsqu'il s'agissoit d'oraison , les heures ne paroissoient pas des minutes , y prioit avec autant de ferveur que jamais. Il essuya néanmoins le même compliment qu'on lui avoit fait à la premiere entrevue : & il ne tint qu'à lui de regarder son voyage comme perdu. Il n'en fit rien , & ce fut un coup du Ciel pour la personne affligée.

Le son de la cloche l'ayant appelée à l'Office , elle se trouva dans un trouble mortel. La Méditation qui suivit l'Office ne servit qu'à redoubler ses inquiétudes. Mille pensées diverses firent sur son esprit ce que font sur une mer agitée les flots qui s'y brisent sans ordre & sans regle. C'est de ce point qu'elle devoit partir pour recouvrer la paix. Elle se rappella , comme de loin , que cet Ecclésiastique qu'elle avoit congédié assez brusquement , ressembloit à quelqu'un dont il lui avoit été dit au fond du cœur : *C'est celui-ci qui guérira vos peines*. Elle part au moment même , débute par de très-humbles excuses de ce qui s'étoit passé , développe sa situation , reçoit les avis dont elle a besoin , & se trouve , au sortir de la conversation , aussi libre de ses peines , que l'étoit Naaman de sa lepre , quand il fortit des eaux du Jourdain.

Si cet événement, où il est impossible de méconnoître le doigt de Dieu, se répandit d'abord dans Evreux, il dût naturellement inspirer du respect pour celui que la Providence en avoit fait l'instrument. Il n'en fut pas tout-à-fait ainsi. Henri étoit insatiable de croix : Dieu voulut le traiter selon son goût ; & pour lui faire sentir de bonne heure ce qu'il devoit attendre dans sa nouvelle dignité, il en sema les avenues de peines & de contradictions. A son premier voyage, on avoit gardé des mesures avec lui par considération pour celui qui l'accompagnoit : au second, on lui donna des preuves marquées de mauvaise humeur. L'Abbé de Laval, qui sçavoit que ce vrai pauvre ne possédoit ni or, ni argent, & qu'il ne vivoit que d'aumônes, voulant qu'il prît enfin possession de son Bénéfice, lui donna tout ce dont il avoit besoin pour faire avec décence son voyage. Il y ajouta un manteau long fort propre ; & par surcroît de bonté il chargea un de ses Officiers de l'accompagner.

Malgré ces précautions, Henri, après une marche pénible (c'étoit au mois de Juillet), ne trouva pas, dans toute la ville d'Evreux, une seule hôtellerie où l'on voulût le recevoir. Il fallut, après avoir erré de quartier en quartier, se retirer dans un misérable cabaret d'un des fauxbourgs, qui, pour délasser nos voyageurs, ne leur présenta qu'une mauvaise chambre, un lit plus mauvais encore, & un morceau de pain bis. Boudon remercia Dieu de la grace qu'il daignoit lui faire. Il se souvint avec confusion que Jesus-Christ, en venant au monde, n'avoit pas été si bien traité.

Il comptoit rendre le lendemain matin

1654,
& luy.

ses devoirs à Messieurs du Chapitre : mais quand il eut tiré son manteau long de la valise où il l'avoit enfermé, il le trouva percé dans tous les doubles. C'étoit un nouveau tour, dont il n'a jamais connu les auteurs. Dès-lors une vive impression lui fit entrevoir qu'il feroit un jour percé des traits de la calomnie, & déchiré de toutes parts pour la gloire de son Maître.

Comme il n'étoit pas délicat sur le fait des vêtemens, il eut bientôt pris son parti. Son manteau fut rapiécé à la hâte ; & ce fut dans cet état qu'il alla saluer le Doyen & les Chanoines de la Cathédrale. L'histoire de ce manteau criblé fut bientôt la nouvelle du jour. Les uns en rirent, les autres en eurent pitié : les plus sages se souvinrent que saint Martin, dont les habits grossiers avoient blessé les yeux de l'Evêque Défenseur, s'étoit fait un nom immortel dans toutes les Eglises. Ainsi un Chapitre extraordinairement assemblé installa Boudon. Ce fut un Samedi 27 de Juillet que la cérémonie s'en fit.

Le nouvel Archidiacre ne resta pas longtemps à Evreux. Une affaire importante, & chez lui il n'y en eut jamais d'autres que celles de la charité, l'appella à Rouen. Ce fut de-là qu'il écrivit à Messieurs les Curés de la ville d'Evreux une Lettre commune. Quoiqu'un peu obscure, elle est si pleine d'humilité & d'ardeur pour les intérêts de Dieu seul, qu'on ne peut encore la lire aujourd'hui sans en être touché. » C'est, *leur dit-il* » *en propres termes*, c'est la dernière des créatures qui vous adresse cette chétive Lettre, » pour supplier votre charité d'avoir soin » de sa misère devant la majesté du Dieu » tout bon. J'ai cru que l'adorable Crucifié

» feroit glorifié , si ayant été appellé par
 » un excès de son amour à l'Archidiaconat
 » d'Evreux , nous avons soin de nous re-
 » commander à vos saints Sacrifices
 » Ce n'est pas , Messieurs , le pauvre pé-
 » cheur que je recommande à votre sou-
 » venir : je vois devant Dieu que je mérite
 » d'être effacé dans l'esprit de toutes les créa-
 » tures : ce sont les seuls intérêts de Dieu
 » dont je vous prie d'avoir soin dans vos
 » prieres C'est Jesus qui doit être l'Ar-
 » chidiacre d'Evreux , & non pas le dernier
 » des hommes. Tout ira bien , si le pauvre
 » Archidiacre est bien détruit , bien anéanti
 » par l'esprit de Dieu C'est dans cette
 » vue que j'ai offert l'Archidiaconé d'Evreux
 » à la très - digne Mere de Dieu , sçachant
 » que si une fois elle l'a entre les mains , il
 » fera tout au pouvoir de son Fils bien-aimé.»
 Toute la Lettre , qui est longue , est du même
 style. Ceux à qui elle étoit adressée , y répon-
 dirent quelque temps après ; mais quoiqu'en
 peu de mots , ils le firent avec autant de di-
 gnité que de politesse.

De retour à Evreux , Boudon , qui n'avoit
 encore que la premiere tonsure , pensa à re-
 cevoir les saints Ordres. Pour s'y disposer ,
 il se retira dans la célèbre Chartreuse de Cail-
 lon. S'il fut beaucoup édifié de ces Anges de
 la terre , il les édifia beaucoup par son re-
 cueillement & son assiduité constante aux
 Offices du jour & de la nuit. Près de cinq
 mois de retraite & de pénitence coûtèrent
 moins à son ardeur , que cinq jours donnés
 aux apparences ne coûtent à une infinité
 d'autres. Ainsi , sur le Dimissoire des Grands-
 Vicaires de Laon , le Siege vacant , & en
 conséquence du Bref Apostolique , il reçut le

 1654,
 & suiv.

^{1654,}
& suiv. Sous-Diaconat à Evreux , le Diaconat à Verneuil, dans l'Eglise Abbatiale de Saint Nicolas, & la Prêtrise dans la Chapelle du-Palais Episcopal, le premier Janvier 1655. Tous ces Ordres lui furent conférés par Gilles Boutault, Evêque d'Evreux.

^{1655,}
& suiv. Les dispositions que le grand Archidiacre avoit apportées au Sacerdoce , firent descendre sur lui la plénitude des graces de Jesus-Christ. Il célébra sa premiere Mess. avec une piété capable de toucher les cœurs les plus endurcis. Mais sa ferveur ne fut pas une de ces lueurs passageres , que la nouveauté de l'action fait naître , & que l'habitude a bientôt fait évanouir. Boudon , pendant quarante-deux ans qu'il a vécu depuis son Ordination , n'a jamais manqué , hors les cas de maladie , d'offrir le sacrifice de la nouvelle Alliance ; & chaque jour le vit plus respectueux , plus attentif , plus pénétré que le jour précédent. Plût à Dieu qu'un si bel éloge lui fût moins propre , & qu'il le partageât avec un plus grand nombre de Ministres.

Sa conscience étoit d'une pureté admirable. Il ne portoit au sacré Tribunal que quelques-unes de ces fautes , dont la vertu la plus sévere n'est pas exempte. Avec cela il donnoit des marques si vives de contrition , qu'il communiquoit à ceux qui en étoient témoins, une partie de la douleur dont il étoit pénétré.

A cette pureté de conscience , qui ne fit que croître avec les années , se joignoit une attention si continuelle à la présence de Dieu , qu'il ne le perdoit de vue ni le jour , ni la nuit. De-là naissoit en lui un amour actuel , qui n'étoit presque jamais interrompu. » Aimons Dieu , *s'écrioit-il* , & quoi

» qu'il nous en coûte , quoi qu'il nous arri-
 » ve , aimons toujours Dieu seul. Ne foyons
 » pas assez malheureux pour partager nos
 » cœurs & nos affections. Que tout l'Etre
 » créé en sorte , que Dieu seul les remplisse
 » sans exception. Ce Dieu si grand , si bon
 » nous doit bien suffire. « Ces actes répétés
 à l'infini , & toujours avec les plus vifs senti-
 mens d'anéantissement & de respect , nourris-
 soient sur l'aurel intérieur un feu , à qui tous
 les momens du jour donnoient un nouveau
 degré de force & de vivacité.

Mais ces dispositions si peu communes
 n'étoient pour ce digne Ministre de Jesus-
 Christ , qu'une préparation éloignée à la
 grande action du Sacrifice. Une méditation ,
 vive , animée , & qu'on a vu quelquefois
 aller au-delà d'une heure & demie , étoit tou-
 jours sa préparation prochaine. Il avoit cou-
 tume de dire , que l'esprit d'empressement ,
 d'inquiétude est une espece de larvon qui fuit
 l'homme par-tout , & qui tâche de lui en-
 lever le fruit de ses bonnes œuvres , & sur-
 tout de la Messe & des divins Offices. Il dé-
 concertoit cet esprit séducteur , en élargif-
 sant le terrain ; à mesure que celui-ci s'ef-
 forçoit de le rétrécir. La tentation d'abrèger
 étoit pour lui un motif d'imiter ce Dieu
 Sauveur qui , sur le point de s'immoler pour
 nous , prioit avec plus d'instance & de conti-
 nuité (*).

La frayeur , le faissement , l'humiliation
 la plus profonde étoient la substance de cette
 préparation prochaine. » Ah , Seigneur , se
 » disoit-il alors , & il l'a laissé par écrit , Sei-

(*) *Factus in agoniâ , prolixius orabat. Luc. 22 ,
 v. 43.*

1655,
& suiv.

» gneur , que vais - je faire ? c'est un Dieu
 » que je vais offrir : un Dieu devant qui les
 » cieux ne sont pas nets : un Dieu devant qui
 » les Séraphins se voilent la face : un Dieu
 » dont toute l'Eglise chante avec admiration :
 » Vous n'avez pas eu horreur d'entrer dans
 » le sein d'une Vierge. C'est ce Dieu de ma-
 » jesté , qui va se rendre dans mes mains par
 » une soumission incompréhensible. Je vais
 » sacrifier celui que les Anges n'osent regar-
 » der qu'avec une sainte frayeur. «

Il s'unissoit ensuite aux plus intimes dispositions du Fils de Dieu regardé comme Sacrificateur & comme victime , afin de s'imposer à son exemple , & pour soi-même , & pour tous ses freres , soit qu'ils vécutent encore , soit qu'ils se fussent endormis dans le sommeil de la paix.

Dans la célébration actuelle il prenoit tout le temps nécessaire pour faire avec décence les cérémonies prescrites par l'Eglise. Il laissoit à d'autres le talent de courir , d'anticiper , de manger les mots. Il les prononçoit tous *distinctement* , *posément* , *dévotement*. Au Canon , où la mémoire n'aide que trop la volubilité naturelle , il entroit dans un recueillement si profond , qu'il paroissoit alors plus différent de lui-même , qu'il ne l'étoit des autres hommes dans tout le cours de cette grande action. A l'une & l'autre élévation , on voyoit son visage enflammé , ses yeux étincelans , tout l'homme extérieur si transformé en un autre homme , que placé par miracle sur le Calvaire , où le Sauveur s'immola la première fois , il n'eût changé ni de sentimens , ni d'attitude. Au sortir de l'Autel , il donnoit encore un temps considérable à son bien-aimé. Il s'unissoit intimement à lui ,

il le prioit avec instance pour les besoins de l'Eglise & de l'Etat. Rien n'échappoit à l'étendue de sa charité ; parce que rien n'a échappé à l'étendue de la charité de ce Prêtre éternel , qu'il se proposoit pour modele.

1655,
& suiv.

Il étoit si fidele à célébrer tous les jours avec la même dévotion , qu'un Officier d'un grand Prince l'ayant une fois prié de n'être pas plus long à sa Messe que les Aumôniers de S. A. , il lui répondit avec un sainte & noble fermeté : » Vous pouvez compter , » Monsieur , que je ferai ce que je dois faire. » Je parlerai à mon Dieu avec toute la vénération , toute l'attention possible ; & je n'en prononcerai pas une parole plus vite. «

Quelques propres que fussent des dispositions si saintes à attirer les bénédictions du Ciel sur les travaux de l'Archidiacre d'Evreux , il ne s'en contenta pas : il crut devoir conférer des opérations de sa première campagne avec ceux qu'une longue expérience mettoit plus à portée de lui tracer un plan de conduite , & d'en diriger l'exécution. Dans cette vue , il se rendit d'abord à Chartres & puis à Paris. Il vit dans la première de ces deux villes le célèbre M. de Levis , Archidiacre du Vendômois , Chanoine & Grand-Pénitencier de cette illustre Eglise. C'étoit un homme d'une érudition peu commune , d'une piété rare , d'un sage conseil , d'une douceur , & en même-temps d'une fermeté admirable , quand il s'agissoit des intérêts de Dieu , d'une vie si pure , mais si traversée , que l'Archidiacre de Vendôme est peut-être l'homme de son temps qui , du côté de l'innocence & des persécutions , ait eu plus de rapport à l'Archidiacre d'Evreux. Ce fut dans le commerce de ce saint Prêtre

1655,
& suiv.

que Boudon puisa une partie des lumieres dont il avoit besoin ; & il conçut tant d'estime pour lui , que depuis il ne passa jamais à Chartres , sans lui rendre ses devoirs & prendre ses avis.

De Beauce il vint à Paris. Il passa quelques jours au Séminaire de Saint Nicolas-du-Chardonnet. Ce fut dans cette maison , si estimée & si digne de l'être , qu'il jouit à loisir du commerce d'Adrien Bourdoise , c'est-à-dire de cet homme admirable , que la Providence avoit suscité depuis plus de quarante ans pour travailler avec les Ollier , les Vincent de Paul & plusieurs autres , au rétablissement de la discipline ecclésiastique. Comme les caracteres étoient à-peu-près semblables , & que les intentions l'étoient encore plus , il y eut bientôt une intime liaison entre le Fondateur du Séminaire & le grand Archidiacre. Bourdoise lui donna d'excellentes leçons : pour les rendre plus sensibles par les exemples , il l'entretint souvent du bienheureux Evêque de Genève ; de l'honneur qu'il avoit eu de l'accompagner plusieurs fois dans son dernier voyage , & de la consolation qu'il avoit eue de lui voir prêter , dans le tribunal de la Pénitence , son ministère aux pauvres tout comme aux riches.

Aux instructions que Bourdoise donna de vive voix à son vertueux ami , il joignit des présens de sa façon ; je veux dire un grand nombre de petits Ouvrages , qu'il avoit composés pour la réformation des Pasteurs & des Peuples. Il lui en donna sur-tout un , dont le but étoit de combattre les dissolutions scandaleuses , qui régnoient dans toutes les Paroisses

Paroisses, à l'occasion des feux qui s'y font la veille de Saint Jean.

Ce fut par-là que Boudon commença à signaler son zèle : mais s'il réussit en quelques endroits, comme à Montigni, près de Verneuil, où les Seigneurs de Paroisse secondèrent ses bonnes intentions : il y en eut d'autres, où il se vit en butte à la plus amère contradiction. Un Curé des environs de l'Aigle, qui sçavoit mieux être mauvais plaisant, qu'homme solidement vertueux, tourna en ridicule le Livre de M. Bourdoise, & celui qui le lui avoit envoyé. Ce vertueux Prêtre le félicita moins sur ses succès, que sur les mortifications qu'il avoit essuyées ; & parce qu'un vrai Chrétien est insatiable de croix, il borna tous ses vœux pour lui, à lui en souhaiter de nouvelles & de plus vives. Au reste, il prédit dès-lors que l'Archidiacre d'Evreux seroit *un homme Apostolique & tout de feu, un très-grand serviteur de Dieu, un homme de croix, & qui rendroit à l'Eglise de très-grands services.* L'événement ne tarda pas à justifier la prédiction, & il la justifia dans tous ses points.

Avant que d'entrer dans ce détail, il est à propos de donner une juste idée de la capacité & des talens de M. Boudon. Nous la tirerons du témoignage qu'en ont rendu, pendant sa vie & après sa mort, un grand nombre de personnes d'une probité reconnue, d'un mérite distingué, & du plus parfait désintéressement.

Il avoit la mémoire si sûre, si étendue, qu'il sçavoit imperturbablement l'histoire de tous les siècles, & sur-tout ce qui s'est passé de plus intéressant dans l'Eglise. Il possédoit les Actes des Saints d'une manière si nette,

D

1655,
& suiv.

1655,
& suiv.

si exacte, qu'à l'entendre parler, on eût cru qu'il n'avoit jamais fait d'autre lecture. Il détaillait & le fonds & les circonstances d'un événement passé depuis trente ou quarante années, comme un homme qui raconte bien, détaille un fait qui le jour même s'est passé sous ses yeux.

Il avoit fait une étude profonde du Droit-Canon, de la discipline de l'Eglise, de tout ce qui peut avoir rapport au gouvernement des Diocèses. Aussi le regarde-t-on constamment comme le plus habile de ceux à qui M. de Maupas confia le soin de son troupeau, pendant le voyage qu'il fit à Rome.

Souvent on le vit aux prises avec des Docteurs de Sorbonne, & même avec des Prélats : mais jamais on ne le vit avoir du dessous dans ces sortes de démêlés. Il faisoit le vrai, il le rendoit bien : il n'étoit pas possible d'être de bonne foi, & de tenir contre lui.

En fait de Théologie mystique, espèce de science aussi décriée par les ignorans, qu'elle a été estimée par les Saints, il sçavoit tout ce qu'une étude assidue & réfléchie peut apprendre. Il n'y avoit aucun bon livre sur cette importante matière qu'il n'eût lu avec attention. Les Ouvrages de saint Jean de la Croix, de sainte Thérèse, de saint François de Sales lui étoient si familiers, qu'on en trouve par-tout chez lui le langage & les expressions. Sçavoir s'il n'en a point un peu outré les sentimens, c'est une question que nous pourrions discuter ailleurs.

Sa morale étoit très-pure, & fondée sur les saintes Ecritures, sur les décisions de l'Eglise, sur l'autorité des saints Pères, sur le sentiment des Docteurs les plus judicieux

& les plus estimés. Quelque étendue qu'elle soit, il en avoit présenté toutes les parties. Aussi dit un témoin oculaire, & qui, par son érudition, tenoit un rang distingué parmi les Sçavans : *Ce que j'ai plus admiré en lui, c'est qu'il étoit toujours prêt à répondre à toutes sortes de questions.*

1655,
& suiv.

Pour ce qui est de son style, quoiqu'il ne soit pas bien correct, il est sûr qu'on y trouve une sorte d'éloquence aussi vive qu'elle est naturelle, une diction nerveuse, un raisonnement persuasif, une tournure qui charme le cœur, l'entraîne par l'onction, & le tourne à son gré, comme le Colon tourne les eaux qui arrosent ses plantes & ses prairies.

Ce fut avec ces talens supérieurs que le grand Archidiacre entra dans Evreux : en moins de trois semaines, il eut occasion de les faire connoître. Quelques Ecclésiastiques furent les premiers à en faire l'essai. Le titre de Docteur de Bourges, dont Henri étoit redevable à sa pauvreté, leur parut de foible augure. Sur ce fondement, auquel l'extérieur simple & négligé du nouveau venu donnoit quelque apparence, un Curé de la ville l'invita à manger. Il lui donna pour convives tout ce qu'Evreux avoit de meilleur pour la science & pour la dispute. Il fut convenu qu'on ne l'épargneroit pas. Chacun se mit en frais, & pour embarrasser un seul homme, on consulta les vivans & les morts. Après le dîner, la scène s'ouvrit : les plus épineuses matières furent mises sur le tapis. On proposa, on pressa, on revint à la charge sans donner ni trêve ni relâche. Mais, quoique pour être habile, il ne soit pas nécessaire de tout sçavoir, & moins encore de n'avoir rien oublié de ce qu'on a sçu, l'Ar-

1655,
& suiv.

chidiacre fit si bonne contenance , & résolut avec tant de lumière , tant de précision , tant de douceur toutes les questions qui lui furent proposées , qu'un de ceux qui a travaillé à l'histoire de sa vie , a cru pouvoir dire de lui , comme il a été dit de Salomon , que tout Israël ayant sçu la maniere dont il s'étoit tiré d'affaire , conçut pour lui une estime mêlée de crainte & de respect , parce qu'on vit que l'esprit de Dieu résidoit en lui , & qu'il y résidoit avec plénitude.

Sa réputation redoubla , lorsqu'on l'eut entendu tonner dans les Chaires de la ville Episcopale. Il y parut , dit un pieux & respectable Docteur (a) , avec la force & dans l'esprit d'Elie. Son style véhément , qui rappelloit le style des Prophetes , découvroit en lui l'homme né pour bâtir & pour planter , pour détruire & pour renverser. Sa belle voix alloit jusqu'aux derniers rangs chercher l'oreille de l'Auditeur , & par elle faisoit entrer au fond des cœurs le saisissement , la terreur , ou plutôt tous les mouvemens qu'il jugeoit à propos d'y faire entrer. Aussi jamais Orateur ne fut plus universellement & plus constamment suivi. Les plus vastes Eglises ne pouvoient suffire à la multitude qui s'y rendoit pour l'écouter ; & quoiqu'on s'y plaçât dans des lieux presque inaccessibles , les rues étoient pleines de gens qui s'efforçoient d'attraper & de retenir quelques-unes de ses paroles.

Après tout , quoiqu'il ignorât , qu'il eût

(a) M. de Bosguérard , Docteur en Théologie , & ancien Curé de la Paroisse de S. Nicolas , à Rouen. Il étoit natif d'Evreux.

même en horreur ce langage précieux, qui énerve l'Évangile à force de l'embellir ; il falloit qu'il y eût chez lui bien de l'onction & bien de la fécondité. Depuis le commencement de l'année jusqu'à Pâque, il ne prit d'autre texte de tous les discours, que ces paroles du Roi Prophete : *Multa flagella peccatoris*. Cependant il sçut si bien varier sa matiere, & en développer toutes les parties, que le dernier de ses sermons ne parut pas moins neuf, que ceux qui l'avoient précédé. Mais ce n'étoit pas de l'admiration, c'étoit de la douleur & des larmes qu'il demandoit. Il sçut en tirer des cœurs les plus endurcis. » Je me souviens, dit un témoin oculaire, que prêchant dans l'Eglise de Saint Pierre, le Dimanche des Rameaux, il brisa si absolument les cœurs les plus impénitens, qu'on ne voyoit que des torrens de larmes ; & elles couloient en telle abondance, que plusieurs furent sur le point d'expirer de douleur dans l'Eglise ; car jamais l'on n'avoit rien entendu de pareil. Pour moi, qui assistois exactement à ses sermons, j'en reçus des impressions si fortes, que, quoique je ne fusse encore qu'un jeune homme, je pris une sincere résolution de ne vouloir jamais le péché, d'être à Dieu sans réserve, de desirer d'aimer tout de bon Jesus-Christ mon Sauveur & mon unique Maître. Dès-lors je regardai comme les plus heureuses personnes du monde celles qui avoient l'avantage de suivre M. Boudon, & je mis en usage tous les moyens possibles pour m'attacher à lui. Je le trouvai enfin, & je ne peux assez reconnoître les bontés de mon Dieu, de m'avoir donné un guide si saint, si assuré,

1655,
& suiv.

» & qui ne donnoit aux autres que des con-
 » seils que lui-même avoit pratiqués le pre-
 » mier «.

Ce qui fait plus à la louange de l'Archidiacre, c'est que ces sentimens d'estime n'étoient l'effet ni du préjugé, ni de l'inclination qu'un cœur bien né a naturellement pour un homme de bien. Ceux qui, à parler humainement, avoient quelque raison de n'être pas contens de lui, en parloient comme les disciples les plus déclarés. Un homme qui prêchoit l'Avent dans une ville qu'on ne nomme pas, voyant que son Auditoire étoit désert, parce que tout le monde couroit aux sermons du grand Archidiacre, lui dit un jour : » Je ne sçais, Monsieur, d'où vient » que tant de gens vont vous écouter : mais » vous nous désolez tous, car tout le monde » court après vous «. Un autre, & celui-ci étoit un Jésuite, qui s'étoit fait une grande réputation à Bordeaux, s'étant laissé entraîner au torrent qui suivoit par-tout notre Prédicateur, fut si touché de la maniere dont il annonçoit la parole de Dieu, qu'au sortir de la Chaire il l'arrêta pour lui dire : » Je suis » heureusement forcé de vous avouer, que » vous confondez bien la maniere de prê- » cher de la sagesse du siecle ; & qu'il seroit » à desirer que l'Eglise fût moins fertile en » Prédicateurs éloquens, & qu'elle en eût » un bon nombre d'aussi pleins & d'aussi » pénétrés de l'esprit Apostolique, que vous » l'êtes «. C'est que l'homme de Dieu seul, ne prêchoit ni ses pensées, ni ses propres inventions, mais Jesus-Christ & son Evangile ; & qu'il ne se soucioit ni de plaire, ni de déplaire, pourvu que la vérité fût annoncée, & qu'elle le fût dans toute sa force & toute sa pureté.

Jamais aussi le vice ne trouva d'agresseur plus intrépide pour l'affronter, ni d'ennemi plus vigoureux pour l'atteindre, le combattre de pied ferme, le forcer jusques dans ses derniers retranchemens. Le pécheur qui trouvoit dans la vie de ce saint Prêtre un censeur inexorable, trouvoit dans ses discours un feu & des éclairs, qui lui annonçoient la foudre dont il alloit être frappé. Il n'y eut ni crime, ni criminel qui trouvât grace devant lui; & quoique l'orgueil, l'avarice & l'impudicité soient les désordres qu'il a le plus combattus, on a dit de lui, comme du Restaurateur de Jérusalem, qu'il avoit rempli d'effroi tous les ouvriers d'iniquité.

1655,
& suiv.

Mais s'il étoit terrible à l'égard des endurcis, il étoit plein de bonté pour les âmes foibles. Il les portoit dans son sein. Il éclaircissoit leurs doutes. Il relevoit leur courage par la confiance & par la vue des bontés de Dieu. Il présentoit la vertu sous une face si belle, si charmante; il en aplannoit le chemin avec tant d'habileté; il démêloit avec tant d'intelligence, & il détruisoit avec tant de succès les obstacles qui en fermoient les avenues, qu'il l'a fait embrasser à des milliers de personnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition; souvent même à celles que le seul nom de vertu révoltoit, & qui avoient pour elle l'aversion la plus décidée. Je n'en rapporterai que deux exemples. L'un & l'autre regardent des personnes issues des meilleures familles d'Evreux.

Le premier fut celui d'une jeune Demoiselle, si pleine de fureur pour le monde & pour la mondanité, que toutes les autres personnes de son sexe se modeloient sur elle pour le goût & pour les parures. Comme

D iv

1655,
& suiv.

Boudon étoit l'homme du temps, & qu'on ne parloit dans toute la ville que de ses prédications, elle s'y rendit comme elle eût fait au spectacle. La grace l'y suivit & fit son coup. Ce cœur qui jusques-là s'étoit roidi contre les leçons & contre les exemples, fut brisé comme celui de la péchereffe de l'Evangile. La nouvelle pénitente ne pensa qu'à se laver au plutôt dans la piscine salutaire. L'Archidiacre, qui avoit fait la plaie, fut chargé de la guérir dans le sacré Tribunal. Il y mit l'huile & le vin avec sa prudence ordinaire. En peu de temps la cicatrice fut fermée à jamais. Il n'y eut plus de jours, plus de momens pour le monde : tout fut à Dieu ; & l'on satisfit à sa justice, en reprenant sous le voile de la Religion les outrages qu'on avoit faits à sa miséricorde, sous l'étendard de son ennemi.

Le second exemple fut celui du sieur de Pressac. C'étoit un libertin si débordé, que tout le monde le regardoit comme un démon travesti en homme. Il entendit le grand Archidiacre ; & en moins d'une semaine tout Evreux vit avec le plus prodigieux étonnement un loup changé en agneau ; un impie déclaré, en un homme de retraite & d'oraison ; un cœur jusques-là insensible aux miseres du prochain, en cœur tendre, compatissant, occupé nuit & jour du soin de l'indigent, des intérêts de l'orphelin, du besoin des malades les plus rebutans & les plus abandonnés. Il soutint avec une fermeté de diamant l'injurieux mépris que firent de lui ses compagnons de débauche. Aggrégé aux enfans du Tiers-Ordre de saint François, il devint si humble, que, dans ses lettres, il ne se nommoit que *le chien pourri*, ou *le*

néant de rien. Disciple & partisan déclaré de Boudon, il le suivoit par-tout, comme celui dont Dieu s'étoit servi pour le tirer du profond abyfme, où ses crimes l'avoient précipité. Enfin sa ferveur alla si loin, que, pour satisfaire au desir qu'il avoit de souffrir le martyre, il fit presque l'impossible pour suivre & pour servir en quelque qualité que ce pût être, M. François Pallu, premier Evêque du Tonquin. Dieu ne le permit pas : De Pressac passa le reste de ses jours à Evreux : & jusqu'à sa mort, il y exhala en soupirs le sang qu'il ne lui étoit pas donné de répandre dans une terre étrangere.

 1655,
& suiv.

Au reste, c'étoit presque toujours, comme il est d'usage, dans le sacré Tribunal, que le grand Archidiacre achevoit ce qu'il avoit commencé en Chaire. Mais puisque la calomnie, qui ne le ménagea jamais, ne l'a pas épargné sur ce point, & qu'elle a bien osé le traduire pendant plusieurs années en homme sans discrétion & sans jugement ; il est juste que nous le vengions de ces frivoles accusations. Voici un plan abrégé de de sa conduite, qui fera suffisamment son apologie.

 1656.

Sa Morale tenoit un juste milieu entre les deux extrémités. S'il ne fut jamais d'une inflexible rigidité, il ne fut jamais assez foible pour plier l'Evangile au gré du pécheur. La facilité d'absoudre, sans avoir vu d'assez près si le cœur est bien réformé, étoit, à son avis, & la perte des Confesseurs, & la ruine des pénitens. Il s'étudioit d'abord à découvrir dans la conscience du pécheur les principes de son mal, afin d'y remédier peu-à-peu ; & il examinoit dans une juste balance, si tel mouvement venoit de la grace, ou de

1656.

la nature qui se plaît quelquefois à la contre-faire.

Une de ses grandes attentions étoit de démêler l'espece, & s'il l'eût pu, le degré de grace dont étoit muni chacun de ceux qui s'adreffoient à lui, afin de les faire tous marcher dans la voie par où l'Esprit, qui divise ses dons comme il lui plaît, vouloit les conduire. Mais à quelque degré de perfection qu'une ame fût élevée, il ne lui permit jamais ni de se tenir dans une abstraction volontaire de toute bonne pensée, ce qu'il regardoit au contraire comme une *illusion diabolique*, ni d'oublier les mysteres de Jesus-Christ & de sa très-sainte humanité. Il y a plus : c'est que quoiqu'il fût très-éloigné de faire violence aux impressions de Dieu, il s'efforçoit de ne mener au Pere que par le Fils, en tant qu'anéanti pour nous. » Il faut, » *disoit-il*, honorer toutes les voies qui sont » dans l'ordre de Dieu. Néanmoins, à parler » en général, le moyen de faire beaucoup » avancer les ames, c'est de leur proposer » sans cesse les souffrances, la pauvreté, » l'humilité, l'obéissance de leur Sauveur, » & de leur faire voir les avantages, la gloire » même d'être traité comme lui, & d'avoir » quelque part à ses voies «.

Il étoit persuadé qu'un Directeur, pour conduire les ames à la perfection, ne doit pas compter sur sa science, mais se donner tout entier à l'oraison, & que sans elle le plus habile Docteur peut n'être propre qu'à retarder dans une ame l'opération céleste, dont les ressorts, ouverts quelquefois à la simplicité d'une villageoise, sont inaccessibles à la spéculation des Sçavans. En général, il vouloit que ses pénitens s'attachassent

au folide , à l'esprit de foi , à l'amour du mépris , des souffrances , de la sainte pauvreté , à la haine d'eux-mêmes, si recommandée dans l'Evangile , mais si profondément ignorée. Sur ce principe , loin de courir après les brebis de son voisin , il laissoit à celle même qui s'étoit donnée à lui , une pleine liberté de s'adresser à d'autres , bien persuadé qu'en ce point une sorte de gêne est la source des plus grands maux. Sur ce principe encore , il ne s'attachoit jamais aux personnes qui étoient sous sa conduite , & il ne pouvoit souffrir qu'elles s'attachassent à lui. Il disoit à ce propos qu'il faut veiller , & veiller beaucoup sur l'inclination qui nous porte quelquefois à secourir les personnes qui nous reviennent plus que d'autres. Sur-tout il vouloit qu'on retranchât sans miséricorde toute liaison avec les personnes d'un sexe différent. Le danger , *poursuivoit-il* , est d'autant plus grand , que l'amitié se pare des prétextes de la reconnoissance , & même du plus grand bien de la pénitente. Rien de plus aisé à l'amour-propre que de se mettre de la partie. Si le Confesseur n'y prend garde , il satisfera beaucoup plus la nature , qu'il ne remplira son ministère ; & il ne trouvera au jugement de Dieu qu'un vuide épouvantable.

Il éprouvoit , mais toujours avec prudence , les âmes déjà fortes : mais s'il les faisoit marcher à grands pas , il ménageoit celles qui étoient plus foibles. Il les attendoit avec patience , il veilloit avec soin à ce que l'excès & l'indiscrétion ne se mêlassent point dans leur plan de vie , & moins encore en matière d'austérités corporelles , dont il ne permettoit l'usage , que quand Dieu

1656. y appelloit par une vocation marquée.

Il soutenoit dans leurs détresses ces âmes souffrantes que le Seigneur tient attachées à la Croix, sans trop s'efforcer de les en retirer. Mais comme elles ont besoin d'être fortement encouragées dans ces pénibles états, il les animoit à persévérer dans leur devoir, à suivre avec une fidélité inviolable leurs exercices de piété, malgré les dégoûts & les ennuis qui marchent à la suite de leur triste & désolante situation. Un simple regard vers Dieu, un grand détachement de toutes les créatures étoient les moyens par lesquels il tâchoit de les fortifier dans le combat. A la faveur de cette méthode toute simple, où chacun suit l'attrait de sa grace, & ne veut de soi que ce que Dieu en veut lui-même, tous ceux qui étoient sous sa conduite, ou qui prenoient ses avis, se trouvoient dans leur centre, & jouissoient bientôt d'une paix profonde. Il est vrai que peu de Directeurs de son temps ont mieux possédé que lui le talent de bannir les tentations, ou de soutenir ceux qui en étoient atteints. Il procura une paix solide à un bon Prêtre, que ses scrupules & une vive idée de réprobation rendoient incapable des fonctions de son ministère. Il lui fit sentir que ceux qui sont réprouvés, ne le sont que parce qu'ils veulent l'être; que le Dieu de miséricorde étant descendu du ciel pour racheter ceux qui vivoient dans sa disgrâce, il ne rejettera pas ceux qui le veulent aimer, & qui ont recours à lui. » Rejetez donc en sa divine vertu, » *poursuit-il*, ces pensées de réprobation, » qui vous assiegent, au moins n'y faites aucune réflexion volontaire. C'est le démon » qui les donne; & comme il est réprouvé,

» parce qu'il l'a voulu, il tâche de tourmen-
 » ter, par cela même qui fait le sujet de
 » sa peine, les ames que le Fils de Dieu a
 » rachetées de son sang. Mais Dieu tout bon
 » ne lui permet de vous exercer de la sorte,
 » que pour vous établir davantage dans sa
 » sainte grace. Mettez donc votre confiance
 » dans les grandes miséricordes de notre Sei-
 » gneur Jesus-Christ, & vivez & mourez
 » dans sa sainte paix «.

Dans une autre lettre, dont nous allons
 donner le précis, parce que ceux qu'il plaît
 à Dieu d'humilier par des scrupules, y trou-
 veront des regles de conduite, il lui prescrit,
 1°. de s'en rapporter sur l'état de sa conscience
 au jugement de son Confesseur, quelque pen-
 sée qui lui vienne au contraire : » Car enfin,
 » lui dit-il, quand même votre Directeur se
 » tromperoit toujours, vous ne vous trom-
 » perez point en lui obéissant, & vous n'en
 » répondrez pas devant Dieu «. 2°. De ne
 point répéter son Office pour ses distractions
 involontaires ; 3°. de prendre très-peu de
 temps pour s'examiner lorsqu'il ira à con-
 fesse ; 4°. de ne point recommencer ses
 confessions générales. » Jamais, continue-t-il,
 » vous n'aurez la paix qu'en soumettant
 » votre jugement & vos lumieres, toutes
 » grandes qu'elles vous paroissent, aux lu-
 » mieres des personnes expérimentées. Oui,
 » le remede des ames travaillées de scrupu-
 » les, c'est la soumission de l'esprit. Souve-
 » nez-vous que c'est une tentation commune
 » aux personnes peinées, de s'imaginer qu'on
 » ne les entend pas, qu'on ne les connoît
 » pas, qu'on ne pénétre pas assez leurs fau-
 » tes. Or c'est un artifice du démon, & une
 » ruse de l'amour-propre qui veut s'arrêter

1656.

» à ses propres lumieres. Je vous le dis &
 » redis , la soumission du jugement est le seul
 » remede qui puisse vous guérir. Passez par-
 » dessus toutes les peines qui pourront vous
 » arriver , quand on vous le dira , & soyez
 » persuadé , que le véritable obéissant fera
 » toujours béni de Dieu «.

Ces avis , pour le dire en passant , ne furent pas inutiles à celui qui les recevoit. Il s'y conforma , & s'en trouva bien. Les inquiétudes terribles qui l'avoient dévoré pendant une longue suite d'années , se dissipèrent enfin , & se dissipèrent pour toujours. Il mourut en revenant d'Italie , tout inondé de la paix des enfans de Dieu.

Ces sortes de guérisons spirituelles n'ont été ni les seules , ni les plus difficiles qu'il ait plu à Dieu d'opérer par le ministère de son serviteur. Un jour qu'il passoit par Chartres , Ferdinand de Neuville , qui en étoit Evêque , le pria de voir une Dame , à qui l'excès de ses peines avoit presque enlevé le sens & la raison. Jusques-là il ne s'étoit trouvé dans la ville aucun Confesseur qui eût pu la calmer. Le grand Pénitencier , homme habile & fort intérieur , y avoit échoué comme les autres : ou plutôt , faute d'avoir saisi la nature de son mal , il avoit si fort redoublé ses peines , qu'elle se déchâinoit contre lui d'une maniere scandaleuse. Boudon la vit , la confessa , & connut si bien son état , qu'il fut en peu de temps à portée de la calmer , & de lui rendre la paix , après laquelle elle avoit si long-temps & si inutilement soupiré.

Quand ce sage Directeur avoit une fois bien affermi ses pénitens dans leurs bonnes

résolutions, il les faisoit souvent approcher de la Table du Seigneur. Il les portoit ensuite à pratiquer quelques mortifications corporelles ; & ces mortifications , il les mesuroit toujours sur leurs forces , & sur l'attrait de la grace qui leur étoit propre. En même temps il leur inspiroit de marcher fidèlement en la présence de Dieu ; & de s'unir souvent à Jesus-Christ , pour n'agir que par son esprit. Puis gagnant toujours du terrain sur la nature & sur l'ennemi commun, il leur apprenoit à mener une vie cachée, anéantie , crucifiée ; à se détacher absolument de tout appui humain , afin de laisser à la grace une place , où elle pût travailler à son aise.

Il n'y a que Dieu qui connoisse le nombre des ames que son serviteur lui a gagnées , & l'éminent degré de perfection où il a sçu conduire celles qui ont été plus dociles à sa voix. Grands & petits , riches & pauvres , forts & foibles , tous s'efforçoient ou d'être sous sa direction , ou du moins de profiter de ses leçons. Sa chambre , qui avoit moins l'air d'un appartement honnête que d'un misérable réduit , ne désemplissoit pas. A peine lui donnoit-on le temps de prendre un peu de nourriture. Ceux qui , obligés de gagner leur vie par un travail assidu , le laissoient en repos pendant le cours de la journée , se rendoient chez lui par pelotons , quand elle étoit finie ; & il étoit rare qu'ils n'en sortissent meilleurs qu'ils n'y étoient entrés. Cependant comme ces assemblées firent du bruit , & que quelques personnes plus envieuses que zélées , les trouverent irrégulieres à raison du temps où elles se faisoient , Boudon , que

1656.

l'ombre du scandale alarma toujours ; les rompit absolument.

Parmi les personnes dont la direction fit plus d'honneur au ministère du grand Archidiacre, il y en eut deux, dont le nom seul suffiroit pour immortaliser le sien. Leurs conditions étoient différentes, leurs voies même n'étoient pas semblables : mais chacune alloit au but, & y alloit selon la nature & le degré de ses dons avec une incroyable ferveur.

La première fut Mauricette Fébronie de Bouillon, Princesse aussi célèbre par ses vertus, que le grand Turenne, son oncle, le fut par ses exploits militaires. Dès qu'elle eut connu Boudon, & il étoit aisé de le connoître, elle le regarda comme un Ange, qui lui avoit été envoyé du Ciel pour la conduire dans les voies du salut. Pour prendre & pour suivre ses avis, à mesure qu'elle en avoit besoin, elle l'engagea contre son inclination, à loger dans son hôtel, pendant le temps qu'elle avoit coutume de passer à Evreux. Toute la ville voyoit avec autant de surprise que d'édification, une Princesse jeune & délicate, suivre à pied dans les rues le Serviteur de Dieu, lui donner toujours la droite, pour faire connoître par un exemple frappant le respect qui est dû aux Ministres de Jésus-Christ, & l'accompagner humblement dans tous les lieux où la présence de l'un & de l'autre pouvoit contribuer à la gloire de Dieu, & au salut du prochain.

C'est à sa tendre piété pour l'auguste Sacrement de nos Autels, piété qui la porta à obtenir de l'Evêque d'Evreux l'établissement

d'une Confrairie toujours prête à honorer Jesus-Christ caché sous les voiles de son amour, que l'Eglise doit le livre (a) d'or, que Boudon composa quelques années après sur cette matiere. Il est dédié, & il devoit naturellement l'être à celle dont le zele en avoit fourni l'idée. Boudon y fait & de la fille, & de la Duchesse sa mere un éloge magnifique. Sur-tout il loue avec complaisance cette derniere, d'avoir hautement déclaré, qu'elle étoit prête d'exposer sa vie pour soutenir l'autorité du premier des Pasteurs, & qu'elle eût mieux aimé voir mourir tout ce qu'elle avoit de plus cher dans le monde, que d'y voir la moindre désobéissance au Siege Apostolique. Je sçais que les Epîtres dédicatoires, ainsi que les Oraisons funebres, sont de foibles preuves de la vertu des Héros qui y sont célébrés; mais je crois qu'une plume aussi timide à donner de vraies louanges, que l'étoit celle de M. Boudon, n'étoit pas propre à en donner de fausses.

La seconde personne, dont la conduite servit beaucoup à faire éclater la grace & les talens du grand Archidiacre, fut la Sœur Marie-Angélique, qui est encore aujourd'hui si respectée à Evreux sous le nom de Madame Simon, que plus de soixante-dix ans qui se sont écoulés depuis son décès (b),

(a) Ce Livre qui se réimprime encore tous les jours, a pour titre : *L'Amour de Jesus au très-saint Sacrement de l'Autel*. Il parut en 1662.

(b) Elle mourut à Evreux le 16 Février 1685, âgée de trente-quatre ans & trois mois. M. Boudon écrivit sa vie. Elle vient enfin d'être imprimée chez Fez, à Avignon.

1656.

n'y ont point altéré sa mémoire. Jamais fonds ne fut cultivé avec plus d'attention : mais jamais fonds ne rendit un centuple plus abondant. Angélique, toujours humiliée par son Directeur, toujours observée selon ses ordres, se fit une loi des préceptes de l'Évangile. Sa patience fut invincible, sa douceur inaltérable, son amour pour la retraite, pour le mépris, pour la pauvreté, formé sur celui des plus grands Saints, sa mortification si prodigieuse, qu'elle eût fait trembler ceux qui, en ce genre, ont fait trembler les autres ; son amour pour Dieu, si fort, si généreux, qu'à l'exemple de sainte Thérèse, elle fit vœu de ne rien faire que pour sa plus grande gloire.

Des succès si marqués auroient pu entamer un cœur moins affermi, que ne l'étoit celui de M. Boudon. Dieu l'en préserva par un contre-poison salutaire, mais qui peu-à-peu devint si vif, si pénétrant, que le saint homme eut besoin de toute la force du Ciel pour n'y pas succomber. Pour entendre ceci, après l'avoir considéré comme faisant les fonctions de Ministre de la parole, & de Directeur des âmes, il faut, en suivant toujours le fil de son Histoire, le considérer comme remplissant les devoirs d'Archidiacre.

Lorsqu'il consulta, à Paris, M. Bourdoise ; celui-ci se contenta de lui recommander, 1°. de ne contribuer jamais à l'Ordination précipitée de ceux qui se présenteroient aux Ordres sans épreuve & sans vertu ; 2°. de procurer de toutes ses forces au Diocèse d'Evreux les meilleurs sujets qu'il pourroit trouver, & un Séminaire pour en former de nouveaux ; 3°. d'étudier d'abord la con-

duite des Ecclésiastiques de son Archidiaconé ; de gagner , par la patience , ceux qui étoient dérégés ; de s'attacher les autres par la douceur & par les manières les plus charitables ; 4°. de ne regarder dans son emploi que le bien de l'Eglise , & de n'y rien faire ni contre sa conscience , ni à la recommandation de qui que ce pût être ; 5°. de commencer par les choses moins importantes , à réformer les abus qu'il remarqueroit dans ses visites , pour avancer peu-à-peu & comme insensiblement dans le bien.

1656.

Ce fut sur ces avis également pleins de fermeté & de douceur , que Boudon voulut se régler. Mais pour le faire dans le Seigneur & par sa vertu , dont il vouloit tout attendre , il s'efforça de mettre Dieu dans ses intérêts ; & ce qu'il fit la première fois , il l'a fait sans y manquer jamais , pendant plus de quarante ans. Le détail en est si glorieux pour lui , que , quoiqu'un peu long , je crois le devoir suivre dans toute son étendue.

Et d'abord il commença , comme nous l'avons déjà dit , par mettre son Archidiaconé , sa personne & toutes les Paroisses qu'il devoit visiter , sous la protection de la sainte Vierge , & des saints Evêques qui y ont planté & multiplié la foi. Les beaux-esprits , & parmi eux un Grand-Vicaire , plaisanterent beaucoup sur cette première démarche de notre vertueux Prêtre : quelques-uns même , pour la tourner en ridicule , en firent imprimer l'Acte sur une feuille volante. Mais avec un peu moins de passion , ils auroient pu voir que le grand Archidiacre , en s'offrant lui & les siens à la Mere de Dieu , n'avoit fait en petit que ce que Louis le Juste avoit fait en grand , lorsqu'en 1638 , ayant

1656.

déposé son sceptre & sa couronne sur le grand Autel de Notre-Dame, il voulut apprendre à toute l'Europe, que ni le Prince, ni les Sujets ne pouvoient trop honorer celle dont le Fils dispose à son gré des Rois & des Royaumes.

Pour ne pas se borner à une simple oblation, l'Archidiacre y joignit toutes les œuvres de piété & de pénitence, que les Saints pratiquent, pour engager, pour forcer le Ciel à bénir leurs travaux; communions ferventes, pieux & pénibles pèlerinages, mortifications excessives, tout étoit mis en usage. Dans tous les temps de l'année il jeûnoit trois fois par semaine; mais dans le temps de ses visites, qu'il fit toujours à deux ou trois reprises, il jeûnoit tous les jours, sans y manquer jamais, quelques fatigues qu'il eût essuyées. Il auroit voulu, si les mœurs du temps l'eussent souffert, n'avoir d'autre monture que celle dont se servit le Fils de Dieu au jour de son entrée à Jérusalem: il y suppléa en se servant d'un cheval qui valoit encore moins. C'est dans cet équipage, qui faisoit pitié, que suivi, non d'un valet, car il n'en eut jamais, mais d'un homme presque aussi pauvre qu'il étoit lui-même, il parcouroit les villages & les villes du Diocèse. Ceux qui jugerent du succès de l'opération par l'apparente bassesse du prélude, ne tarderent pas à se détromper.

Le Diocèse d'Evreux étoit alors, comme presque tous les autres, dans cet humiliant état, dont trop d'Ecrivains nous ont transmis la funeste mémoire. On n'y voyoit guere que des Ecclésiastiques sans vertu, des peuples sans mœurs comme sans instruction, des Eglises sans ornemens, des céré-

monies fans ombre de décence , des cimetières , qui , fans clôture , servoient plus à la pature des bêtes , qu'à la sépulture des Fideles.

1656.

A la vue de tant & de si déplorables abus , l'homme de Dieu seul fut effrayé , mais il ne se découragea pas. Il fit rendre aux Marguilliers un compte exact des deniers qu'ils avoient reçus , ou dû recevoir ; & du produit il substitua des ciboires & des calices d'argent à ceux qui n'étoient que de cuivre ou d'étai . Il remplaça dans chaque Eglise les lambeaux sales & déchirés , qui y servoient à la célébration des divins Offices , par des ornemens convenables. Il contraignit les gros Décimateurs à réparer les brèches du Sanctuaire , & à le mettre à couvert de l'injure des saisons. Il fit enfermer de haies ou de murailles les cimetières ; & de balustras les Fonts sacrés , autant qu'il lui fut possible. Il n'épargna ni les tableaux indécens , ni ces prétendues images qui deshonnorent la Religion. Il en fit faire qui pouvoient instruire & édifier.

Après avoir terminé ce qui concerne le culte de Dieu & la décoration des lieux saints , parce que c'est ce qui frappe davantage les yeux des Fideles , il s'appliqua fortement à la sanctification des peuples. Il contraignit les Pasteurs , qui jusques-là ne l'avoient été que de nom , à faire , au moins tous les Dimanches , le Catéchisme à leurs Paroissiens. Il le faisoit lui-même quand il le jugeoit nécessaire. Cette partie du saint Ministère étoit à ses yeux quelque chose de si grand , de si essentiel , qu'il composa depuis un ouvrage intitulé : *La Science sacrée du Catéchisme* , où il démontre & l'obli-

gation qu'ont les Pasteurs de l'enseigner ;
 1656. & celle qu'ont les peuples de s'en faire instruire.

Il n'y avoit point de Paroisse où il ne fit au moins une prédication. Qu'il y eût peu ou beaucoup de monde , tout lui étoit égal , parce qu'il ne cherchoit que la gloire de Dieu , & que la gloire de Dieu se trouve dans le salut d'une ame. Il parloit avec tant de feu , tant d'énergie , de la nécessité de faire pénitence , qu'avant que la calomnie l'eût décrédité , on le regardoit comme un Ange prêt à frapper dans la justice ceux qui ne profiteroient pas d'un reste de miséricorde. Il varioit cependant à propos , ou le tout , ou les différentes parties de sa matière , avec une admirable fécondité ; & on l'a vu prêcher le même jour dans les huit Paroisses d'Evreux huit sermons différens , & tous sur la sainte Vierge.

Dans tous ses discours il tendoit à donner aux peuples une haute idée de Dieu , à imprimer profondément dans leurs cœurs son amour & sa crainte ; à leur faire sentir que tout le bonheur de l'homme consiste à servir ce grand & souverain Maître. Il leur apprenoit ensuite à s'approcher dignement de la Pénitence & de la sainte Eucharistie. Pour ne pas trop charger leur mémoire , il leur disoit peu de choses à la fois ; mais ce peu de choses , il le disoit avec tant d'onction , il l'éclaircissoit par des similitudes si bien ménagées , qu'on a remarqué , & lui , comme les autres , que les enfans même le suivoient parfaitement bien.

Ces enfans , par le moyen desquels l'Apôtre des Indes réforma plus d'une fois de nombreuses familles , furent un des grands

objets de l'attention du pieux Archidiacre. Il voulut que les Curés, au lieu de les abandonner à leurs petites passions, les portaient de bonne heure à la vertu. Il ne souffrit ni qu'on différât à les confesser, jusqu'à ce qu'ils eussent sept ans accomplis, ni qu'on les assemblât tous ensemble le Jeudi-Saint, pour leur donner une absolution générale. Il établit par-tout où il put le faire, des Maîtres & des Maîtresses d'Ecole. Il veilloit par lui-même ou par d'autres sur leur doctrine, sur leurs mœurs, sur la manière dont ils faisoient les fonctions de leurs charges.

Les Sages-femmes, dont l'emploi décide si souvent du salut éternel, n'échappoient pas à son zèle. Il les interrogeoit publiquement; il leur apprenoit, quand il en étoit besoin, la matière & la forme du Baptême. Il les exhortoit à donner en toutes choses bon exemple, à garder inviolablement le secret des familles, à s'approcher souvent des Sacremens.

Ce détail, qui commence peut-être à rebuter la patience du Lecteur, ne suffit pas à la charité de M. Boudon. Il vouloit sçavoir le nombre des habitans de chaque lieu, & connoître en gros les mœurs du canton. Il tâchoit de réconcilier les ennemis, de terminer les procès: & sa dextérité soutenue d'un jugement exquis lui en a fait finir un grand nombre. Il mettoit la paix & la règle dans les familles, comme s'il en eût été le père. Il n'y souffroit aucun mauvais livre. Il y multiplioit les lits, quand le sexe & l'âge commençoient à l'exiger.

Il avoit un registre des pécheurs publics, & de ceux qui manquoient au devoir Paschal. Il les alloit trouver dans leurs maisons, &

1656.

quelquefois jusques dans les champs où ils faisoient leurs travaux. Il leur parloit en particulier, & avec une bonté paternelle, pour les ramener à leur devoir. Quand ils cédoient à ses remontrances, & combien de ceux-mêmes qui paroissoient les plus inflexibles, y céderent ! il les embrassoit avec tendresse, & leur donnoit toutes les marques possibles d'amitié. Quand au contraire ils lui résistoient en face, sa maxime étoit de ne les pas tourmenter, mais de prier pour eux, & d'attendre avec patience les momens marqués de Dieu pour leur conversion. Il disoit à ce sujet, » que les Curés » qui, pour empêcher le mal, usent d'un » style fier & impérieux, ne font qu'augmen- » ter le désordre « ; & qu'au lieu de gagner la confiance par la douceur, ils s'attirent une haine qui éloigne d'eux pendant la vie, quelquefois même à la mort.

Ce fut par cette douce & ferme patience, que l'Archidiacre arrêta insensiblement un nombre prodigieux d'abus, que le démon de l'ignorance & du libertinage avoit introduits. Les jours de Dimanches & de Fêtes étoient profanés par les jeux de hasard, par les danses, par l'ivrognerie ; il leur rendit leur sainteté primitive. La superstition régnoit dans les campagnes ; il en coupa jusqu'à la racine. Les Confrairies avoient dégénéré en assemblées tumultueuses ; il y remit l'esprit de paix & de Religion qui les a fait naître, & qui doit les conserver. Le luxe, l'insolence, les nudités scandaleuses se plaçoient impunément jusques sur le marche-pied des Autels ; il s'opposa comme un mur à l'abomination de la désolation : & s'il ne fit pas toujours des Made-
leines,

leines (a), il leur épargna du moins les conquêtes sacrilèges.

1656.

Tant de bonnes œuvres demandoient du temps & des peines : mais Boudon , qui ne se croyoit pas Archidiacre pour courir de Paroisse en Paroisse , & y percevoir ses droits ; ne ménageoit ni ses peines , ni son temps. Il eut sur-tout besoin de patience & de fermeté , quand il lui fallut entreprendre la réformation des Ecclésiastiques ; car un Prêtre qui est mauvais , l'est presque toujours plus qu'un Séculier.

Pour procéder avec ordre & avec sagesse dans une affaire , dont il sentoit toute la difficulté , après avoir réglé ce qui concernoit le culte de Dieu & le salut des peuples , il entroit dans la Sacristie , ou dans le Presbytere. Là , il se faisoit rendre compte par chaque Ecclésiastique en particulier , de son exactitude à partager ses plus précieux momens entre l'oraison & l'étude ; de son assiduité à remplir les devoirs , & à porter constamment les marques de son état ; des précautions prises ou à prendre , pour ne souffrir dans sa maison aucune personne suspecte. Cet examen étoit suivi d'avis salutaires ; & ces avis étoient presque toujours donnés de maniere à ménager la foiblesse & l'amour propre de ceux qui les recevoient.

Quand il trouvoit des Pasteurs ou d'autres Ecclésiastiques , qui menoient une vie digne de leur profession , à peine étoit-il

(a) On n'entre point ici dans la fameuse question de l'identité de Madeleine avec la pécheresse. On parle selon l'usage vulgaire , qui n'est pas toujours le mieux appuyé.

1656.

maître de la joie sainte dont son cœur étoit pénétré. Il les louoit publiquement , pour leur concilier l'estime & la vénération des peuples. Il reprenoit avec une juste sévérité les Paroissiens qui ne répondoient pas à leur zele. Il leur procuroit , s'ils n'en avoient pas encore , des Bénéfices , ou des emplois conformes aux talens qu'il avoit remarqués en eux.

Mais , & nous l'avons déjà insinué , il s'en fallut bien que le Diocèse n'offrit à ses yeux que des Ministres si accomplis. Il en trouva qui ne lui présenterent que le plus scandaleux & le plus affligeant spectacle. Les uns ne s'étoient frayé la route du Sanctuaire que par la simonie ou la confidence. Les autres toujours riches pour la chasse , le jeu & la bonne chere , ne l'étoient jamais pour la misere & l'indigence. Ce fut contre ces désordres , & contre ceux qui en faisoient profession , que l'Archidiacre s'arma du double glaive qui lui avoit été confié. Il commença par celui de la parole : il représenta à ces différens profanateurs le malheur d'une vocation défectueuse , & plus encore d'une vocation simoniaque ; il démontra par des exemples , dont il avoit lui-même été témoin , la fin tragique de ces entrailles de bronze , qui ne se refusent rien , pour avoir droit de refuser tout aux besoins du pauvre. Il peignit d'un crayon de feu l'horreur du scandale , sur-tout quand il est donné par ceux que leur état engage à ne donner que de bons exemples. A ce premier glaive , quand il le vit absolument inutile , il fit succéder celui des censures : il suspendit de leurs fonctions , ou retrancha de la Communion des Fideles une troupe de malheureux ,

qui n'y restoient que pour la déshonorer.

Ce fut alors qu'Esau, au lieu de cris, poussa des rugissemens. Chaque coupable ayant vu dans le traitement de son voisin ce qu'il avoit à craindre pour soi, il s'éleva une nuée de voix, qui firent de Boudon le plus noir de tous les hommes. On le traita d'ambitieux, d'ennemi de la paix, d'accusateur de ses Freres. On s'efforça d'indisposer les peuples contre lui, & de donner un air de ridicule à ces mêmes discours que Dieu avoit jusques-là visiblement bénis. Pour lui, sans cesser jamais d'aller toujours en avant, il n'opposa que le devoir & la patience à des traitemens si peu mérités; & si dans ce temps, qui ne fut pour lui qu'un premier essai de disgraces, il déchet un peu dans l'esprit de quelques personnes, les gens de bien & d'honneur lui conserverent toute leur estime. En voici un exemple assez singulier.

Un Gentilhomme qui avoit plusieurs Bénéfices à sa nomination, s'étant un jour trouvé dans une nombreuse assemblée de Curés, la conversation tomba sur l'Archidiacre. Dans un moment elle devint des plus vives: & tel qui, dans un Prône, auroit parlé de l'enfer d'un ton froid à glacer, se trouva plein de feu, quand il fallut parler d'un homme absent & innocent. Tout y alloit donc de bon train, lorsque le Seigneur dont j'ai parlé, dérouta un peu la pieuse conférence.

» Messieurs, dit-il d'une voix très-sérieuse,
 » je ne connois point M. l'Archidiacre; je ne
 » l'ai jamais vu; j'en ai seulement entendu
 » parler. Souffrez que je vous demande
 » comment il se peut faire, qu'il soit tel que
 » vous le dépeignez, puisqu'une infinité de
 » gens d'honneur & d'une vie irréprocha-

E ij

» ble en disent tout le bien possible. Vous
 2656. » en faites un diable, ne seroit-ce point
 » parce qu'il veut vous faire des Anges? « A
 ces mots l'entretien finit, mais le dépit & la
 haine ne finirent point.

Comme les exhortations, les censures
 mêmes, qui tant de fois ont ramené au de-
 voir les puissans du siècle, sont de foibles
 ressources contre un Prêtre, qui s'est accou-
 tumé à manger & à boire son jugement :
 Boudon connut bientôt que, pour réfor-
 mer solidement le Diocèse d'Évreux, il fal-
 loit & former de nouvelles plantes pour
 remplacer les anciennes, & tâcher de nour-
 rir en elles l'esprit de force & de vigueur,
 qu'une première culture leur auroit donné.
 Dans cette vue, il fit une exacte recherche
 de tous ceux qui se croyoient appelés au saint
 Ministère. Il examina leur vocation & leur
 talent. Il procura à ceux qu'il en jugea di-
 gnes les secours dont ils avoient besoin pour
 faire leur Séminaire à Paris. La piété éclairée
 qu'ils y puisèrent, vint dans la suite à l'appui
 de son zèle, & fut la consolation de sa vieil-
 lesse. Il auroit bien voulu faire quelque chose
 de mieux, c'est-à-dire, établir dans Evreux
 même un Séminaire. Les circonstances du
 temps ne le permirent pas. Ce ne fut que
 sous l'Épiscopat de M. de Maupas que cette
 grande affaire fut exécutée. Le Prélat en fit
 les frais, le pauvre Boudon n'y put contri-
 buer que par ses sollicitations. Ce Séminaire
 fut confié aux enfans du célèbre M. Eudes.
 Là, comme ailleurs, ils éclairent sans faste,
 ils édifient sans affectation.

A ce premier secours, qui faisoit entrer les
 jeunes Ministres dans la voie droite, l'Ar-
 chidiacre en joignit un autre qui les empê-

cha de s'en écarter. Ce fut celui des Conférences spirituelles, c'est - à - dire , de ces entretiens simples & familiers , où plusieurs personnes, par une sage dissection d'une vertu ou d'un vice , s'apprennent avec simplicité & sans s'ériger en maîtres , les raisons & les moyens de pratiquer l'un , & d'éviter l'autre. Ce projet dût naturellement être , & fut en effet du goût de M. de Maupas , qui ayant été toujours extrêmement lié avec saint Vincent de Paul , devoit connoître mieux que personne les grands biens dont ses Conférences avoient été l'instrument. D'ailleurs celles que le pieux Dominique Georges (a) , Abbé & Réformateur du Val-Richer , commençoit à établir en Normandie , avoient un si heureux succès , qu'on crut avec raison ne pouvoir trop les multiplier. Boudon s'y trouvoit souvent , soit à Evreux , soit dans ses visites. Il y parloit avec autant de modestie , que le dernier de ceux qui y assistoient. Il les exhortoit tous à s'y rendre exactement : ses yeux étoient les interprètes de la joie que son cœur en ressentoit ; & l'on peut dire que ses larmes ont consacré la naissance de ces vénérables assemblées. Mais il recueillit enfin dans la joie ce qu'il avoit semé dans les

1656.

(a) Dominique Georges naquit à Cultri , proche Longwi , en 1613. Il fut fait Curé de Circourt , au Diocèse de Toul , en 1637. Obligé , par les guerres , à quitter sa Paroisse , il passa douze ans avec Messieurs de S. Nicolas du Chardounet. Il fut dans la suite Curé du Pré-dauge , & puis Abbé du Val-Richer , où il établit des Conférences , à l'instar de celles de S. Vincent de Paul , son intime ami. Il fit par-tout de grands biens , & mourut plein de jours & de mérites , le 8 Novembre 1693. Sa vie a été écrite par le P. Buffier.

1656.

pleurs ; & , malgré la cabale & l'envie , il fera toujours vrai de dire , que le Diocèse d'Evreux lui doit en grande & en très-grande partie sa rénovation & son lustre.

1657.

Quelque occupation que lui donnât son emploi , sur-tout les premières années , il s'en falloit beaucoup qu'il fût à l'ardeur & à l'étendue de son zèle. Ainsi , après avoir trouvé en lui un Prédicateur tendre & véhément , un Directeur éclairé , un Archidiaque accompli , la suite de son histoire va nous y découvrir un Missionnaire infatigable. Il est vrai que le défaut d'un plus grand nombre de monumens nous réduira à un détail assez borné ; mais ce détail , malgré ses bornes , nous fera connoître , à n'en pouvoir douter , que la main de Dieu fut par-tout avec ce vertueux Prêtre , & qu'elle y fut d'une manière très-distinguée.

Dès qu'il avoit fini ses visites , qui étoient la seule fonction qu'il eût à remplir en vertu de son Archidiaconé , il se mettoit en campagne pour annoncer , de bourgade en bourgade , & de ville en ville le Royaume de Dieu. Pour participer aux bénédictions que Dieu répandoit dans les pays étrangers sur le travail de ses anciens Associés , il n'y avoit point de bonnes œuvres qu'il ne pratiquât pour les mériter. Une retraite de plusieurs jours , tantôt dans un lieu , tantôt dans un autre , étoit toujours le prélude de ses Missions. C'étoit-là qu'il prioit Dieu de l'envoyer où l'intérêt de sa gloire vouloit qu'il allât : car d'ordinaire il sortoit d'Evreux sans avoir d'objet déterminé. Un sentiment qui tenoit de l'inspiration , le fixoit bientôt ; à l'instant il poursuivoit sa route , sans jamais dire à personne où elle devoit aboutir ; parce

qu'il avoit remarqué, que quand son secret avoit transpiré, il sembloit que les démons prissent le devant pour indisposer contre lui les esprits & les cœurs.

Du reste, il parut cent fois que c'étoit Dieu lui-même qui dirigeoit les pas de son serviteur. A peine étoit-il arrivé dans un lieu, qu'il y trouvoit un nombre de personnes qui, destituées de tout autre secours, sembloient l'attendre comme l'Ange de la piscine. En voici un exemple, qui ne peut être ni plus sûr, ni plus convaincant, & qui d'ailleurs confirme parfaitement ce que nous avons dit de sa première visite à l'Abbaye de S. Sauveur.

Une Religieuse Carmélite, qui étoit Prieure en Bretagne, se trouvoit dans un état de trouble & d'obscurité, dont elle étoit extrêmement fatiguée. Le lieu où elle faisoit sa résidence, ne manquoit ni de Prêtres éclairés, ni de Docteurs qui fussent versés dans les voies intérieures : mais tous avoient une si haute idée de sa vertu, que leurs décisions lui paroissoient suspectes. Un soir, que sa peine, plus vive qu'à l'ordinaire, l'empêchoit de reposer, elle pria avec une admirable simplicité le Fils de Dieu, de lui envoyer quelqu'un à qui elle pût s'ouvrir, & sur qui il lui fût permis de compter. » Le » lendemain, *c'est elle qui va continuer ce* » *récit*, on vient me dire que M^r. Boudon » me demandoit. J'en fus d'autant plus sur- » prise, que je le sçavois à vingt-cinq lieues » de-là, que l'hiver étoit très-avancé, que » pendant cette saison les chemins sont im- » praticables en ce pays... Après donc qu'il » eut achevé les actes d'adoration de la sainte » Trinité, & salué les saints Anges, comme

1657. » il faisoit , quand il entroit la premiere fois
 » dans une ville , je lui demandai d'abord ce
 » qui pouvoit l'amener dans ce lieu pendant
 » une telle saison. Il me répondit : C'est
 » vous qui m'y faites venir. Cela me parut
 » assez surprenant : mais ne pouvant tout-à-
 » fait le croire , je lui demandai encore s'il
 » feroit quelque séjour dans le pays ; à quoi
 » il répondit : Autant seulement que vous
 » en aurez besoin , car je ne viens que pour
 » vous. Ce coup de la divine Providence me
 » donna moyen d'exposer avec facilité &
 » ouverture de cœur le sujet de ma peine :
 » & j'en trouvai si pleinement le remede en
 » ce vrai serviteur de Dieu , que depuis cet
 » heureux jour , jamais je n'en ai ressenti
 » d'atteinte. Ce voyage profita encore à plu-
 » sieurs Maisons Religieuses , qui s'empresse-
 » rent de le demander pour conduire leurs
 » retraites , & qui en tirerent tant de fruit
 » & de consolation , que M. l'Evêque lui
 » en marqua son estime & sa reconnois-
 » sance «.

Or , ce que dit ici cette Révérende Mere ,
 c'est précisément ce qu'ont dit dans tous les
 temps les personnes de sa profession , qui ont
 eu le bonheur d'entendre l'Archidiacre d'E-
 vreux. » Je ne puis , *lui écrivoit une vertueuse*
 » *Ursuline de Montbard* , non , je ne puis
 » assez louer la divine Providence , pour le
 » bien qu'elle nous a fait de vous envoyer
 » ici. Vous y avez , Monsieur , apporté une
 » si grande bénédiction , qu'elle s'est répan-
 » due sur toutes , mais particulièrement sur
 » mes Sœurs du Noviciat , qui se trouvent
 » plus ferventes , plus animées qu'elles
 » n'étoient Depuis que vous nous avez
 » parlé , il me semble que je n'ai plus de

» peine à rien , & que je n'en sçauois même
 » avoir , parce que la peine même , portée ¹⁶⁵⁷
 » en vue de Dieu , me semble délicieuse.
 » Ce n'est pas que j'y sois insensible : mais
 » la pensée que cela plaît à Dieu , l'emporte
 » sur le sentiment. C'est un des bons effets
 » de votre Mission ; & j'espere que la fidelle
 » correspondance à la grace de notre état en
 » fera un de vos charitables prieres ».

Mais ce n'étoit pas seulement dans des terres si bien préparées , que la semence jetée par le saint homme , donnoit une abondante récolte ; le fonds le plus ingrat devenoit fertile sous sa main. Il parloit avec tant de lumiere & d'onction , qu'il étoit souvent obligé d'interrompre son discours , pour donner à ses Auditeurs le temps d'arrêter leurs sanglots & le cours de leurs larmes. C'est de quoi la ville de Vannes a long-temps rendu un témoignage aussi consolant pour elle que pour lui. Quand il passoit quelque temps dans un lieu , on n'y voyoit que Confessions générales , que restitutions de toute espece , que conversions sinceres. Laisant la controverse à ceux que les Supérieurs jugeroient à propos d'en charger ; il ne s'attachoit , même dans des lieux infectés d'hérésie , qu'aux grandes vérités de la Morale Evangelique : mais aussi il les traitoit avec tant d'énergie , qu'on ne se lassoit point de l'entendre. À Mons en Hainaut , Dieu donna de si grandes bénédictions aux Sermons qu'il y prêcha , que le concours y fut toujours égal , malgré les incommodités de la chaleur. De Mons , la Providence le conduisit à Anvers , & elle y fit en lui ses miracles ordinaires.

Au reste , ce n'étoit pas seulement le menu

E v.

1657.

peuple, juge assez équivoque, qui fait toujours le gros d'un Auditoire, c'étoient des personnes capables de décider en maîtres, quelquefois même engagées par un intérêt secret à décider moins favorablement, qui rendoient justice à ses talens pour la Chaire. Dans une Mission qu'il fit à Bordeaux, Mission pendant laquelle il prêcha au moins deux fois par jour, il n'y eut ni rang, ni condition, qui ne se fit un plaisir & un devoir de l'entendre, & cela dès le grand matin. Le Provincial d'un Ordre célèbre le suivoit, & le faisoit suivre exactement par un grand nombre de personnes, qui étoient sous sa conduite. Il touchoit, il enlevoit si puissamment les cœurs, qu'un homme de qualité, qui n'employoit son temps, ses biens & sa personne qu'à faire des charités continues au-dedans & au-dehors du Royaume, l'ayant une fois entendu, s'écria tout haut du milieu de l'Auditoire : *Non, je n'ai jamais oui parler de la sorte, ni mettre les vérités du salut dans un si beau jour, & les publier avec tant d'onction.*

C'étoit pour honorer de si beaux talens, & beaucoup plus encore la vertu qui leur servoit d'appui, que les plus grands Prélats & les personnes de la première condition lui donnoient à l'envi des marques décisives d'estime & de vénération. Pendant le séjour qu'il fit à Bordeaux, l'Archevêque le vit plusieurs fois, & le mena à sa maison de campagne, pour lui communiquer à cœur ouvert des affaires importantes. A peine étoit-il arrivé dans une ville, qu'il étoit tout surpris d'y trouver un appartement déjà préparé pour lui, & une foule de personnes du premier rang qui s'y étoient assemblés pour le

voir & pour l'entendre parler de Dieu. On le partageoit en quelque sorte, afin de l'avoir quelque temps chacun à son tour. C'est ainsi que, par une transaction de douceur, l'Archevêque de Cambrai céda aux RR. PP. Carmes le plaisir de le loger, & que ceux-ci céderent au Prélat le plaisir de lui donner sa table. Il n'y avoit vrai-semblablement qu'à gagner au change ; mais ce genre de gain étoit une perte pour un homme aussi pénitent que l'étoit Boudon : & il l'a fait connoître en bien des occasions.

1657.

Un jour, après avoir prêché chez les Ursulines de Laval, où toute la ville s'étoit rendue pour l'entendre, on lui servit, aussi-bien qu'à plusieurs amis de la Maison, tant Ecclésiastiques que Séculiers, un repas magnifique. L'homme de Dieu laissa aux convives, qui n'y étoient venus que pour lui faire honneur, une pleine liberté de manger & de boire : pour lui, à l'exemple de saint Charles Borromée en pareille occasion, il ne voulut toucher à rien. Seulement, pour n'y être pas tout-à-fait spectateur oisif, il fit à la compagnie un discours fort touchant sur l'édification que doivent donner les personnes qui se sont consacrées à Dieu, soit par la Religion, soit dans l'état Ecclésiastique. Il ajouta qu'après avoir prêché la mortification, on détruisoit souvent par une sorte de sensualité tout ce qu'on avoit dit de mieux en faveur de la pénitence.

S'il pratiquoit si bien ses propres leçons en matière d'abstinence, il ne les pratiquoit pas moins bien en matière de désintéressement. Sa méthode étoit d'aller en mission un bâton à la main, & de ne prendre jamais plus d'argent qu'il ne lui en falloit pour la dépense.

1657.

d'un jour. Malgré une pauvreté si excessive ; on peut dire , à parler en général , qu'il ne manquoit de rien. Il a même avoué plus d'une fois qu'il eût pu aisément devenir riche ; parce que quand il étoit sur son départ , on lui apportoit de l'argent de tous les côtés , & que souvent il trouvoit sur la table de sa chambre des bourses remplies d'or. Mais ce digne enfant de la Providence s'en remit toujours à elle pour le lendemain. Ainsi tout ce qu'il avoit de trop , étoit sur le champ distribué aux pauvres des lieux où il se trouvoit.

Au fond , si quelquefois la Providence parut l'oublier , pour faire éclater sa vertu ; elle parut bien plus souvent avoir pour lui l'attention la plus singulière. Après l'avoir traité pendant son séjour dans un lieu beaucoup mieux qu'il n'auroit voulu , on s'empressoit d'adoucir les fatigues de ses longs & pénibles voyages ; les Comtesses , les Marquises , les Présidentes lui procuroient des voitures : quelquefois même , malgré ses instances & quand une sévère bienfaisance ne s'y opposoit pas , elles l'accompagnoient d'une ville à l'autre , pour profiter de ses leçons , & en faire profiter ceux qui n'avoient pu l'écouter.

C'est ainsi que Boudon sanctifia une grande partie de la France , & même une portion considérable des Etats voisins ; car il est certain , que non-seulement il a fait des Missions dans la Gascogne , dans le Périgord , dans la Bretagne , dans le Poitou , dans le Maine , dans l'Anjou , Province qui , presque au sortir de l'enfance , nous apprend à respecter son nom ; mais encore dans les Pays-Bas , dans la Lorraine & dans la Bavière.

Nous parlerons ailleurs de ce dernier voyage ; mais c'est ici le lieu de dire que ce saint homme , pour ne se pas consumer en éclairant les autres , ranimoit sa foi & son amour dans tous les lieux , que de grands modeles de vertu avoient illustrés ; qu'il mettoit ses travaux Apostoliques sous la protection de ces Héros Chrétiens , & qu'il tâchoit toujours d'obtenir quelques parcelles de leurs respectables dépouilles. C'est ainsi qu'à Anvers il visita le tombeau de la vénérable Anne de Saint Barthélemi , cette fidelle compagne de sainte Thérèse , à laquelle , aussi-bien qu'au Cardinal de Berulle , la France doit ses Carmélites. C'est ainsi encore qu'en Bretagne il glorifia le Pere des miséricordes sur les tombeaux où reposent la vertueuse Armelle , pauvre servante de profession , mais ame vraiment séraphique ; le pieux Michel le Noblets , ce Missionnaire si fameux par son zele & par ses miracles ; & enfin le célèbre Pierre de Queriolet , homme dont les beaux jours furent plus brillans que les ténèbres de son adolescence n'avoient été épaissés.

Ce commerce de Religion qu'il entretint si fidèlement avec ceux qui triomphoient déjà dans la gloire , il l'entretint autant qu'il lui fut possible , avec ceux qui combattoient encore sur la terre : & de son temps il y eut peu de gens solidement vertueux , qui ne se fissent honneur d'avoir part à son amitié , & qui ne dussent compter sur la sienne. Jean de Bernieres - Louvigni , Trésorier de France , fut de ce nombre. C'étoit un de ces hommes que Dieu fait luire comme des astres au milieu d'une nation perverse , pour faire connoître à qui veut l'entendre , que la prati-

1657.

1658,
& suiv.

1658,
& suiv.

que exacte de l'Evangile n'est pas une vaine & chimérique spéculation. Dès son enfance il avoit porté le joug du Seigneur ; & tout jeune encore, *il avoit déjà fait des coups de maître dans la vie spirituelle.* L'esprit d'oraison, l'amour de la sainte pauvreté, la retraite, l'éloignement du monde, le desir d'être méprisé, étoient le caractère de sa grace. L'indigence & la misère du prochain le touchoient si sensiblement, qu'il n'oubloit rien pour le soulager. On l'a vu aller chercher les pauvres jusques dans leurs maisons, pour les conduire lui-même à l'Hôpital ; & ce qui est bien plus touchant, on l'a vu les transporter sur ses épaules au milieu des rues les plus fréquentées de la ville de Caën, jusqu'à l'Hôtel-Dieu, qui est à l'autre extrémité.

Il devoit, après Dieu, ce fonds inépuisable de vertus aux leçons & aux grands exemples du R. P. Jean-Chrysofome, Religieux Pénitent du Tiers-Ordre de S. François ; homme si zélé pour la discipline régulière, qu'il aima mieux refuser une somme considérable qu'on lui offroit, pour rebâtir une des Maisons de sa Province, que de manger avec un pieux Séculier, qui cependant n'avoit attaché son aumône à cette condition, que de profiter pour ses discours ; si charitable que, pour épargner à de pauvres Ecclésiastiques l'humiliation de la mendicité, il partageoit avec eux le bien qu'on faisoit à un Couvent dont il étoit Supérieur ; si plein d'ardeur pour l'abjection, qu'il avoit fait vœu de se faire mépriser autant que l'ordre de Dieu le lui pourroit permettre ; & de jeûner cent jours en l'honneur de S. Joseph, si, par son intercession, il pouvoit réussir à

n'effuyer que des rebuts & des mépris de la part de tous les hommes.

1658.
& suiv.

Tel étoit celui que la Providence avoit donné pour Directeur à M. de Bernieres. Il en profita, & pendant la vie de ce saint homme, & après sa mort (a). Dans le temps que Boudon le fut visiter, il avoit fait bâtir, dans la ville de Caën, une espece de petit hermitage, où, renfermé avec un petit nombre d'amis, il passoit les mois entiers dans la contemplation des vérités éternelles. La vie qu'y menoit cette troupe d'élite, étoit une vie toute de silence & d'oraison. Si la nature y trouvoit le nécessaire, elle n'y trouvoit rien de superflu. De Bernieres, quoique riche & noble, n'y étoit servi qu'en vaisselle de terre. Un peu de pain bis & une nourriture grossiere faisoient tout l'entretien du corps. En récompense, cette aimable solitude étoit une école de vertus. » Je puis assurer, dit » notre Archidiacre, témoin oculaire, qu'ayant » eu le bonheur d'y passer deux ou trois » mois, je n'y ai jamais oui, pendant ce » temps, d'autres entretiens que ceux de » l'oraison. L'on n'y parloit d'autre chose, » même durant la récréation. Et ce qui est » de plus merveilleux, c'est qu'on ne s'en- » nuyoit jamais. On y passoit les jours, les » mois, les années à parler toujours de la » même chose : & cette chose unique paroif- » soit toujours nouvelle, parce qu'elle ne » tendoit qu'à Dieu seul, qui est le centre » de nos ames, & le lieu de notre repos. » Quand M. de Bernieres sortoit de cet her-

(a) Le P. Jean-Chrysofome mourut le 26 Mars 1646, âgé de cinquante-deux ans.

1658,
& suiv.

» mitage , pour vaquer aux affaires de sa
 » charge , il ne perdoit jamais la présence
 » de la Majesté divine , & il s'en revenoit
 » chez lui pour se plonger encore plus dans
 » l'oraison , & s'unir plus étroitement à Dieu
 » qu'auparavant «.

Il avoit une si grande estime pour les personnes éminentes en piété , qu'il les cherchoit par-tout. Il ne faisoit de voyages , comme il l'a quelquefois dit lui-même , que pour trouver des Saints. Il avoit avec tous les vrais Serviteurs de Dieu une union si intime , que s'étant en quelque sorte approprié leur grace , après avoir passé tous les degrés de l'oraison ordinaire , il s'étoit élevé à ce qu'il y avoit de plus sublime dans ce genre.

Tout laïque qu'il étoit , on ne peut dire avec quel zele il s'employoit au salut des ames , ni comprendre la multitude des personnes de tout état , qui s'adreffoient à lui pour avoir ses avis. Séculiers , Ecclésiastiques , Religieux , tous le consultoient ; & de ces derniers , il y en avoit plusieurs de différens Ordres , qui aimoient mieux faire leur retraite chez lui , que dans leurs Monasteres.

Sa conscience étoit si pure , qu'il se confessoit d'avoir senti trop de joie dans un pèlerinage de dévotion , qu'il avoit fait avec des personnes d'une éminente vertu : c'est qu'il craignoit que la nature n'y eût un peu trouvé son compte , & qu'il n'y avoit dans son cœur ni angle , ni coin , dont il ne voulût la chasser. Il avouoit confidemment à son ami , notre digne Archidiacre , que la désolation entiere d'une Province , où tout ce qu'il y avoit de plus cher au monde seroit

enveloppé , lui seroit , en n'y considérant que le mal temporel , beaucoup plus supportable , qu'une action indifférente ; parce qu'il n'y a rien dans les opérations d'un Chrétien , c'est - à - dire , d'un homme qui doit nécessairement être animé de l'esprit de Jesus-Christ , qui ne doit être furnaturel & divin.

1658,
& suiv.

Tels étoient les sentimens & les dispositions de ce grand serviteur de Dieu. On peut bien compter qu'un homme comme Boudon ne sert qu'à les fortifier. Le P. Jean-Chrysofome ayant dit une fois à M. de Bernieres , que la pauvreté actuelle étoit l'essence de sa grace , & que jamais il n'auroit de repos , qu'il n'y fût comme dans son centre : il ne cessa pas depuis ce temps de soupirer après ce riche trésor , dont la pensée en effraye tant d'autres. Boudon , le pauvre Boudon , & qui avoit fait vœu de l'être toute sa vie , charmé de ces beaux sentimens , l'exhorta à suivre les impressions d'une grâce si forte. Il les suivit en effet , & ce fut sans réserve qu'il les suivit. Il aida de ses aumônes à bâtir des Séminaires , des Hôpitaux , des Maisons Religieuses. Il fit couler dans la Chine , & dans toutes les contrées du Canada , des sommes abondantes pour y entretenir la foi & ceux qui l'annonçoient. Le reste de son bien fut remis à ceux à qui il appartenoit par les droits du sang ; & dans ses dernières années , de Bernieres ne vécut plus que des libéralités de sa famille. Ainsi , quoique Boudon n'ait pas eu la gloire de contribuer aux premières vertus de ce respectable Seigneur , il est pourtant vrai que ce fut lui qui le conduisit à ce haut degré de justice où il arriva , & que ce fut par ses conseils qu'il fit en France

1658,
& suiv.

& hors de France ces biens de toute espèce, qui ont rendu son nom si respectable. Aussi avoit-il pour les avis du saint Prêtre la plus parfaite déférence : il le chargea même plus d'une fois dans le sacré Tribunal du soin de sa conscience ; & bien-loin de prendre le change sur son compte, lorsque la calomnie commença à s'élever contre lui à l'occasion de ses visites, il répondit constamment, que M. le grand Archidiacre d'Evreux auroit toujours une ressource dans sa maison, & qu'il se trouveroit heureux d'être calomnié & persécuté pour lui.

Au reste, & c'est une circonstance dont la piété du Lecteur nous imputeroit l'omission, ce vertueux Trésorier mourut (a) comme il avoit vécu. Le jour qui fut le dernier de sa vie, il n'avoit eu aucune atteinte de mal. Un Domestique chargé de l'avertir tous les soirs, que le temps de son oraison étoit fini, parce que, sans cette précaution, il eût donné à la prière le temps qu'il devoit donner au sommeil, étant entré dans son appartement pour s'acquitter de sa commission, Louvigni le pria avec sa douceur ordinaire de lui donner encore un moment. Ce moment qui, selon les apparences, ne se mesura pas à la minute, étant fini, le Domestique rentre & trouve son bon Maître à genoux, mais sans mouvement & sans vie (b). Son ame per-

(a) M. de Bernieres mourut le 3 Mai 1659, âgé de cinquante-sept ans. Ainsi les visites que lui a rendues M. Boudon, ont précédé ses grandes persécutions. Celles-ci ne commencerent que vers 1666, comme nous le dirons bientôt.

(b) La tradition de la famille de M. de Louvigni est qu'ayant une frayeur extraordinaire de la mort, il avoit

due dans le sein de la Divinité , n'avoit pu revenir à lui. Son corps fut enterré aux Ursulines de Caën. Sur sa tombe , il n'y eut de singulier que ces mots , qui y furent gravés selon ses ordres : *Jesus-Christ est mort pour tous les hommes.* C'étoit sa devise. Ce seul mot : *C'est pour mon amour que le Fils de Dieu s'est fait homme , & qu'il est mort sur la croix ,* remplissoit son cœur de la plus douce consolation. Il s'en servoit pour nourrir sa foi , pour animer sa confiance , pour enflammer son amour. Sçavoir si , dans son *Chrétien intérieur* , il n'a point présumé aux *Maximes* (a) de l'illustre de Salignac ; ou si , comme le crut Boudon , bien ou mal informé , son Livre ne fut supprimé à Rome , que parce qu'il y avoit en Italie des gens qui en abusoient ; c'est un fait dont la discussion est étrangère à l'Histoire que j'écris. Reprenons celle du grand Archidiacre. Nous l'allons voir comblé de gloire & d'honneur , & un moment après raffaîlé d'opprobres & d'ignominie.

Gilles Boutault , Evêque d'Evreux , Prélat dont notre vertueux Prêtre fut toujours beaucoup considéré , étant mort le 11 Mars 1661 , la Cour lui donna pour successeur

toujours demandé à Dieu de mourir subitement. On manda de Caën , qu'une Religieuse Ursuline de cette ville avoit prédit la mort de M. de Bernieres trois jours avant qu'elle arrivât.

(a) Je trouve après coup , dans la Vie de l'Abbé du Val-Richer , ces paroles , page 185 : » Si la version » Italienne qui fut faite de ce Livre (le Chrétien intérieur) a paru trop forte en quelques endroits aux » Censeurs de Rome , cela ne regarde aucunement le » Livre , ni la personne de M. de Bernieres «. C'est-à-dire que la traduction du Chrétien intérieur aura été altérée , & cette altération condamnée.

1658
& suiv.

1661,
& suiv.

Henri Maupas du Tour, qui avoit déjà gouverné le Diocèse du Puy-en-Velay avec autant de sagesse que de bénédiction. Un de ses premiers soins, dès qu'il eut pris possession de son nouveau Diocèse, fut d'étudier le génie & le caractère de son grand Archidiacre, dont apparemment on lui avoit dit beaucoup de bien & beaucoup de mal. Il l'eut bientôt approfondi, & par une suite naturelle il en eut bientôt connu le prix. Il l'honora de toute sa confiance. Il voulut que tant que ses fonctions ne l'appelleroient pas ailleurs, il n'eût point d'autre table que la sienne. Il regarda ses conseils comme autant de règles de conduite pour lui. Il fut plus loin encore, & persuadé qu'il avoit trouvé en la personne de M. Boudon ce dispensateur fidèle, qu'un bon père peut établir sur soi-même & sur toute sa famille; il fit, sans l'en avertir, un vœu particulier de lui obéir en tout; & afin que personne ne doutât de ses sentimens, il le fit son premier Grand-Vicaire, Supérieur des Carmélites du (a) Ponteau-de-Mer, & maître de dresser de nouveaux Statuts comme il le jugeroit à propos pour la gloire de Dieu, & pour le bien de son Diocèse. En un mot, il lui donna coup sur coup tant de marques d'estime, de tendresse, de respect même, que l'humble Boudon en étoit tout confus. Des commencemens si beaux devoient-ils donc avoir une suite si déplorable!

(a) C'est-à-dire que les Carmélites du Ponteau-de-Mer le lui ayant demandé pour Supérieur, avec la permission de leur propre Evêque, il le leur accorda; car Ponteau-de-Mer n'est pas du Diocèse d'Evreux.

L'Archidiacre s'acquitta de ces différens emplois avec tout le succès qu'en pouvoit attendre celui qui les avoit mis en œuvre. 1661,]
& suiv.

Pour commencer par ses Statuts, on convient encore aujourd'hui qu'ils sont si sages, si propres à rétablir la discipline, qu'ils peuvent servir de règles à ceux qui travaillent sur cette pénible matière. On y prescrit tout ce qu'un parfait Ecclésiastique doit se prescrire à lui-même : on y défend tout ce qu'il doit s'interdire. En un mot, on y bannit, on y prévient même tous les genres d'abus, qui peuvent humilier l'Eglise & dégrader ses Ministres.

Ces Ordonnances étoient trop raisonnables pour être attaquées directement. La malignité qui, pour ne se pas décéler elle-même, garde quelquefois des mesures, auroit donc peut-être été réduite au silence, si l'Archidiacre qui, lorsqu'il s'agissoit du bien de l'Eglise, alloit tourner en avant, n'eût découvert qu'il se répandoit en Normandie, & particulièrement dans le Diocèse d'Evreux une secte de Fanatiques, que le dangereux commerce de nos voisins avoit infectés d'une bonne partie de leurs erreurs. Sans aller aussi loin que le fameux Gomar (a) & ses adhérens, ils adoptoient un assez bon nombre de ses erreurs sur la grace, sur le libre arbitre, sur la mort de Jesus-

(a) Les démêlés des Gomaristes avec les Arminiens sont si connus des Sçavans, si inutiles à ceux qui ne le sont pas, que je ne crois pas devoir m'y arrêter plus long-temps. Le système des premiers, après avoir eu le dessus avec beaucoup d'éclat, a tant perdu de terrain, qu'il n'est presque plus suivi que dans les Ecoles de Geneve.

1661,
& suiv.

Christ, pour le salut des Elus : matieres qui presque dans tous les temps ont été l'écueil de la curiosité & des vaines spéculations de l'esprit humain. On les méprisa d'abord ; & c'est une faute dans laquelle on ne se laisse point de tomber : mais bientôt un extérieur composé, des aumônes répandues avec art, un commerce doux, des manieres insinuan-tes, des manuscrits bien travaillés ne tarderent pas à multiplier leur nombre, & à le rendre formidable. Ils le devinrent encore plus par la maniere dont ils sçurent se défendre. Ils frappoient d'une maniere si dure quiconque osoit les attaquer, que lorsqu'ils commençoient à s'établir dans un canton, l'innocence même n'osoit leur jeter la premiere pierre.

Boudon aimoit la paix ; mais il ne l'aimoit pas au préjudice de la vérité. Ainsi dès qu'il eût reconnu que les voies de la douceur étoient inutiles, & que la contagion commençoit à entrer dans le Sanctuaire, il résolut d'éclater. Il le fit à la maniere du saint Concile de Trente, c'est-à-dire, sans nommer personne : mais il le fit en même temps d'une maniere si forte, si détaillée, qu'il eût enlevé à l'erreur toutes ses armes, si la révolte & le mépris des Puissances ne lui en eussent fourni de nouvelles. Lettres, manuscrits, ouvrages faits ou à faire en faveur du parti, tout fut interdit sous la plus rigoureuse censure ; & les précautions furent en ce genre portées à un point, dont je n'ai point vu d'exemples.

Si ce règlement fut applaudi de M. de Maupas & de tous les vrais enfans de l'Eglise, il déplut horriblement aux parties intéressées. Dès-lors Boudon ne fut plus qu'un

furieux du premier ordre. Sa perte fut jurée ; & on lui prépara plus d'anathèmes qu'il n'en avoit décerné contre les partisans du nouvel Evangile. Mais avant que la suite des années nous découvre la profondeur du calice amer dont il fut enivré, il est juste, & l'ordre des temps l'exige, que nous fassions connoître une partie des services qu'il rendit aux Carmélites du Ponteau-de-Mer, aussitôt que son Evêque lui en eut fait accepter la direction. Il est beau de trouver dans un seul homme des regles de conduite pour des états fort différens.

1661,
& suiv.

Si l'estime qu'on fait d'un emploi porte à s'en bien acquitter, le grand Archidiacre dût réussir en celui-ci. Quoiqu'il aimât tous les Ordres de l'Eglise, il avoit pour le Carmel un attrait particulier. Sainte Thérèse qui l'a réformé, fut toujours un des plus tendres objets de sa dévotion ; & jamais il n'en parloit qu'avec des transports, qui marquoient la liaison de son ame avec la sienne, & la parfaite confiance qu'il avoit en sa puissante intercession. Il n'avoit pas moins de tendresse pour le sage & zélé coopérateur de cette grande Sainte. Au nom seul de Jean de la Croix, ses entrailles étoient profondément émues : il l'appelloit ordinairement *le Pere de son ame* : il lisoit sans cesse ses sublimes Ouvrages : il l'invoquoit souvent, il étudioit sa vie, cette vie d'amour, d'oraison, d'austérité, de travaux Apostoliques, & il s'efforçoit de l'imiter. Il le propoisoit pour modele, & dans ses discours publics, & dans ses entretiens particuliers.

De l'amour du Pere naissoit une sincere & constante affection pour les enfans. Dans ses voyages, il logeoit ordinairement chez

1661,
& suiv.

les Carmes Déchauffés, lorsqu'il se trouvoit à portée de leurs maisons. Il célébroit souvent chez les Carmélites. En toute occasion, il se fit un devoir de rendre aux uns & aux autres tous les bons offices dont il étoit capable.

C'en fut un signalé aux yeux de la foi, que de maintenir l'ordre, l'union, la ferveur dans le Monastere du Ponteau-de-Mer, & d'en écarter jusqu'à l'ombre de ce qui auroit pu en troubler l'harmonie. Le plan qu'il se forma pour y réussir, est aussi beau qu'il est naturel.

Il vouloit, 1°. que les Religieuses eussent toujours devant les yeux & la fin principale de leur institut, & la vie de ceux que Dieu avoit employés pour l'établir. *C'est, disoit-il, qu'une copie est toujours plus parfaite, à mesure qu'elle approche plus de son original.*

2°. Il s'appliquoit à ne recevoir que des sujets, dont la vocation ne fût ni suspecte, ni équivoque. C'est pourquoi, lorsque des parens demandoient pour une fille le voile de la Religion, il ordonnoit expressément à la Supérieure de les avertir du terrible anathême qu'a porté le Concile de Trente contre ceux qui forcent leurs enfans à embrasser un état dont leur cœur est souvent bien éloigné. Il examinoit lui-même la vocation de celles qui se dispoisoient à consommer leur sacrifice; parce que, *disoit-il*, toute personne qui est bien appelée & fidelle à ses exercices, arrive en peu de temps à la perfection religieuse; & que souvent une pauvre Converse qui, par défaut d'industrie ou de santé, paroît inutile à la maison, est pour elle une source de graces & de bénédictions; pendant que celles que leur commerce

merce avec les grands du monde font regarder comme l'appui d'une Communauté, lui portent un coup terrible, en y faisant entrer la dissipation & l'esprit des enfans du siecle.

1661,
& suiv.

3°. Pour ne se pas tromper dans une affaire aussi décisive, il se faisoit rendre un compte exact des bonnes & des mauvaises qualités de chaque postulante; de la maniere dont elles avoient fait leur Noviciat, & sur-tout de la pleine & entiere liberté avec laquelle elles s'engageoient.

4°. Il s'informoit encore si la Postulante avoit bien consulté Dieu. *Car, après tout, disoit-il, une affaire si sérieuse mérite bien qu'on aille au conseil. C'est ici, ou jamais, qu'il faut une mûre délibération.*

5°. Quand la Novice avoit bien pris son parti, & que sa vocation avoit toute la certitude qu'un homme sage peut raisonnablement exiger, il ne manquoit pas de la confirmer dans son dessein. Après l'avoir fortifiée par des discours, à qui l'onction du S. Esprit donnoit toujours un grand prix, il la recevoit à la profession; mais toujours sous ces deux conditions; l'une, que sa dot ne seroit point excessive; l'autre, que la Maison ne prendroit jamais plus de sujets qu'elle n'en pourroit nourrir.

6°. Dans ses visites, son plus grand soin n'étoit pas de s'informer jusqu'à la dernière obole de l'état du temporel; mais de bien examiner si la clôture étoit exactement gardée; si les parloirs n'étoient point trop fréquentés; si l'on s'approchoit des Sacremens dans l'ordre & selon la regle; si l'Office divin se faisoit avec piété; si la regle du

F . .

1661,
& suiv.

silence étoit fidelement observée ; si l'on ne manquoit ni le matin, ni le soir à l'Oraison mentale ; si chaque Religieuse faisoit tous les ans les exercices spirituels ; si , par de pernicious adouciffemens, on n'altéroit point la sainte rigueur des constitutions ; si les vœux , & sur-tout celui de pauvreté , subsistoient dans toute leur vigueur. Car l'esprit de propriété , quelque couleur qu'on pût lui donner , étoit un monstre à ses yeux : & c'est pour cela qu'il ne souffroit ni pension hors de la masse commune , ni dépenses superflues , sur-tout en bâtimens somptueux , ni dettes contractées mal-à-propos , ni procès entrepris sans une vraie & pressante nécessité.

7°. A tant de précautions , ce digne Supérieur en joignoit une autre contre les livres curieux , ou suspects de nouveauté. Il les bannissoit tous sans miséricorde. » Que » servent à des filles , *disait-il* , des Traités » sur la grace , sur la prédestination , & sur » semblables matières de la plus haute Théologie ? Quel fruit retirent-elles de l'étude qu'elles en font , si ce n'est une vaine suffisance , un esprit de révolte , & souvent de très-grandes peines d'esprit ; peines dont j'ai vu les funestes effets à la mort de certaines personnes. Non , *ajoutoit-il* , je n'ai jamais compté sur une fille qui fait la sçavante. Sa vaine curiosité n'est bonne qu'à mettre la division dans un Monastere , & à partager les cœurs en partageant les esprits. Sainte Thérèse l'avoit bien prévu , elle qui , après avoir reçu une Postulante , la renvoya , parce qu'elle la vit attachée à une lecture qui , quoique très-bonne en soi , étoit trop élevée pour elle. «

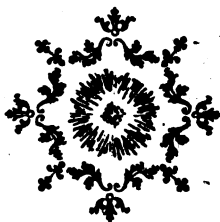
Telles furent les maximes que suivit l'Archidiacre dans le gouvernement spirituel de ses filles. La grande idée qu'elles s'étoient faite de lui, les avoit portées à le demander pour Supérieur ; les progrès qu'elles firent sous sa conduite, leur apprirent qu'elles ne s'étoient point trompées. Heureuses les Communautés, qui pourroient toujours avoir des guides aussi sûrs : la paix, la grace, la vérité y régneroient à jamais.

Mais quoique les Carmélites aient eu l'avantage d'avoir ce vertueux Prêtre pour Supérieur, on auroit tort de croire que sa charité se soit bornée à elles seules. Depuis sa disgrâce, dont nous parlerons bientôt, jusqu'à la fin de ses jours, il eut pour règle, dans tous les lieux où la Providence le conduisoit, d'aller de Monastere en Monastere, & de Communauté en Communauté, pour y répandre le feu du divin amour. La plupart des maisons, soit Religieuses, soit Séculières de Paris, ont eu pendant plusieurs années le bonheur de profiter de ses conseils & de ses discours, ou publics, ou particuliers. Les Religieuses de la Visitation & celles de Sainte Claire de l'étroite observance, les RR. Meres Carmélites, Récolletes, Ursulines & Feuillantines ; les Filles de la Croix, de la Providence, de l'Union Chrétienne, & un grand nombre d'autres, ont plus d'une fois entendu les paroles de vie qui sortoient de sa bouche.

Ce qu'il faisoit dans la capitale par rapport à ces ames d'élite, qui, comme le dit saint Cyprien, sont la plus noble portion du troupeau de Jesus-Christ, il avoit soin de le faire dans les Provinces, lorsqu'il en trouvoit l'occasion. C'est ainsi qu'à Metz il fit

1661,
& *suiv.*

des conférences spirituelles aux Religieuses de S. Dominique, & de Ste Marie ; à Nancy, aux Dames du Refuge ; à Munich, à diverses Communautés ; à Strasbourg, aux Filles de la Visitation. Si dans cette dernière ville l'Archidiacre édifia beaucoup toute la Communauté, que la Supérieure, qui étoit une Princesse de la maison de Bade, lui présenta en corps, il en fut à son tour beaucoup édifié ; & dans une lettre qu'il écrivit à ce sujet, il félicite & la Mere & les Filles du tendre amour qu'elles avoient pour Jesus-Christ, & du parfait mépris qu'elles faisoient du monde, & de tout ce qui lui appartient.



L A V I E

DE M. HENRI-MARIE

B O U D O N ,

GRAND ARCHIDIACRE D'ÉVREUX.

L I V R E S E C O N D .

MONSIEUR de Maupas voyoit avec un sensible plaisir les grands biens que son Archidiacre faisoit dans tout le Diocèse d'Evreux, lorsque le Clergé de France, qui vouloit obtenir la Canonisation du bienheureux François de Sales, le députa à Rome avec l'Evêque de Soissons pour y travailler. Avant son départ, il crut ne pouvoir rien faire de mieux pour le salut de son troupeau, que de donner à M. Boudon une autorité sans bornes pour le gouverner; & il déclara de la manière la plus authentique, qu'il entendoit qu'on eût pour son Archidiacre, & pour les Ordonnances qu'il jugeroit à propos de faire, le même respect, la même soumission qu'on auroit pour sa propre personne, *en tout & par-tout, quelque longue que pût être son absence.*

Une distinction si marquée, & qui peut-être l'étoit trop, mit de mauvaise humeur

1664.

certaines gens, qui croyoient la mériter davantage. Ce fut-là un premier grief contre l'Archidiacre. Il s'y en joignit bientôt d'autres. Boudon, chez qui l'intérêt de Dieu l'emportoit sur tout autre intérêt; frondoit avec une liberté Apostolique des personnes, qui, nées pour édifier, menoient une vie scandaleuse. Gens de ce caractère ne font grâce à personne; & ils résolurent de pousser à bout un homme, dont la seule vue étoit une censure de leurs désordres. Enfin sa fermeté à n'accorder des Bénéfices qu'à ceux en qui l'on trouvoit les qualités nécessaires pour les bien remplir, mit le sceau à ses prétendues iniquités. Il en refusa un à un homme, qui comptant sur son nom & sur le crédit de ses amis, n'avoit pas douté un moment qu'il ne dût l'obtenir. Il en refusa un autre à un Ecclesiastique, qui gâtoit de beaux talens par un attachement invincible aux nouvelles opinions, dont nous avons parlé. Il alla plus loin encore; car il le fit chasser de tout le Diocèse, où depuis il n'osa jamais rentrer.

A ces nouvelles, le parti déjà trop fort jeta les hauts cris, & les mécontents de toute espèce s'y réunirent. Cent voix crièrent de concert, qu'il falloit crucifier ce perturbateur du repos public. Les circonstances paroissoient favorables: l'Evêque d'Evreux étoit en Italie; & il n'est pas difficile de surprendre un Prélat, qui ne pouvant sçavoir que ce qu'on lui écrit, apprend chaque semaine par une nuée de lettres habilement concertées, que, s'il n'a pitié de son Diocèse, un brouillon va le mettre tout en feu.

Quelque secret que fût ce manège, Boudon en fut informé. Il apprit en même temps

d'une personne de confiance, que ses ennemis vouloient le perdre à quelque prix que ce fût ; qu'ils ne pensoient à rien moins qu'à l'expulser du Diocèse ; que dans cette vue ils faisoient faire une exacte perquisition de la maniere dont il avoit vécu depuis son enfance dans tous les lieux où il avoit demeuré.

Comme cette lettre marquoit beaucoup d'inquiétude dans celui qui l'avoit écrite, Boudon, par sa réponse qui suivit de près, le pria en peu de mots d'être tranquille sur son compte, parce qu'il avoit mis sa confiance en Dieu, & qu'après tout les hommes ne sont que les exécuteurs de sa volonté.

» Pour ce qui est des recherches que vous
 » me mandez qu'on fait de moi, *ajouter*
 » *t-il*, si vous voulez sçavoir le fonds de
 » ma vie, je vous dirai sans détour qu'elle
 » est plus remplie d'ingratitude que celle des
 » démons ; & que ce qui m'appartient avec
 » justice, c'est l'enfer. Je ne sçais personne
 » sur la terre qui soit indigne des graces de
 » Dieu comme je le suis ; au reste il n'y a
 » point de grace pareille à celle d'être crucifié avec Jesus-Christ. De quelque part
 » que la croix nous arrive, & en quelque
 » maniere qu'on la puisse souffrir, on ne peut
 » jamais assez bénir la divine Providence
 » d'une faveur si particuliere. Bienheureux
 » celui qui peut dire, qu'il est comme la bayure & l'ordure du monde. «

Voilà ce que pensoit de lui-même ce prétendu ambitieux, dont on faisoit à son Evêque un si terrible portrait. Cependant comme la charité n'exige pas qu'on sacrifie absolument sa réputation à l'imposture, & qu'il est de la sagesse de prévenir le scandale : Bou-

1664. don crut devoir instruire M. de Maupas de l'état des choses. Il le fit avec cet air de candeur qui sied bien à l'innocence, & avec cet esprit de désintéressement qui ne l'abandonna jamais. Après lui avoir rendu un compte exact de la conduite qu'il avoit tenue, & des motifs qui l'y avoient engagé; il le prie de lui donner ses ordres, soit pour continuer à servir son Diocèse, soit pour renoncer à son emploi de premier Grand-Vicaire. Quoiqu'il laisse l'un & l'autre parti au jugement du Prélat, il lui fait cependant entrevoir qu'il se forme contre lui un orage, dont il sera tôt ou tard la victime, si sa charge lui est continuée.

Cette lettre fit l'effet qu'elle devoit naturellement faire sur un esprit judicieux. M. de Maupas redoubla d'estime pour un homme qui ne cherchoit que la gloire de Dieu & le salut de son peuple. Bien-loin de lui donner sa démission, il approuva tout ce qu'il avoit fait; & justement persuadé que son Diocèse ne souffriroit point de son absence, tant qu'il seroit conduit par un Grand-Vicaire, qui joignoit la prudence à la fermeté, il lui continua ses pouvoirs, en l'assurant qu'il l'appuieroit en toute occasion.

Sur ces nouveaux ordres, le grand Archidiaque ne pensa qu'à remplir dignement les fonctions de son ministère. Il suivit sa première route, sans jamais s'en écarter d'un pas. Il veilla, comme auparavant, sur les mœurs des Ecclésiastiques: & s'il donna de justes louanges à ceux qui en méritoient, il reprit avec une sainte liberté ceux qui déshonoroient la Maison de Dieu. Son zèle ne fit qu'aigrir des gens endurcis dans le mal. On dressa de nouvelles batteries contre lui; &

l'on fit jouer tant de ressorts , qu'on eut enfin le malheureux plaisir de le voir succomber sous le poids de la calomnie , de le perdre de réputation dans l'esprit d'un des plus vertueux Evêques de son temps , de le rendre le scandale des gens de bien , la fable & l'opprobre des libertins. C'est ce triste & funeste événement , qui n'a presque pas son pareil dans l'histoire de l'Eglise , que nous allons développer.

Boudon n'étoit occupé que des obligations que son état & son zele lui imposoient , lorsqu'au sortir d'une Mission , Dieu lui fit voir , à-peu-près comme à saint Paul , ce qu'il auroit à souffrir pour son nom. Le jour même de saint Taurin , premier Evêque d'Evreux , il aperçut en l'air une croix d'une longueur extraordinaire. Il avoue lui-même , dans une lettre écrite à Madame de Rouves , femme d'une éminente vertu , que son cœur en fut effrayé. Cependant il se soumit , au moment même , à tout ce que la Providence jugeroit à propos d'ordonner.

Les desseins de cette Providence , desseins toujours justes , & quelquefois bien terribles , se manifesterent peu-à-peu. L'Archidiacre prêchant au Neubourg avec tout le zele possible , fut saisi au milieu de son discours d'une douleur si violente , qu'il fut sur le champ obligé de descendre de chaire. Une femme de condition & d'une probité reconnue , qui étoit présente , crut ne devoir rien épargner pour sauver la vie à son pere spirituel : elle le fit transporter à son château de Fourneaux , qui n'étoit pas éloigné , & dont elle portoit le nom. On eut de lui tous les soins que la charité & la reconnaissance peuvent inspirer. Mais le mal se

1665.

déclara si vivement dès le troisieme jour, que les Médecins jugerent qu'il n'y avoit plus d'espérance, & qu'il falloit sans délai lui donner les derniers Sacremens. Cette nouvelle, qui en effraie tant d'autres, n'altéra point sa tranquillité. Il fit une confession générale au Vicaire de la Paroisse, qui depuis a assuré que les choses dont il s'accusa, étoient moins des fautes que des vertus, & qu'il ne sçavoit pas trop comment lui pouvoir donner l'absolution (a). Cependant cette confession se fit avec autant de douleur, que s'il eût commis les plus grands crimes. Sur le soir, il reçut le saint Viatique avec une piété qui édifia toute l'assemblée.

Comme il comptoit toucher à sa dernière heure, il résigna son Archidiaconé au plus vertueux Ecclésiastique (b), qu'il connût dans le Diocèse, afin de ne plus penser qu'à bien mourir.

Si le bruit de sa maladie fit plaisir à ceux qui ne l'aimoient pas, il affligea sensiblement les gens de bien, qui voyoient en lui une des plus belles lumières de l'Eglise prête à s'éteindre. Messieurs de la Cathédrale députerent quelques-uns de leurs Chanoines, pour lui porter la précieuse Relique de saint Gaud, un de leurs premiers Evêques. L'Archidiacre mourant la reçut, & l'honora avec un profond respect ; & plein de confiance en son

(a) Quoique ces sortes de déclarations ne soient pas sans exemple, il y a des gens de mérite qui ne les approuvent point : & il me semble qu'il vaut mieux s'en abstenir.

(b) M. du Vaucl. Il étoit aussi Grand-Vicaire de M. de Maupas. Cette résignation se fit le 8 Février 1665.

intercession, il fit vœu d'aller à son tombeau, dans le Diocèse de Coutances, si Dieu lui rendoit la santé. Cependant, pour ne se priver d'aucun des secours que l'Eglise accorde aux Fideles dans les derniers momens, il demanda l'Extrême-Onction. Pour la recevoir avec le plus profond sentiment de pénitence, il fit étendre la cendre sur le plancher de son appartement, & pria qu'on le mit dessus.

1665.

Ce fut alors que voulant faire connoître qu'il mouroit parfaitement soumis à l'Eglise, il supplia le Ministre de ce dernier Sacrement de l'interroger sur les principaux Mysteres de la Foi, comme on fait les enfans, de maniere qu'il pût répondre par oui & par non, attendu que son mal le pressoit trop, pour qu'il lui fût possible d'en dire davantage.

Ce dernier acte d'humilité, joint à la confiance que Boudon avoit aux mérites de saint Gaud, plut si fort à Dieu, que ce vertueux malade se trouvant à l'instant même faisi d'un mouvement extraordinaire de grace, parla plus d'une heure aux assistans, de la grandeur & de l'importance du salut. Il le fit avec tant de feu, tant d'onction, qu'on avoua unanimement qu'il s'étoit autant surpassé lui-même dans ce dernier discours, qu'il avoit coutume de surpasser les autres dans ses discours ordinaires. Cependant le Médecin, qui craignoit que ce violent effort ne lui ôtât le peu de vie qui lui restoit, l'ayant prié de cesser, il obéit sans délai. Mais il y avoit beaucoup moins à appréhender qu'on ne l'avoit cru. Un Médecin, qui sçait des routes inconnues à tous ceux de la terre, s'en étoit mêlé; & quand celui qui

1665.

affiſtoit Boudon voulut, par le mouvement de ſon pouls, juger de ſa ſituation, il fut étrangement ſurpris de le trouver ſans fièvre. Dès-lors on le crut hors de danger. Mais ſa maladie & les travaux immenſes, dont elle étoit la ſuite, l'avoient ſi fort épuifé, qu'on lui ordonna de prendre les eaux. Ainſi il ſéjourna depuis la Purification juſqu'à Pâque dans la maiſon où on l'avoit d'abord transporté.

Comme, après s'être démis de ſon Archidiaconé, il reſtoit ſans titre, il pria l'Evêque de Laon, dans le Diocèſe duquel il étoit né, de vouloir bien l'en diſpenſer, & de lui permettre de vivre déſormais ſans bénéfice, comme un pauvre Prêtre, qui n'a pour tout revenu que *les ſoins amoureux de la Providence*. Cet eſprit de dénuement édifia ſi fort le Prêlat, qu'en accordant cette diſpenſe, il félicita ſon Diocèſe d'avoir donné à l'Egliſe *un Prêtre ſi plein de mérite, & ſi détaché des biens de la terre*.

Mais Dieu ſe contenta de la bonne volonté de ſon ſerviteur. La réſignation qu'il avoit faite de ſa dignité, ſe trouva caduque, parce que la régale n'étant pas clauſe à Evreux, il n'appartenoit qu'au Roi d'en diſpoſer. Un ami de Boudon pria le P. Confefſeur d'agir auprès de Sa Maieſté en faveur d'un homme qui ſervoit ſi utilement l'Egliſe depuis pluſieurs années. La choſe fut bientôt conclue; & le ſaint Prêtre, qui ne s'attendoit à rien moins, fut nommé une ſeconde fois au grand Archidiaconé d'Evreux. Il avoit déjà acquitté le vœu qui l'engageoit à viſiter le tombeau de ſaint Gaud.

Ce grand Evêque, après avoir gouverné, ou plutôt créé, en quelque ſorte, l'Egliſe

d'Evreux, où la persécution avoit presque entièrement éteint la foi, se retira au Diocèse de Coutances, dans une affreuse solitude sur le bord de la mer. Ce fut-là qu'après avoir long-temps édifié Saint Pair (a), & les pieux Solitaires qui vivoient sous sa conduite, il termina sa course, & fut enterré dans son Oratoire.

Son corps, que Dieu avoit comme laissé dans l'oubli, pour le soustraire à la fureur impie des Normands, fut découvert en 1131, sous le Pontificat de Richard de Bruere, trente-huitième Evêque de Coutances. Les miracles qui s'y firent dans la suite des temps, & sur-tout vers le milieu du XVII^e siècle, déterminèrent Eustache le Clerc de Lessville à en faire la Translation. Il la fit en effet en 1664, suivi des députés de son Chapitre & de ceux du Chapitre d'Evreux, de ses Archidiacres, des Religieux du Mont Saint-Michel, d'un grand nombre d'autres Communautés, & de plus de vingt mille personnes de toutes sortes d'états, que la nouveauté de ce grand spectacle avoit attirées de tous les lieux circonvoisins. Les ossemens du saint Pontife se trouverent, après plus de douze siècles, aussi vermeils que le seroient ceux d'un corps qu'on viendroit de séparer de ses chairs; ils exhaloient une odeur si douce, qu'une personne

(a) Si Saint Gaud est mort à Scissy, en 491, comme le dit M. Roault, dans son Catalogue des Evêques d'Evreux, ou même dans les premières années du sixième siècle, comme le dit le même Auteur, page 184 de son Abrégé de la vie des Evêques de Coutances; il ne doit avoir vu que très-peu de temps Saint Pair, que cet Ecrivain fait mourir en 565.

1665.

de qualité , mais Calviniste , la regarda comme absolument miraculeuse.

Ce fut dans ce respectable sanctuaire que Boudon se transporta pour y rendre grâces à son Libérateur. Il y célébra les divins Mystères ; & quoique pauvre , il résolut de donner , comme il fit ensuite , à la Cathédrale d'Evreux un Reliquaire d'argent , pour renfermer la précieuse parcelle du corps de son deuxième Evêque , qu'elle avoit demandée & obtenue dans la dernière translation , & qu'on lui avoit appliquée dans le temps qu'il étoit aux portes de la mort.

Comme l'hermitage de saint Gaud n'est pas éloigné du Mont Saint-Michel , lieu si célèbre par le concours des Pèlerins , qui s'y rendent de toutes parts pour honorer ce Prince de la Milice céleste ; Boudon , qui eut toujours un profond respect pour les saints Anges , crut devoir visiter un temple qui est dédié au Seigneur , sous l'invocation de ses premiers Ministres. Il y fut tout inondé de consolations ; & persuadé par de nouvelles lumières du Ciel , que l'heure du grand combat s'avançoit , il s'y disposa avec une parfaite soumission & un courage à toute épreuve.

Il en avoit besoin ; & peut-être n'a-t-on jamais mieux vu qu'en sa personne ce que peut l'enfer contre un homme de bien qu'il veut perdre , & dont le corps n'est pas , comme celui de Job , laissé à sa disposition.

Le premier nuage vint , comme il arrive assez souvent , du côté dont on l'attendoit le moins. Le séjour que l'Archidiacre avoit fait chez Madame de Fourneaux , fut la source innocente du mal. Quelques-unes de ces

personnes , à qui le monde ne donne guere le nom de dévotes , que pour décrier la vraie dévotion , soit de leur propre mouvement , soit par une impression étrangere , trouverent mauvais que le saint Prêtre eût absolument donné la préférence à la maison de cette illustre veuve. Bientôt après on répandit le bruit , qu'elle se ruinoit en dépenses excessives , pour fournir , disoit-on , à ce malade imaginaire , à ce dévot apparent , les mets les plus exquis. Insensiblement on ajouta que , dans le cours de cette maladie , il s'étoit passé bien des choses , qui ne pouvoient donner qu'une idée assez équivoque de la Pénitente & du Directeur. Ces bruits grossirent peu-à-peu , comme il est d'usage ; & ce que la calomnie même n'avoit d'abord débité qu'en tremblant , devint bientôt une vérité incontestable.

Mais ce fut bien pis , quand les partisans de la nouvelle Doctrine , dont j'ai déjà parlé , se mirent de la partie. Il y avoit long-temps qu'ils haïssoient l'Archidiacre ; mais quand ils eurent appris que depuis sa convalescence il avoit informé M. de Maupas des assemblées secretes qu'ils faisoient dans son Diocèse , & reçu de lui des ordres précis de s'y opposer de toutes ses forces , leur haine se changea en fureur , & ils résolurent de le faire chasser du Diocèse. Dès-lors on ramassa tout ce qui jusqu'alors s'étoit dit & fait contre lui. On empoisonna de la plus horrible maniere ses démarches & sa conduite. On composa contre lui des libelles si diffamatoires , qu'un libertin les eût désavoués , pour peu qu'en perdant l'honneur , il n'eût pas encore perdu tout sentiment d'humanité. A l'exception du larcin , & c'est

1665.

lui-même qui le disoit deux ans avant sa mort, il n'y eut point de crime dont on ne l'accusât.

Comme, malgré ces premières émotions, l'Archidiacre, qui étoit naturellement ferme, sur-tout quand il s'agissoit de la gloire de Dieu, marchoit toujours sur la même ligne, & continuoit à dérouter les ennemis de l'Eglise, ils dressèrent un libelle qui contenoit plusieurs chefs d'accusation contre lui, bien résolus de le présenter à M. de Maupas, qui ayant heureusement terminé l'affaire de la canonisation de saint François de Sales (a), étoit de jour en jour attendu dans son Diocèse.

Il y arriva enfin, quoique plus tard qu'il n'avoit cru, parce que de longues & importantes affaires l'avoient arrêté à Rome. Sans presque lui donner le temps de respirer, on le mit sur le chapitre de son Grand-Vicaire. Des personnes qui portoient un nom, & qui avoient de l'autorité, lui présentèrent tous les libelles qui s'étoient faits contre lui. Il les lut, & en fut aussi frappé que les concitoyens de la chaste Susanne, quand ils la virent accusée d'adultère par deux vieillards à qui l'on ne pouvoit rien reprocher. Son chagrin & ses inquiétudes redoublèrent, quand il vit tout le peuple d'Evreux, que tant de mauvaises histoires avoient séduit, entièrement soulevé contre l'Archidiacre.

(a) Saint François de Sales fut canonisé le 19 Avril 1665, selon d'Avrigni : la Chronologie du nouveau Bréviaire de Paris dit 1666, c'est une faute. M. de Maupas étoit de retour à Evreux le 14 Juillet 1665, comme il paroît par les signatures du Secrétariat.

Chaque jour on venoit lui en raconter de nouvelles ; & on le mettoit comme par degrés dans cet état violent , où l'on ne peut abfoudre un feul homme , fans en condamner un très-grand nombre d'autres.

1665.

Cependant , pour découvrir au juſte ce qui s'étoit paſſé à l'occafion de la dernière maladie , dont Boudon avoit été atteint au Neubourg , le Prélat pria Madame le Fevre de ſe rendre chez lui. Elle étoit ſous la conduite de l'Archidiacre. La calomnie l'avoit reſpectée , & M. d'Evreux honoroit profondément ſa vertu. Il lui lut le ſanglant libelle qui avoit été fait contre ſon Directeur : & bien perſuadé qu'elle ne le juſtifieroit pas aux dépens de ſa conſcience , il la pria de lui dire la vérité.

Elle proteſta d'abord en général que cet injurieux *Factum* n'étoit qu'un tissu de calomnies ; puis reprenant en détail les principaux chefs d'accuſation qui y étoient contenus , elle ſoutint que Boudon n'avoit fait chez ſa pieuſe hôteſſe un ſi long ſéjour , que parce que les Médecins l'avoient exigé ; que bien-loin de la ruiner , il lui avoit abondamment payé ſa dépenſe , au moyen d'une reſtitution de ſix cens livres , qu'on l'avoit obligé de recevoir au lieu & place de ſeu Madame ſa mere ; qu'elle connoiſſoit trop le Grand-Archidiacre , pour voir ſans douleur qu'on ſouſçonnât la pureté de ſes mœurs ; qu'elle croyoit avoir l'honneur d'être aſſez connue de celui à qui elle parloit , pour ne lui être pas ſuſpecte de ce côté-là ; & que cependant perſonne n'avoit rendu à Boudon plus de ſervices qu'elle , pendant le temps de ſa maladie.

Un témoignage ſi précis & ſi ſûr , à rai-

1665.

fon du crédit de la personne qui le rendoit , fit impression fur l'esprit de M. de Maupas. Il dit plus d'une fois que si son Grand-Vicaire étoit coupable en quelque chose , c'étoit d'avoir trop de zele pour la vérité & pour le maintien de la discipline. Ainsi il étoit au moins disposé à suspendre son jugement, lorsque la dame de Fourneaux le força d'aller beaucoup plus loin qu'il n'auroit voulu.

Il est sûr que cette dame avoit de la piété, qu'elle aimoit l'oraïson , & que lorsqu'on avoit le talent de lui montrer le bien que Dieu attendoit d'elle , elle s'y livroit toute entiere. Mais il est sûr aussi , & c'étoit moins un vice du cœur , qu'un défaut du tempérament , il est sûr qu'elle étoit extrêmement sensible ; que le feu de son imagination l'entraînoit malgré elle ; & que sa tête n'étoit pas faite de maniere à porter ces grands coups , qui font plier les épaules les plus vigoureuses.

Ce fut à sa campagne qu'elle apprit l'indigne & cruelle maniere dont on traitoit son Directeur. Elle en fut touchée , & elle dûl l'être. Mais quand elle scut que c'étoit de sa propre maison , qu'on datoit une partie des crimes de l'Archidiacre , elle en fut au désespoir ; & faussement persuadée qu'elle n'avoit à faire qu'à un petit nombre de dévotes jalouses , elle résolut de leur apprendre avec éclat , qu'il falloit y penser à deux fois , quand on attaquoit une femme de qualiré , & qui avoit toujours vécu avec honneur. Elle se trompoit ; & peut-être qu'avec un esprit plus tranquille , elle eût jugé , comme le firent dès le commencement un petit nombre de personnes intelli-

gentes , que la dernière maladie de Boudon , & toutes ses circonstances n'étoient qu'un prétexte , sous lequel l'hérésie , secondée du dérèglement , couvroit sa manœuvre. 1665.

Quoi qu'il en soit , cette dame commença par se plaindre de Boudon à lui-même : elle lui écrivit qu'on étoit surpris de le voir souffrir , sans rien dire , de si noires calomnies ; que son honneur exigeoit qu'il se justifiât , & qu'elle l'en conjuroit très-instamment ; que le rang qu'il tenoit dans l'Eglise ne lui permettoit pas de sacrifier sa réputation ; & que les biens qu'il avoit faits dans le Diocèse ne pouvoient subsister , si , par son silence , il laissoit à chacun la liberté de dire & de penser de lui tout ce qu'il jugeroit à propos. Mais ce parfait imitateur de Jesus-Christ avoit des sentimens bien opposés. Il avoit pris son parti , & ce parti étoit de porter sa croix à l'exemple du Sauveur. Ainsi il se contenta de lui répondre , qu'il falloit qu'elle & lui parussent criminels , tant qu'il plairoit à la divine Providence ; & que si Jesus-Christ , qui étoit l'innocence même , avoit été si outrageusement traité , il étoit bien juste que le pécheur ne fût pas ménagé.

Une réponse si sublime étoit trop forte pour un esprit agité. Bien-loin de s'y rendre , la dame de Fourneaux parla avec plus de chaleur que jamais. Elle écrivit à Rouen , à Paris , & dans je ne sçais combien d'autres endroits , où elle sçavoit que la calomnie avoit pénétré. Rien de plus sage , de plus chrétien , que la réponse que lui fit la Mere Mechilde , dont nous avons déjà parlé. Elle disoit en substance , qu'à la vérité on ne pouvoit sans étonnement voir la conduite de la

1665. *Providence sur M. Boudon* ; qu'après tout , Dieu le traitoit en favori , puisqu'il lui faisoit part du calice dont il a enivré son propre Fils ; que ce vertueux Prêtre triompheroit de tout par sa patience & son silence , & que s'il étoit actuellement comme le grain de froment tombé en terre pour y être anéanti , il germeroit un jour , & porteroit dans l'Eglise des fruits de bénédiction.

1666 ,
& suiv. » Ayez , Madame , *poursuivoit - elle* , ayez
» cette confiance en la bonté de celui qui
» prend en main la cause de l'innocent , &
» qui souffre en la personne de ses Elus , que
» si son divin Esprit vous pousse à faire quel-
» que diligence de votre part , que ce soit
» avec cette paix & cette douceur qui anime
» l'esprit des Saints , ayant toujours un sin-
» gulier respect pour la maniere dont Dieu
» sanctifie les siens. «

Des avis si salutaires , si conformes 'aux plus belles maximes de l'Evangile , auroient dû faire quelque impression sur celle à qui ils étoient donnés. Mais le zele commençoit à se changer en passion ; & la passion n'est pas propre à écouter. Le langage chrétien de son amie parut à la dame de Fourneaux une leçon déplacée. Elle vouloit forcer les calomnieateurs à faire hommage à la vérité , & tous ses efforts n'aboutirent qu'à servir leur fureur.

Elle fit un grand nombre de Mémoires apologétiques pour se venger elle-même & pour venger son Directeur , qui lui paroissoit trahir ses intérêts. Boudon les lut , ces Mémoires ; & quelque solides qu'ils fussent , il la pria de les supprimer. Mais cette femme aigrie n'étoit plus assez forte pour connoître , & moins encore pour pratiquer l'obéis-

fance. Elle envoya de tous côtés ses apologies, & y joignit des lettres dont bien des gens furent touchés. En peu de temps M. de Maupas en reçut une foule de la Cour & d'ailleurs, dont il n'avoit pas tout-à-fait lieu d'être content.

1666,
& suiv.

Ce fracas fut à l'ordinaire mis sur le compte de M. Boudon, qui néanmoins avoit tout mis en œuvre pour l'empêcher. Dès-lors sa cause fut jugée plus mauvaise, & on se crut obligé d'en venir aux dernières extrémités. Cependant, pour ne rien faire qui sentit la précipitation, le Prélat assembla comme en synode ce que son Diocèse sembloit avoir de meilleur & de plus expérimenté dans l'un & l'autre Ordre du Clergé. Mais il s'y trouva des gens d'autant plus dangereux, qu'ils étoient moins suspects; & sur-tout un de ces hommes à face composée, qui ne disent un peu de bien que pour se rendre croyables sur beaucoup de mal, & qu'on regarderoit, à entendre leurs soupirs simulés, comme prêts à donner leur sang pour un malheureux qu'ils égorgent. Cet homme grave, souple, insinuant, ami public, ennemi secret, passionné dans le cœur, modéré, & presque insensible à l'extérieur, ne pouvoit porter qu'un coup sûr à ceux qu'il vouloit perdre. Le résultat de cette assemblée fut d'avertir l'Archidiacre qu'il eût à se retirer de lui-même, & à remettre au Prélat ses lettres de Grand-Vicaire, & les pouvoirs qu'il avoit reçus de lui.

Sa réponse fut courte, & telle qu'on devoit l'attendre d'un homme qui ne connoissoit d'autre bonheur que celui d'être cloué à la croix de son Maître, & d'y mourir avec

1666, & suiv.
 lui, s'il en étoit besoin. Il écrivit en deux mots au Prélat, qu'il ne pouvoit se rendre à l'avis de son Conseil ; qu'en s'y conformant, il feroit une action indigne de l'honneur qu'il s'étoit toujours fait d'être méprisé & anéanti pour Jesus-Christ, & que sur ce principe évangélique il avoit pris le parti de s'abandonner sans mesure & sans réserve à tous les desseins de la divine Providence.

En conséquence de cette réponse il fut déposé dans les formes, & la sentence lui en fut signifiée avec tout l'appareil qui pouvoit la rendre odieuse. Ce procédé ne l'ébranla point ; c'est trop peu dire : il le combla de joie, & le même jour il la fit éclater devant un ami fidèle, qui osa lui rendre visite. Car dès-lors il n'étoit pas permis de le voir, ni de le plaindre.

1668, & suiv.
 Quelque grand que fût ce premier coup, ce n'en fut point assez pour l'implacable fureur de ses ennemis. Leur dessein étoit de le suivre de poste en poste, & de le forcer enfin à sortir d'un Diocèse, où, tout méprisable qu'ils l'avoient rendu, il pouvoit toujours leur donner de l'inquiétude. Ils agirent donc encore auprès du Prélat ; & ils l'engagerent à faire signifier à l'Archidiacre une défense de confesser la dame de Fourneaux. Boudon qui la connoissoit à fonds, & qui ne l'avoit maintenue dans un état de raison, que par des ménagemens infinis, vit tout d'un coup que son esprit, déjà troublé par la calomnie, ne soutiendrait pas ce nouvel affront. Cependant, pour obéir aux ordres qu'il avoit reçus, il la pria par lettres d'entrer dans les sentimens du Fils de Dieu anéanti pour son amour ; & de ne penser plus ni à présenter

des requêtes, ni à obtenir des réparations d'honneur. Il lui parla plus ferme dans la fuite, & après s'être plaint à elle-même de ses emportemens, il la conjura au nom de la plus douce & de la plus obéissante des Vierges, de sacrifier à Dieu & ses peines & tous ses ressentimens.

 1668,
 & suiv.

Ces avis étoient trop raisonnables pour une femme, qui commençoit à ne l'être plus beaucoup. Après avoir essayé trois Confesseurs qu'elle ne goûta pas, & qu'elle n'étoit presque plus en état de goûter, elle remua plus que jamais. Son dépit la transporta à la Cour. Elle demanda justice au Roi, mais en des termes qui annonçoient moins l'excès de sa douleur, que le dérangement de son esprit. Cependant elle disoit à haute voix que M. l'Archidiacre étoit son Directeur, & que jamais elle n'en auroit d'autre.

Il est vrai que c'eût été un grand bien pour elle. Tant qu'elle avoit été sous sa conduite, elle avoit édifié toute la ville, ou plutôt tout le Diocèse d'Evreux. Plus de soixante lettres que Boudon lui avoit écrites, & qui nous restent encore, font voir avec quelle sagesse ce pieux Directeur la garantissoit de l'illusion, & la formoit à la solide piété. Il eût pu encore la servir par la même voie sans donner d'ombrage. Mais quand il vit que rien ne pouvoit la fléchir, il fut contraint de l'abandonner.

Ses ennemis ne crurent pas, ou voulurent ne pas croire qu'il l'eût fait. Ce que disoit la dame de Fourneaux, que M. Boudon étoit toujours son Directeur, fut pris dans le sens le plus rigoureux. On fit entendre au Prélat que, malgré la révocation de ses pouvoirs, l'Archidiacre continuoit à la con-

1668, & suiv. feffer. Aux premières nouvelles d'une ré-
volte si décidée, & d'un sacrilège si scanda-
leux, M. de Maupas ne put se contenir ; &
sans perdre de temps, il ôta au prétendu
coupable le pouvoir de prêcher & de con-
fesser dans son Diocèse.

Un traitement si dur, & qui, après tout,
n'étoit fondé que sur l'expression équivoque
d'une femme en colère, ce traitement parut
aux ennemis du saint Prêtre un ménagement
excessif. Ils firent à l'Evêque un crime de
ce qu'ils appelloient une douceur perni-
cieuse, & de cet air, qu'un scélérat prend
mieux qu'un homme de bien ; ils lui dirent
que le sieur Boudon étant perdu de répu-
tation & d'honneur, étoit désormais inutile,
& plus qu'inutile à Evreux. Qu'il n'y avoit
pas d'apparence que les Curés, ou les peup-
les souffrissent la visite d'un homme, à qui
sa mauvaise conduite avoit mérité une puni-
tion rigoureuse ; que tant qu'il demeure-
roit dans le Diocèse, sa seule présence y
perpétueroit le trouble & le scandale ; que
pour se procurer une bonne fois la paix, il
n'y avoit plus qu'un pas à faire ; c'étoit de
le destituer de sa dignité, & de le chasser
sans miséricorde.

M. de Maupas, qui sçavoit que les voies
d'éclat ont leurs inconvénients, proposa à
l'Archidiacre de se démettre de son emploi.
De ce peu d'amis qui lui restoient, plusieurs
furent du même avis, persuadés que sans
cela il n'y avoit point de paix à espérer
pour lui, & qu'il n'étoit plus en état de
faire aucun bien dans le pays. L'Esprit de
Dieu qui le conduisoit, ne lui permit pas de
déferer à ce sentiment. » La croix, répondit-
» il, ne nous doit pas faire quitter les lieux
où

» où nous la portons. C'est tout le con-
 » traire, s'il y a quelque chose qui nous y
 » doive arrêter, ce sont les souffrances. «
 Ainsi il refusa de se rendre aux ordres de
 M. d'Evreux. Il résolut même de faire ses
 visites avec plus d'exactitude que jamais;
 quoiqu'il n'en attendit que de la peine & de
 la confusion.

1668.
 & suiv.

Une résolution si ferme étonna un peu
 les partisans de la nouveauté, que le Prélat
 servoit, sans le sçavoir : mais outre qu'ils
 n'étoient pas gens à reculer, ils avoient déjà
 gagné tant de terrain, qu'ils crurent qu'un
 nouvel effort les mettroit en possession du
 reste. Ils se tromperent pour cette fois.
 M. de Maupas, après avoir consulté un
 grand nombre de Sçavans, & ceux sur-tout
 qui étoient le plus au fait des matieres béné-
 ficiales, vit clairement qu'on le jettoit dans
 un labyrinthe, dont il auroit peine à sortir.
 Ainsi, malgré qu'il en eût, il laissa Boudon
 en place : bien résolu de le pousser si vive-
 ment, qu'il l'obligerait enfin à lâcher le pied
 de lui-même, & à quitter son poste. C'est ce
 qu'il fit avec tant de chaleur, que ceux qui
 surprirent sa confiance, mériteront à jamais
 l'indignation de tous les siècles.

Et d'abord ce Prélat qui, après avoir
 fait vœu d'obéir à l'Archidiacre, sembloit,
 comme on le dit alors, avoir fait vœu de le
 persécuter, prévint contre lui ceux qui
 jusqu'à ce jour l'avoient le plus parfaite-
 ment honoré. Comme il sçavoit qu'il avoit
 à Rouen un grand nombre d'amis respecta-
 bles, il s'y transporta ; & dans une confé-
 rence qui dura trois heures, il fit à deux
 Curés de la ville un portrait si hideux du
 pauvre Boudon, que ces Messieurs, à qui

G

1668,
& fuiv.

la probité de M. de Maupas étoit connue, s'engagerent enfin à refuser l'entrée de leur maison à l'Archidiacre d'Evreux : & , à l'exception d'une ou de deux personnes , il n'y eut dans cette grande ville qui que ce soit , qui ne le regardât , ou comme un hypocrite avéré , ou comme un homme très-suspect de l'être.

Ce que le Prélat avoit fait à Rouen , il crut le devoir faire à Paris , où son Archidiacre avoit encore des partisans. Il le fit en effet ; & ce fut toujours avec ce feu d'expression , que dicte à un homme de bien la douleur d'avoir été dupe d'un imposteur. Il faut avouer en passant que cet imposteur de nouvelle espèce pensoit comme les Saints , & parloit comme eux. » Notre bon Prélat , » *écrivait-il dans ce même temps à une femme* » *de qualité* , me décrie de tous côtés dans » Paris. Il faut le laisser faire , l'honorer » beaucoup , en dire du bien , & demeurer » en repos. Notre paix sera solide , si nous » la mettons dans la Croix. Il est doux d'y » vivre , il est encore plus doux d'y mourir , & nous n'avons plus que faire au » monde , quand nous cessons de souffrir. « Quel langage ! fût-il jamais celui de l'imposture ?

Il restoit encore à l'Archidiacre une ressource dans les Pays éloignés , où sa mâle & nerveuse éloquence , & plus encore la pureté de ses mœurs l'avoient rendu si célèbre. Mais cet asyle lui fut fermé comme les autres. On écrit aux Evêques de ces différentes Provinces du même style , qui avoit si bien réussi à Paris & à Rouen. La grande & juste idée qu'ils avoient de M. de Maupas , les entraîna dans son sentiment.

Tous s'engagerent à interdire au sieur Boudon la Chaire, le Confessionnal, la célébration des saints Myfteres.

1668,
& fuiva

On juge bien que ce qui se faisoit ailleurs contre l'Archidiacre, se faisoit encore plus vivement dans le Diocèse d'Evreux. Il n'étoit permis à personne, & moins encore aux Communautés de Filles, de voir le coupable. C'étoit un séducteur, un homme sans mœurs, sans probité, sans Religion; en un mot, un athée: car quelqu'un, dans un Discours public, en vint jusqu'à cette flétrissante dénomination. Il est vrai que, dans la suite, il en demanda pardon à l'homme de Dieu: mais les excuses viennent un peu tard, quand les impressions sont faites.

Ce fut alors que Boudon se vit dans l'état où son divin Maître se trouva pendant sa passion. Toutes les voies de la douleur s'ouvrirent pour lui; toutes celles de la consolation lui furent fermées. Trahi par les uns, abandonné par les autres; méprisé de tous, il fut un but que nulle fleche n'épargna; & il faut remonter jusqu'aux premiers temps, pour y trouver des exemples d'une persécution aussi générale. Il ne paroissoit, dans les rues, que ceint du honteux bandeau de l'ignominie. On le montrait au doigt comme ces hommes de sang, que la justice a épargnés. On lui prodiguoit les plus sanglantes, & souvent les plus folles épithetes, comme celles de forcier & de magicien. Un homme qui, en public, auroit fait dix pas avec lui, se seroit deshonoré. Un Ecclésiastique, à qui il se joignit pour quelque temps dans un pèlerinage de dévotion, en fut si humilié, qu'il n'osoit lever les yeux. La consolation, dont Dieu récompensa sa charité, quoique

1668,
& suiv.

forcée, le fit bientôt changer de sentiment. Mais cet exemple fut peut-être unique : & Boudon, à parler en général, ne fut dans ce temps d'orage qu'un ver de terre, l'opprobre du genre humain, le jouet & la fable d'un peuple qui l'avoit tant de fois admiré.

Ce qu'il y eut de plus terrible, & ce qui effraie encore aujourd'hui, c'est que l'humiliation suivoit ses pas, de quelque côté qu'il pût les porter. Quand ses affaires l'appelloient à Rouen, où il étoit aussi connu qu'à Evreux, il falloit, pour obtenir une mauvaise chambre dans une Auberge, qu'il y fût *incognito*. Il n'y avoit point de Sacrifice où on ne lui refusât des ornemens ; & afin de lui faire entendre une bonne fois, qu'il n'avoit rien à espérer de ce côté-là, on osoit lui dire en face, qu'un homme, comme lui, étoit indigne d'entrer dans l'Eglise. Pour un Confesseur, je ne sçais s'il en eût pû trouver dans cette grande ville ; ce que je sçais, c'est que dans tout Evreux, à peine y avoit-il un Prêtre qui voulût l'entendre. En un mot, dit un témoin oculaire, *on le traitoit à Rouen avec moins de pitié, qu'on n'eût fait une bête jetée sur un fumier.*

Il étoit difficile de le perdre aussi absolument à Paris, où il y a toujours moins de chaleur, plus de lumieres, & un bon nombre de personnes, qui ne croient ni les grands biens, ni les grands maux, qu'après y avoir bien pensé. Cependant il est sûr que sa réputation y souffrit un échec considérable. M. de Maupas lui avoit déjà enlevé une partie de ses amis ; on tâcha, & on réussit à lui enlever presque tout le reste, par la malignité avec laquelle on commença à ré-

pandre alors dans la capitale l'histoire d'une fille, qu'on disoit ne s'être travestie en garçon, que pour servir mieux la passion de ce malheureux Prêtre. Comme cet événement est curieux, qu'il a mis à de nouvelles épreuves la patience de notre Archidiacre, & que je sçais, par ma propre expérience, que plusieurs de ceux qui respectent sa mémoire en sont très-mal informés; je le regarde moins comme un épisode, que comme un point essentiel à l'histoire que j'écris. Du reste, je n'en dirai rien qui ne soit appuyé sur des monumens certains; & j'ai sous les yeux la relation imprimée en forme de lettre, qui fut dans le temps même adressée à M. de Maupas par Antoine de la Haie, très-digne Curé de S. Amand à Rouen (a). Voici en substance ce qu'elle porte :

1668,
& suiv.

Une pauvre fille du Diocèse d'Evreux, nommée Marie, eut dès sa jeunesse un goût décidé pour la vertu. Les vies de quelques Saints distingués qu'on lui lisoit de temps en temps, produisirent en elle un grand desir de marcher sur leurs traces, & surtout d'imiter cette pureté sans tache, dont plusieurs d'entr'eux ont mérité d'être Martyrs.

(a) Cette relation est datée du 17 Octobre 1665: Elle est toute tirée d'un Mémoire qu'avoit donné le Confesseur de cette Fille. Ce sage Directeur, qu'un ami du pays m'a dit avoir été un R. P. Minime, avoit mis à la tête de son écrit ces paroles de S. Paul, 2 Corinth. 11. *Deus & Pater Domini nostri Jesu-Christi, qui est benedictus in sæcula, scit quod non mentior.* Ce que nous y ajoutons, est peu considérable, & tiré en partie d'une Lettre de M. Bosguerard, Curé de S. Nicolas de Rouen; partie d'autres piéces également certaines.

1668,
& suiv.

Cette fille ayant atteint l'âge, où les personnes de son état se mettent en condition, vint à Rouen, & fut reçue à titre de servante dans une des bonnes maisons de la ville. Elle prit en même temps pour Directeur un Religieux d'un Ordre fort austere, & d'un mérite reconnu.

Elle eut bientôt besoin de ses conseils. Jeune, bien faite, d'une taille avantageuse, d'une modestie qui suppléoit à la beauté, son maître la regarda d'un œil coupable & la sollicita au crime. Les premiers refus & les marques d'horreur dont ils avoient été accompagnés, ne l'étonnerent pas : il redoubla ses poursuites. Marie fit alors ce que doit faire en pareil cas une Vierge chrétienne ; elle eut recours à son Confesseur. Celui-ci l'obligea de sortir sur le champ d'un lieu où elle étoit dangereuse, & courroit elle-même du danger,

Elle changea donc de domicile ; mais elle n'évita un écueil que pour tomber sur un autre : elle eut le malheur de plaire à son nouveau maître, comme elle avoit plû au premier ; & il mit tout en usage pour la séduire. Touchée, & vivement touchée de ne trouver par-tout que des pièges tendus à son innocence, elle résolut de se jeter en quelque port, afin d'éviter le naufrage. Elle demanda avec instance l'habit de la Religion aux Filles de sainte Claire. Elle mit en mouvement tous ses amis pour l'obtenir. Mais leurs efforts & les siens furent inutiles. Dieu permit qu'elle fût refusée.

Dans sa douleur, elle alla trouver une veuve qui étoit tante de sa Maîtresse, & lui conta une partie de ses peines. Cette Dame qui avoit de la piété, après l'avoir beaucoup

consolée, la prit à son service: Marie se crut enfin à l'abri du danger. Elle alloit demeurer à la campagne, chez une femme d'une vertu exemplaire, & qui, pour comble de bonheur, ne se faisoit servir que par des personnes de son sexe.

Mais cet état de paix, dont elle étoit si charmée, ne dura pas. Sa Maîtresse avoit un fils qui, après avoir achevé à Paris ses études, revint sur la fin de l'année dans la maison maternelle. Il étoit dans cet âge où la piété seule peut arrêter les passions, & malheureusement il ne la connoissoit pas. Ainsi, après avoir épuisé en pure perte les promesses, les artifices, les menaces pour séduire la colombe, il forma le détestable projet d'obtenir de vive force, ce qu'il ne pouvoit obtenir autrement. Un jour que sa mere étoit absente, & que cette fille étoit seule dans une chambre haute, il y entra comme un furieux, & fond sur sa proie avec la plus noire & la plus insolente brutalité. Malgré les prodigieux efforts que fit la victime pour briser les liens qui l'environnoient, elle étoit aux abois, quand le ciel se déclara pour elle. Cette courte priere prononcée à voix haute: *O sainte Vierge, secourez-moi: ne permettez pas que votre servante soit déshonorée!* Cette priere fut un coup de tonnerre pour le scélérat. Il tremble, il palpite, il tombe par terre sans mouvement & presque sans vie. Notre vertueuse fille au contraire sent à l'instant sa foiblesse dissipée, ses forces rétablies, son courage fortifié, prend la fuite, & sort pour toujours d'un lieu qui avoit pensé être si funeste à son honneur, & peut-être à sa vie.

Elle partit par un dégel affreux. Les che-

1668,
& fuivy.

mins étoient rompus à faire trembler. Malgré cela, elle fit quatorze lieues à pied, n'ayant d'autre chaussure que celle des plus pauvres payfans. Enfin elle arriva à Rouen dans un état si triste, que son Directeur eut de la peine à la reconnoître. Après l'avoir entretenu dans le confessionnal de sa dernière aventure : *J'ai résolu, lui dit-elle, de cacher mon sexe sous des habits d'homme, puisque j'ai éprouvé le danger de me perdre, en me faisant connoître pour ce que je suis.*

Cette pensée surprit le Pere, & il la désapprouva absolument. En homme sage, & qui prévoit les suites, il lui représenta les difficultés qui pourroient survenir dans l'exécution de ce dessein; l'impossibilité où elle seroit de subsister; & enfin le scandale qui en arriveroit infailliblement, si elle venoit à être reconnue.

Mais elle répondit à son tour qu'elle avoit tout prévu; que pour l'exécution, elle avoit dès la veille acheté les habits d'un mendiant; que prétendant vivre en pauvre dans un village qu'elle connoissoit, il en coûteroit peu à la Providence pour la faire subsister; que, pour éviter l'oisiveté, elle rempliroit un chemin qui étoit très-mauvais; qu'enfin, pour sa nourriture, elle se contenteroit d'un peu de potage par jour; & qu'elle attendoit de la bonté de Dieu, qu'il inspireroit à quelqu'un de lui faire cette charité.

Quant au scandale, elle ajouta qu'elle ne craignoit rien de ce côté-là; qu'elle étoit assurée de n'être jamais reconnue pendant sa vie; que Dieu connoissoit son cœur & la pureté de ses intentions; que sainte Pélagie en avoit fait autant; & qu'elle vouloit

imiter sa pénitence & sa vie depuis sa conversion.

1668,
& suiv.

En parlant ainsi, cette vierge affligée fondoit en larmes, & son Directeur avoua depuis qu'il en fut extrêmement touché : mais comme il n'osoit prendre sur lui un changement si extraordinaire, & qui de lui-même n'est pas dans les regles, il la pria de trouver bon qu'il prît conseil, vue que l'affaire étoit assez importante pour n'être pas décidée par un seul homme.

Elle y consentit, & en conséquence son Directeur consulta le R. P. Godefroy, homme d'une capacité reconnue, & qui, après avoir fait d'une maniere édifiante les fonctions de Grand-Pénitencier à Lorette, faisoit actuellement à Rouen celle de Recteur du Noviciat des Jésuites.

Ces deux sçavans Religieux eurent ; tête à tête, une longue conférence sur cette matiere, qui, graces à Dieu, n'exerce pas souvent les Casuistes. Le Recteur, après avoir entendu le principe, les motifs, le progrès & toutes les circonstances de cette affaire, s'écria en pressant la main à celui qui le consultoit : » Mon Pere, voilà une » grande ame, il la faut laisser faire : ce » dessein est la récompense d'une vertu héroïque ; assurément Dieu en veut faire » quelque chose de grand. « Cette décision soulagea beaucoup le Confesseur, & il résolut de s'y tenir.

Quelques jours après, comme il sortoit du confessionnal, il vit entrer dans son Eglise un pauvre garçon tout défiguré, un bâton à la main, des sabots aux pieds, tel que pourroit être un pauvre convalescent qui sortiroit de l'Hôpital. Ce jeune homme alla saluer le très-

1668,
& suiv.

saint Sacrement, & y passa un temps considérable. Au sortir de l'Eglise, il regarda le Pere avec un souris qui l'étonna. Il y soupçonna du mystere ; & ayant jugé que ce pourroit bien être sa pénitente, il fit courir après. On l'atteignit sur le chemin de S. Paul.

Le premier moment ne fut pas gracieux pour elle. Sa précipitation sembloit mériter des reproches ; elle en essuya d'assez vifs. » Le moins que vous pussiez faire, lui dit » le Religieux, c'étoit d'attendre ma réponse, puisque vous sçaviez que je n'avois été au conseil que pour vous donner » une décision propre à tranquilliser votre » conscience. «

Pour adoucir son Directeur, elle répondit avec beaucoup d'humilité, que son premier dessein avoit été de ne rien faire sans avoir reçu ses derniers avis ; mais que la crainte de quelque nouvelle insulte la faisoit frémir ; que, dans sa dernière Communion, elle s'étoit sentie si vivement pressée de finir cette affaire, qu'elle en perdoit le repos ; qu'au reste, on ne devoit avoir aucune inquiétude à son sujet, puisqu'étant sous la protection de la sainte Vierge, elle étoit assurée de n'être connue qu'après sa mort.

Le Confesseur, qui vit que c'étoit une chose faite, & qui d'ailleurs en conséquence de l'entretien qu'il avoit eu avec le P. Godfroy, ne pouvoit s'y opposer, l'anima au bien & à la persévérance. Il lui donna une petite méthode de conduite ; & lui recommanda sur-tout l'exercice de l'oraison, & la fréquentation des Sacremens. A cette occasion, il eut une difficulté ; c'étoit de sçavoir comment elle se confesseroit. Mais elle avoit

1668,
& suiv.

si bien lié toutes les parties de son système, qu'il n'y avoit point de difficulté, qu'elle ne fût prête à résoudre. Elle répondit, que son dessein étoit de ne se déclarer à personne; qu'il lui suffisoit d'être connue de Dieu; qu'elle espéroit de sa miséricorde de ne commettre aucun péché qui l'obligeât à se découvrir; qu'ainsi elle se confessoit toujours dans le genre masculin: ce fut son terme, dont ce Directeur fut assez surpris. Il le fut encore plus, lorsqu'il vit cette fille qui ne sçavoit pas lire, soutenir une longue conversation sans se méprendre une seule fois sur la différence des genres. Au reste, elle fut toujours d'un secret inviolable sur ce qui regardoit son sexe, vu même qu'à l'heure de la mort elle ne voulut point se faire connoître.

Avant que de quitter son Confesseur, elle lui demanda un crucifix & une discipline. Il n'osa lui refuser cet instrument de pénitence, quoiqu'il sçût qu'elle portoit déjà une haire très-rude. Il joignit à ces deux présens une image de Notre-Dame des sept Douleurs, pour qui elle avoit une tendre dévotion.

Il ne restoit plus qu'une difficulté; c'étoit de sçavoir quel nom elle se donneroit dans le public. Le Pere, au choix duquel elle s'en rapporta, voulut qu'elle se fit appeller CLAUDE PETIT; Claude, parce que c'étoit le nom qu'il portoit lui-même, & que par là il espéroit qu'elle se souviendroit de lui dans ses prières; PETIT, afin qu'elle ne perdit jamais de vue son néant & sa bassesse. Ce charitable Directeur, après lui avoir donné sa bénédiction, l'abandonna à la grace de Dieu: Bien confus, disoit-il, de voir une

1668,
& suiv.

fille foible & naturellement délicate, le devancer dans le chemin de la vertu, & courir les risques de l'indigence & de la dernière misère, pour ne pas courir les risques de manquer à Dieu, & de perdre son âme. Cependant dans la juste crainte qu'il eut, que les rudes travaux auxquels elle se condamnoit elle-même, ne passassent ses forces; il lui donna pour dernier ordre de recourir à lui dans ses besoins. Comme il pouvoit manquer lui-même, il fit part de son secret à la respectable & vertueuse Madame de Brebion; & il en tira promesse, qu'en cas de besoin elle recevroit chez soi cette fille aussi innocente que pénitente. Peut-être aussi qu'il étoit bien aise d'avoir un témoin, qui déposât en faveur de la vérité, si, par hasard, cela devenoit nécessaire. Quoi qu'il en soit, cette Dame, dont le nom revient plus d'une fois dans notre Histoire, répondit au Père, qu'elle se prêteroit très-volontiers à cette bonne œuvre, & que puisqu'elle tâchoit de ne pas abandonner celles qui étoient dans le mauvais chemin, il étoit bien juste d'assister celles qui avoient tant d'amour pour Dieu.

Claude Petit, car c'est le nom que nous lui donnerons désormais avec le public, & nous prions le Lecteur de s'y faire; Claude alla donc se confiner dans un village. Mais il reconnut bientôt qu'il n'est ni état, ni habit qui soit à l'abri des tribulations. Il en essuya une, qui ne sera pas la première de ce genre dans l'Histoire Ecclésiastique. Une fille qui avoit eu le malheur de se laisser séduire, joignit à son premier crime celui d'en charger Claude Petit. Jamais calomnie ne fut plus aisée à confondre. L'accusé ne prit point le change. Il souffrit en paix, ou

plutôt, comme il le déclara dans la suite, ^{1668,} il souffrit avec une joie qu'il n'avoit point ^{& suiv.} encore éprouvée, cette humiliation toujours dure par elle-même, mais plus dure encore pour ceux qui font profession de vertu. Son innocence fut enfin reconnue, & vraisemblablement par l'aveu d'un des deux coupables.

Ce fut peut-être pour éviter la gloire qui couronne enfin l'humilité & la patience, que Claude changea de domicile, & se fixa à Evreux, où il loua deux petites chambres au fauxbourg Saint-Gilles. Sa modestie, sa vertu constante, son assiduité à fréquenter les Sacremens, son invincible patience dans les cruelles douleurs d'une gravelle, qu'il souffrit sans remède de peur d'être reconnu; son zèle pour l'instruction de la jeunesse, à qui il faisoit faire des lectures édifiantes: un air de douceur & de sérénité, que ses infirmités presque continuelles n'alterèrent jamais, le firent bientôt passer dans la ville pour un Saint du premier ordre, & on ne lui donna plus que le nom de Frere Claude.

Plusieurs Ecclésiastiques, & sur-tout Messieurs Postel, Chanoine de la Cathédrale, & le Roi, Confesseur des Ursulines, souhaiterent de l'avoir à leur service: mais de justes égards pour la réputation de ces vertueux Prêtres, chez qui la mort auroit pu le surprendre, l'empêcherent d'y consentir. Et quoiqu'il fit leurs commissions, comme il faisoit celles d'un grand nombre d'honnêtes gens, il fut toujours ferme à ne vouloir loger, ni même manger chez-eux.

Pour ce qui est de M. Boudon, il est vrai que le prétendu Claude entendoit & servoit volontiers la Messe, parce que ce saint Prê-

1668,
& suiv.

tre la disoit comme un Ange ; mais ce fut le seul rapport qu'il eut avec lui ; & si l'Archidiacre l'entendit quelquefois en confession , ce ne fut que très-rarement & au défaut de son Directeur ordinaire.

Sa mort fut aussi sainte que l'avoit été sa vie. Les derniers Sacremens de l'Eglise reçus avec une tendresse , une ardeur dont il y a peu d'exemples , lui furent un gage de la récompense qu'alloient recevoir ses travaux & ses combats. Ce fut dans cette occasion que les femmes qui se présentèrent pour l'ensevelir , reconnurent son sexe , & publièrent par - tout que c'étoit une fille travestie en homme. Dans un moment , ce fut la nouvelle du jour & de toute la ville. Le bruit en passa bientôt dans les lieux circonvoisins , & ce fut à la campagne que Boudon en fut informé.

Une découverte si extraordinaire n'affoiblit point la réputation de cette illustre Vierge. Les gens sages jugerent qu'il y avoit là-dessous un mystère qui s'éclairciroit avec le temps , & l'on souhaitoit qu'il plût à Dieu de le manifester. En attendant son heure , on se racontoit à l'envi ce qui avoit transpiré des vertus de cette fameuse pénitente ; sur - tout de son horreur pour l'impureté , qu'elle poursuivoit par - tout , ou par elle-même , ou par l'autorité de ceux qui étoient capables de l'arrêter ; de son zèle pour retirer du crime les personnes qui s'y étoient laissé engager ; de son attention à fournir à leur fragile vertu les secours dont elle avoit besoin pour se maintenir ; de sa générosité , soit à partager avec elles le peu qu'elle avoit pour sa subsistance , soit à leur procurer des aumônes , qu'elle acheta plus d'une fois par des rebuts humilians.

Mais, en parlant ainsi, on ne connoissoit encore qu'une partie de ses mérites. Nous en pourrions détailler d'autres, qui supposent des graces d'un ordre peu commun. Mais, dans un siècle comme celui où nous vivons, on a presque de la peine à écrire ce que Dieu n'a point de peine à opérer. Après tout, le peu que nous en avons dit, est plus que suffisant pour concilier à sa mémoire une juste vénération; & nous nous croyons en droit de répéter aujourd'hui, & d'adopter ces paroles qui terminent la relation du Curé de Saint Amand, & qu'il adressoit à M. de Maupas: » Je demanderois volontiers, Monseigneur, si ce Pere Recteur de la Compagnie de Jesus, si docte & si spirituel, n'a pas eu raison de dire de cette ame, que Dieu en vouloit faire quelque chose de grand; & si les effets n'ont pas justifié ce sentiment: car où trouve-t-on rien de médiocre dans le cours de cette vie, & dans la pratique de ces vertus? Quelle ardeur céleste pour la chasteté! Quelles flammes du saint amour, qui a paru visiblement un jour qu'elle entendoit la Messe à Rouen! Quelle patience dans une extrémité de douleur! Quelle libéralité au milieu de la disette! Quelle confiance en la bonté divine, & en la protection de la sainte Vierge! Quelle force & quelle constance de persévérer dans toutes les vertus jusqu'à la fin de sa vie, &c. «

Or ce que pensoit de cette fille si extraordinaire en tout genre, le Curé de S. Amand, c'est précisément ce qu'en pensa, lors de sa mort, toute la ville d'Evreux. Bien-loin de la regarder comme une personne qui eût joué le Public & la Religion, elle fut uni-

1668,
& suiv.

versellement estimée, comme elle méritoit de l'être. On lui fit des obseques honorables, & on érigea sur sa fosse une croix de pierre (a), pour en conserver la mémoire; & nous sçavons, pour l'avoir vu, que le nom de Frere Claude, car c'est ainsi qu'on a toujours parlé, est encore en bénédiction à Evreux.

Ce fut néanmoins à l'occasion de cette fille que l'Archidiacre fut si indignement traité, non dans Evreux même où la calomnie auroit sauté aux yeux, mais dans une partie du Royaume. On y publia avec une impudence qui tenoit de la fureur, qu'il avoit eu pour servante une personne du sexe, déguisée en homme; mais que Dieu, pour confondre l'hypocrisie du scélérat, avoit permis qu'elle fût reconnue à la mort. Le fait est au contraire que, quoiqu'il eût pu y être innocemment trompé, comme l'eussent été ceux qui lui offrirent leur maison; Dieu ne permit pas qu'il le fût; & que jamais pendant tout le temps de sa vie, sans en excepter celui de ses plus grandes infirmités, il n'eut ni valet, ni servante (b).

Ceux qui ne veulent rien approfondir, & moins encore quand il s'agit de justifier un Prêtre, firent le dernier morceau de la fable, & enflèrent le reste au gré de leur passion. Le grand Archidiacre, à qui l'on avoit déjà porté de si terribles coups, devint l'abomination de l'homme grave, & le jouet

(a) Cette croix, qui auroit dû être conservée, ne subsiste plus.

(b) C'est donc par erreur qu'on a dit le contraire dans un Mercure de 1702, quoique l'on excuse M. Boudou sur son ignorance.

de la canaille. On le chansonna sur le Pont-neuf à Paris. Son nom courut les halles avec les vaudevilles ; & ce qui touche plus un bon cœur , il se vit abandonné par des personnes à qui il avoit rendu des services signalés. Ainsi de quelque côté qu'il allât, il ne trouvoit plus que des croix.

1668,
& suiv.

A Evreux , on le *préchoit* en sa présence ; & un Religieux qui avoit la station du Carême , le traitoit en Chaire d'hypocrite, d'imposteur , de faux Prophete. A Paris , il trouvoit des satyres contre lui jusques chez les Libraires qui imprimoient ses Ouvrages. Un grand nombre de ses amis lui tournerent le dos. Il n'osoit presque voir les autres dans la crainte de les compromettre. Ainsi , comme il ne tiroit rien , ou presque rien , de son Archidiaconé , & que pour subsister il n'avoit d'autre fonds que ceux de la charité chrétienne , il se voyoit dans la plus triste situation , lorsqu'il étoit obligé de se rendre en cette ville. Il y passa une fois cinq jours de suite avec la fièvre, dans le grenier d'un pauvre tailleur ; & il fut alors réduit à une si étrange nécessité , qu'il n'avoit pour tout soulagement qu'un peu d'eau , & quelques misérables bouillons qui ne valoient guère mieux. Cet extrême besoin eût pu lui coûter la vie ; si les Filles de la Providence , qui par hasard en furent informées , ne l'eussent fait prier de prendre une chambre dans le voisinage de leur Communauté. Il l'accepta avec bien de la reconnoissance , & avec des sentimens d'une humilité si profonde , qu'en entrant chez elles il baisa le seuil de la porte , & s'écria d'une manière infiniment touchante : » Est-il donc vrai , mon Dieu , que » votre adorable Providence veuille bien

1668,
& suiv.

» encore donner un lieu de retraite à ce
» misérable pécheur , qui ne mérite que
» l'enfer , pendant que vous n'aviez pas
» vous-même , étant dans le monde , une
» pierre où reposer la tête «.

Tels furent pendant le cours de cette malheureuse affaire , ou plutôt pendant toute sa vie , les sentimens de ce grand serviteur de Dieu. Mais nous manquerois un des plus beaux traits de son portrait , si nous ne les développions avec plus d'étendue. Rien de plus touchant , de plus noble , de plus chrétien , que la maniere dont il remplit alors ses devoirs , soit par rapport à Dieu , dont la main sembloit vouloir l'écraser , soit par rapport à ceux qui , de bonne ou de mauvaise foi , le persécutoient sans égards & sans miséricorde.

Quant à ce qui regarde ses devoirs envers Dieu , son cœur qui , malgré la violence de l'orage , fut toujours inondé d'un fleuve de paix , se dévoua au service de ce grand Maître avec une fidélité , une ardeur , que le temps des grandes épreuves semble ne pas comporter. Chaque jour il célébroit les divins mystères à Evreux , où l'on n'avoit osé les lui interdire. Il faisoit ses visites d'Archidiacre avec autant de zèle que jamais. Il s'y dédommageoit par des discours vifs & enflammés de l'impuissance où on l'avoit mis de prêcher hors le temps de ses fonctions ; & quoique , eu égard aux préjugés des peuples , son auditoire fût aussi désert , qu'il avoit été nombreux quelques années auparavant , il parloit avec toute la chaleur d'un homme qui est prêt à donner son sang & sa vie pour la conversion d'une seule ame. Il faisoit à l'ordinaire , ces pieux & laborieux péleri-

nages , qui lui ont mérité tant de graces. Sur-tout il réclamoit du milieu des flots où il étoit comme enseveli , la protection de celle que l'Eglise nomme l'*Etoile de la mer*. Dans cette vue , il fit le voyage de Chartres , où cette Vierge mere est si particulièrement honorée : & ce fut-là , dit son principal Historien , que nous eûmes le bonheur de le voir pour la première fois , & d'apprendre de lui l'honneur que Dieu lui faisoit de souffrir pour sa gloire.

1668,
& suiv.

C'étoit effectivement en ces termes que Boudon parloit de ses humiliations. Sa croix étoit pour lui une source intarissable de joie , mais d'une joie si vive , si animée , qu'elle éclatoit au-dehors malgré qu'il en eût. C'est que , comme il l'avoua une fois , il avoit toujours dans l'esprit ces consolantes paroles du Sauveur : » Vous ferez heureux quand » on vous chargera de malédiction , qu'on » vous persécutera , qu'on dira fausement » toutes sortes de maux contre vous à cause » de moi. Réjouissez-vous alors , & tref- » saillez de joie ; parce que la récompense » qui vous attend dans le Ciel est grande. » Heureux donc , disoit-il encore , & bien- » heureux ceux qui souffrent ; mais plus » heureux ceux qui sont crucifiés de toutes » parts , & qui ne peuvent ni mettre le pied , » ni reposer la tête , ni appuyer leurs mains , » ni soutenir leur corps que sur la croix ; » qui sont eux-mêmes des croix vivantes , » & qui n'ont au corps , ou à l'esprit , au- » cune partie qui ne soit crucifiée. «

C'étoit en partant de ces grands principes , qui , après tout , ne sont que la substance de l'Évangile bien entendu , que Boudon , agréablement flatté de ses souffrances , s'en hu-

1668,
& suiv.

milioit devant Dieu, comme une personne naturellement modeste s'humilie à la vue d'une distinction trop marquée. » O mon Seigneur, s'écrioit-il souvent, par où ai-je mérité que vous me traitiez comme vos plus chers favoris ! Pourquoi me donnez-vous en partage la pauvreté, les mépris, la douleur ! D'où vient cet abandonnement intérieur & extérieur, qui est la portion chérie de vos premiers-nés ! «

Ce qui le touchoit le plus, & ce qui redouloit ses actions de grace, c'est que Dieu, pour le faire entrer dans ce délicieux sentier de croix & d'opprobres, étoit plus ou moins sorti des loix ordinaires de sa conduite : comme lorsqu'il avoit amené à Evreux cette fille vêtue en garçon, qui devoit donner lieu aux calomnies dont il fut noirci ; lorsqu'il avoit fermé le cœur à des gens qui lui avoient les dernières obligations ; lorsqu'il avoit si profondément endormi tous ses parens, qui faisoient à Rouen une figure distinguée, que pas un d'eux n'ouvrit la bouche en sa faveur : en sorte qu'il pouvoit dire avec le Prophète Roi : *Mes freres m'ont traité comme un inconnu, & les enfans de ma mere comme un étranger.*

A la vue de ce renversement d'ordre, qui fait éclater en plaintes des Chrétiens mal affermis, Boudon éclatoit en transports de reconnoissance. Mais cette reconnoissance ne lui suffisoit pas. Il s'étoit allumé dans son cœur un feu à qui les croix seules pouvoient servir d'aliment. Et des croix, il les comptoit pour peu de chose, lorsque, par leur pesanteur, elles n'approchoient pas de celle de son divin Maître. Point de genre d'épreuves qui ne fussent les bien venues dans

ce grand cœur. Il alloit au-devant avec respect ; il les recevoit avec honneur. » Il faut » avouer, *disoit-il*, que le comble de ma » joie feroit d'être emprisonné, chargé de » fers, faussement accusé des plus grands » crimes, condamné à la mort, exécuté sur » un gibet, au milieu d'une confusion de » peuple plus nombreux, s'il étoit possible, » que celle qui, à la mort de Jesus-Christ, » se trouva sur le Calvaire. Je sçais, *continoit-il*, que peu de personnes goûteront » ce genre de mort ; mais je sçais que mon » Maître & mon Dieu l'a goûté, & qu'il » ne se trompe point dans le goût des » choses. Je sçais que ce qu'il trouve bon » est bon, quoi qu'en pensent & qu'en » puissent dire les créatures, dont le goût » est dépravé par la corruption du péché. «

1668,
& suiv.

Cette ardeur, ou cette espece de sainte fureur qu'avoit l'Archidiacre pour les souffrances, étoit de temps en temps soutenue par des exemples bien propres à le consoler. Un homme de bien revenoit d'Angleterre, lui raconta, à Paris, qu'un grand Seigneur de ce Royaume avoit été dépouillé de tous ses biens, parce qu'il étoit Catholique, & que son château avoit été donné à un autre, parce qu'il étoit bon Anglican ; que le premier se voyant sans ressource, avoit supplié le second de le loger dans un petit coin de son ancienne maison, ce qu'il lui avoit accordé ; que réduit à n'avoir pour retraite qu'un misérable trou, & pour nourriture que du pain noir, il voyoit dans une paix profonde des gens qui ne lui étoient rien, faire tous les jours grande chere à ses dépens, & habiter un somptueux palais,

1668,
& suiv.

dont il avoit fait tous les frais , pendant qu'il couchoit dans l'ordure , & qu'il vivoit dans la misere.

» J'ai vu , *disoit cet Etranger* , j'ai vu ce
» digne Confesseur de la foi. Il me reçut
» avec bien de la charité. Il voulut même
» me traiter ; mais le pain & l'eau furent
» tous les mets du festin qu'il me fit ; & il ne
» put aller plus loin. Ce qui me ravit , c'est
» qu'il m'assura que jamais il n'avoit été si
» content. «

Ces sortes d'exemples animoient si puissamment l'homme de Dieu , qu'il ne pouvoit plus regarder ses ennemis que comme des bienfaiteurs , à qui il devoit toute sa tendresse & toute sa reconnoissance. Aussi fit-il pour eux ce qu'un bon cœur ne fait pas toujours pour des amis éprouvés. Il tendit la main à ce souple & dangereux calomniateur , qui lui avoit porté le dernier & peut-être le premier coup , ainsi que nous le verrons dans la suite. Il eut toujours une singuliere vénération pour l'Ordre de ce Déclamateur , qui l'avoit si indignement traité en Chaire ; & pour ce qui est du Prédicateur même , il n'en parla jamais qu'avec estime ; & depuis sa mort : » Je crois , *disoit-il* , que
» Dieu lui aura fait miséricorde , parce qu'il
» croyoit bien faire. «

A l'égard de M. de Maupas , qui assurément lui donna beaucoup d'exercice , on se souvient qu'au fort de ses peines , il vouloit qu'on l'honorât & qu'on en dit du bien : mais peut-être qu'on auroit peine de croire , qu'il ait pu s'acquitter de ce double devoir si pleinement & si constamment.

Il étoit à Paris chez les Dames de la Visitation du Fauxbourg Saint-Jacques , & il ne

faisoit que sortir de Chaire, lorsqu'on vint lui annoncer l'étrange mort de ce Prélat, qui avoit été à demi-brisé (a) sous les roues de son carrosse. Après les premiers momens, qui se donnent de plein droit à la douleur, ces Dames qui n'avoient pas oublié les bons offices que M. de Maupas leur avoit rendus à Rome, dans l'affaire de la canonisation de Saint François de Sales, prièrent le grand Archidiacre de leur dire un mot de ses vertus. Il le fit pendant près d'une heure; mais avec tant de zèle, tant d'effusion de cœur, que toute la Communauté en fut enchantée.

1668.
& suiv.

Mais les anciennes, & sur-tout Madame de Lamoignon, qui sçavoient ce qui s'étoit passé à Evreux entre ces deux grands hommes, & qui remarquerent que dans le cours de ce long entretien il n'échappa pas à Boudon un seul iota qui sentît la plainte, en furent si édifiées, que plus de vingt ans après, celles qui restoient encore, n'en parloient qu'avec admiration.

Mais ce ne fut point, parce que la paix étoit faite alors, que l'Archidiacre louoit M. de Maupas. Il l'avoit fait dans le temps même où une vertu ordinaire croit que le silence & la suppression des murmures sont le seul sacrifice que Dieu puisse exiger d'elle: mais il l'avoit fait avec ces traits mâles &

(a) M. de Maupas, qui aimoit à donner de l'émulation à son Clergé, venoit d'entendre le sermon d'un de ses jeunes Ecclésiastiques, lorsque ses chevaux, à une descente près d'Evreux, prirent le mors aux dents. On eut le temps de le transporter à l'Evêché, & de lui donner les Sacremens. Il y mourut le lendemain, Lundi 12 Août 1680.

1668,
& suiv.

nourris qui, de la part d'un autre, auroient annoncé un tableau d'idée, & qui heureusement ne pouvoient annoncer de la sienne qu'un pinceau fidele & chrétien. Nous allons présenter ce portrait, non pour faire contraster l'Archidiacre avec l'Évêque, mais pour faire voir aux grands que la vertu & les bonnes intentions ne les mettent point à l'abri de la surprise, & qu'ils doivent vingt fois revenir à l'examen, quand il s'agit de juger en dernier ressort un Ministre de Jesus-Christ.

Henri de Maupas du Tour, d'une des plus illustres familles du Royaume, passa le temps de sa jeunesse avec tant de piété, qu'il en ménageoit tous les momens avec une attention qui alloit jusqu'au scrupule.

A l'âge de treize ou quatorze ans, il se dépouilla de son droit d'aînesse pour entrer dans la Cléricature. Sa famille fut étonnée d'une démarche si généreuse : le public en fut édifié ; Dieu la récompensa par une de ces victoires que l'homme de chair méprise, & que la Religion sçait apprécier. Une femme, plus belle que vertueuse, tendit un piège à son innocence. Ses discours libres & passionnés la décélèrent. Le jeune Maupas en eut horreur. Il reçut ses premières avances, de manière à la dispenser d'en faire de nouvelles. Engagé par un emploi honorable (a) à suivre la Cour, il sçut y vivre comme il eût fait dans un cloître. Malgré cela il fut cruellement déchiré par un libelle qu'on lui mit en main. Il s'en vengea sur l'heure, mais

(a) Il étoit premier Aumônier de la Reine Anne d'Autriche.

comme

comme se vengent les Saints : au moment même il alla offrir pour son calomniateur la victime de paix & de propitiation.

1668,
& suiv.

Nourri du lait & des maximes de S. Vincent de Paul, dont il fit le panégyrique funebre, sa foi étoit si pure, qu'il fut toujours l'intrépide défenseur de toutes les vérités catholiques. Si les Novateurs réussirent à l'aliéner de son Archidiacre, ce ne fut qu'à la faveur d'un masque, sous lequel il étoit impossible de les reconnoître.

Son amour pour Dieu étoit si ardent, qu'il étoit toujours prêt à mourir pour son service ; & sur la fin de ses jours, quoique d'un âge déjà fort avancé, lorsqu'il entendoit jurer son saint nom, il faisoit arrêter son équipage, & fondant sur le blasphémateur, il le reprenoit avec tant de force, & tout-à-la-fois tant de bonté, que chargé de confusion, l'impie se jettoit à ses pieds, & le conjuroit humblement de lui pardonner sa faute.

Sa tendresse pour la sainte Vierge étoit aussi vive qu'elle étoit lumineuse. Il avoit mis sous sa protection son Diocèse, sa famille, sa personne, son salut. Il se déclaroit publiquement l'ennemi des ennemis de cette Reine des Anges. Il ne pouvoit souffrir ceux qui affoiblissoient son culte. Il parloit dignement de sa gloire & de ses grandeurs ; & quoiqu'on ait dit de lui, que de son temps il n'y avoit personne qui prêchât d'une façon plus naturelle, plus profonde, plus touchante, il se surpassoit, quand il étoit question de la Mere de Dieu.

Son affection pour les pauvres étoit si grande, qu'il alloit les chercher dans les hôpitaux, dans les cabanes, dans les champs,

H

1668,
& suiv.

pour les instruire. Il se faisoit honneur de leur apprendre à faire le signe de la croix, à réciter leurs prieres, à connoître le Seigneur Jesus, & les mysteres de sa Religion. Dans les villages de son Diocese, il assembloit au son de la cloche les habitans du lieu. Il interrogeoit lui-même les enfans, pour voir si le Pasteur faisoit son devoir, & s'il avoit soin de fournir à la jeunesse le lait dont elle a besoin. En voyage, dès qu'il étoit descendu en quelque hôtellerie, il se faisoit amener & les enfans & les pauvres pour les catéchiser. Tous les soirs Boudon, devant & après les brouilleries dont nous avons parlé, faisoit par son ordre un discours de piété à ses domestiques.

Une de ses maximes étoit que l'orgueil n'a jamais fait que des démons. Pour l'éviter, il refusa humblement l'Archevêché de Toulouse. La Reine, qui l'avoit toujours regardé comme un sujet fidele, informée de son mérite, voulut l'avoir pour Pere, & le traita comme tel. Ces distinctions ne l'enflèrent point. L'idée de son néant lui fut toujours présente.

Ses voyages n'ôtoient rien ni à sa piété, ni à la piété de ceux qui avoient le bonheur de l'accompagner. Son carrosse étoit une espece de temple mobile, où l'on immoloit sans cesse à Dieu des sacrifices de louanges.

Evêque du Puy-en-Velai, il avoit travaillé avec une application infatigable, soit par ses visites & ses Synodes, soit par ses Missions & ses Séminaires, à arracher de la vigne du Pere de famille les épines qui la défiguroient. Evêque d'Evreux, il travailla avec la même ardeur à défricher un champ

d'autant plus précieux, que le fonds en étoit admirable. Il mit la réforme dans les Abbayes : il établit des Missions & des Conférences ; il distribua aux petits & aux grands une nourriture proportionnée ; il partagea ses revenus avec l'indigent, & par sa dernière volonté il fit les pauvres ses légataires universels : ainsi quelque prompt qu'ait été sa mort, on a lieu de croire qu'elle ne fut pas imprévue.

1668,
& suiv.

Tel est en racourci le portrait de M. de Maupas ; & c'est en grande partie à son Archidiacre que nous le devons. On a peine à n'y pas voir qu'il ait honoré ce saint Prêtre d'une amitié constante : mais tant qu'il y aura des hommes sur la terre, il y aura des méprises ; & jusqu'à la fin des siècles, il se trouvera des Constantins qui, séduits par la faction Eusébiennne, croiront honorer Dieu en persécutant les Athanases. Heureux encore ces persécuteurs forcés, quand, à l'exemple de M. d'Evreux, ils découvrent enfin le piège qu'on leur avoit tendu, & qu'ils reviennent entièrement de leurs préventions.

Après tout, il n'étoit pas de l'ordre de la Providence qu'un Prélat, d'ailleurs si respectable, ne reconnût jamais la vérité. Il y eut même toujours en lui, après les premiers feux, une sorte d'incertitude, & un fond d'inclination, qui le dispoient peu-à-peu à se déclarer en faveur de l'innocence. La vue de l'Archidiacre toujours semblable à lui-même ; sa patience invincible, son zèle infatigable, son attention à ne dire que du bien de ses ennemis les plus déclarés, sa modestie, cet air de paix, que les passions ne connoissent pas, & qu'elles donnent

1675,
& suiv.

1675,
& suiv.

encore moins ; tout cela faisoit sur le cœur de M. de Maupas une impression qui le mettoit aux prises avec lui-même , & qui le forçoit de revenir au jugement. *Je ne sçais*, disoit-il quelquefois à M. Boudon , qui s'adressoit à lui avec une parfaite confiance , quand les affaires de Dieu le demandoient , *je ne sçais comment je vous ai fait de la peine : car au fond , je vous aime , & je vous estime. Mon Archidiacre* , disoit - il dans une autre occasion , *c'est un Ange , c'est un Archange.*

Cependant comme cet Ange avoit été proscrit dans un nombreux conseil , où l'Evêque d'Evreux ne sçavoit point encore que l'iniquité & l'artifice eussent beaucoup plus présidé , qu'il n'y avoit présidé lui-même ; il y a toute apparence que les choses n'auroient pas changé de face , si Dieu n'eut fait entendre sa voix. Elle éclata enfin , & ce fut par l'organe de deux Ecclésiastiques aussi différens de mœurs , qu'ils l'étoient de sentimens.

Le premier étoit un homme d'une probité antique , d'une droiture à toute épreuve. Celui-ci , après avoir examiné à fond l'affaire du grand Archidiacre & l'avoir suivie dans toutes ses branches , démontra au Prélat que de toutes les accusations intentées contre Boudon , il n'y en avoit pas une qui ne fût le fruit de l'envie & de l'imposture. M. de Maupas , semblable à un homme qu'un bruit auquel il n'est pas fait , tire tout-à-coup d'un profond sommeil , mande sur le champ ce vertueux persécuté. Il le force de rompre le silence , que le desir des humiliations & la malice de ses ennemis lui avoient imposé. Il l'entend article par article. Chaque circonstance éclaircie devient une preuve de

son innocence. Les doutes formés contre lui, s'évanouissent. On le plaint moins d'avoir souffert, qu'on ne se plaint soi-même d'avoir été trompé jusqu'à le faire souffrir : & Dieu qui veut fermer jusqu'à l'ombre du retour, permet que son plus violent accusateur devienne son plus sûr Apologiste.

1675,
& suiv.

Nous avons dit ci-dessus qu'entre tous les ennemis de l'Archidiacre, il y en avoit un dont les coups étoient d'autant plus dangereux, qu'ils partoient d'une main plus mesurée. Or il arriva par un de ces terribles jugemens de Dieu, que saint Augustin ne laisse pas de regarder comme des traits de miséricorde, que cet homme si grave, si important, si accoutumé à être l'oracle de son Evêque, fit une de ces chûtes épouvantables qui ne se pardonnent point ; & que cette chûte lui fut reprochée publiquement par la personne qu'il avoit séduite, ou peut-être par qui il s'étoit laissé corrompre. Dans le trouble énorme, dans la confusion que cause un coup si affommant, ce malheureux se souvint des maux qu'il avoit faits au grand Archidiacre. Les bons exemples que lui avoit donnés ce saint Prêtre, la soumission, la joie même avec laquelle il avoit supporté ses peines, lui revinrent dans l'esprit. Il crut qu'il trouveroit dans les entrailles de sa charité de quoi calmer les remords qui le déchiroient. Il alla le trouver, il s'humilia autant devant lui, qu'il avoit voulu l'humilier devant les hommes. Il s'offrit de rétracter par un désaveu public les calomnies qu'il avoit avancées contre lui. Et sur ce que Boudon, bien éloigné d'accabler un homme qui l'étoit déjà assez, le lui défendit, il sçut le faire sans l'offenser.

H iij

1675,
& suiv.

Il se mit sous sa conduite. Il lui ouvrit dans le sacré Tribunal son cœur & ses plaies. Il ajouta de nouvelles pénitences à celles qui lui étoient imposées. Emplois, Bénéfices, Compagnies, il quitta tout pour vivre presqu'aussi pauvre que l'étoit son Directeur. Il mourut enfin entre ses bras, plus rempli de tendresse pour lui par la vertu du Sauveur, qu'il ne l'avoit été de fiel & d'aversión par le mouvement de l'ennemi du salut.

C'est ainsi que Dieu justifia son serviteur. Tous les gens de bien prirent part à son triomphe : & ce fut avec un véritable plaisir, que ceux qui aimoient la Religion, le virent, comme avant sa disgrâce, exercer son zele & dans l'administration de la Pénitence, & dans toutes les Chaires du Diocèse. Son Evêque ne se contenta pas de lui rendre ses premiers pouvoirs ; il crut devoir le dédommager de ses peines, en lui donnant des marques authentiques d'estime & d'affection. Il honora de sa présence plusieurs de ses prédications ; & il voulut que tant qu'il demeureroit à Evreux, il n'eût point d'autre table que la sienne.

Cette réconciliation, dans un temps où le grand Archidiacre s'y attendoit le moins, produisit dans son cœur deux sentimens tout-à-fait opposés, la joie & la tristesse. Dévoué & très-parfaitement dévoué à son Evêque, il se réjouit en Dieu de voir la fin d'une affaire qui faisoit tort à ce Prélat dans l'esprit de bien d'honnêtes gens. Altéré de la soif de souffrir, il s'affligea de se voir trouvé trop foible pour porter la croix jusqu'à la fin. Cependant il adora la main qui le relevoit de l'opprobre, comme il avoit

adoré celle qui l'écrasoit. Dans son premier état, il invita ses amis à le féliciter du bonheur qu'il avoit de verser des larmes : dans le second, il les supplia de remercier Dieu de ce qu'il avoit daigné en tarir la source : très-disposé à en répandre de nouvelles, si c'étoit sa sainte volonté.

1671,
& suiv.

Cette réconciliation, dont le bruit se répandit peu-à-peu jusqu'aux extrémités du Royaume (a) mit ses ennemis en fureur. Leur dépit augmenta, quand ils virent que la calomnie n'avoit plus d'accès auprès du Prélat, & que les mesures qu'ils avoient prises, pour achever de le perdre ou du moins pour le dégoûter de son emploi, ne leur laissoient que la confusion d'un projet également odieux & frivole. Malgré leur indigne manœuvre, tout plia sous l'autorité légitime : Boudon, dans ses visites, fut reçu par-tout avec le respect qui lui étoit dû. Et depuis ce temps jusqu'à sa mort, si l'on en excepte quelques-uns de ces vieux pécheurs, dont la conversion se met au nombre des miracles, le serviteur de Dieu n'eut plus qu'à se louer & des Brebis & des Pasteurs.

1682,
& suiv.

Ce retour inattendu fut un nouveau sujet de chagrin pour ceux qui avoient conjuré sa perte. Mais ce ne fut pas la dernière mortification qu'ils eurent à dévorer. Malgré tous leurs efforts, Jacques Potier de Novion, qui succéda à M. de Maupas en 1682 (b), eut

(a) M. Boudon travailla avec son succès ordinaire à Bordeaux en 1679. Ses Lettres d'Approbation lui donnent un titre qui ne paroît pas de style : *Henricus miseratione divinâ, &c. Venerabili Magistro Boudon, &c. die 25 Junii 1679.*

(b) Et non pas en 1680, comme le dit M. Rouault,

1682,
& suiv.

pour l'Archidiacre les mêmes attentions qu'avoit eu pour lui son illustre prédécesseur ; & quelque temps après, l'Allemagne lui donna une marque d'estime, qui les mit au désespoir.

La Duchesse de Baviere, qu'il avoit autrefois dirigée, lorsqu'étant encore Mademoiselle de Bouillon, elle faisoit son séjour à Evreux, se trouva, dans le sein de la gloire & des grandeurs, éprouvée par quelques-unes de ces peines intérieures, qui livrent une ame affligée au trouble & à la perplexité. Incertaine si elle marchoit dans les voies de Dieu, ou dans une route d'illusion, elle eut recours aux plus célèbres Directeurs qui fussent dans ses terres. Le succès ne répondit ni à ses desirs, ni à ses espérances. Son état fut une énigme, dont les Sages du pays ne trouverent point la clef. Il lui falloit un Daniel ; ce fut à Evreux & dans la personne de Boudon qu'elle le chercha. Comme deux ou trois entretiens, dont l'un peut suppléer à l'autre, font aisément ce que vingt Lettres ne pourroient faire, son Altesse crut que la présence de l'Archidiacre lui étoit absolument nécessaire. Pour l'obtenir à coup sûr, elle lui dépêcha quelques-uns de ses Officiers, avec ordre de ne point revenir, qu'ils ne lui eussent fait promettre qu'il les suivroit bientôt après.

Curé de S. Pair. Louis-Joseph-Adeymar de Grignan, qui ne prit jamais de possession de l'Evêché d'Evreux, à cause des brouilleries qui étoient entre la Cour de Rome & celle de France, fut nommé au Siege de Carcassonne en 1682, & Jacques de Novion ne fut nommé qu'après à celui d'Evreux. *Voyez l'Histoire du Comté d'Evreux, p. 406.*

Boudon qui sçavoit que les Souverains méritent d'autant plus d'égards, que lorsqu'ils goûtent en paix combien le Seigneur est doux à ceux qui le servent, ils ont une grace singulière à le faire goûter au nombreux cortège qui les environne : Boudon crut devoir se prêter aux desirs d'une vertueuse Princesse, qui ne cherchoit que Dieu. Mais plus l'affaire étoit importante, plus il crut aussi s'y devoir préparer par des prières extraordinaires. Il la recommanda selon sa coutume, mais sans rien spécifier, à ce petit troupeau de pieux amis, qu'une vertu constante mettoit en état de tout demander, & de tout obtenir. Cependant quelques précautions qu'il eût prises, pour dérober aux yeux mal intentionnés le terme & le dessein de son voyage ; l'un & l'autre ne tarderent pas à transpirer. Ce fut un coup terrible pour ceux qui ne pensoient qu'à le dégrader dans tous les esprits & dans tous les cœurs. Leur indignation s'exhala en murmures, & presque en imprécations. Ils auroient voulu qu'on leur donnât la préférence, & l'on ne s'avisait pas même de penser à eux.

1682,
& suiv.

Pour ce qui est du grand Archidiacre, ce n'étoit ni sur ses talens, ni sur ses lumières qu'il comptoit ; c'étoit uniquement sur la miséricorde de Dieu, & jamais il ne parla de lui dans des termes plus humbles, que dans ce temps où l'Allemagne lui donnoit des preuves si marquées d'estime & de confiance. Ce fut dans ces sentimens qu'il se mit en marche. Nous le suivrons pas à pas dans sa course. Dans les voyages, comme à la maison, l'Archidiacre d'Evreux est toujours l'homme de Dieu seul, toujours édifiant.

H v.

1682,
& suiv.

Les premiers jours de sa route ne furent pas heureux. En sortant de Paris, d'où il devoit se rendre à Metz, il lui survint au doigt une espece de panaris si violent, qu'il n'avoit pas un moment de repos. La patience & un remede innocent firent en trois jours ce que n'avoit pu faire un homme du métier, qui avoit inutilement tâché d'adoucir son mal.

A Metz, il fut reçu avec toutes les marques possibles d'affection, & par un Conseiller du Parlement de cette ville, & par l'Evêque auquel il rendit ses devoirs, comme il avoit coutume de faire en semblables occasions. Il n'y eut aucun genre de pouvoirs ecclésiastiques, que ce Prélat ne lui confiât très-volontiers. Boudon, qui sçavoit parfaitement que les personnes consacrées à Dieu doivent être beaucoup plus cultivées que les autres; & qui ne sçavoit que trop, qu'en fait de direction elles manquent souvent de bien des secours, qu'on ne peut regarder comme superflus, visita à Metz, selon sa pratique ordinaire, plusieurs Communautés Religieuses, & les entretint de la perfection à laquelle elles sont obligées de tendre par les engagements de leur état.

Les Filles de Saint Dominique, à qui la lecture de ses premiers Ouvrages avoit inspiré une grande vénération pour lui, le trouverent dans la conversation tel qu'elles l'avoient trouvé dans ses livres, plein de feu pour les intérêts de Dieu, pour la gloire de sa sainte Mere, pour la pratique littérale des observances régulières.

Mais il faut avouer qu'elles firent avec lui un échange de biens spirituels, où il crut gagner beaucoup. Comme elles sçavoient

qu'il se nommoit Henri , & qu'elles ont le bonheur de posséder dans leur maison le chef de ce saint Empereur , aussi-bien que celui de son épouse , elles lui firent voir l'un & l'autre. Plus content que s'il eût trouvé tous les trésors de l'Inde , Boudon contempla avec une respectueuse avidité ces précieuses reliques. Après les avoir profondément honorées , il prit & tint long-temps entre ses mains le chef de son glorieux Patron. Il croyoit encore y appercevoir ce Prince , si continent , qu'il aima mieux vivre & mourir vierge , que mourir pere des Empereurs ; si dévoué au culte de la Mere de Dieu , qu'à Rome il passoit les nuits entieres dans l'Eglise de Sainte Marie Majeure ; si éminemment Chrétien , qu'il l'emportoit plus sur le reste de ses sujets par l'étendue de ses vertus , que par l'éclat de sa Couronne. Ces sentimens eussent mené l'Archidiacre bien loin , si la bienséance n'en avoit arrêté le cours. Cependant dès-lors il augura bien du succès de son voyage ; il crut qu'un Prince , qui avoit été Duc de Baviere avant que d'être Empereur , daigneroit favoriser un Prêtre , qui ne parcouroit une portion de l'Europe , que pour travailler à la Cour d'un de ses successeurs.

Il fit à Nanci , où il passa le saint jour de la Pentecôte , quelque chose de plus qu'il n'avoit fait à Metz. Entraîné par l'exemple d'une multitude de fideles , qui alloient en pèlerinage à un quart de lieue de la ville , il les suivit jusqu'à la Chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours , que la piété de Stanislas , Roi de Pologne & Duc de Lorraine , a de nos jours rendue si magnifique. Il y célébra les saints Mysteres avec ces sentimens

H vj

1682,
& suiv.

1682,
& suiv.

de religion & de ferveur, qui lui concilioient la vénération de ceux-mêmes à qui il étoit inconnu. Il passa l'après-midi chez les Dames du Refuge ; & ce qui fut un bonheur que le public a partagé avec elles, il s'y engagea à écrire la vie de leur illustre Fondatrice, Marie de Ranfain, si connue dans le monde sous le nom d'Elisabeth de la Croix. Quoique les réflexions qui la coupent sans cesse, ne soient pas du goût de ceux qui ne cherchent dans une Histoire que de quoi s'amuser, on ne peut nier qu'elle n'ait fait des biens considérables. Les premières Dames de la Cour, les Princesses mêmes y trouverent des regles de conduite & un grand modele de perfection. Nous en donnerons un précis dans la suite.

A Strasbourg, le grand Archidiacre logea chez les RR. PP. Jésuites, qui le reçurent avec joie. Ce fut charité & justice : il eût été difficile de trouver un homme plus attaché à leur Compagnie, plus reconnoissant de la sainte éducation qu'il en avoit reçue. Comme il n'y avoit qu'un an que cette ville étoit sous la domination du Roi (a), & que

(a) Strasbourg se rendit au Roi le 30 Septembre 1681. Ce Prince n'y fit son entrée que le 30 Octobre. Cela me feroit croire qu'il faut reculer le voyage de M. Boudon jusqu'en 1683. Il est vrai qu'à ce compte il y avoit plus d'un an que la ville appartenoit à la France ; mais il n'y avoit tout-au-plus qu'un an que les Catholiques y travailloient. La Cathédrale étoit depuis cent cinquante-deux ans aux Luthériens... Je remarque, après coup, que M. Boudon étoit à Toul, & qu'il y fut approuvé le 20 Mai 1682. Mais les voyages ne lui coûtoient pas. Son approbation porte : *Cujus eruditio & pietas nobis jam diu notæ sunt. Jacobus Episcopus & Comes Tullensis.*

les erreurs de Luther qui y avoient régnées pendant plus d'un siècle, commençoient déjà à s'y affoiblir, Boudon crut devoir informer ses amis de l'état où se trouvoient les choses, quand il y arriva.

1682,
& suiv.

Sa lettre porte en substance, que la Cathédrale, qui est une grande & magnifique Eglise, a été rendue aux Catholiques ses anciens maîtres, par les ordres de Louis le Grand, toujours victorieux, toujours zélé protecteur de la Religion; que chaque Dimanche on fait dans cette auguste Basilique deux sermons, l'un en François, l'autre en Allemand; que les Luthériens, à qui l'on avoit fait croire que l'Eglise Romaine enseigne les plus monstrueuses erreurs, sont surpris d'apprendre combien nous en sommes éloignés; qu'il s'en convertit tous les jours; que ce n'est pas le peuple seul qui ouvre les yeux à la lumière, mais des Ministres, des Capitaines, des Commandans, des villages entiers; & que ce qui est plus frappant encore, *c'est que plusieurs, tant Officiers que Soldats, changent de mœurs en changeant de Religion, & se convertissent en toutes manières.*

Un spectacle si beau, si touchant pour un cœur fait comme celui du grand Archidiaque, l'eût occupé plus long-temps, si un carrosse qui l'attendoit de la part de leurs Alteſſes Séréniffimes, ne l'avoit obligé de précipiter son départ. Il se mit en marche, après s'être muni du Pain des forts. Ce fut une heureuse précaution; bientôt après il se trouva dans un pays tout hérétique, où il eut la douleur de ne pouvoir plus célébrer les divins Myſteres.

1682,
& suiv.

Il arriva à Ulm la veille de la Fête-Dieu. Comme cette ville ne lui offrit d'abord que des Luthériens, dont en effet la Religion y domine, il fut vivement affligé dans la pensée qu'il ne pourroit le lendemain ni dire, ni entendre la Messe. Mais on^e lui apprit bientôt que la Providence, qui a conservé en Angleterre une Communauté de Filles qui, depuis Henri VIII, font hautement profession de la vraie foi, avoit conservé à Ulm un Monastere de Religieuses, dont l'Eglise est dédiée à Dieu sous l'invocation de Saint Michel & de tous les Anges. Une si bonne nouvelle le consola sensiblement. Dès le soir, il rendit visite au Supérieur de cette maison, & le pria d'agréer qu'il célébrât le lendemain dans son Eglise. Il le fit de grand matin; & ce même jour il entra dans un pays tout Catholique. Enfin il arriva heureusement dans le Diocèse d'Ausbourg: leurs Alteffes Sérénissimes, qui ont à Dyckheim un magnifique Palais, l'y attendoient avec une sainte impatience.

On ne peut dire avec quelles marques d'affection & d'honneur il fut reçu du Prince, de la Princesse, & à leur exemple de toute la Cour. Le Duc Maximilien qui aimoit tendrement son épouse, & qui avoit une estime singuliere pour les bons Ecclésiastiques, ne scavoit comment reconnoître les peines que le grand Archidiacre, naturellement infirme, avoit prises de venir des extrémités d'un Royaume étranger, pour rendre la paix à une ame affligée, & pour sanctifier sa famille par ses prieres, par ses discours & par son exemple.

Comme Boudon nous a lui-même tracé le portrait de ce Prince, & de son auguste

épouse , ce n'est pas sortir de notre objet , que de dépeindre l'un & l'autre d'après lui. S'il sçut bien supprimer les défauts du prochain , il sçut aussi-bien ne lui point prêter des vertus qu'il n'avoit pas. D'ailleurs on est toujours consolé , quand on voit les Grands de la terre ne monter sur le trône que pour y faire asseoir la Religion à côté d'eux. Voici donc ce que l'Archidiacre nous a appris du Duc & de la Duchesse de Baviere.

1682.
& suiv.

Le Prince Maximilien , frere de l'Electeur de Baviere , étoit un homme d'un rare mérite , d'un esprit étendu , d'un jugement solide. Il joignoit à toutes les qualités qu'on peut souhaiter dans une personne de son rang , une autre qualité qui ne s'y trouve pas toujours , la religion & la piété. Dieu l'en récompensa en lui donnant pour épouse Mauricette - Fébronie de Bouillon , que le grand Archidiacre avoit formée à la plus sublime vertu dès son enfance. Elle n'avoit que seize ans , lorsqu'elle épousa Maximilien ; mais dans cet âge où le luxe & la mollesse en endorment tant d'autres qui ne la valent pas , elle avoit déjà toute la maturité d'une heureuse vieillesse. Une des premières actions qu'elle fit en arrivant en Baviere , fut d'aller de Munick à Oeting , lieu célèbre par sa dévotion à la très-sainte Vierge , afin de mettre son époux , sa personne , ses vassaux & ses biens sous la protection de la Mere de Dieu. Le voyage est de vingt lieues , & elle le fit à pied.

La Cour de Munick étoit si bien réglée , que Boudon ne l'appelloit que *la Cour sainte*. On l'eût prise pour une de ces grandes & vastes Communautés , où la priere , la table , le service divin & tout le reste a ses heures

1682,
& suiv.

réglées. Le Prince avoit fait bâtir dans l'Eglise Paroissiale de Dirkeim une Chapelle en l'honneur du saint Evêque Rennon, Patron & Protecteur de la Baviere. La Duchesse, à son retour d'un pèlerinage à Notre-Dame de Lorette, en fit construire une autre assez près du château, sur le modele de celle qu'elle venoit de visiter. Les Peres Capucins qui, en ce lieu, sont chargés du soin de l'instruction du peuple de la campagne, le furent aussi du soin de desservir la nouvelle Lorette; & chaque jour on y récitoit les Litanies de la Vierge.

L'Eglise Paroissiale érigée sous le titre de l'Immaculée Conception, a sept beaux autels où l'on gagne les indulgences des stations de Rome. Cette Basilique est magnifiquement ornée. Quand leurs Alteffes sont à Dirkeim, elles assistent régulièrement avec leur nombreuse Cour à tout l'Office, depuis les premières jusqu'aux secondes Vêpres, qui sont suivies de la récitation du Chapelet. Le banc du Duc & de la Duchesse est dans la nef & hors du chœur, qui de regle n'appartient qu'aux Ministres de l'autel. On y chante les Dimanches un Cantique spirituel en Allemand; après quoi, l'un des quatre Prédicateurs de la Cour monte en chaire & fait le sermon. Ce discours est suivi d'une Messe chantée en musique: mais cette Messe ne suffisoit pas à la ferveur de leurs Alteffes, elles en entendoient encore plusieurs autres.

Boudon, qui n'étoit pas homme à rien perdre d'une matiere aussi conforme à son goût, parle encore & du Chapelet, qui se dit avec une dévotion que l'on admire jusques dans les enfans; & du grand nombre de bougies que le peuple fait brûler pendant

la Messe , par respect pour nos Mysteres ; & de la piété avec laquelle il s'approche de la sainte Table ; piété si touchante qu'il en fut attendri jusqu'aux larmes. *Et voilà* , dit-il , en réfléchissant sur tant de biens , *voilà ce que produit le bon exemple des Grands.*

1682,
& suiv.

Parmi tant de sujets de consolation , le grand Archidiacre eut toujours une secrète empreinte de tristesse. Mais quel chagrin pouvoit avoir un homme , qui étoit aussi honoré en Allemagne , qu'il avoit été indignement traité en France ? Point d'autre , que celui de ne trouver sur sa route , au lieu de ces croix qui lui étoient si cheres , que des preuves constantes d'affection & d'estime : car en ce genre chaque jour sembloit enchérir sur le jour d'aparavant. Et lorsqu'à la priere de leurs Alteſſes Séréniffimes on l'eut entendu prêcher , ou , comme il disoit lui-même , *crier au divin amour* , il n'y eut ni Princes , ni Seigneurs , ni aucun de ceux qui sçavoient assez de François pour le suivre , qui ne le regardât comme un homme extraordinaire. Et quels biens n'eût-il pas fait en dirigeant une Cour vertueuse , lui qui avoit gagné à Dieu tant de personnes , qui n'avoient ni penchant , ni goût pour la vertu ?

Mais il fallut se borner à la pieuse Duchesse , qui avoit été le motif de son voyage. En arrivant en Baviere , elle s'étoit mise sous la conduite d'un Religieux très-vertueux & très-éclairé. Mais Dieu , qui la dispoſoit à ce haut degré de perfection où elle est depuis parvenue , la fit passer par ces voies obscures & nébuleuses , qui ne semblent faites que pour les grandes ames. Son Directeur perdit terre. Ces routes d'épreuves , de délaisse-

1682,
& suiv.

mens intérieurs , furent pour lui un pays dont il ne connoissoit point assez la carte. Ce que la Princesse lui disoit de Boudon , & de la maniere dont il l'avoit conduite dans des états assez semblables , lui donna une juste idée de ce grand serviteur de Dieu : & ne doutant pas qu'il ne dût profiter de ses lumieres , aussi-bien que son illustre Pénitente , il fut le premier à lui conseiller de le faire venir auprès d'elle. Elle le fit , & s'en trouva bien. Nous l'avons dit plus d'une fois , & rien n'est plus vrai , l'Archidiacre connoissoit si bien les différens états par où Dieu fait passer ses Elus , qu'un mot ou deux de leur part lui faisoient comprendre ce qu'ils ne comprenoient pas eux-mêmes.

La Duchesse l'éprouva , comme bien d'autres l'avoient éprouvé ! Elle lui développa toutes ses peines , quelquefois en particulier , & souvent en présence de son Confesseur. Boudon en discourut en homme qui a des lumieres supérieures. - Il fut à-la-fois & le Directeur du Directeur même , & de celle qui étoit sous sa conduite. Il leur donna des regles si sûres , que pour bien faire , chacun de son côté , ils n'avoient l'un & l'autre qu'à les suivre.

Il encouragea beaucoup la Princesse à marcher à grands pas , comme elle avoit fait jusqu'alors , dans les sentiers de la vérité & de la justice. Il lui donna tous les avis dont elle avoit besoin , pour faire un saint usage , des épreuves par lesquelles il plaisoit à Dieu de l'exercer. Il lui recommanda sur-tout la confiance en la divine bonté , la fidélité aux mouvemens de la grace , l'humilité profonde au milieu de toutes ses grandeurs , le saint exercice de l'oraison , & le fréquent usage

des Sacremens. Il régla ses pratiques de dévotion, ses devoirs envers le Prince son époux, ses obligations à l'égard de ses sujets, Il l'exhorta à entretenir le bon ordre dans son domestique ; à inspirer l'esprit de piété à ses Dames d'honneur ; à n'en souffrir point qui ne fussent dans les règles de la plus sévère modestie. En un mot, il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit contribuer au vrai bonheur de la Duchesse & de toute sa Cour.

1682,
& suiv.

Ces avis furent reçus, comme l'eussent été ceux d'un Ange, avec toute la soumission possible. Mais plus ils étoient proportionnés aux besoins de la vertueuse Princesse, plus elle sentit le vuide que devoit causer chez elle le départ du grand Archidiacre. Elle trouvoit en lui un homme qui entendoit parfaitement son état, qui pouvoit prévenir ses chûtes, & l'en relever, éclaircir ses doutes, la soutenir, la fortifier dans ses peines : l'idée de son absence l'effrayoit. Pour remédier à ce mal, autant que la distance des lieux le pouvoit permettre, elle le pria instamment de vouloir bien continuer à lui rendre par Lettres les mêmes offices de charité, qu'il lui avoit rendus de vive voix : en l'assurant que de son côté elle suivroit ses avis comme un enfant docile suit les sages leçons de son pere. Boudon y consentit volontiers ; & depuis ce voyage jusqu'à sa mort, qui ne précéda que de quatre ans celle de la Duchesse (a), il l'aida de ses conseils avec autant d'application que de lumieres.

Dans les divers entretiens qu'eut son Altesse avec l'homme de Dieu, elle s'informa

(a) Elle mourut sans postérité le 20 Juin 1706.

1682,
& suiv.

avec bien de la bonté de la maniere dont il vivoit à Eyreux. Son extrême pauvreté l'édifia ; mais elle y trouva du trop. Une vie si dénuée des biens temporels lui parut ne quadrer pas tout-à-fait bien avec la dignité de grand Archidiacre , & les fatigues qui y sont attachées. Elle crut qu'un carrosse modeste n'iroit pas mal , sur-tout à un homme qui commençoit à n'être plus jeune , & que ses travaux joints à la foiblesse de son tempérament , avoient déjà épuisé. Ainsi elle le pria d'accepter un petit équipage , s'engageant , & au-delà , à fournir à toute la dépense qu'il faudroit faire pour l'entretenir.

Le saint Prêtre la remercia très-humblement de l'offre qu'elle daignoit lui faire : & de peur qu'elle ne revînt à la charge , il lui représenta tout simplement qu'il avoit fait vœu de pauvreté ; que jusqu'ici il s'étoit reposé de ses besoins sur la Providence , & qu'elle ne lui avoit jamais manqué ; qu'enfin il ne croyoit ni devoir être infidèle à Dieu , ni qu'il lui fût permis de sortir de l'état qu'il avoit embrassé.

Il fallut céder à des sentimens si beaux , à des raisons si pressantes. Ainsi la Duchesse n'insista plus. Seulement , & peut-être pour avoir plus long-temps le bonheur de posséder l'Archidiacre , elle voulut le conduire à Munich. Mais cet homme qui étoit mort au monde , n'y passa que trois jours : & de ces trois jours il n'y eut pas une minute qui fût donnée à la curiosité. Il ne voulut voir ni les appartemens du superbe palais où il étoit logé , ni les jardins qui n'en font pas le dernier ornement , ni même la bibliotheque , ni moins encore les raretés qui se trouvent dans la ville. En récompense , il visita une

bonne partie des Sanctuaires qui pouvoient nourrir sa piété. De ce nombre furent la Chapelle Electorale, qui possède quarante-six corps saints, sans parler d'une main du saint Précurseur, & d'une autre de saint Jean-Chrysoftôme ; la Chapelle du Duc, qui se glorifie d'avoir dix-neuf chefs de cette prodigieuse foule de Vierges, qui, à la suite de sainte Ursule, joignirent la couronne du martyre aux palmes de la virginité ; & enfin l'Eglise Cathédrale, dont les Chanoines font tous les Samedis libres l'Office de l'immaculée Conception. Notre Voyageur remarque au sujet de cet Office, que le sentiment qui soustrait au péché d'origine la Mere de Dieu, est *fermement cru, & soutenu très-régulièrement par tous les Docteurs Catholiques d'Allemagne.*

1682,
& suiv.

Boudon suit toujours ici avec complaisance les sentimens qu'il eut toujours pour les PP, Jésuites. Il parle du magnifique College, ou plutôt du palais qu'ils ont à Munich ; de la grandeur & des richesses immenses de leur Eglise ; de la multitude de ceux qui sont sous leur direction. Il ajoute, en finissant, que *le Clergé vit très-bien avec eux, & qu'ils vivent très-bien avec le Clergé.*

Dès le premier jour de son arrivée à Munich, il voulut célébrer dans l'Eglise des Théatins. Car il eut toute sa vie une spéciale dévotion pour Saint Gaëtan leur Fondateur, tant à raison de ses autres vertus, qu'à cause de ce parfait abandon à la Providence, lequel fait son caractère particulier, & celui de ses enfans.

Comme il eut appris que les Filles de Saint François de Sales avoient dans leur

1682,
& suiv.

trésor un des doigts de sainte Anne, & qu'en fait de Reliques, il ne sçavoit qu'honorer, sans sçavoir philosopher, il leur rendit une visite, moins de bienfiance que de religion. Il les entretint à son ordinaire du divin amour. Cette conférence de la part d'un homme, qu'elles respectoient sans l'avoir jamais vu, fit un très-grand effet. Il y eut le lendemain à sa Messe une communion générale. Après le sacrifice, il exposa le doigt de la Sainte à la vénération des Fideles. On conçoit qu'il ne fut pas le dernier à s'acquitter des devoirs que prescrit l'Eglise en pareille occasion.

Il vit aussi les Religieuses Angloises, dont l'Institut a beaucoup de rapport à celui de nos Ursulines de France. Après lui avoir montré leurs Châsses, elles lui firent un détail abrégé de la maniere dont elles instruisent la jeunesse. Il en fut aussi content qu'édifié; parce qu'il regarda toujours l'éducation des enfans, & sur-tout des filles, comme le principe des bonnes mœurs, & le fondement de la piété chrétienne.

Ce fut à ces objets de Religion que se termina la curiosité du grand Archidiacre. Vous eussiez dit, qu'il ne pouvoit s'arracher de ces temples respectables, où les corps de tant de Martyrs servent d'autel à la Victime qui s'est immolée pour eux, & pour laquelle ils se sont eux-mêmes immolés. Sa foi, qui perçoit bien au-delà de leurs maufolées, les découvroit dans le sein de la gloire à la suite de l'Agneau, qui fut leur force pendant la vie, & qui est leur lumière dans l'éternité. Touché, confus de ne pouvoir participer à leurs combats, il se proposoit de répandre par ses pleurs, & par ses macérations, une

partie du sang , qu'ils ont répandu par le glaive des Nérons & des Domitiens. Ce fut presque la seule pensée qui l'occupa pendant le séjour qu'il fit à Munich. L'or , l'azur , les richesses sans nombre , la symmétrie , l'élégance du Palais Electoral , qui en font une des plus belles maisons de l'Europe , ne le touchèrent point : & il ne daigna pas y donner un coup-d'œil.

1682,
& suiv.

Après avoir satisfait sa piété , le saint Prêtre ne pensoit qu'à revenir en France , lorsqu'on lui parla des merveilles , qui de jour en jour s'operent à Notre - Dame d'Æting. Il souhaita d'y aller. La Duchesse qui , comme nous l'avons dit , avoit fait elle-même ce voyage de dévotion , n'eut garde de s'y opposer. Le Prince s'y prêta aussi très-volontiers. Il ajouta d'une manière fort obligeante , que M. l'Archidiacre étoit fort le maître d'aller beaucoup plus loin s'il le jugeoit à propos , & que l'argent ne lui manqueroit pas.

Il se mit en chemin avec quelques Gentilshommes , que la Princesse lui donna pour l'accompagner. Il partit un Mardi , jour où il ne manquoit jamais de jeûner , pour honorer les Saints Anges , & en eux la divine Providence , dont ils font les fideles Ministres. Le desir qu'il avoit de connoître , autant qu'on le peut faire en si peu de temps , l'état de la Religion en Allemagne , le porta à quitter le droit chemin. Il fut d'abord à Aushourg , ville qui n'est pas moins connue des Sçavans , par la confession de foi que Luther & Melanchton y présenterent en 1530 à l'Empereur Charles V , qu'elle est admirée des voyageurs pour la beauté de sa police. Il y vit avec une sensible douleur la

1682,
& suiv.

Religion mi-partie : les Catholiques mêlés avec les Luthériens , qui y ont jusqu'à sept temples. Comme il y arriva précisément la veille de S. Uldaric , qui est le Patron du lieu & du Diocèse , il eut la consolation de célébrer nos saints Myfteres dans l'Eglise où reposent les précieuses Reliques de ce saint Evêque.

Le Grand-Pénitencier le reçut avec une charité vraiment chrétienne. Boudon en parle comme d'un homme qui joignoit une piété singulière à une profonde érudition. Le Doyen & le Sous-Doyen de la Cathédrale ne lui firent pas moins d'accueil. Le premier avoit déjà traduit en Allemand celui de ses Livres , qu'il a intitulé *Dieu seul*. Le second traduisoit actuellement en la même langue sa *Dévotion aux neuf Chœurs des Anges*. Ces marques d'approbation , qui en auroient peut-être flatté un autre , ne touchèrent point l'Archidiacre d'Evreux. Il ne fut sensible qu'au plaisir de voir , qu'il servoit d'instrument à la miséricorde de Dieu , pour établir son regne dans des lieux très-éloignés.

Après avoir rendu ses devoirs aux précieuses Reliques , qui se trouvent dans la principale Eglise , il adora l'Hostie miraculeuse qui , depuis tant de siècles , s'y conserve sans corruption. Une malheureuse créature l'avoit prise pour s'en servir à des opérations abominables : mais lorsqu'elle fut sur le point d'en faire cet usage sacrilège , au lieu des especes du pain , elle n'y trouva plus que des apparences de chair. Cette couleur si étrangère au pain Eucharistique , & qui se voit encore dans la formule dont nous parlons , effraya la coupable. Elle revint sur ses pas , avoua son crime , & par son aveu ,
que

que les plus sûrs monumens ont transmis d'âge en âge jusqu'à nous, elle apprit d'avance aux Luthériens, qu'indépendamment de l'usage Jesus-Christ est dans son Sacrement.

1682,
& suiv.

D'Ausbourg Boudon partit pour la Saxe. Son dessein étoit de voir, de pleurer, de réparer par des larmes ameres une partie des ravages qu'a fait Luther dans ce pays autrefois si Catholique. Il alla jusqu'à Islebe, au Comté de Mansfeld, & entra dans la Chambre, où est né ce profane & sangui-naire Réformateur, qui a enlevé à l'Eglise une partie si considérable de ses enfans, & donné naissance à ce prodigieux nombre de faux Prophetes qui, toujours divisés entr'eux, ne s'accordent que dans la haine implacable qu'ils ont contre l'Eglise Romaine. Notre Voyageur ne pouvoit guere voir de plus affligeant spectacle, que celui que l'Electorat de Saxe offrit à ses yeux. De quelque côté qu'il les tournât, il n'appercevoit que les déplorables ruines de l'ancienne Sion: des Eglises renversées, des Monasteres, asyles de la pureté & de l'innocence, détruits de fond en comble; des peuples qui, le Livre de la Loi à la main, dispuoient contre la Loi même, qui sçavoient y trouver dans un canton ce qu'un autre canton n'y voyoit point, & qui n'y rencontroient jamais ce que l'antiquité y vit si constamment. Ce fut alors qu'entraîné par l'excès de sa douleur, il s'écria comme un autre François de Sales dans le Chablais: » Que sont de-
» venus ces Solitaires qui peuploient autre-
» fois ces forêts, & qui les faisoient reten-
» tir nuit & jour des louanges du Seigneur?
» Où sont aujourd'hui ces Vierges qui sui-

1682,
& suiv.

de la sainte Vierge ; ce qui étoit presque le seul présent que ce vrai pauvre de Jesus-Christ eût voulu accepter. Ainsi pendant qu'on traitoit en France l'Archidiacre d'Evreux d'homme à dévotions populaires, & qu'on pouſſoit le ſcandale juſqu'à dire, que parler en bien de ſes neuvaines & de ſes pélerinages, *c'étoit vouloir canonifer juſqu'à ſes extravagances* ; en Allemagne, les Séculars mêmes & les Séculars du premier ordre rendoient juſtice à ſa vertu, & félicitoient nos Provinces du bonheur qu'elles avoient de le poſſéder.

Après avoir amplement contenté ſa dévotion, notre ſaint Prêtre ſ'en revint à Munich. Leurs Alteſſes le revirent avec un nouveau plaifir. On ne manqua pas de lui demander encore quelque temps ; & ce temps, ſi la pieuſe Duchefſe n'eût ſuivi que ſon inclination, auroit duré autant que ſa vie. Mais outre que les honneurs dont on l'accabloit, ſans y penſer, étoient un ſupplice pour lui, il reçut en ce même temps des Lettres de Lorraine qui le preſſoient de partir ſans délai. Il le fit le plutôt qu'il lui fut poſſible, & il le fit encore trop tard, comme nous le verrons dans un moment. Ce ne fut qu'avec bien de la douleur que la Cour de Munich vit partir un homme qu'elle regardoit comme ſon Ange tutélaire. Elle ſ'efforça de ſe dédommager, & de le dédommager lui-même par de riches préſens ; mais il les refuſa avec une conſtance que rien ne put ébranler. On crut, & on avoit, ce ſemble, raiſon de croire qu'il accepteroit le peu d'argent dont il avoit beſoin pour retourner en France ; mais il fut encore inflexible ſur ce point. Il n'en prit qu'autant qu'il lui en falloit pour

vivre pendant un jour. Il y avoit long-temps que ce conseil de l'Évangile, *Ne vous mettez point du tout en peine du lendemain*, étoit pour lui un précepte rigoureux.

1682,
& suiv.

C'est ainsi que Boudon sortit de la Cour de Bavière, le cœur aussi détaché des grandeurs du monde que s'il ne les avoit jamais vues, & l'esprit aussi uni à Dieu après un voyage de quatre ou cinq cens lieues, & de plusieurs mois, que s'il eût passé tout ce temps dans une oraison continuelle.

Malgré sa délicatesse naturelle, il s'avança à grandes journées vers le lieu où il étoit attendu ; c'étoit un Monastère d'Ursulines en Lorraine. La Supérieure lui avoit écrit, qu'elle avoit des affaires d'une extrême importance à lui communiquer ; mais que s'il tardoit tant soit peu, elle n'auroit pas la consolation de le voir. Boudon eut beau faire ; cette Dame étoit morte quand il arriva. Il tâcha de consoler la Communauté de la perte qu'elle venoit de faire ; & s'il ne put arrêter, il adoucit au moins sa douleur. On eût bien souhaité qu'il eût, en quelque sorte, reproduit la défunte, en écrivant sa vie, dont on lui dit des choses admirables. Mais comme il n'écrivoit jamais pour le public, à moins qu'il ne se sentit intérieurement pressé de le faire, & qu'il ne vit pas que notre Seigneur exigeât de lui ce genre de travail, il s'excusa de l'entreprendre. Comme il ne se reposoit qu'en travaillant, il commença la visite de son Archidiaconé presque aussitôt qu'il fut de retour à Evreux.

Le peu de loisir que lui laissoient ses occupations ordinaires & ses fréquentes infirmités, il le donna tout entier à la compo-

1684,
& suiv.

sition de la Vie de la Révêrende Mere Marie-Elisabeth de la Croix, qui fut imprimée en Flandre par les soins de la Princesse de Vaudemont (a).

Quoique notre plan ne nous permette pas de faire entrer dans la vie de M. Boudon, une vie très-différente de la sienne ; & que par cette raison nous n'ayons rien dit de plusieurs autres Histoires de piété (b), qu'il a aussi écrites, il y a néanmoins dans l'Histoire de la Mere de la Croix des choses si singulieres, si capables de faire connoître le génie & le caractère de celui qui l'a composée (c), que je crois devoir m'y arrêter un peu de temps.

L'Archidiacre a intitulé ce Livre *le Triomphe de la Croix* ; parce qu'en suivant Marie-Elisabeth, depuis son enfance jusqu'à sa mort, il a toujours vu le signe du salut triompher en elle & par elle.

Le 30
Nov.
1592.

Cette fille naquit, à Remiremont en Lorraine, de Jean-Leonard de Ranfain, ancien

(a) Cet Ouvrage fut approuvé le premier d'Avril 1684, par *Nicolas Dubois, Docteur de Louvain, & premier Professeur des saintes Lettres.*

(b) Les principales, outre celle de S. Taurin, sont celles du P. Seurin, du P. Chrysofôme, Religieux du Tiers-Ordre de S. François, du Bienheureux Jean de la Croix, & de la Sœur Marie-Angélique de la Providence, connue dans le monde sous le nom de Mademoiselle Simon. Cette dernière vie a été imprimée pour la première fois en 1760, à Avignon, chez Ant. Ign. Fex.

(c) Ce n'est donc pas moi qui parle ici ; & un Critique, plus odieux que célèbre, auroit dû y faire attention. Au reste, ce morceau qui lui a déplû, a été extrêmement applaudi de feu M. l'Abbé Salier.

Gentilhomme du pays, & de Claude de Magniere. Elle dédommagea en peu d'années sa mere, qui n'étoit plus jeune, des cruelles douleurs qu'elle lui avoit fait souffrir dans son enfantement. Le siecle dernier n'a rien vu de plus accompli que la jeune Elisabeth. Les qualités du corps se réunirent en elle aux qualités de l'ame, pour en faire un de ces chefs-d'œuvres que les Romains imaginent, & que l'Histoire ne rencontre presque jamais. A une taille extrêmement avantageuse, elle joignoit un air grave & serein, un port majestueux, un tour de visage si éblouissant, que les peintres n'ont jamais pu le saisir, en un mot une beauté si parfaite, qu'elle fut l'Irene (a) de son temps, & que dans toute l'Europe il n'y en avoit point qu'on pût lui comparer. L'Archiduc d'Autriche, qui ne la vit à Remiremont qu'à peine sortie de l'enfance, en fut si frappé qu'il la demanda instamment, en offrant toutes les cautions possibles pour l'élever à sa Cour; mais Dieu avoit d'autres desseins sur elle.

Ces graces extérieures étoient soutenues par des graces d'un tout autre prix, celles de l'esprit & du cœur. Pour ce qui est de

(a) Irene étoit une Grecque d'une illustre naissance, dont les charmes, après la prise de Constantinople, se firent sentir impérieusement au cœur farouche de Mahomet II. Comme ses assiduités auprès d'elle faisoient murmurer son armée, ce barbare, après l'avoir fait superbement parer, la prit par les cheveux d'une main, & de l'autre lui abattit la tête; & se tournant vers les Grands de la Porte avec des yeux pleins de fureur: *Ce fer, leur dit-il, quand je veux, sçait couper les liens de l'amour.* Vertot, *Histoire de Malthe*, Liv. VI.

1684,
& suiv.

l'esprit ; elle l'avoit vif , pénétrant , droit ; simple , ami du vrai , ennemi de l'équivoque & du déguisement : elle pensoit bien , elle jugeoit solidement , & faisoit mieux les conséquences que d'autres ne voient les principes. De-là ce mot d'un des plus grands génies de son temps : *Je ne suis qu'un enfant auprès d'elle.* De-là encore cette effusion de louanges , que prodiguerent les Cardinaux Romains à quelques-uns de ses écrits , qui étoient arrivés jusqu'à eux.

Les qualités de l'esprit le cédoient à celles du cœur. Elle l'avoit grand , noble , généreux , reconnoissant presque à l'excès ; toujours prêt à faire du bien , & toujours aussi ferme qu'il le devoit être à raison du temps , du lieu , des circonstances. Qu'on joigne à ces précieux dons un naturel extrêmement doux , une prodigieuse facilité à apprendre tous les petits ouvrages qui occupent les personnes de son sexe , une main très-habile pour les exécuter , une voix des plus gracieuses qu'on ait jamais entendues ; on tombera aisément d'accord que Mademoiselle de Ranfain effaça toutes les jeunes personnes de son temps.

Tant & de si beaux talens la deffinoient au monde , selon les idées du siècle ; mais Dieu sembloit l'appeler ailleurs. A peine avoit-elle treize ou quatorze ans qu'elle devint un modèle de vertu & de pénitence. La priere , les bonnes lectures , les entretiens avec Dieu étoient sa principale & sa plus tendre occupation. La nourriture qui la révoltoit davantage , étoit précisément celle qu'elle choissoit. Une discipline de chaînes de fer étoit de temps à autre l'instrument de sa mortification. Elle portoit trois fois par

semaine un rude cilice en forme de croix de S. André, & le serroit si fortement sur sa chair innocente, qu'elle en tomboit en foiblesse. Sa mere, qui fondoit sur elle ses plus flatteuses esperances, autant affligée que surprise de la voir infirme de si bonne heure, redoubloit d'attention pour conserver une fille si chere, & qui d'ailleurs étoit l'unique fruit de son mariage. Elle prenoit elle-même la peine de la coucher tous les soirs, d'arranger son lit, de faire tendre devant les fenestres de son appartement une piece de tapifferie, pour en dérober l'entrée au souffle le plus léger. Mais l'amour de la Croix rendoit ces précautions inutiles. Elisabeth, au moment même qu'elle jugeoit tout le monde endormi, sortoit de ce lit si bien préparé, & se couchoit à plate-terre sur le carreau.

 1684,
& suiv.

On s'apperçut enfin qu'elle soupiroit après la Religion : un cilice trouvé à l'écart la trahit. Dès-lors elle essuya tous les mauvais traitemens qu'on pût imaginer pour la détourner de son dessein. On lui enleva tous ses livres de piété ; on ne lui proposa d'autre lecture que celle des Romans : toute compagnie, qui n'étoit ni dissipée, ni dissipante, lui fut interdite. On la forçoit de paroître dans les cercles avec un attirail de parure & de mondanité, qu'elle ne détestoit pas moins qu'Esther détestoit les ornemens de sa gloire. Bientôt après, pour punir son insensibilité à toutes les bagatelles du siècle, on la revêtit de haillons. Dans cet humiliant équipage, sa propre mere lui fit parcourir une partie des rues de la ville, & la présenta à ses amis comme une insensée. A la maison, on lui prodiguoit les ter-

1684,
& suiv.

mes les plus offensans , les paroles les plus outrageuses. Mais c'étoit trop peu pour une mere furieuse ; elle y joignit les coups de poing les plus violens : & tout le monde a sçu , non-seulement qu'elle pensa la tuer , mais qu'à force d'efforts pour la battre , elle fut elle-même malade pendant deux mois. La Croix du Sauveur triompha toujours dans des épreuves si longues & si dures : Elifabeth ne les portoit pas seulement avec patience , elle les goûtoit avec un plaisir délicieux. La Providence se plût à l'en rassasier : elle lui en ménagea de nouvelles dans le mariage que ses parens la forcerent de contracter avec le sieur du Bois , Prévôt d'Arches. C'étoit un homme riche , & dans un poste à le devenir encore davantage ; mais qui possédoit dans un haut degré toutes les mauvaises qualités qu'un mari peut avoir.

La douceur , la complaisance , les graces de son épouse ne toucherent point ce cœur indomptable. Il n'eut pour elle qu'une aversion pleine de mépris (a). Il donnoit à d'autres , & sous ses propres yeux , les marques de tendresse qu'il lui déroboit. Il lui ôta , malgré son habileté connue , la conduite de sa maison , pour la livrer à des valets & à des servantes , qui , à la vue de leur Maîtresse , faisoient une dissipation épouvantable. Son mépris devint colere , & sa colere ,

(a) Du Bois avoit trois enfans d'une premiere femme. Son aversion pour celle-ci vint de ce que l'ayant priée avant ses noces de lui dire ingénument , s'il étoit vrai qu'elle n'eût point d'inclination pour le mariage , elle lui avoit avoué qu'elle l'avoit en horreur,

fureur brutale. Tantôt, malgré la délicatesse de sa victime, il lui faisoit faire deux ou trois lieues à pied ; tantôt, & presque à la veille de ses couches, il la faisoit monter sur des chevaux que de bons cavaliers n'auroient essayés qu'avec précaution. Une fois, pour passer un torrent débordé, il lui donna une monture sous laquelle elle devoit naturellement périr. En effet elle fut bientôt entraînée par la rapidité des eaux ; & son mari se contentant d'éclater en injures, c'en étoit fait d'elle, si un étranger, qui se trouva présent, n'eût exposé sa vie pour sauver la sienne.

1684,
& suiv.

Le reste de sa maison régloit, par rapport à elle, sa conduite sur celle du Maître. Une belle-fille la traitoit d'une manière si atroce, que je crois la devoir supprimer. Les domestiques n'en agissoient pas mieux avec elle. Un d'eux lui donna du poison ; elle en fut réduite à l'extrémité ; & malgré cette extrémité, son mari, qui joignit enfin la jalousie à ses autres défauts, voulut qu'elle montât à cheval pour le suivre.

Mais, & cette heureuse chute reviendra toujours ici, la Croix de Jesus-Christ triompha toujours dans le cœur de la vertueuse Elisabeth. Tourmentée par son mari, plus que Job ne l'avoit été par sa femme, elle ne pécha point par ses levres, ni ne tint contre la Providence des discours capables de l'offenser. Jamais elle ne se plaignit des fureurs de sa belle-fille. Jamais elle ne trouva à redire, ni aux mépris de ses domestiques, ni aux emportemens de son époux. La volonté, les insinuations même du tyran furent toujours la règle de sa volonté & de ses démarches. Elle avoit un attrait infini pour les

1684,
& suiv.

austérités ; elle n'en pratiqua que de son consentement. Sa santé étoit , & devoit être très-foible ; malgré cela , l'été comme l'hiver , qui est très-rude dans les Vôges , elle le suivoit par - tout où le demandoient ses affaires , & quelquefois son caprice. La goutte le retenoit jusqu'à des cinq ou six mois au lit : la charité retenoit son épouse dans sa chambre , & les services les plus humilians ne lui coûtoient rien.

Enfin elle vint à bout de l'adoucir ; & par elle la Croix triompha de ce monstre , qui jusques-là n'avoit pas connu les apparences de l'humanité. Peu-à-peu il perdit l'habitude de jurer , & insensiblement on trouva en lui un modele de patience , qui souffre tout sans émotion ; un homme de miséricorde , toujours prêt à soulager l'indigence , sans permettre qu'elle languisse un moment à sa porte ; un serviteur si dévoué à la Mere de Dieu , qu'il ne sortoit plus de la maison sans saluer & invoquer cette auguste Protectrice devant quelques - unes de ses images. Ce fut dans cet état que Dieu l'éprouva , & son épouse avec lui.

Ni les mauvais traitemens , ni les mortifications volontaires n'avoient pu altérer ce fonds inépuisable de beauté qu'elle avoit reçu des mains de la nature. Un Seigneur accredité , sur le portrait qu'on lui en fit , en devint passionnément amoureux. Après mille & mille efforts inutilement hafardés pour l'entretenir à son aise , il résolut de lui susciter une affaire qui devoit naturellement la forcer de paroître à la Cour. Son mari fut accusé de concussion , dépouillé de son gouvernement , privé , par confiscation , d'une partie de ses biens. Pour remédier à tout ,

il ne falloit qu'un voyage d'Elisabeth à Nanci ou à Lunéville. Cent bouches apostées le lui répétoient sans cesse. Mais elle connoissoit le piège : elle aima mieux tout perdre que d'en courir les risques , & son époux mourut en bénissant la Providence. Lui rendit-elle la vie par ses prières , afin qu'il pût recevoir les derniers Sacremens ? C'est ce que *plusieurs personnes dignes de foi* ont assuré : mais des faits pareils demanderoient un examen juridique. Après tout , une vie comme la sienne , ne la mettoit-elle pas en droit de triompher de la mort ?

1684,
& suiv.

Elle avoit été un modele de vertu dans les liens du mariage ; elle fut un modele de vertu dans son état de viduité. Enveloppée & comme perdue à l'âge de vingt-quatre ans , dans un labyrinthe d'affaires épineuses , chargée de trois filles qui commençoient à croître , poursuivie d'une foule d'adorateurs qui , par un second mariage , vouloient partager avec elle leur crédit & leur fortune ; elle eut , plus que personne , besoin de grace & de vigilance , pour être du nombre des veuves que Saint Paul canonise. La piété qui , selon le même Apôtre , est bonne à tout , la mit en état de faire face à une partie des peines qui l'environnoient , & de supporter les autres en esprit de paix & de soumission. C'étoit , & je ne me fers de ce mot qu'après elle , c'étoit à *coups de bâton* qu'on l'avoit forcée de prendre un premier mari : la noblesse & les biens de ceux qui voulurent le remplacer , ne firent point d'impression sur elle ; & malgré les avis mendiés de quelques Religieux qui fortoient des bornes de leur profession , Jesus-Christ fut le seul époux qu'elle voulut avoir.

1684,
& suiv.

Sans fatiguer ses filles par des sermons continuels , elle sçut en faire des Vierges chrétiennes : elle leur permit d'être propres , parce que leur condition l'exigeoit ; mais jamais elle ne leur permit d'être moins modestes , parce que l'Evangile le défend. Par ses soins & par ses attentions charmantes , elle leur fit trouver dans sa compagnie une joie innocente & pure , qu'elles ne goûtoient point ailleurs. Jamais d'entretiens avec les valets , très-rarement avec les filles de service ; point du tout au-dehors avec les jeunes personnes de leur âge , à moins qu'elles ne fussent d'une vertu exemplaire. Faut-il s'étonner après cela , si ces trois filles ont voulu , sans attendre le soir , consommer dans le cloître le sacrifice qu'elles avoient commencé de si bon matin.

Les domestiques de notre vertueuse Elisabeth furent , aux yeux de sa foi , un dépôt dont elle devoit répondre. Aussi n'omit-elle rien pour les former à la piété. Elle présidoit à leurs prières , les menoit à l'Eglise , les dispoit à approcher des Sacremens , les reprenoit avec douceur , & toujours en très-peu de mots. S'il falloit enfin les congédier , elle leur payoit l'année entière de leurs gages ; & quand c'étoit à l'entrée de l'hiver , qu'elle étoit obligée d'en venir à cette extrémité , elle faisoit quelque chose de plus , pour leur adoucir une partie des rigueurs de la saison.

Malgré les embarras de ce nouvel état , la pieuse veuve paroïsoit dans une situation bien plus douce que celle qui l'avoit si longtemps exercée , soit dans la maison paternelle , soit pendant le regne de son mari. Mais elle étoit née pour les croix du premier

ordre ; & à peine y avoit-il vingt mois que son époux étoit mort , qu'il lui en survint une , dont les annales de l'Eglise fournissent peu d'exemples. C'est une affaire qui a tant fait de bruit en Lorraine , qu'il n'y a point de danger à en rappeler la mémoire. Je le ferai avec précision ; je prie qu'on se souvienne que je ne dois le faire qu'en Historien.

1684 ,
& suiv.

En 1618 le 20 de Février , quelques Dames de ses amies l'inviterent à une partie qu'elles avoient faite d'aller au saint Mont , lieu de dévotion , qui n'est éloigné de Remiremont que d'environ une demi-lieue. La pieuse veuve , qui ne sçavoit qu'obliger , y consentit volontiers , à condition néanmoins qu'il ne s'y trouveroit point d'hommes. On le lui promit , & plût à Dieu qu'on lui eût tenu parole.

Lorsqu'elle y fut arrivée , au lieu de se chauffer , comme firent les autres , elle parcourut , malgré la rigueur du froid , les Chapelles qui sont sur le sommet de cette montagne. Mais elle s'arrêta sur-tout devant une image de la Vierge , qui est très-respectée dans ce lieu. Elle y renouvela le vœu de chasteté , qu'elle avoit fait depuis la mort de son mari. Elle se mit , aussi-bien que sa fille ainée qui l'avoit suivie , sous la protection de la Mere du Verbe incarné. Elle lui protesta avec toute l'ardeur dont elle étoit capable , qu'elle ne vouloit plus vivre que pour glorifier le Fils dans la Mere , & la Mere par le Fils.

Cependant on l'appelle , & elle trouve à table , contre la parole donnée , un Médecin nommé Poirot. C'étoit un tour qu'une dame de la compagnie lui avoit joué. Elle

1684,
* suiv.

en fut affligée , parce qu'elle ne voyoit d'hommes que ceux qu'elle ne pouvoit se dispenser de voir ; mais elle dissimula sa peine. Poirot , familier avec tout le monde , étoit timide à l'égard de notre Elisabeth. La vertu peinte sur son visage la rendoit imposante. Le libertin même avoit pour elle un respect forcé ; & de toutes les personnes qui la connoissoient , il n'y en avoit point qui osât s'échapper en sa présence.

Pour s'en faire aimer , le Médecin qui , sans avoir jamais osé lui faire l'aveu de sa flamme , l'aimoit éperduement , eut recours à la voie du maléfice ; & pour se frayer un chemin au mariage , il voulut , à l'aide de l'enfer , comme ce scélérat dont parle Saint Jérôme dans la vie du grand Hilarion , obtenir des sentimens dont la nature & la vertu lui fermoient l'entrée.

Elisabeth , au moment même , se trouva dans une situation qu'elle n'avoit jamais éprouvée. Une noire vapeur de pensées impures s'éleva dans son imagination , & elle se vit comme livrée aux fureurs de cet Ange de Satan , qui afflige si cruellement ceux sur qui il lui est donné d'exercer son empire. Mais comme le démon , quoiqu'il puisse déranger les organes , ne peut rien sur la volonté ; & qu'à moins qu'il n'ôte la raison , il laisse au cœur la liberté du consentement : Elisabeth , qu'une longue suite de vertus avoit préparée aux plus rudes combats , rendit inutiles tous ses efforts. Elle en fit même , par la vertu de la croix , la matiere de son plus beau triomphe. Pour éteindre le feu qui la dévorait , ses yeux versèrent des torrens de larmes. Elle passoit en oraison une partie des jours & des nuits. Sans cesse elle appel-

loit à son secours la Reine des Vierges, & ceux des Saints qui, comme François d'Assise, ont le plus imité sa pureté sans tache. Elle se confessoit presque tous les jours, & presque tous les jours elle trouvoit dans le pain des forts de quoi braver l'enfer, & tous les ministres de sa fureur. Elle fut donc, quoiqu'il lui en coûtât beaucoup plus, tout ce qu'elle avoit été jusqu'alors. Son cœur fut à Dieu, & il ne fut qu'à lui. L'impie put le troubler, il ne put y avoir d'entrée.

1684,
& suiv.

Désespéré d'un si mauvais succès, Poirot, qui peut-être étoit accoutumé à en avoir de plus conformes à ses vues criminelles, voulut du moins avoir la funeste consolation d'être appelé auprès de celle pour qui sa passion redoubloit tous les jours. Cela n'étoit pas difficile ; il étoit seul Médecin à Remiremont : il n'y avoit qu'à la frapper de quelqu'une de ces maladies, où il est de l'ordre d'avoir recours à sa profession. Il le fit par de nouveaux maléfices. Anne Bouley, pauvre fille de Lorraine, dont on ne se défioit pas, & qu'il avoit rendue complice de ses sortilèges, le servoit admirablement bien dans ces occasions.

En conséquence de la nouvelle opération, notre pieuse veuve fut bientôt dans un état à faire trembler ceux qui en étoient témoins ; & qui est-ce qui ne le fut pas d'un mal qui, quoiqu'avec des accès inégaux, a duré si long-temps ?

Quelquefois elle avoit la moitié du corps gelée & sans aucun sentiment, pendant que l'autre étoit si violemment agitée que, quoiqu'elle fût très-foible, quatre personnes bien fortes avoient peine à la retenir. Quelque-

1684,
& suiv.

fois on voyoit avec la plus étrange surprise sa tête s'entr'ouvrir & se refermer un peu de temps après (a). D'autres fois cette même tête s'enflait à vue d'œil, & devenoit monstrueuse. Souvent elle y souffroit des douleurs si aiguës, que tous ses sens en tomboient dans la stupidité : elle n'entendoit plus ; elle voyoit peu ; elle n'avoit ni goût, ni odorat. Une gravelle furieuse, des coliques cruelles, le corps souvent courbé en arc, un asthme terrible, une toux très-violente, une veine rompue qui lui faisoit perdre beaucoup de sang ; un froid qui la glaçoit au milieu des ardeurs de l'été ; & avec cela un feu intérieur, principe d'une soif que rien ne pouvoit éteindre ; des déchiremens semblables à ceux des rasoirs ; ses membres disloqués, de façon qu'on entendoit craquer ses os ; la peau de sa tête consumée par la violence des remèdes, en sorte qu'on lui voyoit le crâne : tout cela n'est qu'un foible abrégé des peines que souffrit cette femme de douleurs.

Mais ces peines, qui n'attaquoient que le corps, n'étoient rien en comparaison de celles qui crucifioient son ame. Pensées abominables dans la personne du monde qui en avoit le plus d'horreur. Doutes contre le plus consolant de nos mystères, & doutes fondés sur les raisons des Calvinistes, qu'elle n'avoit jamais lus ; tentations de blasphème, de fureur, & du plus affreux désespoir ; langueur, sécheresse, distraction

(a) Voyez sur ces sortes de phénomènes l'*Examen critique de l'Histoire des Diabes de Loudun*. Entretien VII.

dans ces mêmes exercices de piété qui jus-
ques-là avoient été sa plus consolante, &
presque son unique occupation ; tels étoient
les rigoureux exercices que le Ciel lui four-
nissoit. Les eaux de la mer l'environnoient,
& elles avoient pénétré jusques dans la sub-
stance de son ame. Tous les flots avoient
passé sur elle. Elle erroit dans la solitude,
dans ces lieux obscurs & ténébreux, séjour
éternel de ceux qui sont morts pour tou-
jours.

Mais dans cet état, dont nous n'avons
fait qu'affoiblir la double horreur, la Croix
du Fils de Dieu triompha constamment.
Elisabeth ne se lassoit point de bénir le nom
du Seigneur. Elle le conjuroit de ne pas per-
mettre qu'elle eût jamais d'autre desir que
celui d'être dans la situation où sa Provi-
dence vouloit qu'elle fût ; & un jour qu'elle
souffroit des tourmens qui eussent suffi à
la sainte avidité des Martyrs, elle dit à
ceux qui la plaignoient que c'étoit peu de
chose.

Il est vrai qu'elle changea enfin de lan-
gage ; mais ce langage, joint aux symptômes
extraordinaires de sa maladie, fit juger qu'elle
étoit possédée. Comme c'est-là l'endroit cri-
tique de sa vie, & de celui qui l'a écrite,
nous le suivrons pas à pas dans une matiere
aussi pleine d'intérêt, qu'elle est environnée
d'écueils.

L'Archidiacre commence d'abord par po-
ser pour principe, qu'il peut y avoir des
personnes possédées par le démon. Il le
prouve, & par l'Évangile qui en parle dans
un grand nombre d'endroits, & par la pro-
messe que le Fils de Dieu fit à ses Apôtres,
& en leur personne, à ceux qui devoient

1684,
& suiv.

1684,
& suiv.

leur succéder, qu'ils chasseroient en son nom les démons du corps de ceux qui en seroient infestés ; & par l'établissement d'un Ordre d'Exorcistes, que reçoivent encore aujourd'hui tous ceux qui se disposent au Sacerdoce ; & enfin par l'autorité des plus anciens & des plus respectables Docteurs de l'Eglise qui, comme Saint Ignace, Martyr, Saint Justin, Terrullien, Saint Cyprien, Saint Athanase, Saint Jean-Chrysostôme, Saint Jérôme, Saint Augustin, ont parlé des Exorcismes, c'est-à-dire d'un ministère essentiellement relatif au genre de vexation dont nous parlons. Il ajoute que les siècles suivants n'ont pas pensé autrement que ceux qui les avoient précédés ; & dès-là il a fait appercevoir une chaîne de traditions, contre laquelle un vrai Chrétien ne peut se roidir. Il est vrai, & c'est peut-être un défaut qu'il ne cite aucun texte ni à la marge, ni dans le corps de son livre ; mais s'il ne faut que cela pour avoir la paix, nous sommes prêts à les citer pour lui.

Il prétend ensuite qu'il y a *des possessions dont les causes sont innocentes*, c'est-à-dire, qui ne sont la punition d'aucune faute qu'ait commise la personne possédée, & que par conséquent le *dessin de Dieu n'est pas toujours de punir quand il afflige*. Il dit d'abord, mais avec beaucoup de précision, que la possession n'est après tout qu'un genre de croix, & que Dieu distribue les croix aux innocens comme aux coupables. Il cite en preuve l'exemple de l'ancien Joseph, qui n'eût été ni persécuté par ses frères, s'il eût été moins vertueux, ni condamné à une rigoureuse prison, s'il eût été aussi corrompu que son infame maîtresse. A cet exemple,

il joint celui du saint homme Job qui , de l'aveu de Dieu même , n'avoit pas son pareil sur la terre ; & qui cependant devenu le jouet des enfers , n'eut pour ressource , dans l'excès de ses disgraces , qu'une femme & des amis qui y mirent le comble. Tobie & l'aveugle né de l'Évangile viennent à l'appui de ces premières preuves. Boudon ne manque pas d'y joindre avec ses transports ordinaires la très-sainte Vierge. Jamais vie ne fut plus pure , plus innocente que la sienne ; jamais cœur ne fut plus souvent percé du glaive de douleurs , que Siméon lui avoit prédit.

 1684,
& suiv.

Ces principes ne suffisent pas à notre Ecrivain. Il vient au fait précis des possessions. Il soutient avec Cassien , qu'il y a eu des personnes d'une grande sainteté , dont la vertu a été exercée par ce genre d'épreuves. Il fait voir , par l'autorité de Sulpice Sévere , qu'il s'est trouvé des Saints qui l'ont demandé à Dieu , pour éviter des fautes , dont l'humiliation qui y est attachée , pouvoit les garantir. Enfin il ajoute , d'après le Chancelier Gerson , qu'il y en a eu d'autres qui l'ont obtenue par grace , & auxquels le bon usage qu'ils en ont fait , a beaucoup servi. A ce sujet il cite l'exemple de la vertueuse Marie des Vallées (a) , qu'il avoit très-particulie-

(a) M, Michault , dans le premier Tome de ses Mélanges historiques & philologiques , page 324 , rapporte un fragment , où cette fille est traitée comme n'ayant ni raison , ni religion. On y dit qu'on proposa de sa part trente années de vie au Cardinal de Richelieu , sous la condition de donner dix ou douze mille livres au P. Eudes , pour fonder la cuisine de sa Mission. On y ajoute que Jésus-Christ lui révéla

1684,
& suiv.

rement connue , & qui fut possédée presque toute sa vie , non pas pour avoir chanté dans sa jeunesse quelque chose de trop libre , ainsi que l'ont écrit des personnes mal instruites , mais pour prendre sur elle , par un effort de charité , les maléfices dont un grand nombre de filles , à qui leur peu de vertu les rendoient funestes , étoient affligées.

Mais enfin de ce que Marie-Elisabeth a pu être possédée , il ne suit point du tout qu'elle l'ait été effectivement. L'Auteur en convient. Il n'ignoroit pas que , dans l'Histoire , il y a cent exemples de possessions , qui n'ont eu de réel que la foiblesse ou l'artifice de ceux qui les contrefaisoient , & la stupide crédulité de ceux qui s'y sont laissé prendre. Il commence donc par avertir , & Dieu veuille qu'on ne l'oublie jamais , qu'il est d'une extrême conséquence pour la gloire de Dieu & pour l'honneur de la Religion , de ne marcher qu'à pas très-mesurés dans un sentier aussi glissant que l'est celui-ci. Il dit que certaines maladies , sur-tout quand elles sont jointes à une imagination vive , à un tempérament robuste , & plus encore à une volonté ou déterminée au mal , ou séduite par l'apparence du bien , peuvent produire , & produisent les plus surprenans effets. Il soutient que l'ennemi du genre

la damnation de ce Ministre. Un homme instruit , à qui j'ai demandé ce qu'il pensoit de ces pieuses Anecdotes , m'a prouvé que c'étoient des rêveries & des impertinences. Au reste , si M. Boudon a été trompé sur le compte de cette fille , il ne l'a été que d'après un grand nombre de personnes d'un vrai mérite.

humain entre pour beaucoup dans ce détestable manège ; & que comme il procure quelquefois à d'hypocrites scélérats la réputation de gens de bien , pour avoir lieu , quand il aura fait tomber le masque , de décrier la véritable vertu ; de même il mét de temps en temps de faux possédés sur la scène , pour empêcher la gloire qui revient à Dieu & à ses Saints des véritables possessions.

1684,
& suiv.

Il démontre ensuite , mais par des faits épars çà & là , que si la possession d'Elisabeth a mérité croyance , ce n'a été , ni par un principe de compassion pour elle , ni par un principe d'aversion pour le Médecin , qu'on soupçonna d'en être l'auteur. Ce dernier étoit estimé pour sa science & ses talens. Il avoit de puissans amis à la Cour de Lorraine. Un air de fermeté sembloit déposer en faveur de son innocence. Il traitoit hautement la possession d'imaginaire , & demandoit justice de la calomnieuse imputation , qui la mettoit sur son compte.

Pour Elisabeth , elle se vit abandonnée de tout le monde. On la traitoit avec la dernière indignité. *On étoit insensible à tous ses maux.* On alla jusqu'à inveštiver publiquement contre elle dans les Chaires ; & afin que rien ne manquât à ses humiliations , on répandit de tous côtés des libelles diffamatoires contre son honneur. *Il n'y avoit ni petits , ni grands , qui ne fussent imbus des faux bruits qu'on fit courir pour la perte de réputation. Elle étoit l'opprobre du monde. Chacun parloit contre elle , les uns par malignité , les autres par ignorance , quelques-uns par crainte humaine & par intérêt , d'autres par un faux zèle de la gloire de*

1684,
& suiv.

Dieu. Les plus modérés croyoient lui faire grace de ne la traiter que de folle & de lunatique.

Poirot s'étant déclaré partie contre elle, obtint, à la faveur de quelques Grands de la Cour, des Commissaires pour en informer. On entendit à ce sujet plus de quatre-vingts témoins. On tâcha d'en suborner par argent, & ce furent eux-mêmes qui le déposèrent. Comme tout alloit à la décharge de la sainte veuve, on en vint jusqu'à conspirer contre sa vie. On l'a empoisonnée plus de vingt fois. Sa tête étoit à prix, & mille pistoles devoient être l'inique salaire de son assassin. Il n'y avoit qu'une protection des plus singulieres qui pût briser sous ses pas les filets qui étoient dressés pour la prendre. Gens inconnus & sans aveu l'ont suivie le pistolet à la main pour la tuer. Ils se trouverent attendris au moment de l'exécution, sans sçavoir pourquoi. Cent fois l'on a voulu faire entrer de nuit dans son appartement des hommes dévoués au crime, pour la poignarder. De vingt-quatre heures qui composent le jour, il n'y avoit pas une minute où elle pût compter pour sa vie sur la minute d'après. C'est ce qui obligea la Cour à lui donner des gardes; mais c'est aussi ce qui démontre qu'une favorable prévention n'a point travaillé pour elle, & que ce n'est qu'à force d'innocence qu'elle n'a pas succombé.

Au reste rien de plus sage que la maniere, dont le Sacerdoce & l'Empire procéderent dans une affaire aussi délicate qu'elle étoit épineuse. Jean des Porcelets, Evêque-Comte de Toul, s'y conduisit avec la plus haute prudence. Lorsque le bruit de la possession eut

eut enfin éclaté , de façon à invoquer son ministère , il fit tout ce qu'un homme de son rang doit faire dans une semblable occasion.

1684,
& suiv.

Comme les possessions ne peuvent être constatées que par des signes , dont les uns consistent dans de certains mouvemens du corps , qui passent les forces du sujet où ils se trouvent ; les autres , dans des lumières & des connoissances , qui supposent nécessairement l'opération d'une intelligence supérieure ; le judicieux Prélat appella à son secours tout ce qu'il y avoit de plus capable de bien juger des uns & des autres. Les signes du premier ordre étoient de la compétence des Médecins ; on en fit venir six des plus habiles qui fussent alors à Nanci. Les signes de l'autre genre étoient plus du ressort des Théologiens : on choisit dans le Clergé Séculier & Régulier des personnes que leur vertu & une capacité reconnue mettoient en état de les évaluer.

Les Médecins , après un examen sérieux , jugerent que parmi les mouvemens dont Marie-Elisabeth étoit agitée , il y en avoit qui surpassoient les forces de la nature , & qu'ainsi l'on devoit avoir recours aux remèdes surnaturels. Mais lorsqu'ils eurent assisté aux Exorcismes , mûrement examiné tout ce qui s'y passoit , conféré plus mûrement encore sur les prodiges dont ils avoient été témoins , ils avouerent qu'ici toute leur physique étoit à bout , & que ni l'art , ni la nature ne pouvoient être le principe de ce qu'ils avoient vu. C'est de quoi ils donnerent tous une attestation authentique.

Les Théologiens parurent ensuite , & outre plusieurs Ecclésiastiques de Science &

K

1684,
& suiv.

de probité, on réunit une bonne partie de ce que les différens Ordres avoient de plus sage & de plus éclairé ; Bénédictins , Carmes , Augustins , Cordeliers , Minimes , Capucins , Jésuites , Prêtres de l'Oratoire , tous furent consultés. D'ailleurs rien ne se faisoit dans l'angle ; tout étoit marqué au coin de la précaution & du respect qu'exigeoient très-souvent la présence du Souverain & de sa Cour , de Henri & de Charles de Lorraine , tous deux Evêques , de l'Evêque Diocésain , & d'une Noblesse qui , bien intentionnée pour le Médecin Poirot , ne devoit naturellement céder qu'à l'évidence.

Ce fut dans ces circonstances critiques que les Consultants déclarerent sous les yeux de Dieu que la possession n'étoit que trop réelle , & qu'après les preuves convaincantes que l'on en avoit , il falloit , pour la nier , être aussi téméraire que dépourvu de raison.

Le grand Archidiacre rapporte quelques-unes de ces preuves , car il avoue de bonne foi , qu'eu égard à ses occupations , il n'a pu lire qu'une partie des Mémoires qu'on lui a communiqués. Il remarque principalement qu'Elisabeth , ou plutôt le démon en elle , a connu des personnes qu'elle n'avoit jamais vues , qu'elle a révélé leurs actions les plus secrètes , & qu'ils convenoient avoir été faites sans témoins ; qu'un Docteur de Sorbonne lui ayant présenté un billet cacheté , par lequel il la sommoit de donner de nouvelles preuves de son état , elle répondit brusquement que c'étoit en vain qu'on lui demandoit de nouveaux signes , & qu'elle en avoit assez donnés pour constater cent possessions. *Du reste* , ajouta le démon,

ton billet est en latin , & tu l'as mal écrit ; ce qui se trouva vrai , quand le billet eut été ouvert , & relu avec attention.

1684,
& suiv.

L'intelligence des langues étrangères est un des points sur lequel Boudon insiste davantage. Il étoit de notoriété publique qu'Elisabeth ne sçavoit que le François : cependant elle répondit , sans hésiter , à toutes les questions qui lui furent faites en Italien , en Anglois , en Allemand , en Latin , en Grec & même en Hébreu.

Un Religieux Bénédictin lui fit en Allemand un grand discours , qu'elle entendit aussi-bien qu'eût pu faire une personne élevée en Autriche. Pour l'embarrasser , on recherchoit à grands frais ce Latin fier & inusité , que les Sçavans même , s'ils ne sont des Huet ou des Pétau , n'entendent qu'à la faveur d'un Dictionnaire : ce qui arrête quelquefois les meilleurs Humanistes , n'étoit qu'un jeu pour elle. Un Docteur , qui en méritoit bien le titre , l'interrogea à plusieurs reprises en Grec ; & non-seulement elle satisfit exactement à tout , mais elle badina sur une faute qu'il n'avoit faite que par précipitation.

M. de Sanci qui , pendant plusieurs années , avoit été Ambassadeur pour le Roi à Constantinople , & qui de Prêtre de l'Oratoire devint dans la suite Evêque de Saint-Malo , lui fit en Hébreu plusieurs commandemens , auxquels elle obéit sans délibérer. Un Docteur de la Faculté de Théologie de Paris fit le même essai , & le fit avec le même succès. Un Anglois , dont elle n'avoit jamais entendu parler , & que la curiosité , peut-être même une envie secrète d'insulter à la Religion , entraîna , comme bien d'autres ,

1684,
& suiv.

aux exorcismes, fut tout étonné de la voir aussi bien instruite des particularités de son pays, que des sentimens d'une secte dont il faisoit profession. Il fut bien plus surpris, lorsqu'à sa demande elle lui dit le nom du maître sous lequel il avoit fait son apprentissage, & dont il n'avoit point entendu parler depuis long-temps. Mais ce qui frappa également & les gens habiles & ceux qui ne l'étoient pas, ce fut de l'entendre discourir de nos Mysteres avec une profondeur qui n'appartient qu'aux grands Maîtres, & développer les plus difficiles morceaux de l'Écriture avec une facilité que rien n'arrête.

Ce fut sur cette suite de preuves (suite qui d'ailleurs n'étoit pas nécessaire, & qui ne se trouve pas toujours; puisque le démon, qui de sa nature est le pere du mensonge, après avoir, malgré lui, constaté son œuvre, s'efforce quelquefois pour empêcher le bien qui en résulte, de l'obscurcir, & de la rendre douteuse), ce fut, dis-je, sur cette suite de preuves, & de bien d'autres, qu'il faut supprimer ici, que plusieurs Evêques qui avoient tout vu, tout examiné devant Dieu, plusieurs Religieux distingués dans leurs Ordres, & parmi eux le Provincial des Capucins, le premier Définiteur des Minimes, le Prjeur des Carmes, le Recteur du College des Jésuites, un grand nombre de Lecteurs en Théologie, auxquels il faut joindre le Supérieur de l'Oratoire, malgré le penchant connu des Seigneurs de la Cour, déclarerent par un acte solennel, que la possession étoit indubitable.

Comme je m'apperçois que cet extrait grossit beaucoup plus que je n'avois préten-

du, je ne suivrai le grand Archidiacre, ni dans l'énumération des biens qui, malgré tous les efforts de l'enfer, suivent toujours l'effrayant spectacle des possessions, & les aveux que le démon est forcé d'y faire, ni dans le sage examen qu'il fait des raisons qu'a le Dieu tout-puissant de permettre, qu'il en coûte tant à ses Ministres pour chasser l'ennemi de la maison où il s'est une fois logé. Je dirai seulement que les Exorcismes servirent au moins à délivrer Elisabeth de la plus grande partie de ses maux; que Poirot, sur l'avis qu'on eut, qu'il vouloit s'enfuir dans un pays hérétique, fut arrêté; qu'Anne Bouley, sa confidente, qui s'étoit évadée avec des papiers qui dévoilloient ses abominations & celles de son maître, fut prise à Paris, & ramenée à Nancy, où elle rendit hommage à la vérité; que le Duc de Lorraine Henri II, à qui la bonté qu'il eut pour ses sujets, a mérité de leur part un surnom qui vaut mieux que celui de Conquérant, chercha & dans ses Etats & hors de ses Etats, vingt-quatre Commissaires pour instruire le procès du Médecin; que, malgré les sollicitations d'une faction puissante, ils le condamnerent au feu; qu'aux instantes prières d'un nombre de grands Seigneurs, cet arrêt fut encore ramené au jugement; qu'il fut enfin confirmé; & que si Poirot & la Bouley eurent le même sort devant les hommes, ils en eurent un bien différent devant Dieu; puisque celle-ci mourut dans des sentimens de douleur & de soumission, dont tout le monde fut attendri; & que celui-là au contraire mourut comme il avoit vécu.

Pour ce qui est de la vertueuse Elisabeth,

K iij

1684,
& suiv.

1684,
& suiv.

ce fut à la sainte Vierge, objet & principe de sa tendresse, qu'elle dût sa pleine & entière délivrance. Résolue de gagner à la Mere pour l'amour du Fils le plus d'ames qu'il lui seroit possible, elle travailla à soustraire au danger celles des personnes de son sexe, qui y étoient les plus exposées; & sans se rebuter de la grossièreté, de l'ingratitude, quelquefois même de la fureur de ces ames honteusement vénales; elle en rassembla peu-à-peu jusqu'à vingt dans sa maison, où elles éprouvoient tous les ménagemens de la charité chrétienne.

Les graces que Dieu répandit sur cette petite association, firent juger à l'Evêque de Toul, qui pour lors étoit de la Maison de Lorraine, que pour lui donner une juste consistance, il falloit l'ériger en Communauté Religieuse. Notre sainte veuve, qui dès-lors fut appelée Marie-Elisabeth de la Croix de Jesus, nom qu'elle ne porta pas à titre gratuit, en fut la premiere Supérieure. L'ainée de ses filles prit le voile avec elle, & les deux autres la suivirent avec le temps. Elisabeth eut toutes les vertus nécessaires pour le pénible & laborieux Institut, dont la Providence l'avoit rendue fondatrice; & pendant vingt-cinq ans qu'elle a gouverné cette Maison (a), elle y a donné tant de marques de pureté, d'obéissance, d'humilité, d'amour pour Dieu, de charité pour le prochain, de patience & de douceur à l'égard

(a) La Communauté du Refuge fut établie le premier Janvier 1624. Elisabeth de la Croix la gouverna jusqu'au 14 de Janvier 1649; jour & année où elle mourut.

du troupeau, souvent indocile, que la main de son Evêque avoit confié à ses soins, qu'on n'a point de peine à croire avec son Historien, que Dieu l'ait honorée pendant sa vie & après sa mort du don des miracles. Mais un plus long détail nous meneroit trop loin. Il est temps de passer de l'Histoire de Marie-Elisabeth à l'Histoire de celui qui l'a composée.

1684,
& suiv.

L'Archidiacre d'Evreux avoit fait tant de bien dans tous les lieux où il avoit travaillé, il y passoit si universellement pour un Saint, dont les visites répandoient par-tout la paix & la joie de l'Eprit divin, qu'on souhaitoit ardemment de l'y revoir encore une fois, avant que ses infirmités le missent entièrement hors de combat. Il fut donc prié, & par un grand nombre de personnes de la première condition, & par plusieurs Communautés Religieuses, de vouloir bien donner une nouvelle façon à des terres qui s'étoient si bien trouvées de la première.

1685,
& suiv.

Sa charité toujours active parla pour le moins aussi haut que les voix multipliées de ceux qui l'appelloient à leur secours. Ainsi il ne tarda pas à se mettre en marche : mais pour se disposer par sa propre sanctification à la sanctification du prochain, il voulut commencer par une retraite. L'estime qu'il eut toujours pour le saint Ordre des Chartreux, le silence éternel qui regne dans leurs Cloîtres, la facilité qu'on y trouve à pratiquer la pénitence, soit par les longs Offices du jour & de la nuit, soit par une abstinence inviolable ; enfin un attrait décidé pour la solitude, le déterminèrent à donner la préférence aux enfans de S. Bruno.

Ce fut à la Chartreuse du Mont-Dieu

K iv

1685,
& suiv.

de-là se rendre à Mons. Pour tant de voyages, il n'avoit d'autres ressources que la Providence, mais on eut presque cru que la Providence étoit à ses ordres. Une Princesse voulut absolument le défrayer. Il ne possédoit rien, & il ne manquoit de rien. Ce fut sur ce même fonds qu'il se rendit à Namur, & nous connoissons encore aujourd'hui des personnes qui, dans une heureuse vieillesse, se rappellent son nom avec joie, & respectent sa mémoire (a).

Mais ce fut en Lorraine que son zele trouva plus d'occupation. Il avoue lui-même, dans une lettre qu'il écrivit à une Religieuse, pour lui demander le secours de ses prieres, qu'on l'arrêtoit chaque pas pour l'entendre parler du Royaume de Dieu, & qu'il donna en différens Dioceses les exercices de la retraite à un grand nombre de Communautés. Or voici en abrégé le plan qu'il suivoit dans ces sortes d'occasions, & qui, quoique simple en apparence, a élevé tant d'ames à la plus haute perfection.

Il représentoit à celles qui avoient déjà le bonheur de s'être solennellement engagées à Dieu, que cette premiere consécration ne leur suffisoit pas, mais qu'il falloit y répondre par une vie vraiment & pleinement Religieuse; qu'on ne sert pas Dieu comme il doit l'être, précisément parce qu'on se trouve dans un lieu où il est aisé de le servir; que comme ceux qui, dans le monde, meurent à eux-mêmes, ne sont point du monde; ceux qui, dans les Monasteres, se laissent aller à leur humeur, à leurs

(a) Ceci se trouve encore vrai en 1762.

passions immortifiées, à leurs inquiétudes, sont du monde hors du monde ; qu'il faut donc s'efforcer, à l'aide de la grace, que Dieu répand avec libéralité & avec miséricorde, de dompter la chair & de mortifier l'esprit, en modérant ses faillies & sa vivacité ; qu'une des grandes leçons qu'on doit tâcher d'apprendre dans le cloître, est celle de l'humilité, & de l'humilité continuelle ; puisque c'est sur les humbles que l'Esprit saint se repose ; & que ce n'est que pour eux qu'il est le Dieu de paix, mais de cette paix que le monde & la nature ne peuvent donner ; qu'après tout, en s'humiliant de ses fautes, il ne faut pas s'abattre, ni se décourager, en gémissant de ses chûtes ; que les âmes qui sont foncièrement à Dieu, vivent à la vérité dans une sainte confusion, dans une humiliation anéantissante, dans une douloureuse componction de leurs péchés ; mais qu'elles ne perdent ni le courage, ni la confiance qu'elles doivent avoir en l'adorable Jésus, leur Sauveur & leur Dieu.

Pour les fortifier dans ces sentimens, l'Archidiacre prescrivoit à ses Filles spirituelles, la fidélité à l'oraison, le doux & tendre souvenir de la Passion, de la mort, ou de quelque autre point de la vie de Jésus-Christ, la fréquentation des Sacremens ; mais toujours dans les règles de l'obéissance & d'une juste soumission.

Il leur apprenoit encore à faire des austérités & des mortifications du Cloître, le saint usage pour lequel elles ont été établies.

» Elles vont ces pénitences, leur disoit-il,
 » elles vont toutes à nous unir au Sauveur,
 » & à faire, par cette union, qu'il regne seul
 » & à jamais dans nos cœurs. Jésus-Christ

K vj

1685,
& suiv.

» nous a appris qu'il est venu apporter le
 » glaive sur la terre, pour nous apprendre
 » qu'il divise les unions les plus étroites ; &
 » que non content de séparer l'homme du
 » reste des créatures , il veut encore le sépa-
 » rer de lui-même. Entrons donc dans ses
 » desseins adorables. Abandonnons - nous
 » à son divin Esprit. Quittons-nous nous-
 » mêmes , & avec nous toute vue des créa-
 » tures , toute idée d'estime & d'amitié ,
 » toute ombre de respect humain. Telle est
 » la fin des pénitences régulières. « Et sans
 ces mortifications intérieures , en vérité , les
 plus sévères mortifications extérieures ser-
 vent de bien peu.

Le saint homme revenoit souvent à cette
 mort spirituelle , parce qu'il la regarda
 toujours comme le terme où doit tendre
 & conduire l'Etat Religieux. » Tenez pour
 » maxime , *s'écrioit-il dans ses entretiens* , que
 » pour être dans un véritable repos , il faut
 » que notre cœur sorte des créatures , qu'il
 » les quitte absolument d'affection , & qu'il
 » retourne à Dieu seul dans l'union du Sau-
 » veur. Les liaisons , qui causent du trou-
 » ble , de l'empressement , des chagrins , sont
 » bien humaines. Une liaison qui ne vient
 » que de Dieu , ne cause ni ces regrets , ni
 » ces sensibilités , ni ces tristesses défolantes
 » dans les séparations : car on ne souffre pas
 » de la sorte , quand on n'est séparé que
 » d'une chose à laquelle on ne tient point.
 » Que votre cœur ne soit donc qu'à Dieu
 » seul , puisqu'il n'est fait que pour lui. «

Enfin il développoit à leurs yeux , & les
 artifices de l'amour-propre , & les strata-
 gèmes de l'ancien serpent , dans les diffé-
 rentes tentations qu'il nous suggere. Il leur

présentoit des armes puissantes pour les combattre, & pour les vaincre. On juge bien que la dévotion à la Mere de Dieu & aux saints Anges n'étoit pas oubliée. On insiste toujours très-volontiers sur cet article, quand on joint, comme lui, la conviction à l'expérience. » O ! *disoit-il*, si je pouvois » faire entendre à tous les hommes combien bien la singulière dévotion à l'immaculée Vierge est une rare faveur de notre divin Maître ; combien sont grands les avantages qui en résultent ; combien il est doux de vivre & de mourir à ses pieds ! » Mais non, on ne l'expliquera jamais comme il faut : on ne l'entendra jamais assez dans cette vallée de larmes. «

Il n'étoit pas moins utile à ces jeunes plantes que forme la Religion, & qui doivent transporter à celles qui viendront dans la suite, le suc de vie qu'elles tirent de celles qui les ont précédées. Il proportionnoit ses avis à leur situation présente. Il communiquoit à celles qui étoient chargées de les cultiver, l'esprit de sagesse & de discernement, dont elles ont besoin, pour démêler la tige vicieuse de celle qui n'est que foible ; & qui, quoique languissante aujourd'hui, peut, à force d'eau & de façons, pousser de bonnes racines & produire de beaux fruits. Il sçavoit même, en faisant tomber sur elles la rosée du Ciel, forcer plus ou moins la nature ; rendre excellentes celles qui n'étoient que bonnes ; & donner la vie à celles qu'on étoit prêt à couper, parce qu'on les croyoit mortes.

Quoique le spirituel fût son grand objet, il se prêtoit dans l'occasion aux soins du temporel. Il s'intéressoit auprès du Chancelier

1685,
& suiv.

en faveur des établissemens dont Dieu pou-
voit tirer sa gloire. Il apprenoit aux Com-
munautés naissantes à souffrir tout ce que
la pauvreté & le rebut des hommes ont de
moins supportable. Rien de plus sensé que
ce qu'il écrivit aux Dames du Refuge, qui
furent assez mal reçues à Besançon, où
cependant elles pouvoient faire de grands
biens. Leur premier séjour n'y fut signalé
que par la disette, & par la contradiction des
langués. Boudon les fortifia par l'exemple
de ce grand modele, que le Pere éternel
n'a placé sur la montagne, qu'afin qu'il ser-
vit de règle à tous les Chrétiens. » Vous me
» mandez, *leur disoit-il*, que vous êtes dans
» la dernière indigence : mais qu'est-ce que
» votre indigence, si vous la comparez à
» celle de ce Dieu Sauveur, qui, à sa nais-
» sance n'eut d'asyle qu'un antre sans porte,
» & qu'un peu de paille pour se reposer :
» vous êtes assurément encore mieux logées
» que lui. Nous avons bien des contra-
» dictions, *ajoutez-vous*. Mais c'est l'état que
» l'Homme-Dieu a porté ; & la première
» Prophétie qu'on ait faite de lui, & qui
» fut celle du juste Siméon, ne lui annonça
» que des contradictions. On parle de nous
» renvoyer ; mais l'adorable Jesus n'a-t-il
» pas été exilé dès son enfance, & ce qui
» est bien pis, n'a-t-il pas été crucifié
» avec une infinité de douleurs ? Il y a
» des gens qui ont de l'envie contre nous :
» mais les premiers des Juifs, les Prêtres,
» les Scribes, n'en eurent-ils pas une cruelle
» contre le Sauveur ? Si donc, dans votre
» entrée à Besançon, il veut vous faire
» l'honneur de vous rendre semblables à
» lui, avez-vous sujet de vous décourager ?

» Non : tout ce que vous me mandez de
 » plus affligeant dans votre Lettre, c'est ce
 » qui me cause plus d'espérance. Un éta-
 » blissement, qui se fait sans contradiction,
 » sans pauvreté, sans croix, est, à mon
 » sens, une œuvre bien pitoyable, & il n'y
 » a pas lieu d'en espérer de grands fruits.
 » Regardez la divine Providence qui agit
 » dans votre état, la main visible de Dieu
 » qui le conduit ; sa divine présence, qui
 » est plus dans le lieu où vous êtes, que
 » vous n'y êtes vous-mêmes : ce vous fera
 » une bonne occupation, & qui vaudra
 » bien l'Office du Chœur, que vous ne pou-
 » vez pas encore réciter. Grande obser-
 » vance que l'accomplissement des ordres
 » de Dieu ! « Telle étoit la Philosophie de
 l'Archidiacre d'Evreux. On pourra en trou-
 ver une plus brillante ; en trouvera-t-on de
 plus solide ?

 1685,
 & suiv.

Au reste, si les Dames du Refuge dûrent
 beaucoup à la tendre charité que Boudon
 eut toujours pour elles ; Boudon dû beau-
 coup à la pieuse attention qu'elles eurent
 pour lui. Les fatigues d'un long voyage, les
 exercices d'une Mission qui ne finissoit dans
 un lieu, que pour commencer le moment
 d'après dans un autre ; les efforts de zèle
 que faisoit un homme qui, lorsqu'il s'agis-
 soit des intérêts de Dieu, ne se ménageoit
 point, accablèrent enfin la nature. En arri-
 vant de Mons à Nancy, l'Archidiacre fut
 attaqué d'une fièvre si violente, que sa vie
 parut en danger : Il se traîna, comme il put,
 jusqu'à la maison du Refuge. On le logea
 au-dehors ; mais on veilla si bien à ce qu'il
 fût traité, comme il méritoit de l'être, qu'il
 ne manqua ni du nécessaire, ni de ce qui

 1687,
 & suiv.

1687,
& suiv.

ne l'étoit pas absolument. Médecins habiles, domestiques affectiomés, argent, linge, rien ne fut épargné. Ainsi le testament qu'il avoit fait dès les premiers jours de sa maladie devint inutile. Il ne servit qu'à faire connoître son amour pour la pauvreté & pour les pauvres. Il leur donnoit ses vêtements, & vouloit être enterré comme l'un d'eux.

Mada-
me de
Turgis.

Les Religieuses du Refuge ne furent pas les seules qui, dans cette fâcheuse conjoncture, lui donnerent des preuves d'attachement & d'estime. Une Dame aussi connue dans le pays par sa piété que par son mérite, ne le quittoit presque point; & c'est elle qui depuis a si souvent rendu ce témoignage, qu'elle avoit été fort édifiée de la patience de ce saint Prêtre; qu'elle l'avoit toujours trouvé semblable à lui-même, plein de reconnoissance pour les plus petits services qu'on pouvoit lui rendre; le visage riant dans ses douleurs les plus vives, & n'ayant à la bouche que ces paroles: *Dieu soit béni, sa sainte Mere, les saints Anges & sous les Saints; voilà une bonne croix, ô aimable croix, & autres semblables.*

Lorsqu'il commença à se mieux porter; il rendit visite à la pieuse Communauté qui, après Dieu, lui avoit rendu la vie. La crainte qu'on avoit eu de le perdre, jointe à celle qu'on avoit de ne le revoir que dans l'éternité, sembla redoubler la juste confiance, qui étoit due à sa vertu & à ses lumières. C'étoit à qui lui ouvreroit son cœur, pour profiter de ses avis. Mais personne n'en profita plus que la Supérieure & la Maîtresse des Novices. Il fut leur oracle dans toutes les affaires de quelque importance

qui leur survinrent dans la fuite , & il régla par ses Lettres ce que la distance des lieux ne lui permettoit pas de régler autrement. 1687,
& suiv.

Depuis ce temps , il ne fut plus en état de faire ces longs & pénibles voyages , qui avoient donné tant d'exercice à son zele. Les années qui se multiplioient sensiblement , une descente affreuse que la Chirurgie ne put ni guérir , ni pallier ; une succession de maux , qui affoiblissent le cavalier , sans le mettre absolument hors de combat ; la vieillesse , en un mot , qui est presque toujours double en ceux qui ont outré le travail ; tout cela réduisit l'Archidiacre à des occupations qui , quoique continuelles , étoient plus modérées (a). J'entends plus modérées pour lui ; car ce qu'il regardoit comme une sorte de délassement , il est sûr que bien d'autres l'eussent regardé comme une vie très-laborieuse & très-fatigante.

Boudon faisoit exactement ses visites d'Archidiacre , & il les faisoit avec une sérieuse application. De retour à Evreux , il mettoit à profit tous les momens , qu'une oraison toujours longue , les saints Offices , la célébration des divins Mysteres laissoient à sa disposition. Tour à tour il composoit ces pieux Ouvrages , que Dieu bénit encore

(a) Il est sûr néanmoins que M. Boudon travailla encore dans le Diocèse de Cambrai en 1687 , puisque le 19 Juin de cette même année il obtint de Jacques-Théodore de Bryas , qui en étoit Archevêque , des pouvoirs très-honorables d'y prêcher : *Pramonitis tamen Parochiarum Rectoribus , aliorumve locorum Superioribus.*

1687,
& suiv.

aujourd'hui. Il formoit à la plus haute piété, non-seulement ceux qui s'adressoient à lui dans le sacré Tribunal, mais encore un nombre infini de jeunes gens qui, certains jours de la semaine, venoient le trouver dans sa pauvre chambre. Le reste du temps, ou il éclaircissoit les doutes des personnes qui le consultoient sur les maximes spirituelles, ou il répondoit à une foule de lettres qui lui venoient de tous les coins du Royaume, & assez souvent des Royaumes étrangers. Chaque année il faisoit un voyage à Paris, pour entretenir dans de saintes Communautés le feu du divin amour qu'il y avoit allumé. De temps en temps il se retiroit à l'écart, pour y jouir dans la solitude de la présence & des faveurs de son Bien-aimé. Le penchant qu'il eut toujours pour les lieux séparés du tumulte & du commerce des hommes, s'accrut si fort dix ou douze ans avant son décès, qu'il prit des mesures pour finir ses jours au Mont-Valérien, ou dans la forêt de Sénar : ses infirmités habituelles ne lui permirent pas d'exécuter ce projet. Si son attrait y perdit, le public y gagna. Livré aux douceurs de la contemplation, le saint Prêtre, perdu en Dieu, auroit oublié les hommes, & les hommes avoient encore besoin de lui.

1690,
& suiv.

Il avoit d'autant plus de mérite à travailler pour eux, qu'il ne le faisoit jamais sans essuyer quelque nouvelle contradiction. Ses ennemis, dont la calomnie ne put trouver d'accès chez M. de Novion, son Evêque, s'efforçoient de le décréditer ailleurs; & la fleche, qui ne frappe jamais plus sûrement que quand elle frappe dans les ténèbres, lui portoit des coups aussi imprévus, qu'ils

étoient peu mérités. Le petit Livre qu'il venoit de composer, pour faire connoître le respect qui est dû aux Eglises, & l'énormité des profanations qui s'y commettent, n'avoit rien qui pût effaroucher personne. S'il étoit venu de toute autre part, on y eût applaudi; mais parce qu'il venoit de l'Archidiacre d'Evreux, il fut censé partir d'une main ennemie. On eût voulu effacer son nom du Livre des vivans: tout Ouvrage qui le portoit sur son frontispice étoit anathème par le seul fait. Ainsi une brochure qui pouvoit s'imprimer en deux mois, fut arrêtée pendant plusieurs années. Sa patience, ses prières & celles de ses amis forcerent enfin les obstacles que l'envie & la malignité avoient fait naître. Deux illustres Censeurs, l'un Curé de Saint-Laurent, l'autre Théologal de Rouen, rendirent justice, le premier à la sainte véhémence de son zèle, le second au tour neuf & intéressant, qu'il avoit sçu donner à une matiere rebattue.

Les oppositions que notre vertueux Prêtre trouvoit à faire le bien ne l'empêchoient pas de s'y porter, & d'y porter les autres, avec ce fonds d'ardeur, que ni la difficulté des conjonctures, ni le malheur des temps, ni l'incertitude du succès ne peuvent ralentir. C'est pourquoi ayant appris que les affaires de la maison du Refuge n'allant guere mieux à Rouen qu'à Besançon, l'on pensoit à retirer de cette premiere ville les Religieuses qui y avoient été envoyées; l'Archidiacre, qui sçavoit qu'un lieu qui sert d'asyle à la vertu & aux larmes, est par-tout, & principalement dans les grandes villes, d'une conséquence infinie, réso-

 1690,
& suiv.

1690,
& luiy.

lut de faire tous ses efforts pour empêcher ce malheur. Il fit plus, & plein de cette confiance, au moyen de laquelle il avoit tant de fois fait des voyages de trois à quatre cens lieues, sans provision & sans argent, il osa bien prier la Supérieure de Nancy d'ajouter de nouvelles filles à celles qui y étoient déjà.

Ce fut sur ces mêmes principes d'une confiance sans bornes, qu'il continua de maintenir le Refuge à Besançon. Hors d'état de le soutenir par ses libéralités, il tâchoit au moins de l'encourager par ses discours, & par de petits présens de piété. Sa foi, qui fut toujours d'une simplicité admirable, lui découvroit des trésors dans une infinité de petites choses, que les prudens du siecle traitent de puérités. Les Carmélites d'Anvers lui avoient envoyé quelques estampes de Notre-Dame de Grace, en l'assurant que Dieu daignoit y attacher une bénédiction singuliere; & qu'en conséquence des prieres qu'un Monastere ravagé par des soldats avoit faites devant une de ces images, une fille inconnue avoit présenté à la Touriere trois pains, qui avoient suffi pour toute la Communauté, & où les Religieuses avoient trouvé un goût particulier. Le vertueux Prêtre en envoya une en Franche-Comté. Je ne sçais si la sainte Vierge, qui se plaît quelquefois à éprouver ceux qui la servent, différera long-temps à déployer sa puissance en faveur d'un établissement si orageux; ce que je sçais, c'est que la maison du Refuge est aujourd'hui une des plus belles qui soit à Besançon. On ne lui enviera pas sa prospérité, pour peu qu'on fasse attention qu'elle fut toujours le séjour, ou de ces vives actions

de graces qui conservent l'innocence , ou de ces gémiffemens sinceres , qui expient le malheur qu'on a eu de la perdre. Et de quel prix n'a pas dû être devant Dieu le service que Boudon a rendu au public , en s'opposant à la ruine d'une fondation si sainte & si nécessaire ?

1690 ,
& suiv.

Mais il ne falloit pas de si grands objets , pour mettre en mouvement sa charité & son zele. La pacification d'une seule ame lui donnoit des ailes dans le temps même qu'il étoit déjà courbé sous le poids des infirmités. Il y avoit à une des extrémités de Paris un pauvre Religieux que la main de Dieu avoit touché , & qu'elle avoit réduit à un état si affligeant , que le ciel & la terre paroissoient ligués contre lui. Il ne voyoit presque plus , il ne pouvoit faire un pas qu'avec beaucoup de peine ; & ce n'étoit-là que le commencement de ses douleurs. Son ame étoit plongée dans un abyfme d'amertume. Le démon de l'ennui & du désespoir l'obsédoit. Il ne trouvoit dans ses Freres , qui ne comprennoient rien à son état , que de la dureté , & une conduite qui approchoit du mépris. Il avoit rendu autrefois de bons services , en faisant des leçons de Théologie ; mais sa Théologie & ses services n'étoient plus , & on les avoit oubliés. On se croyoit presque quitte à son égard , en le regardant comme un homme qui avoit perdu l'esprit. Souffrir , sentir son mal , n'avoir personne qui nous console ; c'est un état qui se trouve dans le monde & hors du monde , mais dont on ne connoît la rigueur que quand on y a passé.

Boudon portoit de ce vénérable vieillard un jugement bien opposé à celui qu'en

1690,
& suiv.

portoient ses Supérieurs. Il le regardoit comme un prédestiné, dans lequel la faux des croix & des souffrances moissonnoit ce peu de paille qui, dans les élus mêmes, se trouve avec le bon grain. Et il comptoit bien qu'un Religieux, qui avoit joint l'exacte observance de ses Regles à une tendre dévotion pour la sainte Vierge, ne souffroit dans ce siecle que pour être ménagé dans l'autre. Aussi, malgré l'éloignement des lieux, il le visitoit avec la tendresse d'un fils. Il dissipoit une partie de ses peines: il le fortifioit dans l'autre par des paroles de vie. Sans vouloir lui dissimuler la pesanteur de sa croix, il l'encourageoit à la porter jusqu'au bout: & il avoit la consolation de le laisser toujours plus tranquille, que ne le comportoit la nature de ses peines. Enfin l'Archidiacre apprit par une Religieuse, que cet homme si long-temps battu de l'orage, étoit arrivé au port dans une paix profonde, & qu'il avoit vu ses derniers momens avec une tranquillité presque égale à ses anciennes agitations.

Pendant que Boudon voloit jusqu'au bout de Paris, pour consoler un Religieux d'une vertu solide, quoiqu'un peu obscurcie, il poursuivoit de ville en ville un autre Religieux d'une hypocrisie certaine, quoique encore inconnue. Celui-ci, à la faveur d'une attestation qu'il avoit surprise à un grand homme de bien, signaloit sa route par ses crimes, & laissoit par-tout des traces honteuses de son apostasie & de son libertinage. L'Archidiacre découvrit le loup sous la peau étrangere dont il s'étoit couvert. Il ameuta contre lui les chêts du troupeau, & on fit de toutes parts si bonne garde, que ce monstre

travesti fut obligé de prendre la fuite, & d'aller porter ailleurs sa contagion & ses ravages. 1690,
& suiv.

C'est ainsi que notre digne Prêtre saisissoit toutes les occasions, grandes ou petites, d'avancer le Royaume de Dieu, & de parer les coups que ses ennemis lui portoient. Ce qu'il ne pouvoit faire par lui-même, il tâchoit de le faire par le moyen de ses Livres; & il remarque, dans une de ses Lettres, qu'une des meilleures choses qu'on puisse faire, est d'en prêter de bons à ceux qui n'en ont point, ou qui n'en ont que de mauvais. Il envoya les siens jusqu'au Canada, & il eut la consolation d'apprendre que la dévotion qu'ils avoient inspirée pour la sainte Vierge, pour saint Joseph & pour les saints Anges, avoit sauvé Québec dans une occasion où il devoit naturellement périr.

Les Anglois, sous la conduite du Chevalier Guillaume Phips, étoient partis de Boston avec une armée navale de plus de trente vaisseaux, & pour le moins de sept mille hommes de débarquement. Dans cet ordre formidable à une ville qui pour lors n'avoit que trois cens hommes, & pas un seul navire à leur opposer, ils s'étoient approchés de Québec, & avoient fait à une lieue de son enceinte une descente de plus de deux mille hommes. Mais on reconnut alors, à n'en pouvoir douter, qu'il est un Dieu des combats; & que, quoi qu'en dise l'impiété, il ne se met pas toujours du côté des plus gros bataillons. L'esprit de vertige faisoit l'ennemi: frappé d'une terreur panique, il se rembarqua pendant la nuit, & abandonna au vainqueur cinq piéces de canon & deux étendarts. » Les trois vaisseaux qui,

1690,
& suiv.

» de dix partis de France, sont encore les
 » seuls que nous ayons, *continue l'Evêque*
 » *de Québec, qui me fournit ce détail*, n'ont
 » pas été protégés moins miraculeusement.
 » Les ennemis ont fait pendant cinq jours
 » tous leurs efforts pour entrer dans un lieu;
 » où ils s'étoient réfugiés; mais ils en ont
 » toujours été repouffés par les vents con-
 » traires, qui changerent à l'heure même
 » que les nôtres y furent entrés. Enfin les
 » mauvais temps & des tourbillons de neige
 » les ont forcés de prendre la fuite... Je
 » serai toujours, le peu de jours qui me
 » restent à vivre, tout à vous, en l'amour
 » de Jesus, de Marie, de Joseph, de tous
 » les saints Anges, & de tous les Saints. «
 Ces dernières paroles montrent tout-à-la-
 fois & l'amitié constante dont M. de Mont-
 morency honora le grand Archidiacre, &
 l'usage qu'il faisoit sur ses vieux jours des
 pieuses leçons qu'il avoit reçues de lui dans
 sa jeunesse.

Mais la Lettre de ce respectable Prélat
 n'est pas la seule par laquelle Boudon ait
 appris combien ses Ecrits faisoient de bien
 dans l'Amérique. Ce seul mot, *Dieu seul,*
 & *toujours Dieu seul*, qu'il mettoit à la tête
 de toutes ses Lettres, touchoit si fort un
 saint Prêtre, qui travailloit dans ce nouveau
 monde, que de son aveu (a) il n'y a point
 de sermon dont il fût si efficacement péné-
 tré. Les Séculars, je dis ceux mêmes du
 premier rang, à force de le lire ou de l'en-
 tendre, se faisoient à son langage, & pre-

(a) Lettre de M. E. Boulard, site à Beauport, en
 Canada, & datée du 20 Octobre 1699.

noient

noient ses sentimens. La Princesse de Chimai, qui avoit en lui la plus parfaite confiance, s'étoit tellement nourrie de son style & de son esprit, que nous avons cru le lire lui-même en lisant les Lettres dont elle l'honoroit. Nous dirons en passant qu'il y en a une où cette religieuse Dame, en exhortant l'Archidiacre à voir Mademoiselle de Rochefort à la Communauté de sainte Geneviève, fait en deux mots un fort bel éloge de Madame de Miramion (a) & de toutes ses filles.

1690.
& suiv.

Quoique Boudon, chez qui le Grec & le Gentil ne faisoient qu'un seul peuple en Jesus-Christ, s'efforcât de sanctifier par ses pieux ouvrages, l'ancien & le nouveau monde, il est sûr que le Diocèse d'Evreux étoit, en quelque sorte, le premier objet de son zèle. Ce fut, pour le sanctifier de plus en plus, qu'il tâcha de faire rendre à Saint Taurin, son premier Evêque, les honneurs qui étoient dûs à son Apostolat. Ce digne Confesseur du Fils de Dieu n'étoit presque connu que de nom de la plupart de ceux à qui il avoit annoncé la Foi. L'Eglise faisoit son Office; mais son tombeau étoit désert, & on n'y voyoit rien de ce saint concours, qui en marquant la reconnoissance des anciens bien-

(a) Marie Bonneau de Miramion mourut à Paris le 24 Mars 1696 à soixante-six ans. Elle s'est distinguée par son zèle, sa piété & ses bonnes œuvres, sous la conduite de M. Joly, troisième Supérieur Général de la Congrégation de la Mission, duquel, dit l'Abbé de Choisi, qui a écrit la vie de cette vertueuse Dame, le nom seul fait l'éloge.

1690,
& suiv.

faits, en attire de nouveaux. Un oubli aussi injurieux blessa la piété de notre vertueux Archidiacre. Il invectiva contre dans ses prédications. Il montra dans des panégyriques pleins d'onction les obligations infinies que nous avons à ceux qui, par l'Évangile, nous ont enfantés à Jésus-Christ; & l'on convient que c'est à sa véhémence & à ses larmes, que le Diocèse dut la grace de reconnoître & de réparer son indifférence.

Pour empêcher qu'on n'y retombât, il crut devoir donner au public la vie de ce saint Pontife. Il ne l'enfla ni de ces dissertations sur l'an & sur le mois que la curiosité aime, & dont la charité se soucie peu, ni de ces recherches critiques qui ne servent guere qu'à rendre l'esprit plus indécis. En récompense, il y fit entrer des réflexions, propres par leur simplicité même à fortifier la foi, à nourrir l'espérance, à enflammer la charité. Il y joignit une relation abrégée de deux miracles qui s'étoient opérés depuis peu par l'intercession du saint Evêque, & dont le premier gagna pleinement à la Religion Catholique le fleur Pachecq, qui ne pouvoit se résoudre à admettre l'invocation des Saints; c'est-à-dire, qui combattoit un dogme, que le Ministre Aubertin, sur le témoignage constant des premiers siècles, regardoit comme indubitable. Boudon termina son petit Ouvrage par des pratiques de piété, dont il est aisé de conclure, que si les vœux que nous faisons aux Saints, sont rarement exaucés, c'est que nous ne les faisons que très-rarement avec les dispositions qui devoient les accompagner.

Cependant l'Archidiacre s'avançoit à grands pas vers ce temps lugubre, où la vie de l'homme le plus vigoureux n'est plus qu'infirmié & que douleur. Mais avant que d'entrer dans le détail des dernières croix, sous le poids desquelles il a enfin fallu que la nature succombât, nous croyons devoir rapporter ici différens traits, dont, à l'exception d'un seul, nous n'avons point d'époque certaine. Le Lecteur y reconnoitra avec plaisir que cet homme si maltraité sur la terre étoit l'ami du ciel, & qu'il puisoit dans le sein de la Divinité des lumières, que la prétendue sublime Philosophie de ses ennemis ne lui auroit assurément pas données.

1694,
& suiv.

Un jour qu'il prêchoit chez les Religieuses de la Visitation de la rue Saint Antoine, une Présidente, qui étoit sa cousine, & qui ne l'avoit pas vu depuis long-temps, lui fit promettre à force d'instance qu'il accepteroit un dîné chez elle, où elle vouloit l'entretenir d'affaires importantes, c'est-à-dire, comme on l'a cru, de celles de sa conscience. Boudon s'étant rendu à ses importunités, elle le pria, après la conversation qui suivit le repas, de vouloir bien faire une visite à M. de Gaumont (a), Conseiller au Parlement de Paris, qui étoit aussi parent du saint Archidiacre. Boudon y alla fort volontiers; & ayant trouvé à-la-fois & le Magistrat &

(a) Je ne mets ces noms propres qu'en tremblant, parce que le principal Mss. sur lequel je travaille, est extrêmement défectueux de ce côté-là. Ce Mss. donne le nom de Monguien à la Présidente, dont je viens de parler.

#694,
& suiv.

son fils , qui n'avoit que dix-sept ans , il laissa le premier , & s'adressant au second : *Hé bien , mon petit cousin , lui dit-il , aimons-nous le bon Dieu : pensons-nous quelquefois qu'il faut mourir , & aller au ciel ?* A quoi le jeune homme ayant répondu , qu'à son âge on ne pensoit guere à l'autre vie ; & que cela étoit bon pour un homme comme lui , qui n'étoit plus jeune , & qui étoit Prêtre : *Mais , mon fils , reprit l'Archidiacre , ne sçavez-vous pas qu'on meurt à dix-sept ans , & qu'on va paroître devant Dieu , comme à soixante ?* Cette conversation , qui n'avoit rien d'amusant pour celui avec qui elle se faisoit , n'alla pas plus loin. On parla de toute autre chose ; & Boudon ayant dit & au Conseiller & à la Présidente , qui s'étoit trouvée chez lui , qu'ils ne le reverroient plus dans ce monde , il se retira. à l'instant dans une Eglise pour demander à Dieu la conversion de ce jeune cousin , dont le cœur commençoit à s'ouvrir aux passions. Sa priere fut celle du juste : elle eut auprès du Seigneur tout le poids que peuvent lui donner la faincteté & la ferveur.

Dès le soir , le jeune homme sentit les atteintes du coup , qui devoit enfin l'immoler. Mais , en se rappelant au moment même la prédiction qui lui avoit été faite , il le sentit en homme qui conçoit parfaitement qu'on peut mourir à tout âge. Il rentra en lui-même. Il versa des larmes sinceres sur ses égaremens. Il fit au souverain Arbitre de nos destinées un sacrifice absolu de sa vie. Au bout de trois mois , il mourut aussi plein de confiance dans les miséricordes de Dieu , que plein de regret de l'avoir offensé. Il ne fut pleuré ni de

son pete, ni de la Présidente sa cousine : tous deux avoient été enlevés dans le mois même, où l'Archidiacre leur avoit dit qu'ils ne le reverroient plus. Il y a bien de l'apparence que celui qui les avoit si bien instruits de leur dernière heure, leur obtint les graces dont ils avoient besoin pour s'y préparer.

1694
& suiv.

Il eût bien voulu en faire autant dans une autre occasion, qu'il ne se rappelloit jamais sans frémir à la vue des jugemens de Dieu. Un jour il se trouva avec un Ecclésiastique de la première condition, qui étant tombé sur son propre chapitre, disoit avec bien de la satisfaction, que pour lui il étoit le plus fortuné des mortels ; qu'il n'avoit eu que du bien & du bonheur pendant sa vie ; & qu'il ne connoissoit ni maladie, ni fouci, ni amertume. Boudon, qui voyoit tout des yeux de la foi, fit ce qu'il put, pour lui faire concevoir que Dieu ne traite pas ainsi ses Elus, & qu'une prospérité constante sur la terre est souvent la marque la plus assurée de sa colere. Mais il parloit à un sourd, qui lui cédoit volontiers toutes les croix du monde, pourvu qu'il continuât à n'en porter aucune. Dans ce moment, une voix forte & distincte fit retentir ces terribles paroles jusqu'au fond des moëllles du saint Archidiacre : *Inseulé, cette nuit même on vous demandera votre ame ; & que deviendront vos biens, vos plaisirs, vos honneurs ?* Deux ou trois heures après, on vint lui dire que cet homme, si content & de son sort & de lui-même, étoit mort subitement.

Ce qui se passa à Nancy immédiatement après la grande maladie, dont le saint

1694,
& suiv.

homme y fut attaqué en 1685, fut plus consolant à tous égards. Les vivres étoient extrêmement chers cette année-là ; & la Supérieure du Refuge, dont la Maison est toujours nombreuse, étoit inquiète, parce qu'elle n'avoit en bled & en farine de provision que pour six mois. Boudon, à qui elle fit part de son embarras, l'assura que Dieu pourvoiroit aux besoins de sa Communauté, & qu'elle pouvoit demeurer tranquille. La prophétie se trouva juste ; & ce fut un miracle éclatant qui la vérifia. Une Maison, qui avoit eu tant de charité pour l'Archidiacre, méritoit d'être traitée comme le fut cette pieuse veuve de Sarephta, qui partagea si généreusement avec Elie le peu de pain qui lui restoit. Les provisions du Refuge se multiplièrent ; & ce que six mois devoient consumer, dura une année & demie. *J'étois pour lors au Monastere*, dit celle dont nous avons appris ce trait important ; *& je fus avec les autres, témoin & admiratrice de cette merveille*, qui en renferme deux, l'une de prédiction, l'autre de multiplication.

Du reste, ajoute cette fille, qui pour lors étoit Supérieure, *ce n'est pas la seule grace que nous ayons reçue pour la charité que nous avons faite à M. Boudon ; & qui pourroit raconter les bénédictions qui nous ont été accordées par ses prières ! c'est ce qui ne se verra que dans l'éternité.*

A ces faits, qui donnent une grande idée du Serviteur de Dieu, nous en joindrons encore un autre, qui est très-propre à la confirmer. Un Ecclésiastique le consulta sur un cas qui l'embarrassoit. Il étoit ques-

tion de sçavoir si une Demoiselle , qui étoit, sous sa conduite , devoit , contre la volonté précise de ses parens , entrer dans un Monastere , ou du moins sortir de la maison paternelle , où son salut n'étoit pas en sûreté , afin de s'associer à d'autres vertueuses filles que Boudon connoissoit fort bien , & qui ne demandoient pas mieux que de la recevoir.

L'Archidiacre , après s'être déclaré pour le second parti , revint au premier , & jugea en dernier ressort , qu'il falloit laisser suivre à la jeune personne le penchant qu'elle avoit & pour la Religion , & pour le Monastere dans lequel elle vouloit l'embrasser.

Ce jugement étoit bien alors la chose du monde la plus incompréhensible. Tout s'opposoit à son exécution. Les parens , bien-loin d'y consentir , en étoient au désespoir. La Prétendante n'avoit ni dot , ni amis qui voulussent lui en fournir. La Maison qu'elle avoit en vue étoit si pauvre , qu'elle ne pouvoit y suppléer. D'ailleurs elle étoit extrêmement décriée. Les mauvais exemples d'une Abbessé , qui régnoit depuis long-temps , & qui n'étoit rien moins qu'édifiante , y avoient introduit l'inobservance des Régles , & avec elle le trouble & la confusion. Chaque Religieuse vivoit à sa mode , & cette mode étoit un relâchement déplorable. Une propriété , qui peut-être n'étoit que trop fondée sur l'indigence commune , avoit pris la place de la pauvreté qu'on avoit vouée aux pieds des autels. Pour comble de malheur , les Supérieurs de l'Ordre s'endormoient sur le double besoin du Monastere. Le temporel étoit

1694,
* fuiv. en décadence, & on manquoit de secours spirituels.

Toutes ces difficultés s'applanirent. L'homme de Dieu l'avoit prédit, il avoit prédit de plus que la Proposante reformeroit tout le Monastere; l'événement fit voir que c'étoit Dieu qui avoit ouvert sa bouche, comme autrefois celle des saints Prophetes. La jeune personne trouva une dot, & fut reçue. L'Abbesse, éprouvée par une longue & dure maladie, rentra en elle-même, & y rentra si bien, qu'à la vue de sa propre rénovation elle s'écrioit: *Oui, il faut assurément que quelqu'un prie pour moi; car je trouve mon cœur tout changé.* Comme il n'y avoit pas sur le lieu de Medecin spirituel assez expérimenté pour un mal aussi difficile à traiter que l'étoit celui de cette Dame qui, pour être de qualité, n'en avoit pas été meilleure Religieuse; Dieu, qui est riche en miséricorde, lui envoya de fort loin, & contre toute attente, un Directeur éclairé qui, au moyen d'une bonne confession, calma les frayeurs de son ame agitée. Les douleurs aiguës qu'elle souffrit long-temps, devinrent pour elle par le saint usage qu'elle en fit, la matiere d'une rude & salutaire pénitence. Elle mourut enfin, après avoir beaucoup édifié une maison à qui elle avoit donné beaucoup de scandales. Heureuse si la douleur qu'elle en emporta dans le tombeau eût pu rétablir l'ordre qu'un long & mauvais gouvernement avoit renversé: mais la plaie étoit faite; & il est rare que les larmes des mourans suffisent pour en guérir de si profondes.

Celle qui lui succéda avoit de bonnes

Intentions ; & pour faire du bien , elle n'avoit besoin que d'être secondée. Notre jeune Professe qui , en prenant l'habit , avoit reçu pleinement la grace de son état , se joignit à elle ; & ces deux , en ayant gagné une troisième , ce petit troupeau forma la résolution d'observer exactement la Règle. Le vœu de pauvreté étoit à peine connu , on commença par le rétablir ; & , malgré les railleries offensantes des anciennes qui ne pouvoient digérer ce prélude de réformation , il y eut au moins trois personnes qui sçurent ne rien posséder qu'en commun.

Boudon , qui fut instruit de ces heureux commencemens , exhorta l'ancien Directeur de la jeune Religieuse à se transporter sur les lieux , pour tendre la main à celles qui , peut-être ébranlées par le bon exemple de trois de leurs Sœurs , voudroient se rapprocher d'elles , & marcher sur leurs traces. Ce vertueux Ecclésiastique ne balança pas. Il se mit en chemin sans délibérer ; & si l'on peut croire que l'enfer se bande quelquefois contre ceux qui vont attaquer son empire , il y a toute apparence que les démons se mirent en mouvement pour le perdre. Trois fois il fut en danger de périr : trois fois l'aimable Providence veilla à sa garde , & le délivra du mal. L'Archidiacre ayant sçu que sa voiture , au moyen d'un tour de roue , alloit être abyssinée dans un précipice , que les ténèbres d'une nuit épaisse ne permettoient pas de découvrir ; que le second jour elle avoit versé , sans que personne en eût souffert ; & qu'enfin sur le point d'arriver au terme , le Cocher

1694,
& suiv.

avoit enfilé, dans une forêt profonde, une route inconnue ; l'Archidiacre, dis-je, mit une si visible protection sur le compte des bons Anges ; & ne douta point qu'un voyage si traversé ne dût être suivi d'un succès qui, avec le temps, en ameneroit encore de plus heureux.

Il ne se trompa point dans son attente. Le Directeur, que les pouvoirs de Grand-Vicaire rendoient encore plus respectable, fortifia la Supérieure & les deux Coadjutrices de son zele. Il entendit la confession générale de la première. Plusieurs autres suivirent en ce point son exemple. Peu-à-peu le nombre des bonnes augmenta. Il en mourut de mauvaises, d'autres se convertirent. Un excellent Provincial voyant les choses si bien disposées, y donna la dernière main, par sa fermeté & par sa prudence. Peu de temps après la mort de notre Archidiacre, cette Maison étoit si régulière, si fervente, si littérale dans l'observance de ses vœux, qu'il n'y avoit peut-être pas un Monastere à qui elle ne pût servir de modele. Il est à présumer que Boudon, qui l'a si bien servie par ses conseils pendant qu'il étoit sur la terre, la sert plus puissamment par ses prieres, aujourd'hui qu'il est dans la gloire.

Je ne parlerai ici ni du pouvoir qu'eut l'homme de Dieu sur les démons, qui frémissaient à sa vue, & qui, par la bouche des possédés, déclaroient malgré eux, qu'une incroyable multitude de bons Anges, veilloient à sa garde ; ni du don singulier qu'il eut presque dès sa jeunesse de discerner les esprits, de démêler en eux, de maniere à les surprendre, leurs pensées les plus in-

times , & leurs mouvemens les plus confus ; de calmer leurs plus mortelles alarmes ; de leur tracer si diftinctement la route par laquelle ils devoient marcher , que de ceux qui , en ce point , ont fuivi fes avis , il n'en eft pas un qui n'ait fait de très-grands progrès dans la perfection : ce détail nous meneroit trop loin , & il ne feroit que nous fournir de nouvelles preuves d'un fait que cent autres ont amplement confirmé.

 1694,
 & fuiv.

Il ne nous reſte donc plus , pour finir fon portrait , qu'à donner une légère idée de la patience ; ou plutôt de la joie avec laquelle il a ſupporté les infirmités de ſes dernières années. Sa complexion naturellement délicate n'étoit pas propre aux grandes fatigues : cependant le zèle de la gloire de Dieu , qui le dévoroit nuit & jour , ſon ardeur pour le ſalut du prochain , la ſainte haine qu'il portoit à cette chair de péché qui nous ſuit partout , lui firent tellement oublier la foibleſſe de ſon corps , qu'un homme qui ne ſe ménage que dans l'ordre , fait moins dans un an qu'il ne faiſoit dans un mois , quelquefois même dans une ſemaine. Il ne doutoit pas que tout ne dût ſe retrouver un jour : mais il doutoit encore moins , qu'en ſe préparant des ſouffrances pour l'avenir , il ne ſe préparât des couronnes. Ainſi peu content de ſes travaux exceſſifs , il y joignoit tout ce que les artifices de la pénitence ont inventé de plus terrible , & ſur-tout un jeûne preſque continué , & des veilles qui ne duſſent être moins.

 1697,
 & fuiv.

Enfin la nature plia ſous un fardeau , qu'elle n'avoit ſi long-temps porté que par une eſpece de miracle. Le grand Archidia-

1697,
& suiv.

cre devint sur ses vieux jours si languissant, si desséché, qu'on ne le prenoit désormais pour un homme, que parce qu'il n'en avoit pas entierement perdu la figure. Ce qui l'affligea davantage, fut cette terrible descente, dont nous avons déjà parlé, & qui fut le fruit de la véhémence avec laquelle il prêcha le Royaume de Dieu dans une Mission qu'il fit à Chartres en 1688. Ce mal, que les plus sçavans Artistes ne purent jamais soulager, eut, principalement sur la fin de ses jours, toutes les mauvaises suites qu'il peut avoir. L'atteinte en duroit quelquefois des six heures entieres. Par-tout où en étoit saisi le pauvre Boudon, il demouroit immobile à force de douleur, & les gens du métier convenoient que dans une demi-heure il pouvoit en mourir.

Mais cet état si accablant, il le portoit avec des sentimens, que les anciens Martyrs eussent admiré. Rien de plus chrétien, de plus héroïque, que la maniere dont il s'exprimoit à cette occasion : » Il est bien juste, écrivoit-il, la semaine même où il se sentit blessé ; c'est-à-dire, dans un temps où la nouveauté du mal le rend plus sensible & plus effrayant, » oui, il est bien juste que la » créature soit en toutes choses parfaitement soumise à la Providence. Qu'elle » fasse donc, cette très-bonne & très-fidelle » mere, qu'elle fasse tout ce qu'il lui plaira, » je la bénirai en tout temps, & sa louange » ne sortira jamais de ma bouche. Après » tout, c'est en Dieu seul que se trouve le » véritable bien ; & c'est par les maux de » cette malheureuse vie, que l'on arrive à » la vie bienheureuse, «

Ces maux que le vertueux Archidiacre regardoit comme le chemin d'une meilleure vie, s'accrurent considérablement les trois dernières années de sa vie. Tous ses momens portoient la vive empreinte de la douleur, & sa vie n'étoit plus qu'une complication d'infirmités. Malgré cela, dès qu'il pouvoit se traîner, il reprenoit ses fonctions accoutumées. Il célébroit les divins Mystères. Il rendoit au prochain tous les genres de service, dont il étoit capable. Il écrivoit de tous côtés pour établir le Royaume de Dieu; & il le faisoit tout vêtu sur son lit, quand la force du mal ne lui permettoit pas de le faire ailleurs. On eût dit que Dieu ne lui montrait les portes de la mort, que pour le familiariser avec elles. *Nous l'avons vu*, dit un Ecclésiastique plein de probité, & témoin oculaire, *recevoir l'Extrême-Onction un Samedi, & faire le lendemain une exhortation aux Filles de la Croix de la rue Saint Antoine (a).*

Un de ses soins dans cet état d'infirmité & d'accablement, fut de disposer les personnes qui étoient sous sa conduite, à soutenir en esprit de paix & de fermeté la perte qu'elles croyoient faire à sa mort. Je vous n'écris, disoit-il à une Dame de qualité, qui dans l'idée que ce sage Directeur venant à lui manquer, elle n'en trouveroit jamais un qui pût la connoître & la conduire comme lui, étoit presque incapable de consolation, n'Je vous écris, ma chère

(a) M. l'Abbé Tamponnet, Censeur de cet Ouvrage, se souvient avec plaisir d'avoir assisté à ce Discours, où M. Boudon prit pour texte: *Beati mortui, qui in Domino moriuntur*, Apoc. 14, v. 13.

1699
& suiv.

1699,
& suiv.

» fille , pour vous dire que ce n'est pas
 » seulement un défaut de soumission à la
 » volonté de Dieu , mais que c'est une
 » folie de se tourmenter par des peines
 » qui ne remédient point à nos maux.
 » Certainement je serois fâché que vous
 » allassiez en l'autre monde , sans avoir
 » fait le sacrifice de ma vie entre les mains
 » de la sainte Vierge. O mon Seigneur &
 » mon Dieu , que la disposition contraire
 » où je vous vois me fait de peine ! Je
 » vous ai déjà tant exhorté à cette sou-
 » mission au bon plaisir de Dieu. Faites-le
 » donc , ma chere fille , ce sacrifice , &
 » faites-le de tout votre cœur. Foulez aux
 » pieds la nature qui viendra s'y opposer ,
 » & vous dire qu'un autre ne prendra pas
 » soin de vous comme moi. Eh ! qui me
 » donne les mouvemens de charité pour
 » vous , ma chere fille , sinon la divine
 » Providence ? N'est-elle pas toute-puissante ,
 » pour les donner à un autre , comme à
 » moi ? Je vous assure de sa part , sans
 » aucun doute , qu'on aura soin de vous
 » comme auparavant. «

Je ne sçais si ces dernières paroles furent la dernière prédiction de notre saint Prêtre : mais je sçais que l'événement les vérifia. A peine Boudon eût-il les yeux fermés , que cette Dame , qui se croyoit perdue , trouva en la personne d'un des amis du grand Archidiacre , un homme qui , formé à son école , & nourri de ses principes , saisit parfaitement le fort & le foible de sa nouvelle pénitente , & la conduisit par la voie où la Providence l'avoit fait entrer.

Des occupations si sérieuses ne rétablissent point la santé du serviteur de Dieu.

Aussi baïffoit-il tous les jours ; & vers le mois d'Octobre de l'année 1700 , il se vit réduit à garder la chambre plus qu'il n'avoit fait jusqu'alors. Il avoit , comme nous l'avons dit , un grand attrait pour la solitude ; il eut tout le loisir de la goûter jusqu'au dernier moment de sa vie. *Je vis à Evertux comme un Hermite* , écrivoit-il à un Magistrat (a) qui lui donnoit quelquefois une chambre , quand il venoit à Paris ; *je n'ai ni serviteur , ni servante ; à l'exception de ceux qui , par charité , prennent soin de mes besoins , presque personne ne me vient voir.*

Cette profonde solitude qui , de quelque côté qu'on l'envisage , ne laisse pas d'être affligeante , n'avoit rien d'ennuyeux pour lui. C'est que sa conversation étoit dans ce déficieux séjour , où il n'y a ni dégoût , ni amertume , & qu'il s'entretenoit sans cesse avec ces bienheureux Citoyens du Ciel , avec lesquels il s'attendoit de chanter les louanges & les miséricordes de son Seigneur. A l'égard de ses maux , il ne s'en occupoit que le moins qu'il lui étoit possible. Il regardoit comme préjudiciable au corps & à l'ame le retour fréquent qu'un malade fait sur lui-même & sur ses infirmités. » Notre secours , *disoit-il* , est au nom du Seigneur : c'est-là que nous devons lever les yeux. L'Oraison doit être notre refuge en tous nos besoins , & l'entier oubli de nous-mêmes , la grande pratique de l'état où nous sommes. Ah ! il

(a) Ce vertueux Magistrat étoit M. Thomas , Conseiller au Châtelet , dont on a déjà parlé plus d'une fois.

1699,
de luy. b nous faut aller avec une sainte joie dans
n le pays de Dieu seul : de gré ou de force,
n tout le monde reconnoitra un jour qu'il
n est le grand tout & l'unique tout. «

La vue continuelle de l'éternité où il
alloit entrer, augmentoit en lui le mépris
qu'il avoit toujours fait du monde. « O,
n s'écrioit-il, quelle grâce d'en être séparé !
n O, heureuse mort, qui nous en éloigne
n pour toujours ! O, qu'il fait bon de n'a-
n voir jamais eu de commerce avec lui !
n Le monde est tout pestiféré : il est diffi-
n cile de s'y arrêter sans en contracter la
n contagion. Pour nous nous dirons, &
n nous dirons avec le Prophete : *Il m'est*
n *bon de m'attacher à Dieu, & de mettre en*
n *lui toute ma confiance.* «

Une des choses qui, dans ces derniers
temps le raffinoit davantage, c'étoit le
souvenir de la pauvreté dans laquelle il
avoit vécu, des opprobres dont il avoit
été enivré, & en particulier du mépris qu'il
avoit effuyé pour avoir soutenu la gloire
de la Mere de Dieu, & le glorieux privilege
de sa Conception immaculée. Ce mépris
étoit à ses yeux *une faveur inestimable*, &
il ne se laissoit point de le répéter. Quand
la dévotion à la sainte Vierge ne serviroit
qu'à rendre ses serviteurs aussi tranquilles
à l'heure de la mort que l'a été notre pieux
Archidiaque, en faudroit-il davantage pour
s'efforcer de la nourrir en soi, & de l'inspi-
rer à tous les autres ?

1701,
& 1702. Cependant, comme il crut que son mal
pourroit traîner en longueur, & qu'en égard
à sa violence, il jugea bien que désormais
il lui seroit impossible de remplir les fonc-
tions de son Archidiaconé, il pensa à s'en

démètre. Peut-être auroit-il pu s'en faire honneur auprès de sa famille, & se choisir sur le grand nombre un successeur qui auroit bien valu quelques-uns de ceux qui l'avoient précédés. Mais cet homme qui n'étoit né ni de la chair, ni du sang, & qui, pendant toute sa vie, avoit méconnu l'un & l'autre, étoit bien éloigné, tout prêt à paroître devant Dieu, d'en suivre les impressions. Le plus digne Ecclésiastique qu'il connut, fut celui sur qui il jeta les yeux. J'espère, écrivoit-il avec son humilité ordinaire, que M. Guillaume Amey (a), qui veut bien se charger de ma place, réparera les fautes que j'y ai faites.

Il sembloit qu'après un si bon choix & tant d'épreuves, il ne restoit à ce digne Prêtre de Jesus-Christ qu'à entendre ces paroles : *Courage, bon & fidele serviteur, il est temps que vous entriez dans la joie que votre Maître vous a préparée.* Mais il avoit encore des assauts à soutenir, & des victoires à remporter. Après avoir fait suivant sa pieuse coutume, depuis le jour des Saints Innocens jusqu'à l'Epiphanie, une neuvaine pour demander à Dieu l'établissement de son regne dans tout l'univers, il se trouva si mal le jour des Rois, que le Médecin lui déclara tout uniment qu'il étoit en danger de mort. Cette nouvelle, si terri-

(a) Il étoit Prêtre du Diocèse de Bayeux, Docteur en Théologie de la Faculté de Caën. M. Boudon ne fit sa résignation en Cour de Rome, qu'avec l'agrément de M. l'Evêque de Laon, dont il avoit besoin, parce que son Archidiaconé lui tenoit lieu de titre. Guillaume Amey en prit possession le 22 Août 1701.

1701,
& suiv.

ble pour tant d'autres, & qui ne doit, *ce* me semble, s'annoncer qu'avec quelque sorte de précaution, ne l'effraya point. Il en remercia sur le champ la divine Providence. *Hélas!* dit-il, *que les maux qu'elle nous envoie sont de grands biens, que son saint nom soit béni.*

Il ne falloit rien moins qu'une soumission comme la sienne pour porter en paix l'énorme volume des douleurs qui l'accabloient. Des rhumatismes continuels, des fluxions sur les yeux, des coliques fréquentes, une foiblesse à ne pouvoir se soutenir, son âge de près de quatre-vingts ans, dont environ soixante-dix s'étoient passés dans la peine, les mortifications, & un travail excessif : tant de misères réunies, en surchargeant la nature, pouvoient altérer la tranquillité de l'ame. Mais heureux, & trois fois heureux celui qui, pendant sa vie, a été sensible aux besoins spirituels & temporels du pauvre & de l'affligé : Dieu le soutiendra au jour de l'épreuve (a) ; s'il ne l'en délivre pas, ce ne sera que par miséricorde, & pour la lui rendre salutaire.

Boudon en fit une heureuse expérience. Ses douleurs étoient si violentes, si continuelles, qu'il avoit ingénument que, sans une spéciale protection de Dieu, il se livreroit à l'ennui, au chagrin, à l'impatience. » Mais, grâces à Dieu, ajoutoit-il, je suis » content dans ma situation. Je passe les

(a) » Beatus, qui intelligit super egenum & pauperem : in die malæ liberabit eum Dominus. *Psal. 40.*

» jours & les nuits fort paisiblement , sans
 » même que les heures me paroissent lon-
 » gues. C'est par votre miséricorde , ô mon
 » Sauveur , que je suis ce que je suis ; c'est
 » à elle que je suis redevable de n'être pas
 » perdu. »

1701,
 & suiv.

Sa vertu ne se borroit pas à la patience ; elle alloit jusqu'à la sainte joie des enfans de Dieu , jusqu'à la plus tendre reconnaissance. A ces paroles que les malades entendent si souvent : *Eh bien , mon cher Monsieur , comment allez-vous ?* il répondoit par celle-ci : *Je suis bien mal , Dieu merci ; mais que le Seigneur soit béni , sa sainte Mere , les bons Anges & tous les Saints.* Expressions qui lui étoient si familières , qu'il faut presque toujours les supposer où nous ne les mettons pas.

On lui annonça pendant sa maladie la mort de M. de Bernières , Doyen de Québec , & neveu de cet illustre & respectable Trésorier de France , dont nous avons parlé ailleurs. *Hélas !* dit-il à cette nouvelle , *nos amis s'en vont , tous ont disparu , & je reste encore sur la terre , misérable que je suis.* *Multum incola fuit anima mea.*

Ce qui le fortifioit le plus dans ses souffrances , c'étoit d'un côté la vue continuelle de Jesus-Christ crucifié , & de l'autre , un desir ardent de rendre , autant qu'il le pouvoit , sa mort conforme à la sienne. » *Ah !* » *disoit-il* , *s'il m'étoit donné , comme au* » *pieux Henri de Suzo (a) , dont je porte* » *le nom , qu'après avoir tant de fois dit :*

(a) Henri de Suzo , de l'Ordre de Saint Dominique , mourut le 25 Janvier de l'année 1385.

1701.

» Dieu seul , il n'y eût plus à l'instant de
 » ma mort que Dieu dans ma chétive per-
 » sonne ; que je ne vécusse plus de ma propre
 » vie , mais uniquement de celle de Jesus-
 » Christ , *Vivit verò in me Christus* ; quel
 » bonheur , quelle consolation ! O , l'heu-
 » reux état que celui où Jesus-Christ est
 » tout & en toutes choses : *Christus omnia*
 » & *in omnibus*. Ah ! que j'écris & que je
 » prononce ces paroles de grande Volonté !
 » Faites , divine Mere , que je ne compte
 » plus les jours de l'homme , *diem hominis*
 » *non desideravi*. Je veux le dire de toutes
 » mes forces , & j'ajouterai avec un autre
 » Prophete , que comme le cerf soupire
 » avec ardeur après la source des eaux ,
 » mon ame soupire après vous , ô mon
 » Dieu ! *Sitio , sitio , sitio*. J'ai une soif
 » brûlante de le posséder , mon Dieu , &
 » cette soif , je ne veux point en être dé-
 » livré. «

De si beaux sentimens étoient parfaite-
 ment soutenus par le reste de sa conduite.
 En revenant de l'Eglise la dernière fois qu'il
 y célébra les saints Mysteres , il donna ses
 souliers à un pauvre qui n'en avoit point. Il
 y avoit vingt ans qu'il ne mangeoit point
 de fruit , il fortifia ce genre de mortification
 par obéissance au Médecin. Vingt fortes de
 remedes qui n'avoient servi qu'à l'arrêter
 au lit des mois entiers , ne l'empêcherent
 point d'en prendre de nouveaux , précisé-
 ment parce qu'ils lui étoient ordonnés. Il
 communia sept fois en Viatique pendant sa
 maladie. Il craignoit beaucoup de ne le pou-
 voir faire dans les derniers momens à cause
 d'une toux violente , dont il étoit accablé.
Mais à peine le saint Sacrement fût-il entré

dans sa chambre, que cette incommodité cessa ; & il communia fort tranquillement. Il est inutile d'observer qu'il le fit à son ordinaire, c'est-à-dire, avec ces transports d'amour, qui sont la suite naturelle d'une foi vive & lumineuse. Ces sentimens se supposent dans un homme qui voyoit l'Invisible, comme s'il se fût montré face à face. Ils parurent, ces sentimens chrétiens, d'une façon si touchante, lorsqu'il reçut le Viatique la première fois, que plusieurs des Chanoines, qui l'avoient accompagné, en furent attendris jusqu'aux larmes. Et voilà cet homme, dont un calomniateur osa rendre suspectes la foi & la piété au sujet de l'Eucharistie.

Le Médecin lui ayant une seconde fois annoncé que son dernier moment s'avançoit à grands pas, cet aimable & vertueux mourant le remercia du soin qu'il avoit bien voulu prendre de lui. Il en usa de même à l'égard de quelques autres personnes qui l'avoient assisté dans sa maladie. Il fit écrire de côté & d'autre à ses amis pour leur faire part de cette bonne nouvelle, & se recommander à leurs prières. Puis emporté par le torrent du saint amour, de cet amour qui étoit plus fort en lui que la mort même qui le poursuivoit de si près : » C'est à présent, s'écria-t-il, que je me vois entre les mains de la Providence, ma très-bonne & très-douce Mere : c'est à présent que je dépends d'elle entièrement. Ce qui me donne une consolation ineffable, c'est que tous les moyens humains me manquent, Je puis dire en vérité : Dieu seul, & toujours Dieu seul, en l'union de notre bon Sauveur, le Sauveur de tous les hommes. »

1701.

Il récita son Office jusqu'au Samedi qui précéda le jour de sa mort. Pour y suppléer en quelque sorte, & s'armer pour le combat des derniers momens, il se fit apporter les Reliques de quelques Saints, qu'il avoit toujours spécialement honorés; & comme, au sortir d'une grande foiblesse, il eut aperçu que sa chambre étoit pleine de monde, il adressa à un Ecclésiastique, qui étoit auprès de lui, ces paroles qu'il ne pouvoit plus faire entendre à la compagnie: « Dites à ces Messieurs, que je les exhorte de tout mon cœur à servir & à aimer Dieu de toutes leurs forces; & que, dans la région de Dieu seul où je vais, on reconnoit, & souvent trop tard, qu'il n'y avoit que cela à faire dans le monde. » Enfin, comme on lui eut demandé s'il n'avoit besoin de rien: Non, répondit-il, *je ne veux plus que Dieu tout seul, tout seul.* Ce furent ses dernières paroles. Un moment après il expira, le Jeudi, dernier jour d'Août, sur le midi. Il étoit dans la soixante-dix-neuvième année de son âge.

Dès que le bruit de sa mort se fut répandu, on vit tout Evreux fondre dans sa maison, comme pour réparer par un hommage volontaire, le peu d'égards qu'on avoit eus pour lui dans le temps de sa persécution. Les grands, aussi-bien que les petits, révérent, comme un saint, cet homme que la calomnie leur avoit fait regarder comme un malheureux, indigne de vivre. C'étoit à qui lui baiseroit les pieds & les mains, à qui pourroit se saisir de quelque chose qui lui eût appartenu, à qui lui feroit toucher des linges & des chapelots. On ne se lassoit point de voir ce corps, qui étoit le temple de l'Esprit saint, & qui, à-peu-près comme celui de

saint Paul , portoit encore les glorieuses marques de Jesus-Christ. Enfin le concours du peuple , qui venoit à flots dans sa chambre , fut si grand , qu'il fallut en laisser la porte ouverte jusqu'à onze heures du soir.

Il y eut entre les Chanoines de la Cathédrale & les Directeurs du Séminaire une pieuse contestation à qui auroit son corps. Ceux-ci devoient leur établissement à ses instances , & d'ailleurs il les avoit priés par son testament (a) de l'enterrer sous les degrés du grand portail de leur Eglise. Ceux-là l'avoient vu occuper pendant plus de quarante-cinq ans une des premières dignités de leur Cathédrale. C'étoient des droits de part & d'autre ; & la cupidité n'y entroit pour rien ; Jacques Potier de Novion , qui pour lors étoit Evêque d'Evreux , termina le différend. Il adjugea le corps au Chapitre , & le cœur au Séminaire. Les obsèques du défunt se firent le lendemain avec toute la solennité possible. Il fut enterré dans la Chapelle des Saints Anges (b) , au pied de ce même Autel , où depuis tant d'années il célébroit si religieusement les divins Mysteres. Pour ce qui est de son cœur , il fut placé à côté de la Chapelle de Saint François de Sales , dans un lieu élevé , d'où il semble encore annoncer , & aux jeunes Ecclésiastiques qui se forment dans cette maison , & aux Fideles

(a) Ce testament est du 23 Août 1702.

(b) On la nommoit avant M. Boudon la Chapelle de Saint Jacques. L'association qu'il y a établie en l'honneur des Saints Anges , lui a fait changer de nom. Son corps y repose sous le marche-pied de l'Autel. C'est dans cette Chapelle qu'il confessoit & qu'il disoit la Messe.

1702.

qui vont y prier, qu'il n'y a que Dieu seul qui mérite d'être servi & d'être aimé. On y a depuis quelques années mis cette inscription :

J. M. J.

SOLI DEO.

*Hic quiescit**Cor**Venerabilis Sacerdotis Henrici - Mariae*

B O U D O N,

*Doctoris Theologi, Archidiaconi**Ebroicensis;**Cor**Isu & Mariae immaculatae, & SS. Angelis
devotissimum.**In variis tribulationibus patientissimum,**In caritate perfectum,**Pretiosum depositum,**Huic Templo sacratissimo Cordi dicato,**Legavit moriens vir juxta cor Dei.**Cui semper in mente, in ore, in scriptis,**Solus Deus, solus Deus, solus Deus.**Obiit pridie Kalendas Septembris anno**M. D. CC. II. Aetatis LXXIX.*

**Cœur de M. Boudon, en qui l'Amour
divin a triomphé par la Croix.**

La calomnie, qui devoit au moins s'éteindre avec ceux qui ont été l'objet de sa fureur, ne cessa pas de poursuivre ce vertueux Prêtre après sa mort. Il est vrai qu'un de ses persécuteurs demanda les larmes aux yeux quelque chose qui eût appartenu à ce respectable défunt : mais il est vrai aussi

aussi qu'il y eut des gens assez peu sages, pour dire hautement que si l'on travailloit un jour à sa Canonisation, il se trouveroit des Contradicteurs, qui sçauroient bien l'empêcher. Qu'il se trouvât des Contradicteurs, qu'il se trouvât même des gens capables de se faire des Saints à leur mode, & de décrier sans pudeur la mémoire de ceux que l'Eglise leur présenteroit; c'est de quoi nous ne doutons point. Mais que ces hommes de ténèbres eussent assez de crédit, ou pour suspendre l'œuvre de Dieu dans les miracles, ou pour empêcher que ces miracles ne fissent impression sur le Siege Apostolique; c'est de quoi nous douterons long-temps.

Quoi qu'il en soit de leur projet, & du motif qui les porteroit à l'exécuter, nous pouvons contrebalancer leur témoignage par celui d'un nombre de personnes, à qui ces fiers ennemis de l'Eglise & de la vertu n'oseroient se comparer.

Nous ne parlerons ni de la Cour de Baviere (a), ni de la Duchesse d'Orléans, ni même de la Reine de Portugal, qui l'honorèrent constamment de leur affection, & dont les deux dernières prirent la peine de s'intéresser à sa disgrâce. Henri de Maupas, son Evêque, & l'homme du monde qui doit être le moins suspect sur le compte du grand Archidiacre, sera le premier que nous citerons en sa faveur. Nous avons dit

(a) La Duchesse de Baviere demanda le Scapulaire de M. Boudon après sa mort. Plusieurs autres personnes de distinction se firent honneur d'avoir quelque chose qui eût été à son usage.

1702.

que ce pieux Evêque reconnut enfin l'innocence de M. Boudon ; mais nous n'avons pas ajouté que , sensiblement affligé de sa conduite passée , il publioit par-tout qu'on l'avoit indignement surpris par les faussetés qu'on avoit avancées contre son Archidia-cre ; que c'étoit un des plus vertueux Prêtres qui eussent jamais été dans l'Eglise , & qu'on ne pouvoit lui faire assez d'honneur , pour réparer l'injure qui lui avoit été faite. Or de quel poids ne doit pas être une rétractation si publique , & qui , eu égard aux premiers préjugés , n'a pu être fondée que sur l'évidence ?

Tout le Diocèse a sçu l'estime singulière que M. de Novion faisoit de lui , la confiance qu'il avoit en ses lumieres , & le plaisir avec lequel il l'admir à sa table , tant qu'il fut en état de marcher.

Jean le Normant , son successeur , qui , d'un des plus habiles Officiaux du Royaume , devint un des plus sçavans Evêques qu'ait eu l'Eglise de France , peut être encore mis au nombre de ceux qui ont rendu justice à ce vertueux Prêtre. C'est de lui qu'on a sçu que M. de Maupas ne pouvoit parler plus avantageusement du grand Archidia-cre , qu'il le faisoit sur la fin de ses jours ; & que non content d'être devenu son protecteur , il s'étoit fait son panégy-riste.

François de Nesmond qui , pendant plus de cinquante années fut l'ornement de l'Eglise de Bayeux (a) , étoit trop ami de la vertu

(a) Il fut nommé en 1659 , sacré en 1662 , & mourut en 1715.

pour ne pas admirer celle de notre saint Prêtre. Comme il sçut que ses infirmités l'obligeoient à garder la chambre, il voulut, au sortir de l'Assemblée de 1700, passer par Evreux, & lui rendre visite. Il entra dans son misérable réduit avec ses Ecclésiastiques ; &, après avoir long-temps prié à genoux auprès de son pauvre grabat, il l'encouragea à souffrir ses maux avec patience ; à se rappeler le touchant exemple de cette Mere de douleurs qui, sur le Calvaire, partagea celles de son Fils bien-aimé ; & enfin à compter beaucoup sur le secours que donnent les saints Anges à ceux qui ont eu de la dévotion pour eux.

Nous supprimons les témoignages de bienveillance, d'estime, de vénération même, que lui ont donné en France & hors de France les plus grands & les plus religieux Prélats qui fussent alors. Je remarquerai seulement, que lorsqu'il demanda à M. l'Abbé Bignon un Censeur pour son dernier Ouvrage, qui étoit le *Chrétien inconnu*, ce Mécene des Sçavans, dont tant de plumes ont célébré la mémoire, le traita avec une distinction si marquée, & lui parla en des termes si obligeans, qu'un bon ami de l'Archidiacre, qui connoissoit sa profonde humilité, avoue qu'il en souffroit pour lui. Boudon en souffrit bien davantage ; & cet homme qui ne restoit jamais court, lorsqu'il falloit remercier d'une injure, ne répondit à une politesse que par le silence & un grand air de confusion.

Mais comme les louanges qui se donnent après la mort portent un caractère de vrai, que l'idée de l'adulation & de l'intérêt ne

1702. peut affoiblir , nous ne pourrions , sans faire tort à sa gloire , supprimer entierement celles qui lui furent prodiguées , quand on eut appris que Dieu en avoit disposé. En général , le premier mouvement fut un mouvement de douleur , mais de cette douleur qui ne verse que des larmes adoucies par la plus solide espérance. La Capitale & les Provinces le pleurerent , mais comme on pleure les Saints. Tant de Communautés Séculières & Régulières qu'il avoit formées à la plus solide vertu ; tant de personnes de la premiere condition , à qui il avoit appris à marcher dans l'étroit & rigoureux sentier qui mene à la vie , ne versèrent sur lui que des pleurs mêlés d'éloges & d'admiration. Les unes gémissoient sur la perte que faisoit l'Eglise ; les autres sur celle qu'elles faisoient elles-mêmes d'un Directeur si sage , si éclairé ; plusieurs & presque toutes sur la privation de ces discours , qui portoient si puissamment au divin amour.

Les Carmélites de Pont - Audemier , dont il avoit été Supérieur , placerent son portrait dans un petit Oratoire , pour l'invoquer dans leurs besoins , & lui demander que *dans le ciel il fût leur Pere* , *comme il l'avoit été sur la terre.* Le Supérieur des Maturins , qui le connoissoit à fond , en apprenant son décès , regarda sa perte comme une des plus grandes que l'Eglise pût faire. Le Pere Dupuys , zélé Missionnaire de la C. de J. baïsa par respect le pavé de la chambre où il étoit mort. N. de Mélian , ancien Evêque d'Alet , qui avoit étudié avec lui , se faisoit un plaisir de raconter que dès ce temps - là il n'entretenoit ses Condis-

ciples que de Dieu seul , & de la dévotion à la sainte Vierge : il ajoutoit que ce digne Prêtre avoit rendu à l'Eglise de grands services. M. de Laval , Evêque de Québec , qui l'avoit plus pratiqué que personne , en félicitant un pieux Conseiller du Châtelet de ce qu'il étoit à portée de visiter à Evreux le tombeau de ce cher Désunt , fait de lui en deux mots un éloge complet , en disant que sa vie a été une parfaite imitation de celle de Jesus-Christ. Plaise à Dieu , ajoute-t-il , de me faire la grace de l'imiter aussi parfaitement que je l'honore.

Un des plus célèbres Curés de Paris , Docteur de Sorbonne , & ancien Professeur de Théologie , ayant lu le petit éloge qu'on a mis au bas du portrait de M. Boudon , dit qu'on y avoit oublié une louange aussi juste qu'essentielle ; sçavoir , son inviolable attachement à la doctrine de l'Eglise Catholique , Apostolique & Romaine. C'est que dans le temps où nous sommes , poursuit-il , c'est un grand mérite pour un homme aussi éclairé , qu'une soumission comme la sienne aux décisions du Saint-Siege. Mais si cette soumission étoit quelque chose de si grand par rapport aux lumieres de l'homme de Dieu , quel relief ne lui doit point donner la cruelle & sanglante persécution qu'elle lui a suscitée ?

Un excellent Religieux écrivant à une de ses parentes , pour la consoler de la mort de notre digne Prêtre , qui étoit son Directeur : » Ce seroit , lui disoit-il , ce seroit , » ma chere cousine , regretter le bonheur » & le repos , dont jouit l'ame de M. Boudon , que d'être contristé de son décès.

1702.

» La perte que vous faites , & que plusieurs
 » font avec vous , n'est rien en comparaison
 » de celle que fait l'Eglise. Mais enfin après
 » avoir consommé ses jours pour elle , il est
 » bien juste que Dieu l'en récompense éter-
 » nellement. La plupart des personnes , à
 » qui j'ai ordonné de prier pour le repos de
 » son ame , m'ont dit qu'il n'en avoit pas
 » besoin. Consolez - vous donc , ma cou-
 » sine , de votre perte , quoiqu'elle soit
 » grande ; & espérez que Dieu suppléera
 » à son défaut , pour vous attirer à lui ,
 » quand vous aurez achevé votre car-
 » rière. «

A ces témoignages , qui ne furent qu'une foible répétition des suffrages du public , nous joindrons encore deux Lettres , moins pour l'éloge qu'elles font du grand Archidiacre d'Evreux , que pour les sentimens de piété dont elles sont remplies. La première , qui fut écrite de Marseille par un homme d'une érudition peu commune , & d'une piété encore plus rare , étoit adressée à M. Thomas , dont la mémoire est en bénédiction. Elle étoit conçue en ces termes :

» On a coutume , M. , de faire des com-
 » plimens de condoléance à ceux qui per-
 » dent leurs amis dans le monde , parce que
 » ne les ayant considéré que selon les maxi-
 » mes du monde , la mort leur ravit en un
 » moment tout ce qu'ils aimoient & tout
 » ce qu'ils estimoient en eux. Mais quand
 » on vient à perdre des serviteurs de Dieu ,
 » que l'on avoit considérés en Dieu & pour
 » Dieu , c'est une perte précieuse , qui rei-
 » semble à celle dont parle le Sauveur , lors-

» qu'il dit : Quiconque perd son ame , la
 » trouvera. Bien-loin donc de perdre de tels
 » amis , on les recouvre plus parfaitement :
 » car si la charité chrétienne perfectionne
 » l'amitié naturelle , quel accroissement &
 » quelle excellence ne reçoit-elle pas par
 » la gloire , où ses amis sont élevés ? Ainsi ,
 » vous pouvez vous assurer , M. , que comme
 » nos amis semblent être une partie de nous-
 » mêmes , il y a déjà quelque chose de vous-
 » même dans le ciel , qui desire de se con-
 » joindre à vous , & qui vous demande tout
 » entier.

» M. Boudon , quand il étoit sur la terre ,
 » présentoit à Dieu vos bienfaits & l'hospita-
 » lité que vous exerciez à son égard , pour
 » vous attirer les graces célestes ; & comme
 » sa reconnoissance est maintenant aussi par-
 » faite que sa charité , il vous recommande à
 » Dieu de toute sa force ; & les mains de ce
 » pauvre éminemment riche ont mis dans
 » les trésors du ciel tous les secours , tous les
 » soulagemens , toutes les carettes & tous
 » les biens qu'il a reçus de vous. Il lui sem-
 » ble qu'il manqueroit quelque chose à sa
 » félicité , si vous n'étiez pas bienheureux
 » avec lui ; & il prie pour vous obtenir
 » beaucoup de moyens d'augmenter la féli-
 » cité qu'il demande pour vous. Ce sont des
 » vérités que la charité , l'Évangile & l'expé-
 » rience nous apprennent , & qui doivent
 » augmenter notre confiance en Dieu.

» Pour moi , j'invoque volontiers ceux
 » que j'ai aimés dans le monde , & qui sont
 » morts dans une grande odeur de piété ; &
 » ce m'est une merveilleuse consolation d'es-
 » pérer que je les trouverai un jour dans le

1702.

» ciel. Je leur dis quelquefois fort naïve-
» ment : Quand vous étiez sur la terre ,
» vous ne voyiez rien que mon extérieur ,
» & vous pensiez plus de bien de moi , qu'il
» n'en étoit. Je prie Dieu qu'il vous fasse
» connoître tous mes défauts & toute ma
» corruption , afin que vous ayez compas-
» sion de moi , & que vous priiez Dieu qu'il
» me fasse miséricorde.

» Je conserverai , Monsieur , bien pré-
» cieusement les deux Lettres que m'a écrites
» ce saint homme , & le Livre que vous
» m'avez donné de sa part. Mais je prends
» la liberté de vous demander deux graces ,
» que vous pouvez m'accorder facilement.
» La première , de le prier qu'il demande
» à Dieu de détruire en moi tout ce qui
» m'empêche d'aller à lui , & que je ne mette
» rien au jour que pour sa gloire. Ce bon
» ami ne refusera pas de vous exaucer , &
» je l'en supplie de tout mon cœur. L'autre
» faveur que je vous demande est un petit
» abrégé de sa vie , dans votre plus grand
» loisir. Vous aviez sa confiance , & per-
» sonne , à mon avis , ne l'a mieux connu
» que vous. M. Gauthier ne m'écrit qu'un
» mot de cette belle vie. Ce qui m'y plaît
» beaucoup , c'est que ce grand serviteur de
» Dieu n'a jamais possédé un écu vaillant.
» Une telle pauvreté dans un tel Archidia-
» cre , & même dans un Ecclésiastique , qui
» est obligé de garder quelque rang dans le
» monde , est une pauvreté vraiment évan-
» gélique , qui passe celle du Capucin. Ce
» sont des pauvres riches des dons de
» Dieu , & qui acquierent à leurs amis de
» pareilles richesses. Je suis , &c. «

La seconde Lettre , par laquelle nous finirons ce deuxieme Livre , est une réponse que fit à une Religieuse de Paris le digne Prêtre qui eut le bonheur d'assister M. Boudon à la mort. » Il est vrai , disoit-il , que » j'ai reçu un honneur & un bien , auquel » je ne m'attendois pas , & que je n'osois » pas me promettre ; parce que je croyois » que M. le Doyen de la Cathédrale , ou » M. le Supérieur du Séminaire d'Evreux , » ou quelqu'autre personne , à qui de droit » j'eusse dû le céder , assisteroient M. Boudon à son dernier passage. Mais la Providence qui regle tout , m'a accordé ce » à quoi je n'osois pas même penser ; me » promettant seulement de m'efforcer d'être » présent à une si belle mort. Ah ! plût à » Dieu , dans l'excès de sa charité envers » moi , que j'eusse reçu l'esprit qui a animé cet homme de Dieu : je pourrois » dire avec vérité , que j'aurois reçu l'esprit de Jesus - Christ , dont il a été mû & uniquement animé dans la qualité de » membre du Sauveur , qu'ont tous les » Chrétiens. Les Lettres qu'il vous a » écrites , disent assez ce qu'il pensoit & ce qu'il croyoit de cette divine union , dans laquelle il vouloit tout dire , tout faire & tout souffrir Je voudrois bien prendre la devise de mon bon pere : *Dieu seul*. Mais mes péchés me rendent indigne de ce beau caractère. Il falloit un homme comme lui , consacré à Dieu tout entier dès sa jeunesse , pour remplir une telle devise. Tout ce que je puis espérer , c'est que les miséricordes de

1701.

» Dieu , & la charité des personnes de
 » votre mérite, m'obtiendront au moins la
 » grace de vivre & de mourir dans une
 » véritable horreur de tout ce qui peut
 » déplaire à la divine Majesté.

» Cependant nous appellerons ce cher
 » défunt l'*Homme de Dieu seul universel-*
 » *lement & sans aucune réserve dans l'union*
 » *avec Jésus - Christ le Sauveur de tous les*
 » *hommes.* Si jamais on écrit sa vie , on
 » remarquera en lui parfaitement ce ca-
 » ractère. Pour moi , lorsque quelqu'un me
 » demande si je n'ai pas le portrait de
 » M. Boudon , je prends un papier , j'y
 » écris ces deux mots : *Dieu seul* , je dis :
 » Venez , lisez & voyez ; voilà son véri-
 » table portrait. Tâchons , ma Révérende
 » Mere , d'en imprimer quelques traits sur
 » nous avec le secours divin , sous la pro-
 » tection de la très-sainte Mere de Dieu.
 » Celui à qui rien n'est impossible , sçaura
 » bien , quand il lui plaira , trouver les
 » moyens de faire connoître son servi-
 » teur ; car nous sçavons bien qu'il est
 » jaloux de la gloire de ses Saints ; & qu'il
 » en est lui-même la beauté la plus magni-
 » fique , quand il plaît à sa bonté de les ma-
 » nifester. Je suis , &c. «

Ce pieux Ecclésiastique , qui reçut les derniers soupirs de l'Homme de Dieu , fut récompensé du tendre & respectueux attachement qu'il avoit eu pour lui. On lui avoit proposé un emploi du vivant de l'Archidiacre : mais comme celui-ci , sans l'avis duquel il ne faisoit rien , lui dit que son temps n'étoit pas encore venu ; il crut ne pouvoir mieux faire que d'attendre en

paix les momens de Dieu. Ils arriverent un an après, & d'une maniere qui éüt fait revivre la mémoire de M. Boudon, si elle avoit été de nature à s'effacer jamais. Un Magistrat, d'une probité connue, s'étant rendu de Paris à Evreux, pour y célébrer l'Anniversaire du grand Archidiacre, demanda pour l'Ecclésiastique dont nous parlons, & à son insçu, une Cure importante, & *très-difficile à desservir*, où, pour continuer les grands biens qu'un Pasteur plein de zele y avoit établis, il ne falloit rien moins qu'un Prêtre aussi sage & aussi vertueux que lui. Cette grace, si toutefois un Bénéfice à charge d'ames en est une, lui fut refusée; & le Magistrat comprit qu'on avoit jetté les yeux sur un autre. Mais Boudon, tout mort qu'il étoit, sçavoit encore faire entendre sa voix, & il parloit en faveur de ceux qui n'avoient été ses amis, que parce qu'ils étoient les amis de Dieu. Trois jours après, le Patron, qui étoit un parfaitement honnête homme, & l'un des premiers du Chapitre d'Evreux, s'en va trouver notre bon Prêtre; il l'aborde, les yeux mouillés de larmes; il lui déclare qu'un mouvement intérieur le presse de le nommer à cette Cure, & qu'il ne peut y résister. A ces mots, le vertueux Ecclésiastique, qui n'avoit pas même entendu parler des tentatives qu'on avoit faites en sa faveur, entasse raisons sur raisons, pour se soustraire au fardeau qu'on veut lui imposer. Mais il a beau faire, on le mene, ou plutôt on le traîne par force chez un Grand-Vicaire, qui l'examine selon la coutume: on lui expédie ses provisions;

M vj

1702.

& le jour de la Nativité de la Vierge, c'est-à-dire, huit jours après l'anniversaire de M. Boudon, on lui fait prendre possession de ce Bénéfice; où il a fait tous les genres de biens qu'on doit attendre d'un Ministre, qui ne s'est rendu à la vocation divine, que comme le premier Prêtre de la Loi ancienne, & le grand Pontife de la Loi nouvelle (a).

Il ne nous reste plus, pour obéir à l'usage, que de tracer le portrait de l'homme Apostolique, dont nous finissons l'histoire. Il étoit d'une taille moyenne & peu fournie. Il avoit le front assez large; l'œil vif en Chaire, & dans les entretiens où il s'agissoit de Dieu; hors de-là presque éteint, & comme insensible: le visage sévère, mais moins frappant par la douceur, que par un air de pénitence, qui rappelloit celle des Antoine & des Siméon Stylite. Son esprit, quoique richement cultivé, n'étoit point orné à la manière de ceux qui ne cherchent qu'à plaire par un frivole enjouement. Il ne connoissoit ni les histoires qui amusent, ni les faillies qui dissipent. Il alloit droit à Dieu: mais il y alloit avec une onction qui lui tenoit lieu de ces agrémens par où d'autres se ménagent

(a) Ce digne Curé se nommoit M. Chanoine. Ce fut M. Buxel qui, en qualité de Théologal, le nomma à la Cure de Rully, gros village, à deux lieues d'Evreux, où, pendant plus de quarante-cinq ans, il a fait de très-grands biens. La simplicité, la dévotion, l'amour de la pauvreté furent les principales vertus du Disciple, comme elles l'avoient été de son Maître, M. Boudon.

du crédit , & quelquefois une vaine admiration. Pour le cœur , en se rappelant une partie de ce que nous en avons dit , on verra qu'il l'avoit généreux , intrépide , compatissant , aussi vaste que le monde entier qu'il portoit dans son sein , & pour lequel il auroit donné mille fois son sang comme une goutte d'eau , si la Providence ne s'y fût opposée. A parler humainement , on trouveroit quelque chose de trop , soit dans cette affreuse pauvreté , qui fit de lui une espece de mendiant du public ; soit dans la fermeté avec laquelle il soutint les droits de sa dignité d'Archidiacre. Mais le premier de ces deux prétendus défauts lui fut commun avec les hommes Apostoliques. Le second , qu'un peu plus d'usage du monde auroit quelquefois corrigé , n'eut pour principe qu'une vraie & solide vertu. Un homme qui , sans ouvrir la bouche pour se justifier , se vit la fable & l'opprobre du genre humain , n'étoit attentif sur les honneurs dûs à son rang , que parce qu'il craignoit de ne pas rendre en entier à ses successeurs le dépôt qu'il avoit reçu de ceux qui l'avoient précédé. L'orgueil , quelque soin qu'il ait de dérober sa marche , se coupe aisément ; & on ne l'alliera jamais avec cette suite constante de vertus , que l'Histoire du grand Archidiacre d'Evreux nous a fournies jusqu'ici , & dont le dernier Livre de cet Ouvrage va nous donner une idée plus nette & plus distincte. Mais dès ce moment disons , sans craindre d'être démentis , que Boudon fut tel que le Saint-Esprit nous a peint le Grand-Prêtre Onias : *Vir bonus & benignus , verecundus visu , modestus moribus* ,

L A V I E
DE M. HENRI-MARIE
B O U D O N,
GRAND ARCHIDIACRE D'ÉVREUX.

LIVRE TROISIÈME,

Où l'on traite de ses vertus.

SANS vouloir prévenir le jugement du Lecteur, nous pouvons l'assurer d'avance que Boudon, sous quelque rapport qu'il l'envisage, va plus que jamais mériter son estime & sa vénération. Nous allons le voir éminemment Chrétien dans l'accomplissement de ses devoirs par rapport à Dieu; dans l'attention qu'il eut à remplir toute justice à l'égard du prochain; dans l'invincible fidélité, avec laquelle il rendit à son ame tout ce qu'il lui devoit en qualité de Chrétien & de Ministre des Autels.

§. I. *Sa Foi.*

Sa Foi. Sans la foi, dit le grand Apôtre, il est impossible de plaire à Dieu. Elle n'est pas la première des grâces, puisqu'elle est sou-

vent précédée d'une infinité d'autres qui ^{sa Foi.} sollicitent à croire ; mais elle est la première de ces vertus solides , sans lesquelles il ne peut y avoir de justification. Ce seroit donc en pure perte que le grand Archidiacre d'Evreux auroit fourni la longue & pénible carrière , que nous lui avons vu parcourir ; ce seroit inutilement pour son salut qu'il se seroit épuisé par les rigueurs de la pénitence , par les travaux des Missions , par une patience que les murmures & les plaintes ne soulagerent jamais ; si tout ce grand édifice n'eût eu pour fondement cette foi pleine , sur laquelle la vie du Chrétien doit être appuyée.

Or cette foi qui croit tout , & qui agit en conséquence de ce qu'elle croit , Boudon la posséda si parfaitement , qu'au rapport d'un homme de vertu qui le connoissoit bien , il auroit sacrifié mille vies , pour la défense d'un seul des articles que la sainte Eglise propose à la créance de ses Fideles.

Pour juger sainement de ses dispositions sur cette importante matière , il n'y a qu'à considérer avec quelle force il s'opposa aux erreurs qui , de son temps , commencerent à s'introduire dans le Diocèse d'Evreux. Affable , doux , modéré à l'égard de tous les hommes , & peut-être plus encore à l'égard de ses plus implacables ennemis , il entroit dans une sainte colere , dès qu'il s'agissoit de nouveauté en matière de Foi. Il ignoroit cet art funeste qui , par de souples & équivoques circuits , sçait parler comme tout le monde , & ne jamais penser comme il faut. Il disoit hautement & librement au sujet de la nouvelle hérésie , que c'étoit une des plus pernicieuses qui eût paru jusqu'alors , &

Sa Foi, qu'il n'y en avoit point de plus capable de porter un coup mortel à la Religion.

Il n'ignoroit pas que le parti qui vouloit l'établir se vançoit de faire mourir *sous la presse* ceux qui osoient l'attaquer, & qu'il avoit la malheureuse adresse de trouver ou l'iniquité dans la maison du juste, ou la stupidité dans la maison de l'homme raisonnable. Mais ni ces considérations qui en amollissent tant d'autres, ni la crainte de passer pour un homme qui aimoit à faire parler de lui, ne l'empêcherent jamais d'élever la voix quand les intérêts de la vérité l'exigerent. Il voyoit toutes les suites de sa fermeté : le ciel sembloit même les lui avoir annoncées. Il en sentit le poids énorme. Rien ne l'ébranla, & il put, comme Job, dire, dans tous les temps & dans toutes les circonstances : *Tant que je vivrai, je ne quitterai point le sentier de ma première innocence. Je conserverai jusqu'à la mort le don précieux qui fut la source de ma justification, & qui doit être le principe de mon salut (a).*

» Non, écrivoit-il quelque temps avant sa
 » mort, il ne suffit pas de n'être pas contre
 » l'Eglise : il faut encore avoir un zèle
 » généreux pour s'opposer à ses ennemis,
 » & combattre fortement tout ce qui peut
 » être contraire à la pureté de sa doctrine,
 » & cela sans aucun respect humain & sans
 » réserve. Ceux qui voient une maison brû-
 » lér ne crient-ils pas au feu à quelque
 » heure de la nuit que cet accident arrive ?

(a) Donec deficiam, non recedam ab innocentia mea. Justificationem meam, quam cepi tenere, non deseram. *Job 27, v. 5 & 6.*

» Puis donc que l'Eglise est la maison de ^{sa Foi.}
 » Dieu, & que les sectateurs des nouvelles
 » doctrines s'efforcent de la mettre en feu, les
 » Catholiques, & sur-tout les Supérieurs,
 » doivent-ils se taire, pour conserver une
 » fausse paix ? Certes, *disoit-il encore*, un
 » homme en place doit éloigner de sa per-
 » sonne ceux qui sous main pourroient fa-
 » voriser le parti naissant ; se roidir contre
 » les ennemis de l'Eglise, & crier au loup,
 » quand il est au milieu du troupeau, &
 » qu'il mange les brebis. «

Son attention sur cette matiere alloit si
 loin que, dans la crainte qu'on ne passât de
 l'estime des personnes à l'estime des senti-
 mens, il n'aimoit pas ces éloges inconsidé-
 rés, que quelques-uns font des Novateurs,
 comme s'il n'y avoit rien de bien fait que ce
 qui vient de chez eux, ou que leur éloquence
 fût une preuve de la vérité de leurs senti-
 mens. » Quoi donc, *poursuivoit-il*, l'expé-
 » rience de tant de siècles ne nous a-t-elle
 » point encore appris, que les hérétiques
 » n'ont jamais manqué de raisons spécieuses,
 » subtiles & fortes en apparence ; qu'ils se
 » servoient de l'autorité de l'écriture ; qu'ils
 » citoient les Peres ; que leurs Ouvrages
 » charmoient les esprits par la douceur du
 » style & la beauté de l'élocution ; qu'il y
 » en avoit même plusieurs, qui gagnoient
 » les cœurs par le mépris qu'ils faisoient du
 » siècle, & par une vie édifiante ; mais que
 » parce qu'ils manquoient d'une sincère sou-
 » mission pour le Chef de l'Eglise, pour les
 » Conciles, pour l'autorité qui les condam-
 » noit, ils se sont misérablement perdus,
 » & tous ceux qui les ont suivis. Les Lu-
 » thériens & les Calvinistes crioient haute-

Sa Foi.» ment qu'ils vouloient un Concile général.
 » Ce Concile est venu : mais quand ils s'y
 » sont vus condamnés, ils ont dit qu'il
 » n'étoit pas légitime, à cause des brigues
 » du Pape. En disant cela, ils se sont ef-
 » froyablement trompés, eux & leurs adhé-
 » rens, qu'ils ont précipités dans la dam-
 » nation éternelle. Au lieu que ceux qui
 » s'en sont rapportés au souverain Pon-
 » tife & au Concile de Trente, ont con-
 » servé la foi pour eux & pour leur posté-
 » rité. Il faut donc, *concluoit le saint Prêtre*,
 » il faut, en matiere de foi, se bien donner
 » de garde de raisonner. Croyez-moi, si
 » une fois vous en venez aux mains avec
 » l'ennemi par le raisonnement, vous êtes
 » pris, & votre perte est comme assurée.»

Tels étoient les principes sur lesquels Boudon appuyoit sa foi, & les conséquen-
 ces qu'il en tiroit. Mais il donnoit & aux
 conséquences, & aux principes encore plus
 d'étendue. Tout ce qui pouvoit ou nourrir
 le dogme ne fût-ce qu'indirectement, ou
 témoigner du respect, je ne dis pas pour les
 décisions formelles, mais pour la simple
 pente de l'Eglise, faisoit partie de l'objet de
 son zele. Ce fut par ces motifs que, pour
 affermir & pour rendre utile la foi de la
 présence réelle qu'on réduit à peu de chose,
 en excluant presque tout le monde de la
 table du Seigneur, il composa son petit
*Traité de l'Amour de Jesus au très-saint Sacre-
 ment*, où parmi plusieurs excellentes pra-
 tiques, pour honorer ce divin Mystere, il
 propose, comme la meilleure, la plus sainte,
 la seule capable de remplir l'attente & les
 desseins du Verbe incarné, celle d'une digne
 & fréquente communion. Ce fut aussi par

cette même raison que , voyant que sous ^{sa Foi.} prétexte d'épurer le culte de la très-sainte Vierge , on lui disputoit ses plus beaux privilèges , il publia en sa faveur son Livre de *la Dévotion à l'immaculée Mere de Dieu* , où il unit à son ordinaire l'onction à la solidité. Mais l'activité de sa foi ne se bornoit pas à ces travaux littéraires. On l'a souvent trouvé chez lui à genoux dans une posture anéantie devant la Majesté souveraine , conjurant le Pere par le Fils de ramener à l'unité ceux qui s'en écartoient , & d'arrêter le cours d'un mal qui ne pouvoit être que funeste au Royaume , si Dieu n'y mettoit la main.

Tel fut le zele qu'eut l'Archidiacre pour la pureté de la foi. Mais ce zele fut toujours aussi sage , qu'il fut vif & animé. Si Boudon sçut combattre l'erreur , il sçut n'en charger personne mal à propos. Plus l'accusation d'hérésie est grave , moins il se crut permis de la prodiguer. Il alloit même jusqu'à dire , que le démon , pour empêcher le bien , porte les ennemis d'une pure & saine morale à ériger en Novateurs ceux qui s'efforcent de la suivre. Ce qu'on peut dire de moins fort sur la sienne , c'est qu'elle étoit très-éloignée de toute ombre de relâchement. Pour s'en convaincre , il suffit de jeter les yeux sur son *Traité de la Sainteté de l'Etat Ecclésiastique*.

En général il étoit persuadé que pour ne tomber dans aucun excès , on devoit s'attacher fortement aux véritables Disciples de Saint Thomas qui , guidés par les principes de cet Ange de la Théologie , ont sçu garder en tout genre un milieu assuré ; & c'est , disoit un respectable Curé de Rouen , c'est

— Sa Foi. en ce sens qu'il m'a écrit plusieurs fois, pour m'inspirer une vive horreur de toute nouveauté profane.

Mais pourquoi recourir à des témoignages étrangers dans une matière que les faits domestiques prouvent si abondamment ? Qu'on se rappelle que Boudon-encore enfant instruisoit déjà des enfans comme lui, & bientôt après, des personnes d'un âge plus avancé ; que, dans sa jeunesse, il parcouroit la ville & les campagnes, pour faire germer la vertu dans des cœurs qui souvent y avoient très-peu de disposition ; qu'il regarda toujours comme un des plus grands malheurs qui lui pût arriver, celui de rester en Europe, pendant que ses pieux Associés alloient au-delà des mers réveiller ceux qui dormoient à l'ombre de la mort ; que pendant quarante-cinq ans de Prêtrise, il n'a rien dit, rien fait, rien écrit, qui ne se rapportât plus ou moins directement au maintien de la foi ; & qu'enfin jusques à sa dernière maladie il a travaillé à prémunir contre les erreurs de toute espèce ceux qui auroient pu s'y laisser prendre ; on conviendra aisément qu'il fut du nombre de ces justes, qui vivent de la foi, & qui ne croient être sur la terre que pour la défendre & la multiplier.

§. II. *Sa Confiance en Dieu.*

Sa Con- La confiance, c'est-à-dire, comme nous
fiance. l'entendons ici, cette espérance forte & générale, qui ne connoît point de dangers, parce qu'elle ne voit dans les plus fâcheux événemens, que la main de Dieu, qui les opere, fut si constamment une des vertus

favorites de M. Boudon , que depuis sa tendre jeunesse jusqu'à la mort il a pu dire avec le Roi Prophete : J'ai espéré , & plus qu'espéré en vous , ô mon Dieu , & *in verbum tuum supersperavi*. En le suivant dans tous les états de sa vie , on n'y trouvera pas un moment où il ne se soit abandonné sans restriction & sans mesure à la Providence. Elle étoit le plus doux , le plus continuel objet de ses pensées. Sans cesse elle revenoit dans ses écrits , dans ses lettres , dans ses entretiens. Son style naturellement expressif avoit quelque chose de plus fort quand il célébroit la main bienfaisante , dont il avoit si souvent éprouvé les faveurs. » O divine Providence , *s'écrioit-il* , que vous rendrai-je pour les graces que j'ai reçues de vous ! C'est vous qui , pour parler avec le Prophete , m'avez tiré du sein de ma mere ; qui m'avez pris entre vos bras dès mes plus tendres années ; qui m'avez tiré de la gueule du lion , & des mains de l'Ange de l'abyfme. Votre miséricorde m'a accompagné tous les jours de ma vie. Ne me rejetez pas dans le temps de ma vieillesse , & ne m'abandonnez pas lorsque ma force s'affoiblira. Je me suis toujours appuyé sur vous , & je n'ai jamais manqué de rien. Plusieurs ont dit , dans les cuisantes afflictions que vous m'avez fait sentir : Il a espéré au Seigneur , qu'il le délivre ; qu'il trouve en sa Providence le salut sur lequel il avoit compté. Vous vous êtes tourné vers moi , ô mon Dieu : vous m'avez rendu la vie. Vous m'avez tiré du fond de la terre. J'ai paru à plusieurs comme un prodige de délaissement : mais vous m'avez puissamment

Sa Con-
fiance.

Sa Con- » assisté. Vous avez multiplié votre magnifi-
 fiance. » cence à mon égard , & votre regard salu-
 » taire m'a consolé. Aussi vous louerai-je
 » de vos miséricordes. Je chanterai votre
 » gloire & vos grandeurs. J'annoncerai votre
 » puissance & la force de votre bras. «

C'est sur ce bras miséricordieux que le grand Archidiacre s'appuyoit uniquement : ce n'étoit que lui qu'il regardoit dans tous les bons offices que les créatures lui rendoient. » J'avoue , *écrivait-il un jour* , qu'il » y a des gens dont la Providence se sert » pour m'assister dans mes besoins ; mais » non-seulement je ne voudrois pas y avoir » de la confiance , mais pas même le plus » léger appui. L'appui en la créature , telle » qu'elle puisse être , est un défaut de par- » faite confiance en Dieu. C'est en lui seul » qu'il faut regarder toutes choses. Quand » nous aurions toutes les créatures avec » lui , nous n'en aurions pas davantage ; & » quand nous l'aurions seul , sans toutes les » créatures , nous n'en aurions pas moins. » Après tout , c'est une vérité certaine que » rien n'arrive sans la conduite de la divine » Providence ; & c'est ce qui nous doit » établir dans une paix inviolable , si nous » sommes véritablement à Dieu ; car que » devons-nous vouloir , que ce qu'il veut ? » Et s'il veut que les choses arrivent d'une » certaine manière , comment pourrions- » nous avec justice ne le pas vouloir ? & si » nous le voulons bien , pourquoi nous en » inquiéter ? «

C'étoit sur ces regles si sublimes , si profondément ignorées dans la pratique , que Boudon regardoit & les biens & les maux comme des dons de la main de Dieu. » Il y » en

» en a , *disoit-il à un bon ami* , qui se sentant ^{sa con-}
 » attaqués de quelque mal ou de quelque ^{fiance.}
 » affliction , pensent d'abord aux créatures
 » d'où leur viennent ces peines , & puis
 » retournent à Dieu. Mais je connois quel-
 » qu'un , & ce quelqu'un étoit lui-même ,
 » qui regarde absolument toutes choses en
 » Dieu , & qui ne voit en rien les créa-
 » tures que comme de simples instrumens
 » dont Dieu se sert pour son plus grand
 » bien. «

Ces sentimens si purs , si chrétiens , si propres à nourrir , à élever la confiance , Boudon les inspiroit à tous ceux qui avoient quelque rapport avec lui , ou qui le consultoient. Etant arrivé à Paris , pendant qu'on y déliberoit sur le moyen de procurer des fonds suffisans aux Ecoles chrétiennes , que le P. Barré , célèbre Minime , avoit établies , parce qu'on craignoit qu'après la mort de M. de Montigni , qui jusqu'alors les avoit soutenues , elles ne vinsent à manquer : son avis fut qu'il falloit tout fonder sur la Providence , *qui vaut mieux que tous les contrats de constitution.* Cette idée fut suivie , & les Filles du P. Barré en sentirent la justesse & l'utilité après la mort de M. de Montigni. Il auroit souhaité que le monde entier n'eût eu des yeux que pour appercevoir ce premier œil , qui veille sur tous les hommes , & plus particulièrement sur les justes. » C'est , *écrivait-il à une Dame*
 » *qu'il assistoit* , c'est la divine Providence
 » que vous devez regarder en ma chétive
 » personne. C'est à elle que vous avez
 » toutes les obligations que vous pensez
 » m'avoir. Elle n'a besoin de personne pour
 » vous secourir , ni de moi plutôt que d'un

Sa Con-
fiance.

» autre. Ne vous inquiétez donc de rien.
» Quand une mere seroit assez dénaturée
» pour abandonner son enfant, Dieu pro-
» teste qu'il ne vous abandonnera pas.«

Ce fut par les mêmes principes qu'il ras-
fura une personne à qui la crainte de le
perdre, & de perdre en lui le plus sage Di-
recteur qu'elle eût jamais trouvé, donnoit
de mortelles alarmes. Il étoit si bien ar-
rangé en matiere de confiance, que par un
contraste que la grace seule peut bien dé-
mêler, quand il étoit dans une position
tranquille, il espéroit des croix ; & quand il
en étoit accablé, il espéroit que Dieu vou-
droit bien l'en décharger, ou du moins les
adoucir. » Ah ! Seigneur, *disoit-il à un ami,*
» si je regarde les peines de la vie comme
» des châtimens, je les mérite bien : mais
» que j'en suis indigne, si je les regarde comme
» des dons de votre miséricorde.«

Aussi craignoit-il plus le moment où il
devoit cesser de souffrir qu'un Chrétien foible
ne soupire après lui. Cependant comme
il connoissoit admirablement bien les routes
& la conduite de la Providence, & qu'il ne
vouloit que ce qu'elle vouloit elle-même,
il ne doutoit point que ses plus vives dis-
graces ne dussent avoir un terme, & il l'es-
péroit avec une pleine confiance. Dans la
cruelle guerre que lui firent ceux qui avoient
animé son Evêque contre lui, il disoit hau-
tement à ses amis que cet orage passeroit,
que M. de Maupas reviendrait de ses pré-
ventions ; qu'il rentreroit dans ses bonnes
graces, & que les pouvoirs de prêcher &
de confesser lui seroient rendus.

Pour ce qui est de l'emploi de Grand-
Vicaire, dans lequel il ne put être rétabli,

parce qu'on l'avoit donné à un autre ; il crut encore , & on a cru avec lui que c'étoit un coup de la main de Dieu , qui lui en avoit fermé la porte. Uniquement borné à la conduite d'un seul Diocèse , il n'eût pu donner à l'Eglise ce grand nombre d'Ouvrages solides qui ont édifié la France , ou plutôt l'Europe toute entière , & qui éclairent encore aujourd'hui l'un & l'autre hémisphère.

Sa Con-
fiance.

Sa confiance alloit si loin , qu'elle ne connut jamais ces timides prévoyances , dont la sagesse humaine croiroit ne pouvoir s'écarter sans tenter Dieu. Il entreprenoit , sans argent , de longs voyages avec plus d'assurance qu'un riche Financier dont la bourse est amplement fournie. Il ne s'inquiétoit ni du lendemain , ni du moment d'après. Les besoins du prochain étoient les premiers qui l'occupassent : il ne sçavoit pas ce que c'étoit que de penser aux siens. Un jour qu'il passoit par la Flandre Espagnole , la femme d'un Officier lui demanda de quoi délivrer son mari de prison. Il lui donna tout ce qu'il avoit d'argent , & continua sa route , bien persuadé qu'il ne mourroit pas de faim. Le jour n'étoit pas fini , que la même somme & en mêmes especes lui fut rendue par une personne qu'il ne connoissoit point.

Une autre fois , il sortit de Bordeaux sans avoir une obole pour faire sa route. Son inquiétude , s'il en eût été capable , n'auroit pas duré long-temps. Un inconnu se présenta à lui avec une somme considérable , & le pria de l'accepter. Boudon le remercia selon sa coutume , & ne prit que le peu dont il avoit besoin pour se défrayer. Ce

peu même étoit moins à lui , qu'au premier venu qui en avoit besoin. En sortant d'Andely , une Dame lui gliffa trois écus dans sa poche ; à quelques pas de-là un pauvre lui demanda l'aumône , Boudon lui donna ces trois écus , & la Providence voulut bien y suppléer.

Sa vie est pleine de traits semblables. L'esprit de Dieu lui ayant inspiré un voyage pour sa gloire , il se mit à disposer sa valise , afin de partir le lendemain. Il n'avoit pas un fol ; mais chez lui c'étoit la plus petite chose du monde. Le soir même il reçut deux cens livres de M. de Bernieres. Celui-ci , dans son oraison , avoit connu que le grand Archidiacre en avoit besoin , & il s'étoit senti pressé de les lui envoyer. C'étoit à la vue de ces faveurs que Boudon disoit quelquefois : *La Providence s'est engagée à ne nous point manquer , & ses promesses sont un contrat , qui vaut mieux que toutes les obligations des hommes passées par-devant Notaires.*

Il faut cependant avouer que sa confiance étoit quelquefois mise à l'épreuve. La nuit l'ayant surpris avec son guide auprès d'un château qui appartenoit à une de ses cousines , il la fit prier de lui donner le couvert. Mais cette Dame , haute & fiere , lui fit dire à la porte qu'elle ne connoissoit point de gueux pour parens. Un compliment si dur ne l'émut point. Il n'avoit pu loger dans un palais , il logea dans la chaumine d'un pauvre charbonnier , qui le reçut de son mieux. Après tout , la Providence en le traitant ainsi , le traitoit à son goût. Une table somptueuse lui plaisoit moins que du pain bis & des noix. Sa plus grande conso-

lation eût été de manquer de tout, & de mourir au milieu d'un ruisseau comme une bête de rebut, que tout le monde abandonne. C'est pour cela qu'il avoit une tendre dévotion pour l'illustre Evêque & Martyr saint Valérien, qui en conséquence de l'ordre cruel d'un Prince hérétique ne pouvant trouver ni feu, ni lieu, mourut de faim & de misère. » Et voilà, *disoit-il*, les grandes faveurs de la divine Providence envers ses élus. Elle n'honore pas ainsi toutes sortes de personnes. O que l'on est heureux d'avoir quelque part à la vie crucifiée de Jesus ! Cela vaut mieux que tous les plaisirs, & toutes les vaines satisfactions de la terre, &c. «

Il gémissoit de ses fautes, mais sans se troubler, sans se décourager, sans douter un moment des miséricordes infinies de Dieu. » Quoi, *disoit-il*, nous sçavons que Jesus-Christ est notre caution, que son sang est à nous, & nous manquerons d'espérance ? Si nous avons de grandes dettes, n'avons-nous pas de quoi payer ? Le Pere éternel nous ayant donné son Fils, ne nous a-t-il pas tout donné avec lui ? & ce Fils se donnant soi-même, peut-il nous refuser son Paradis, pourvu que nous nous en rendions dignes en faisant sa très-sainte volonté ? «

Telle fut toujours la confiance du grand Archidiacre d'Evreux. Tout étoit de son ressort ; le bien & le mal, le temps & l'éternité, les besoins de l'ame & les besoins du corps. Plein d'espérance, lors même que tout paroïssoit désespéré, il voyoit toujours à sa droite un Dieu qui l'empêchoit de s'ébranler ; & la Providence qui l'exposoit

Sa Con- aux vents les plus orageux , ne lui paroiffoit
 fiance. pas moins aimable que celle qui le condui-
 foit au port à pleines voiles. De -là ces
 paroles qu'il a souvent répétées , & par
 lesquelles nous finirons cette matiere : » O
 » divine Providence , quand je pense aux
 » foins que vous prenez de moi , qui fuis le
 » dernier des hommes , je ne ſçais plus que
 » devenir. Mes forces s'affoibliffent , je ne
 » découvre de toutes parts qu'un abyſme
 » d'amour , où il faut que je me perde. »
 Mais il ne ſe perdoit dans cet abyſme qu'à
 la façon des Saints , je veux dire , qu'en
 rendant amour pour amour , autant qu'il lui
 étoit poſſible. C'eſt de quoi l'article ſuivant
 ne nous permettra pas de douter.

§. III. *Son Amour pour Dieu.*

Son J'avoue de bonne foi avec un des meil-
 amour leurs amis de notre ſaint Archidiaque , que
 pour rien ne m'effraie davantage que l'obliga-
 Dieu. tion où je ſuis d'expoſer ici le déſintérefſe-
 ment , la ſublimité , & toutes les dimen-
 ſions de la charité qui dévora ſon cœur.
 Ce que la folie des amans profanes leur fait
 imaginer en faveur de l'objet qui les attache ,
 n'eſt rien en comparaifon de ce que la vraie
 ſageſſe lui inspira par rapport à ſon Bien-
 aimé. Il n'y auroit qu'un de ces eſprits dont
 le pur amour fait l'aliment , qui pût nous
 bien développer ce qui ſe paſſoit en lui. Au
 défaut de ces expreſſions toutes de feu que
 notre foibleſſe , & plus encore notre lan-
 gueur nous interdisent , nous emprunterons
 les ſiennes propres. Boudon ſera le ſeul à
 parler ici. Le déſordre , les répétitions
 mêmes qu'on pourra trouver chez lui , le

rendront mieux que nous ne pourrions faire ; & quelque vif que fût son langage , on sentira bien qu'il fut toujours beaucoup au-deffous de ses sentimens.

Son
amour
pour
Dieu.

Et d'abord par une de ces graces qui tiennent du privilege , à peine eut-il l'usage de la raison , que son cœur commença à brûler des flammes du saint amour. » Je loue & je remercie la divine Providence , *disoit-il un jour* , de ce que par une miséricorde ineffable elle m'a prévenu de ses divins attraits pour son amour. Elle me faisoit demander à Dieu cet amour dès ma jeunesse par des prieres réitérées avec instance. Déjà , sans trop entendre ce que je disois , je criois au divin amour ; & dans la fuite du temps , à l'amour de Dieu seul. Ces grandes & surprenantes miséricordes ont toujours continué , & même augmenté , malgré mes infidélités. «

Et en effet , depuis l'âge de neuf ans , où il fit sa premiere communion avec un ferveur qui ne se trouve guere dans la plupart de ceux qui disent leur premiere Messe , il n'eut que Dieu seul dans son esprit , dans son cœur , dans ses paroles , dans ses actions. » Dieu seul , *disoit-il* sans se lasser jamais , & sans examiner s'il ne lassoit point les autres , » Dieu seul dans l'union de Jesus-Christ , notre aimable Sauveur , c'est tout ce que j'ai à dire , & tout ce que je puis dire : car je vois qu'il n'y a que Dieu seul ; je ne trouve que Dieu seul par-tout ; je vois qu'il est le grand tout : je vois que les créatures ne sont rien. Ah ! si toutes les créatures ne sont rien , comment donc peut-on s'y arrêter ? Quelle illusion de chercher leur amitié , de s'y plaire , d'y

son
amour
pour
Dieu.

» mettre sa confiance , d'y décharger son
 » cœur ! Quelle extravagance de quitter
 » celui qui est tout , pour courir après ce
 » qui n'est rien ; de s'affliger de rien ; de
 » s'appuyer sur rien ; de se peiner de la
 » privation de rien , de se tourmenter des
 » contradictions du rien ? Ah ! n'ayons plus
 » d'autre plaisir , que le bon plaisir divin ;
 » d'autre consolation que Dieu seul , d'autre
 » volonté que la sienne ; sans être jamais
 » assez téméraires pour vouloir éplucher un
 » seul moment les raisons de son aimable
 » Providence. Et que peut opposer le rien
 » à la conduite du grand Tout ? Est-ce au
 » malheureux néant à vouloir pénétrer
 » les impénétrables desseins de l'Etre infini ?
 » Qu'il n'y ait donc pas en nous le mou-
 » dre petit mouvement de la plus légère
 » opposition à ses ordres. Ce qui doit faire
 » notre unique occupation au milieu de
 » toutes nos occupations , notre emploi
 » dans tous nos emplois , notre grande &
 » seule affaire dans toutes nos affaires ,
 » c'est de vivre , d'agir , de souffrir pour
 » ce Dieu seul. Ah ! Dieu seul tous les
 » momens de la vie ; Dieu seul à la
 » mort : Dieu seul éternellement après la
 » mort. «

Des sentimens si vifs , si enflammés ne
 suffisoient pas à la vaste capacité de son
 cœur. Comme l'Epouse du Cantique , il
 succomboit sous le poids de son amour , &
 ce poids il le trouvoit toujours trop léger.
 Ce n'étoit ni de fleurs , ni de fruits qu'il
 vouloit être appuyé dans sa défaillance.
 L'amour , le seul amour étoit capable de le
 soutenir. » O mon Dieu ! disoit-il dans ces
 pieux élans , qui ne peuvent naître que

de la charité, » c'est votre amour que je ^{Son} cherche, c'est votre amour que je veux, ^{amour} » c'est votre amour que je demande ; je ^{pour} n'aspire qu'après cet amour. « ^{Dieu.}

Ce n'étoit ni par intervalles, ni par bonds, si j'ose m'exprimer ainsi, que ces pieux mouvemens sortoient de son ame. Il les sentoit le jour & la nuit. Le divin amour avec lequel il s'étoit endormi, le réveilloit ; & la première pensée qui l'occupoit, étoit celle de ne respirer que pour son Dieu. Tout le reste étoit frivole à ses yeux ; & il n'auroit pas fait un pas pour voir Salomon dans toute sa gloire, si l'espérance d'apprendre à son école l'amour du Dieu des vertus ne l'y eût invité. Nous avons dit qu'à Munich il ne daigna pas, quoiqu'on l'en pressât beaucoup, entrer dans le Palais Electoral ; nous ajouterons ici que, quoiqu'il ait logé à Paris des mois entiers chez M. le Prince, il ne voulut jamais voir sa riche & superbe Bibliothèque. » C'est, disoit-il en rendant compte de cette conduite qui, au premier coup-d'œil, paroît un peu farouche, » c'est que des personnes consacrées à Dieu, comme nous » le sommes, ont bien d'autres choses à » voir que tout cela. O ! combien de choses » admirables & divines à considérer dans le » monde intérieur de la grace ! & que ce » qui éclate le plus dans ce monde visible » est peu de chose, & même n'est rien, si » on le compare à ce qui se passe dans le » monde du nouvel homme. Que la terre » me déplaît, disoit saint Ignace, quand je » regarde le Ciel ! «

Un homme si universellement mort à tous les êtres créés, si constamment atta-

Son ché à Dieu, doit marcher comme de lui-
 amour même en la présence de son Seigneur, &
 pour trouver en lui cette paix & cette tranquillité
 Dieu. qui vont toujours à sa suite. Boudon jouit
 de l'un & l'autre avantage. Sa douleur étoit
 de voir qu'un Dieu plus présent à notre
 ame, que notre ame ne l'est à elle-même,
 fût si oublié de ses créatures. » Est-il possi-
 » ble, *disoit-il*, que Dieu qui fera toute
 » l'occupation des Bienheureux, & par-là
 » toute leur félicité, seroit ainsi méconnu
 » dans le monde ? Sera-t-il vrai que nous ne
 » pourrions nous mouvoir qu'en Dieu, que
 » nos regards ne pourront se faire qu'au
 » travers de Dieu ; que si nous respirons
 » ce sera en Dieu : sera-t-il vrai que l'Etre
 » de Dieu est infiniment présent à notre
 » être, qu'il le pénètre, qu'il l'anime, qu'il
 » le soutient, qu'il lui donne la vie &
 » l'opération, & qu'avec tout cela nous ne
 » le regarderons pas, & que nous ne pen-
 » serons point à lui ? Si Dieu est un feu,
 » *ajoutoit-il*, il faut que, puisque nous som-
 » mes toujours en lui, nous soyons toujours
 » dans le feu & dans l'amour : quel moyen
 » donc de ne pas brûler & de ne pas aimer ?
 » Par quel prodige le fer seroit-il long-temps
 » dans une fournaise ardente, sans prendre
 » bientôt les qualités de l'élément qui l'en-
 » vironne ! Le feu est dans nos poitrines,
 » comment donc sommes-nous toujours
 » glacés ? Il me prendroit envie d'aller par-
 » tout crier au feu, non pour l'éteindre,
 » mais pour l'allumer où il ne brûleroit pas,
 » & pour appeler au secours tous ceux
 » qui aiment véritablement, afin que tous
 » ensemble nous le fissions brûler encore
 » davantage. Ah ! si nous considérons dans

» un profond recueillement ces paroles de
 » notre grand Maître : Je suis venu appor- Son
 » ter le feu en terre, & que veux-je, sinon amour
 » qu'il brûle ? nous entrerions dans les des- pour
 » feints de ce Dieu d'amour, & nous ne Dieu.
 » penserions qu'à le faire aimer de tous les
 » hommes. «

Cette pente vers Dieu, qu'un exercice
 suivi rendoit comme invincible, étoit ac-
 compagnée de cette joie sainte, qui n'est
 propre que des vrais enfans ; de cette paix
 invariable, que le monde ne donne point,
 & qu'il ne peut ôter. » Il est vrai, *disoit le*
 » *saint homme*, & il est bien vrai que com-
 » me l'œil ne peut souffrir la plus petite
 » poussière, sans en être incommodé, de
 » même le cœur ne peut admettre le moin-
 » dre mélange d'amour étranger, sans en
 » ressentir de la peine. C'est pourquoi on
 » trouve peu de personnes, je ne dis pas
 » chez les mondains, je dis chez les gens
 » de bien, qui ne vivent que dans une
 » justice commune, qui possèdent d'une
 » manière constante cette paix, laquelle,
 » comme le dit saint Paul, surpasse tout
 » sentiment, & qui, pour n'être pas toujours
 » apperçue de la partie inférieure, ne laisse
 » pas de résider avec plénitude dans le centre
 » de l'ame, au milieu de toutes les agitations
 » & de toutes les tempêtes qui peuvent
 » s'élever contre elle. «

Or ce portrait d'une ame qui, à force de
 s'être accoutumée à ne vouloir que Dieu,
 reste en quelque sorte immobile au milieu
 des orages, comme l'est un rocher au milieu
 des flots, qui se brisent follement contre lui ;
 ce portrait, dis-je, est la vraie image du
 grand Archidiacre d'Evreux. Dans quelque

Son situation qu'il se fût trouvé, quelque affaire qu'il ait eu à soutenir, & peu de Saints en ont effuyé de plus violens, son cœur fut toujours inondé d'un fleuve de paix; & cette paix étoit si pleine, si abondante, qu'elle rejaillissoit sur tout son extérieur. Aussi a-t-on dit de lui, comme Sulpice Sévere dit du grand Saint Martin, qu'il n'y avoit rien dans sa bouche que Jesus-Christ, rien dans son cœur que la piété, la miséricorde, la paix & la douceur; que, comme cet admirable Pontife, il portoit sur son visage une joie céleste; & qu'aussi éprouvé que lui, & peut-être plus que lui, il sçut, à son exemple, ne juger mal de personne, ne condamner personne, ne rendre jamais le mal pour le mal à personne; & être si constamment semblable à lui-même dans tous les états par où il a plu à Dieu de le faire passer, qu'on l'eût pris pour un homme d'une espèce différente de la nôtre.

Pour entretenir cette paix qui naît de la parfaite dilection, & pour redoubler de plus en plus cette dilection sainte, notre vertueux Prêtre écartoit de lui avec une attention extrême tout ce qui auroit pû y déplaire à Dieu. Les taches les plus légères l'effrayoient, & il ne concevoit pas comment un Chrétien, qui aime & qui craint, peut, de propos délibéré, offenser l'objet de sa tendresse. Mais il ne se bernoit pas à fuir le péché & ses fausses douceurs; il faisoit à son Maître un sacrifice perpétuel de ses plus innocentes satisfactions. Il ne connoissoit ni récréations, ni aucun de ces délassemens, que la nature épuisée par un long & pénible travail se croit nécessaires. Jamais on ne l'a vu à Paris respirer l'air & les parfums

du printemps dans ces jardins superbes, qui font l'admiration du citoyen & de l'étranger. Jamais on ne l'a vu entrer dans ces conversations profanes, où tout est de mise, excepté Dieu & ses intérêts. Un jour dans une voiture publique, où, par mille bagatelles qui se succédoient avec vivacité, on charmoit l'ennui du voyage, l'homme de Dieu seul jettâ, sans le vouloir, un grand cri, dont la compagnie fut effrayée. On lui en demanda la raison. » Hélas ! répliqua-t-il, nous nous occupons en pure perte de niaiseries, pendant qu'il y a un Dieu, qui pourroit si solidement occuper nos cœurs, & être la matière de nos entretiens. «

Ce qu'un mouvement indélébile & subit fit dire & faire à Boudon dans cette conjoncture, il l'a fait & dit tous les jours de sa vie. Il n'étoit pas de ces amans oisifs, à qui les sentimens suffisent. Sa charité fut active, laborieuse, aussi incapable de repos que le feu qui en est le symbole. Nous l'avons vu jusqu'ici : il fut dans les plus sérieux travaux dès sa jeunesse ; & ses travaux qui avoient pour principe la charité, n'avoient que la charité pour fin. Il avoit un desir, une faim insatiable de faire connoître à tout le monde le bonheur qu'il y a d'aimer Dieu. » Ma joie, disoit-il, est de pouvoir crier à l'amour, au pur amour de Dieu seul en trois Personnes, & de dire à tous les hommes : Aimons Dieu, & aimons-le généralement. Aimons-le dans toutes nos actions, dans toutes nos souffrances, dans tout ce que nous sommes. Aimons-le dans tous les momens de notre vie, dans l'instant de notre mort, pour ne jamais cesser

Son
amour
pour
Dieu.

Son
amour
pour
Dieu.

» de l'aimer après notre mort. Aimons
» Dieu, & Dieu seul, quoi qu'il nous en
» coûte, & ne soyons pas assez malheu-
» reux pour partager nos cœurs & nos
» affections, &c. «

Mais l'amour faisoit chez lui quelque chose de plus fort que de le faire crier à l'amour. Il l'uniffoit parfaitement à toutes les volontés de Dieu ; & les ordres les plus amers de ce grand Maître n'avoient pour ce serviteur fidele que la douceur du miel le plus délicieux. » Pourquoi, *s'écrioit-il*, pour-
» quoi, ô mon Dieu, ne pas voler au pre-
» mier signe de votre volonté ? O Dieu de
» mon cœur, que votre volonté se fasse en
» la terre comme au ciel. Courage, mon
» ame, tirons toujours du côté de la vo-
» lonté de Dieu : que son bon plaisir soit
» à jamais notre unique plaisir. Dieu de
» l'éternité, *disoit-il encore*, quand vous
» m'accabliez de miseres, je vous trou-
» verai toujours infiniment aimable. Je veux
» embrasser avec amour votre divine main,
» quand elle ne seroit pleine que de foudres
» pour m'écraser. Ah ! main infiniment ado-
» rable, je vous baiserais toujours, quelques
» coups que vous puissiez me porter. «

Tels étoient les sentimens de l'homme de Dieu : en est-il de plus nobles, de plus généreux ? Oui, à son avis, il y avoit encore un pas à faire, c'étoit d'aimer Dieu uniquement pour lui, & sans aucun retour sur soi-même : & c'est ce qu'il s'efforçoit de faire. Aussi quand il vit quelques Théologiens disputer à l'occasion du Livre de M. de Cambrai, si on pouvoit aimer Dieu, sans avoir égard à la récompense : *Je ne sçais*, dit-il, *comment ces Messieurs l'entendent ; mais je sçais bien*

que j'aime Dieu purement pour l'amour de lui-même. Ce n'est pas, dit un de ses meilleurs amis, qu'il ait jamais prétendu exclure l'acte ou le motif de l'espérance chrétienne ; puisqu'il sçavoit comme un autre, & mieux que bien d'autres, que David & saint Paul ont servi Dieu dans la vue de la récompense. Mais c'est qu'il étoit persuadé de deux choses, l'une que l'amour pur est très-possible ; l'autre, qu'il fait partie de cette voie excellente, que l'Apôtre nous a montrée (a).

Son
amour
pour
Dieu.

§. IV. Son Oraison.

Si l'amour de Dieu est tout-à-la-fois l'effet & le principe de l'esprit d'oraison, on ne peut guere se rappeler ce que nous venons de dire de l'amour du grand Archidiacre, sans tomber d'accord qu'il a dû être un homme d'une très-éminente oraison. L'excellent Ouvrage qu'il a composé sur cette matiere, est une preuve qu'il en connoissoit parfaitement la théorie & la pratique. Elle lui étoit devenue si familiere, si habituelle, qu'on pourroit dire de lui, comme du saint Evêque de Tours, que son esprit en étoit toujours occupé : *Invictum ab oratione spiritum nunquam relaxabat.*

Son
Oraison.

Tout ce qui se présentoit à ses yeux étoit pour lui une matiere de réflexion, & ces réflexions ne manquoient point d'élever son cœur à Dieu ; ce qui fait la substance de l'oraison. Il rencontroit, par exemple, sur

(a) *Æmulamini autem charismata meliora. Et adhuc excellentiorem viam vobis demonstro. I. Corinth. 12, 31.*

Son Oraison. fa route un jeune Prince, âgé de vingt-trois ans, qui ne pensoit ni à son salut, ni aux exemples de vertu que lui avoient laissé ses ancêtres. » Mon Dieu, *s'écrioit-il*, quel malheur pour l'autre vie que d'être grand dans la vie présente! O qu'il fait bon être petit dans ce monde, & n'y être rien du tout! Faites-moi la grace, ô mon Sauveur, d'être méprisé, de vivre & de mourir dans la douleur. « Il voyoit en Allemagne une Eglise considérable, où l'on examinoit aussi peu les mœurs d'un nouveau Chanoine, que l'on examinoit sévèrement ses preuves de noblesse. » Quel aveuglement, mon Dieu, *disoit-il en gémissant!* » Hélas, que souvent les Nobles devant le monde sont méprifables devant Dieu! » Que ceux que les hommes choisissent, sont rarement ceux que Dieu appelle. « Il se rencontroit dans un pays hérétique, où les habitans étoient bien logés, meublés superbement, & regorgeoient de biens. » Mon Dieu, *disoit-il*, que vous faites peu de cas des richesses de ce monde, puisque vous les donnez à vos ennemis! au lieu que vous réservez à vos véritables amis des croix, des tribulations, des peines continuelles. C'est que vous leur préparez dans le ciel un torrent de délices. Ah, Seigneur! que l'indigence & l'affliction soient mon partage: je renonce aux biens du siècle. « Il examinoit les précautions sans nombre que prenoit la Police, soit contre les incendies en certaines villes de Baviere, où chaque nuit plusieurs personnes font la ronde, & crient de toutes leurs forces, qu'on prenne garde au feu; soit contre la peste, pendant qu'elle étoit à Rouen, en

mettant à Evreux, & dans les villes voisines, des sentinelles, qui ne laissoient entrer personne sans un certificat de santé en bonne & due forme. » Hélas ! *disoit-il*, ces pauvres » gens font ce qu'ils peuvent pour se préserver d'un feu passager, pour se garantir de » la contagion ; & presque personne d'entre » eux ne pense à éviter les feux éternels, ou » à se soustraire au péché, qui est le plus » funeste de tous les fléaux. «

Son
Oraison.

C'est ainsi que le bien & le mal rappelloient Boudon à Dieu. Mais il n'avoit pas besoin des objets étrangers pour s'y porter. Ce grand Maître lui étoit si présent, que seul ou en compagnie, en repos ou en action, en voyage ou chez lui, il sembloit ne le point perdre de vue. La moindre distraction de cette adorable présence (a) lui eût été plus rude, que la dislocation d'un de ses membres : celle-ci n'eût déplacé qu'un os : celle-là auroit mis son ame hors de son centre. C'est ainsi qu'il raisonnoit, parce que c'est ainsi qu'il étoit affecté. Je sens qu'on aura peine à le comprendre ; mais je sens aussi que Dieu est admirable dans ses Saints, & qu'ils peuvent tout en celui qui les fortifie. Un jour qu'il étoit sur l'eau avec un grand nombre de passagers, il gémissoit secrètement de voir qu'ils ne s'occupoient que du spectacle que leur offroit la nature, sans jamais remonter à celui qui en est l'auteur : cette réflexion l'ayant rendu tout pensif,

(a) Ces expressions & autres semblables ne peuvent avoir qu'une généralité morale. Les hommes les plus saints ont des distractions : ils péchent par surprise, &c.

Son
Oraison.

quelques personnes qui s'en apperçurent, lui en demanderent la cause. » Je pensois, » *leur dit-il*, que Dieu, par son immensité, » remplit tout l'univers, & même ce ba- » teau, & que personne n'y pense. « Ce qui l'affligoit, c'est que ces sortes de discours, si propres à ramener à Dieu, étoient souvent inutiles. » Il faut, *disoit-il en lui-même*, » à cette occasion, il faut que l'esprit & le » cœur de l'homme soient étrangement » dérangés. On lui dit : Voilà des bêtes, » des maisons, des arbres ; il les regarde, » il en parle, il en fait la matière de son » entretien. On lui dit : Voilà Dieu, il n'y » fait point d'attention, il n'en dit pas un » mot. «

On le plaignoit un jour de ce qu'il se trouvoit seul dans une voiture publique ; mais il plaignit encore plus ceux qui le plaignoient si à contre-temps. » *Pauvres aveugles*, » *disoit-il en son cœur*, j'ai bien une autre » compagnie que celle que vous me souhaitez. Bien-loin d'avoir du plaisir de celle » des créatures, elle me donne de la peine, » parce qu'elle ne sert qu'à divertir l'application amoureuse que je dois avoir à mon » Créateur. O homme, si tu sçavois quel » honneur il nous fait, en nous permettant » de converser avec sa grandeur infinie ! » que ne ferois-tu pas, pour jouir d'un bien » si précieux, si divin ? «

Ces vives aspirations, cette attention continuelle à la présence de Dieu, ne faisoient qu'une partie de son oraison. Nous avons vu au premier Livre que, dès sa plus tendre jeunesse, il y passoit une partie des nuits, & souvent les nuits toutes entières. Cette première ferveur ne fut ralentie ni par l'âge,

ni par les affaires. Plus l'Archidiacre vit son compte s'augmenter avec les emplois, plus il comprit la force de ces paroles de Jésus-Christ : *Il faut prier sans cesse, & ne se relâcher jamais* : & on peut dire qu'il tendit à les pratiquer dans le sens le plus rigoureux. Il donnoit le matin un temps réglé à l'oraison. Il y en donnoit un autre devant & après la Messe. Il recommençoit le soir, & la nuit même ne pouvoit l'arrêter. Chaque année il prenoit sur ses occupations dix, quinze ou vingt jours, pour jouir à l'aise des entretiens du Bien-Aimé de son cœur. C'étoit-là que, plongé dans le sein de Dieu, comme un poisson l'est dans les eaux de l'Océan, les semaines passaient pour lui avec plus de rapidité, que les heures ne passent aux mondains au milieu des fausses joies qui les enivrent. » Non, disoit-il en » *substance*, il n'y a point d'exercice plus » doux, plus consolant, plus lumineux que » celui de la sainte oraison. Elle dissipe les » ténèbres qui nous environnent ; elle ouvre » les yeux aux plus belles lumières du » Ciel, elle nous découvre les trésors de la » grace, elle nous procure l'union divine, » elle nous rend invincibles contre tous » nos ennemis, elle nous comble de toutes » sortes de biens. «

Il paroît que l'oraison passive, qu'il a si bien décrite dans son Livre du *Regne de Dieu*, étoit celle qui lui revenoit davantage. Mais il ne s'y livroit pas à une inaction stupide, qui attend tout de Dieu sans raison d'attendre. S'il se prêtoit à l'opération de la grace, c'étoit en homme qui sçait qu'elle agit, & qu'elle fait

Son
Oraison.

agir (a). Aussi ne visoit-il , dans l'oraison ; qu'à ne plus voir que Dieu , qu'à ne plus aimer que lui , qu'à ne plus agir que pour sa gloire , qu'à ne plus souffrir que pour lui , qu'à s'unir intimement , fidèlement , tendrement aux adorables dispositions du cœur de Jesus - Christ. Et c'est pour cela , sans doute , que l'oraison a produit en lui tous les effets qu'elle a coutume de produire dans les plus grands Saints.

Elle lui donna , 1°. une paix si profonde , si constante , que les nuages les plus sombres n'étoient pas capables de l'altérer : 2°. une si grande soumission au bon plaisir de Dieu , qu'il le bénissoit également dans la joie & dans les peines les plus ameres : 3°. un amour si ardent pour Dieu , qu'on ne pouvoit converser avec lui , entendre ses Sermons , lire ses Lettres ou ses Livres de piété , sans se sentir atteint de la flamme qui le devoiroit : 4°. un détachement si universel de tous les objets créés , qu'il n'eût pas voulu que son cœur s'attachât aux personnes les plus saintes. » O qu'il est rare , *disoit-il* , de » trouver sur la terre des ames à qui Dieu » seul suffise ! Qu'il y a peu de personnes » qui puissent dire en vérité avec l'humble » & dégagé Saint François d'Assise : Mon » Dieu , & mon tout ! Quand on s'est dé- » fait de l'attache aux personnes du siecle , » l'on se prend , & quelquefois presque sans

(a) M. Boudon corrigea dans ce Livre beaucoup d'expressions , de crainte que les nouveaux Quiétistes , dont le Saint-Siege avoit condamné la fausse spiritualité , n'en abusassent contre son intention.

» s'en appercevoir , à celles qui sont à Dieu. « .Son
Oraison.

Pour lui , il gardoit une conduite absolument différente. Il aimoit tous les hommes , & sur-tout les gens de bien : mais il les aimoit sans attachement , sans empressement pour leur estime & pour leur amitié. Il les aimoit en Dieu & pour les seuls intérêts de Dieu. » O mon ame ! se disoit-il à lui-même , donnons toute notre attention à l'adorable Jesus. Contemplons - le dans cet état douloureux , où il souffre une extrême privation de toutes les créatures , pour nous apprendre qu'il n'y a que Dieu seul , à qui nous devons nous arrêter. Jesus est si peu aimé des hommes , qu'on voit un peuple nombreux demander sa mort , & crier à haute voix : Qu'il soit crucifié. Les Magistrats & le Gouverneur le condamnent. Un Roi le méprise avec dédain , & le traite d'insensé. Le Grand-Prêtre le déclare digne de mort. Ses propres Disciples prennent la fuite & l'abandonnent. Le plus zélé d'entre eux le défavoue avec imprécation devant une malheureuse servante. O mon aimable Sauveur ! quel part aviez-vous pour lors dans l'esprit & dans l'estime des créatures ? Après un exemple si touchant , oserions-nous encore desirer l'estime & l'affection des hommes ? Allons , mon ame , quoi qu'il puisse nous en coûter , santé , vie , réputation , amis , allons sur le Calvaire avec notre adorable Roi : tenons-lui compagnie avec sa très-sainte Mère & le Disciple bien-aimé. Allons & mourons avec lui. Mourons au point d'honneur , au desir des biens temporels ,

Son » aux plaisirs des sens, à nos amis, à nos
 Oraison. » plus proches : mourons à tout, afin que
 » ne vivant plus à nous-mêmes, ni pour
 » nous-mêmes, nous ne vivions plus que
 » de la vie de Jésus, vie cachée en Dieu &
 » en Dieu seul.»

Ce n'est-là qu'une foible esquisse des sentimens que l'homme de Dieu puisoit dans l'oraison. Mais ce ne fut pas le dernier avantage qu'il en remporta. S'il y trouvoit de quoi former en lui, de quoi perfectionner l'homme nouveau, il y trouvoit des lumieres sûres pour la sanctification du prochain. C'étoit-là qu'il découvroit les artifices de l'homme ennemi, la corruption de la nature, les remedes les plus propres à guérir les maladies de l'esprit & du cœur, & cette sage variété de leçons & d'avis dont avoient besoin ceux qui de toutes parts s'adressoient à lui pour avoir ses décisions. C'étoit-là qu'il voyoit les plaies de l'Eglise, qu'il gémissoit de ses maux, qu'il prioit l'Esprit-Saint de former dans son cœur ces soupirs ineffables qui sont exaucés. C'étoit-là qu'il se revêtoit de cet esprit de force qui lui étoit nécessaire, soit pour remplir ses emplois, malgré les contradictions; soit pour embellir la maison de Dieu, malgré les obstacles de l'enfer & de ses ministres; soit pour mépriser les dangers & les peines sans nombre, dont les voies de son zele étoient parsemées. C'étoit-là qu'il pleuroit avec des larmes de sang, l'inaction, & quelquefois les désordres de cette multitude d'Ecclésiastiques, qui ne pensent à rien moins en se mettant sous les étendards de Jésus-Christ qu'à le prendre pour la portion de leur héritage; & que son esprit, comme celui de

saint Paul , étoit dans la détresse , en voyant
 des Clercs sans vocation , des Bénéficiers
 sans autre dessein que celui de vivre plus à
 leur aise , des Abbés , des Prieurs , des Curés
 sans zele pour les intérêts de Dieu , sans
 attention aux besoins de leurs freres , sans
 amour pour les regles & pour la discipline.
 Enfin c'étoit-là , & ce ne put être que là ,
 qu'il sçut amasser ce trésor de vertus qui ,
 quoi qu'en aient pu dire l'errcur & la ca-
 lomnie , ont fait de lui un des plus vertueux
 Prêtres que Dieu ait donnés à son Eglise
 dans ces derniers temps.

Son
 Oraison,

Nous finirons cet article par une remar-
 que , qui peut être de quelque utilité. M. Bou-
 don ne blâmoit pas la pratique établie en
 plusieurs Communautés , de rendre compte
 de son oraison ; mais il en blâmoit l'abus.
 » Autre chose est , disoit-il , de rendre
 » simplement compte de ce qu'on a pensé
 » dans son oraison ; autre chose de s'oc-
 » cuper de ce compte durant l'oraison. Ce-
 » pendant , poursuivoit-il , cet abus est
 » fort ordinaire , particulièrement parmi les
 » jeunes personnes , qui n'ayant pas grande
 » facilité de s'expliquer , ou n'étant pas
 » encore fort versées dans l'exercice de
 » l'oraison , dans la crainte qu'elles ont de
 » la confusion , si on les oblige de parler ,
 » passent une partie du temps destiné à la
 » méditation à se préparer à cette reddition
 » de compte. Enforte qu'au lieu de s'oc-
 » cuper de Dieu , ou des Mysteres , ou de
 » quelques vérités chrétiennes par amour
 » de Dieu , elles sont toutes occupées de
 » leur Supérieur ou de leur Directeur.
 » Ceux qui gouvernent les Novices dans
 » les Maisons Religieuses , ou qui ont soin

Son Oraison. » des jeunes personnes dans les autres Com-
 » munautés, doivent veiller à empêcher cet
 » abus, en ne les pressant pour ces sortes
 » de répétitions, qu'avec une modération
 » qui leur laisse la liberté de s'occuper de
 » Dieu.

» Le saint homme ajoutoit, que le démon
 » ne s'oublie pas dans ces rencontres; qu'il
 » fait tous ses efforts pour désoccuper les
 » ames de Dieu, & les occuper de la créa-
 » ture, quoique sous de bons prétextes;
 » parce qu'il sçait qu'il n'y a rien de grand,
 » rien de solide à attendre d'une Commu-
 » nauté, où il y a peu d'occupation affec-
 » tueuse & cordiale de notre Seigneur Jesus-
 » Christ. « Si cela est ainsi, que pourroit-on
 attendre de celles où la vraie méditation
 seroit presque entièrement inconnue?

§. V. Sa Religion.

Sa Religion. La Religion, c'est-à-dire, cette première
 des vertus morales, qui porte l'esprit & le
 cœur à rendre à Dieu, comme au souve-
 rain Maître de toutes choses, le culte &
 l'honneur qui lui sont dûs, devroit être
 comme naturelle à tous les Ecclésiastiques.
 Dévoués par état au ministère des Autels,
 rien de ce qui concerne la gloire de l'Être
 suprême à qui ils sont érigés, ne peut leur
 paroître indifférent. Ce fut de ce principe si
 fécond en conséquences, que partit le saint
 Prêtre, dont nous tâchons d'effleurer les
 vertus. La foi, qui lui rendit Dieu pré-
 sent, ne lui inspiroit que des sentimens
 dignes de sa Majesté infinie. De quelque
 côté qu'il portât ses regards, il ne voyoit
 que ce grand Arbitre de l'univers. L'idée
 de

de sa gloire , de sa magnificence , de ses intérêts , du profond respect qui lui est dû , Sa Re-
ligion. le suivoit en tous lieux , & principalement en ceux où il veut être honoré. Écoutons-le discourir sur cette matière : c'est notre méthode , & la piété y gagne toujours.

» Je connois , dit-il , & nous sommes sûrs que c'est de lui-même qu'il parle , quoique son humilité s'efforce de donner le change ,
 » je connois des personnes qui , dans une
 » vue pénétrante de la Majesté de Dieu ,
 » ont pour tout ce qui regarde son culte
 » une vénération inconcevable. Tous les
 » lieux , & toutes les choses consacrées au
 » service de Dieu , comme les Temples ,
 » les Chapelles , les Ornaments , les Cime-
 » tieres , les Images , les Chapelets , les
 » Scapulaires , & généralement tout ce que
 » l'Eglise approuve , sont pour elles l'objet
 » d'un respect inexplicable. Elles se don-
 » neroient bien de garde de faire de nos
 » Eglises un passage ; elles n'y entrent que
 » pour rendre leurs adorations à la Majesté
 » suprême. Si elles font voyage , & qu'elles
 » passent devant nos sacrés Temples , elles
 » ne manquent pas de descendre de cheval ,
 » pour donner à Jesus - Christ résidant en
 » ces saints lieux , des marques de leur vé-
 » nération pour lui. Elles sont saisies de
 » frayeur au moment qu'elles y entrent ;
 » & si elles sont obligées d'y dire quelques
 » paroles , elles le font à voix basse , & d'une
 » manière qui marque assez combien elles
 » sont pénétrées de la présence de Dieu.
 » Quelque part qu'elles se trouvent , si
 » elles entendent dire quelque chose , qui
 » regarde sa grandeur , dans l'instant elles
 » se sentent précipitées dans un abysme d'a-

O

Sa Re- » néantissement devant cet Être infini ; &
 ligion. » c'est en quoi elles ont le bonheur d'être
 » bien éloignées de ces personnes qui,
 » quoiqu'elles fassent profession de piété,
 » parlent de Dieu en certaines occasions
 » avec si peu de respect, si peu d'attention,
 » le faisant même entrer dans leurs badi-
 » nages, que vous diriez qu'elles ne le con-
 » noissent pas. «

C'est ainsi qu'en notre pieux Archidiacre
 le respect pour la Divinité en produisoit un
 autre pour tout ce qui a rapport à elle. Il ne
 regardoit les Sacremens qu'avec une sainte
 frayeur. Il ne les administroit qu'avec crainte.
 Saisi, déconcerté du peu de préparation que
 la plupart des pénitens apportent au sacré
 Tribunal, il s'écrioit avec douleur : » Où
 » est donc la foi ? Qu'est-elle devenue ?
 » J'ai connu un Prince, ajoutoit-il, qui
 » pour se soulager de la gravelle, dont il
 » étoit tourmenté, s'abstenoit de chair, de
 » poisson, de toutes les délices de la vie,
 » & menoit une vie plus mortifiée que
 » celle des plus austères Religieux. Si un
 » Confesseur lui avoit prescrit, non pour
 » plusieurs années, mais pour quelques
 » mois, une pareille abstinence, afin de le
 » délivrer des peines de l'autre vie : n'eût-on
 » pas taxé cette conduite d'indiscrétion, &
 » d'un zèle trop outré ? Oui, sans doute ;
 » car on ne trouve personne, ni parmi les
 » grands du siècle, ni parmi les gens du com-
 » mun, qui se mortifie de la sorte pour
 » éviter les tourmens de l'enfer ; puisqu'à
 » peine en trouve-t-on qui veuillent faire
 » la pénitence qu'on leur enjoint, & suivre
 » les conseils qu'on leur donne pour leur
 » salut. O hommes, ne connoîtrez-vous

» jamais assez le prix des sources de votre Sa Re³
 » sanctification ! « *ligien.*

Mais , & il nous l'a déjà fait entrevoir , il ne falloit pas d'aussi grands objets que les Sacremens , pour mériter sa plus respectueuse attention ; un des cheveux de l'Epouse l'attiroit toute entiere. Ce qui la touchoit , quelque petit qu'il fût en soi , lui paroissoit intéressant. Il admiroit la conduite de l'Esprit-Saint , à qui tout ce qui regarde la nouvelle Jérusalem , a semblé si auguste , qu'il lui a donné des Ministres pour fermer & pour ouvrir ses portes ; pour préparer l'encens qui doit fumer devant elle ; pour allumer & pour porter la lumiere dont elle se sert afin de répandre la dignité sur ces Offices ; pour bannir de son enceinte ceux qui , par leur immodestie & l'indécence de leurs attitudes , oseroient la profaner.

Il avoit admirablement bien pris ces sentimens religieux , & par rapport aux Ministres de l'Autel , & par rapport aux lieux saints. Il honoroit si profondément Jesus-Christ en la personne de ses Prêtres , qu'il les reconduisoit toujours la tête découverte , & jusques dans la rue. Il ne leur écrivoit guere qu'à genoux. Il ne parloit jamais d'eux que dans des termes pleins d'honneur & d'estime pour leur caractère & pour leur dignité. Il ne voyoit qu'avec indignation les Oints du Seigneur traités d'une maniere peu proportionnée à l'éminente grandeur de leur condition.

A l'égard des lieux saints , sa douleur la plus profonde étoit de les voir déshonorés , soit par le peu de modestie dans les personnes ou dans les postures , soit par la liberté qu'on se donne d'y parler mal-à-propos. Ce

Sa Re-
ligion.

scandale qui frappe moins , parce qu'on y est presque accoutumé , le faisoit entrer dans une sainte colere , que la maladie du respect humain n'arrêtoit point. Il s'y oppo- soit sur le champ , quoique toujours avec prudence. Il éclatoit contre dans ses entre- tiens , & sur-tout dans ses sermons , avec une force , une véhémence , dont la foiblesse de son tempérament paroissoit incapable. Il prioit , il conjuroit les Supérieurs de remé- dier à ce criminel abus. Il a fait un Livre entier sur cette matiere. Son zele pour la Maison de Dieu s'y fait sentir à toutes les pages ; & malgré sa douceur , on l'y trouve presque dès l'entrée un enfant du tonnerre.

Ce que la Religion lui faisoit faire en faveur des Temples matériels , il le faisoit bien plus volontiers en faveur de ceux qui sont , ou qui peuvent devenir les Temples vivans du Saint-Esprit. Nuit & jour il n'étoit occupé que de la pensée d'établir le regne de Dieu dans tous les cœurs. C'est-là que tendoient ses Ecrits , ses travaux , ses jeûnes , ses aumônes , ses macérations , ses vœux , ses pèlerinages , ses fréquentes neuvaines , & ses oblations plus fréquentes encore de l'Agneau sans tache. Vers la fête de Noël il écrivoit à ses amis , pour les prier d'obtenir du ciel , par une pieuse & vive confédéra- tion , que le divin Enfant que l'Eglise adore dans ces saints jours , triomphât dans toutes les parties de l'univers. Pendant les guerres qui ont agité l'Europe de son temps , il sou- haitoit avec ardeur que les ennemis de l'E- glise fussent humiliés , comme elle le sou- haite elle-même dans ses Litanies. Et que ne pouvoit pas la priere assidue d'un Juste si puissant auprès de Dieu ? Au reste , dans

les nouvelles publiques & particulieres, il ne voyoit, & il ne cherchoit que la Religion. Sa Religion. Tout ce qui pouvoit y porter coup, l'affligeoit sensiblement; & ce ne fut qu'avec bien de la douleur qu'il vit un Prince étranger, mais Catholique, s'unir pour des intérêts profanes avec des Puissances engagées dans l'erreur, & dont les succès ne pouvoient être que funestes à l'Eglise. » Hélas ! » *disoit-il*, un seul degré de votre gloire, » ô mon Dieu, est plus considérable que » toutes les Monarchies du monde : cependant votre gloire est négligée, & l'on va » jusqu'à faire des ligue pour s'y opposer. » Sera-t-il donc toujours vrai, comme le » *disoit* l'Apôtre, que chacun cherchera ses » propres intérêts, & que personne ne cherchera ceux de Jesus-Christ ? Mettez fin, » Dieu de miséricorde, à un oubli qui vous » est si injurieux. Répandez vos biens & vos » graces sur Sion, votre sainte Eglise, & » que l'éclat de votre gloire en sorte depuis » l'Orient jusqu'à l'Occident. «

Mais rien ne fait mieux connoître le tendre, le solide de la Religion du grand Archidiacre, que son respect pour les deux plus augustes Mysteres que cette même Religion ait à nous présenter. Il avoit sur l'un & sur l'autre des sentimens si beaux, si propres à réveiller la foi, & à nourrir la piété, que les gens de bien ne nous passeroient pas de les leur dérober.

§. VI. *Sa Piété envers la sainte Trinité.*

L'ineffable Mystere d'un Dieu en trois Personnes, si peu honoré de la plupart des Chrétiens, parce qu'il en est si peu connu, Sa piété envers la sainte Trinité.

Sa piété envers la sainte Trinité. fut toujours le premier objet de la piété de M. Boudon Et plût à Dieu que le Christianisme , le Sacerdoce même , eussent en ce point bien des gens qui s'efforçassent de l'imiter !

Sa foi , quant à ce premier dogme de la Religion , se fortifioit par les motifs qui l'ont altérée , ou même anéantie dans les téméraires scrutateurs de la divine Majesté. L'incompréhensibilité du Mystere étoit pour lui une raison de le croire : il sentoit qu'une chose si sublime , si supérieure aux notions communes de l'intelligence humaine , n'auroit jamais eu ni Martyrs , ni Défenseurs , si elle n'avoit été révélée. De-là ces paroles aussi pleines de sens , qu'elles sont pleines de soumission & d'amour : » O Trinité incompréhensible , qui surpassez toute raison , tout entendement , toute lumière des hommes & des Anges , & qui n'êtes comprise que de vous seule ! cette élévation infinie au-dessus de ma foible capacité , est une vraie raison qui me porte davantage à croire la grandeur de votre Mystere. Les ténèbres sacrées qui environnent de toutes parts le lieu que vous habitez , m'en donnent des clartés & plus certaines & plus vives. Ah ! je voudrois dans la fermeté que j'en reçois par votre grâce , donner non-seulement ma vie , mais un million de vies pour en soutenir la vérité. Je vous supplie en toute humilité , que la profession que j'en fais présentement , se renouvelle autant de fois que je respirerai , & sur-tout au moment de ma mort. Oui , Seigneur , je prends le Ciel & la Terre à témoins , que je veux vivre & mourir en cette foi , & que j'ana-

» thématise toutes les erreurs qui y sont
» contraires. «

Sa plé-
té envers
la sainte
Trinité.

De cette foi si vive, si éclairée, si capable de rapprocher son objet, & de le rendre toujours présent, naissoient tous les effets qu'elle produit, lorsqu'elle ne trouve point d'obstacle à son opération. Un respect, qui alloit jusqu'au tremblement devant cette adorable Majesté, étoit le premier de ces effets, & le principe efficace d'un grand nombre d'autres. Toujours plein de l'idée & de la grandeur d'un Pere tout-puissant, d'un Verbe qui est la Sageffe par essence, d'un Esprit qui sonde toutes les profondeurs, Boudon, relégué au fond d'un désert, n'eût rien voulu faire dans sa solitude qu'il n'eût pu faire devant l'univers assemblé. C'étoit sous les yeux de ces trois Personnes, qu'il travailloit, qu'il conversoit, qu'il prenoit sa nourriture pendant le jour, & son repos pendant la nuit. Tantôt frappé, faisi d'étonnement, il se prosternoit le visage contre terre; & par cette posture d'anéantissement, il donnoit aux Anges un spectacle, que les hommes ne pouvoient avoir qu'à la dérobee; tantôt profondément recueilli au dedans de lui-même, il demouroit, comme un Courtisan devant son Prince, dans un humble silence, pour écouter la Sageffe éternelle qui lui parloit au cœur; tantôt, comme un fidele serviteur, il attendoit en paix les ordres de son Maître, pour courir au premier signal, où sa voix daigneroit l'appeller; & c'est pour cela qu'en sa maison il demouroit presque toujours la tête découverte.

A ce profond respect pour les trois augustes Personnes de la Trinité, se joignoit

O iv.

sa pié-
té envers
la sainte
Trinité.

une conversation , une espece de société toute céleste. Dans ces communications intimes , qui ne peuvent se bien décrire que par ceux qui en ont goûté la douceur , le saint Prêtre s'entretenoit tantôt avec le Pere , dont il bénissoit la toute-puissance , qui l'avoit , comme toutes les autres créatures , tiré du néant pour la gloire de son nom ; tantôt avec le Fils , dont il adoroit les grandeurs , & qu'il remercioit tendrement de ce qu'après avoir souffert la mort pour son salut , & pour celui de tous les hommes , il vouloit bien encore être leur aliment dans l'Eucharistie ; tantôt avec le Saint-Esprit , dans lequel il exaltoit la bonté infinie , par laquelle il sanctifie nos ames. En son particulier il lui rendoit de très-humbles actions de grâces de ce qu'il l'avoit fait Chrétien , régénéré , nourri & fortifié par les Sacramens , honoré du Sacerdoce , soutenu & béni dans ses fonctions.

De-là rentrant dans une vue plus générale des perfections qui sont communes aux trois adorables Personnes , il se retiroit avec le Fils & le Saint-Esprit dans le sein du Pere , pour y puiser , par grace , la force , la vie , la sainteté , qu'elles ont par nature. » Quel » repos , disoit-il ; car il n'appartient qu'à lui de donner du corps à des matieres si sublimes & si spirituelles , » quel repos » pour un Chrétien , qui considere par-tout » la Trinité sainte avec ses grandeurs ; qui » voit cette Puissance suprême à qui toutes » les créatures de l'univers , & les démons » même sont assujettis dans les enfers ? Que » doit craindre celui qui est appuyé sur un » tel bras ? Si Dieu est par-tout avec ses » grandeurs , il est donc par-tout avec ses

» bontés divines , & les bontés d'un pere ^{Sa pié-}
 » infiniment riche en miséricorde. Il y est ^{té envers}
 » donc avec sa sagesse qui gouverne toutes ^{la sainte}
 » choses , & qui dispose de tout d'une ma- ^{Trinité.}
 » niere admirable. Il y est donc avec une
 » providence , qui accable de ses bienfaits
 » les foibles créatures ; qui étend ses ailes
 » sur elles , comme un aigle sur ses petits ;
 » qui les charge sur ses épaules ; qui les
 » porte dans son sein comme une tendre
 » mere , qui tient leur nom écrit dans ses
 » mains , & qui proteste qu'elle ne les ou-
 » bliera jamais , qu'elle veille à leur garde
 » avec des soins admirables , & que chez
 » elle le dernier de leurs cheveux est en ligne
 » de compte. Quel moyen , après cela , de
 » ne pas mettre toutes ses espérances dans
 » un Dieu si puissant , si bon , si libéral ,
 » & de ne s'y pas reposer avec une parfaite
 » tranquillité ? «

Mais de toutes les perfections de la Tri-
 nité , il n'y en avoit point qui le touchât ,
 qui enlevât son cœur comme la Sainteté.
 Au nom du Dieu Saint & trois fois Saint , il
 se voiloit la face , il s'anéantissoit comme les
 Chérubins : » Dieu de l'éternité , *s'écrioit-*
 » *il* , vous êtes infiniment saint ; & votre
 » divine parole nous apprend que personne
 » n'est saint comme vous. Pere Eternel ,
 » vous êtes saint , parce que vous êtes
 » tout-puissant , & que le péché n'est qu'un
 » effet de la foiblesse & de l'impuissance. Fils
 » unique du Pere , vous êtes saint , parce
 » que vous êtes la sagesse même , & que le
 » péché n'est que folie & qu'illusion. Esprit
 » du Pere & du Fils , vous êtes saint , parce
 » que vous êtes la bonté substantielle , &
 » qu'elle ne peut s'allier avec le mal du

Sa pié- » péché. C'est donc avec vérité que vous
 té envers » répétez tant de fois dans vos Ecritures ,
 la sainte » que vous êtes saint. . . . Votre être est la
 Trinité. » sainteté même ; & c'est le Cantique que
 » les Séraphins chantent incessamment à
 » votre gloire. Mais souffrez , ô Pere de
 » miséricordes , que vos pauvres créatures
 » de ce bas monde mêlent leurs foibles voix
 » avec ces Esprits sublimes , pour chanter ,
 » & pour publier de concert avec eux , que
 » vous êtes le Dieu saint , & que vous n'ap-
 » pellez votre peuple une nation sainte ,
 » que dans la vue de lui communiquer votre
 » sainteté. «

Ces sentimens si dignes de Dieu qui les
 inspiroit ; Boudon eût voulu , au prix de
 son sang , les voir répandus dans toutes les
 parties du monde. Et ces souhaits n'étoient
 pas chez lui de vaines & stériles idées. Dans
 ses visites , ses voyages , ses missions , par-
 tout où il trouvoit des personnes qui igno-
 roient , ou qui ne connoissoient pas suffi-
 samment ce Mystere capital de la Religion ,
 il les en instruisoit avec une patience que la
 stupidité la plus grossiere ne rebutoit point.
 Il apprenoit à chacun , selon sa portée , la
 maniere d'honorer , d'invoquer , de servir
 ces trois adorables Personnes. Si quelque
 chose dans ces occasions eût pu faire succé-
 der l'indignation à sa douceur naturelle , c'eût
 été la négligence de quelques Pasteurs ,
 qui n'étudioient ni pour eux , ni pour les
 autres , ce dogme important , dont la mé-
 ditation ne sert pas moins à l'amour qu'à
 la foi.

Ce fut pour remédier à ce désordre , qu'il
 parla si souvent de la sainte & *suradorable*
 Trinité dans ses Ouvrages , & qu'il en com-

posa un dont elle est l'unique sujet. Mais, à son ordinaire, il joignit constamment la pratique aux Ecrits. Il offroit souvent l'auguste Sacrifice pour honorer ce grand Mystere. La Fête de la Trinité étoit pour lui la solemnité des solemnités. Il invitoit à la célébrer dignement tous ceux à qui il connoissoit du goût pour la solide piété. Ses pensées, ses paroles, ses actions, ses souffrances étoient autant de victimes, dont il lui faisoit hommage. Le nombre de trois, que les Esprits célestes, en chantant sa sainteté infinie, ont consacré à son honneur, revenoit souvent dans ses exercices de dévotion. C'est ainsi qu'il jeûnoit trois jours, que dans une Eglise il visitoit trois Autels; qu'il donnoit l'aumône à trois pauvres honnêtes; qu'il récitoit trois fois le chapelet composé pour adorer le Pere par le Fils, & le Fils comme le Pere par l'Esprit-Saint, qui est le lien de tous les deux. Quoiqu'il n'y eût aucun Ordre Religieux qu'il n'aimât très-sincèrement, il avoit néanmoins une singulière affection pour celui de la Mercy, que son nom seul invite à glorifier sans cesse un seul Dieu en trois Personnes, & qui, pour en soutenir la créance, a si souvent prodigué son sang & sa vie.

Sa piété envers la sainte Trinité.

§. VII. *Sa Piété envers l'Humanité sainte de Jesus-Christ.*

Parmi les illusions des nouveaux Mystiques, il s'en est trouvé une, qui seule étoit capable de décréditer leur système. Sous prétexte d'aller immédiatement à Dieu, & de se perdre dans son sein par la sublimité de leur contemplation, ils dédaignoient

Sa piété envers l'humanité de J. C.

Sa pié-
té envers
l'humani-
té de
J. C.

tous les objets sensibles. Un coup-d'œil sur les Saints, sur la Mere de Dieu, & même sur l'humanité du Sauveur, n'étoit propre, selon eux, qu'à les dégrader. C'étoit le lait des enfans ; ce ne pouvoit être la nourriture des parfaits.

Saint Paul, quoiqu'élevé jusqu'au troisieme ciel, étoit bien éloigné d'une si monstrueuse opinion. S'il sçavoit méditer ces ineffables Secrets qu'il avoit entendus, il ne sçavoit pas moins bien méditer Jesus-Christ, & Jesus-Christ attaché à la croix. Il le voyoit par-tout, il en parloit sans cesse. C'est de Jesus-Christ qu'il étoit Ambassadeur & Ministre plus qu'aucun autre. C'est pour Jesus-Christ qu'il se livroit à la mort tous les jours de sa vie. S'il sçait quelque chose sur la terre, c'est Jesus-Christ qu'il fait profession de sçavoir. Un Apôtre si plein de l'Homme-Dieu, n'étoit pas disposé à le mettre à l'écart, comme un objet dont le souvenir auroit pu retarder les progrès de son union avec la Divinité.

Instruit à son école, & formé par ses leçons, le grand Archidiacre d'Evreux se fit un devoir de penser comme lui. La voie d'une contemplation *abstraite*, qui exclut toute pensée de Jesus-Christ, lui parut *une erreur* ; & c'est ainsi qu'il en parle dans sa *Vive flamme d'amour*. Quoique très-éclairé sur les grandeurs divines, quoique souvent & très-souvent plongé dans la vue & dans l'amour de la Sainte Trinité, il eut un soin particulier de suivre dans tous ses états l'humanité du Sauveur, & de s'unir à lui par les plus vifs & les plus tendres sentimens. Si, comme un cerf, il s'éleva jusqu'au sommet de ces montagnes, où la vérité

fait entendre immédiatement sa voix, il se cacher dans les trous de la pierre, & s'y mettre à l'abri des insultes du milan. Mais n'oublions pas que c'est l'homme de Dieu qui doit parler ici, & que, lorsqu'il s'agit de son amour pour Jésus-Christ, personne ne peut le rendre, comme il se rend lui-même.

Sa piété envers l'humanité de J. C.

» Ah, mon très-doux Sauveur, *disoit-il* ;
 » que mon ame se sépare de mon corps
 » en prononçant votre divin nom ! O aimable Jésus, & plus aimable un million de fois qu'on ne peut le dire, que je vous aie toujours en la bouche & au cœur ! O Seigneur, à qui irons-nous, si nous n'allons à vous ? Vous êtes la voie, & quiconque en suit une autre, est dans l'égarement. Vous êtes la vérité ; celui qui ne vous écoute pas, est dans le mensonge. Vous êtes la vie, celui qui n'est pas uni à vous, est dans la mort.

» Non, *poursuivoit-il*, ce n'est que par ce divin Médiateur, que nous allons à Dieu seul. . . . Pour moi, c'est dans ce divin sanctuaire de la très-sainte humanité de Jésus-Christ, que je vois dans un grand jour les vérités de l'Évangile. C'est là que je vois, à n'en point douter, que le bonheur de cette vie consiste à y être malheureux ; que toutes les croix qui nous arrivent, doivent être reçues à genoux, avec de profonds respects & toute la reconnoissance possible. «

Ces tendres sentimens avoient pour base l'étude réfléchie qu'il avoit faite des grandeurs de son aimable Jésus. Il en naissoit en lui un mouvement d'amour & de tendresse, que toutes les eaux de la mer n'au-

Sa pié-
 té envers
 l'humani-
 té de
 J. C.

roient pas éteint. » Certainement, *disoit-il* ;
 » tout ce que les Anges & les hommes pour-
 » roient se figurer d'aimable, se rencontre
 » dans mon Jesus. Il est infiniment aimable, à
 » raison de ses grandeurs divines ; puisqu'il
 » possède la plénitude de la Divinité cor-
 » porellement. Il est infiniment aimable, à
 » raison des perfections de sa très-sainte
 » humanité ; puisque ces perfections char-
 » ment tous les Saints, & que leur contem-
 » plation embrase dans le ciel les plus hauts
 » Séraphins. Il est infiniment aimable, à
 » raison des obligations infinies que nous
 » lui avons, puisqu'il nous a délivrés des
 » tourmens infinis de l'enfer. Il est infini-
 » ment aimable pour tous les biens qu'il
 » nous a mérités ; biens infinis dans leur
 » grandeur, puisque c'est la possession de
 » Dieu même ; biens infinis dans leur du-
 » rée, puisqu'ils sont éternels ; biens infinis
 » dans leur totalité, puisqu'ils sont l'assem-
 » blage de tous les biens. Enfin mon Jesus
 » est infiniment aimable, à raison de la
 » maniere dont il nous a aimés. Tous les
 » momens de sa vie divinement humaine,
 » étoient plus précieux que le bonheur
 » éternel de tous les prédestinés ; cependant
 » il a bien voulu la donner pour nous. O
 » mon cœur, mon cœur, élargissons-nous
 » donc ici, pour nous laisser perdre dans
 » cet abyfme d'amour. Mais pouvons-nous
 » bien contenir nos larmes sur nos froi-
 » deurs, nos glaces, nos ingraturdes ! Pour
 » les pleurer, il faudroit des torrens qui
 » coulaffent de nos yeux autant de temps
 » qu'il nous en reste à vivre. Mais hélas ! on
 » ne voit sur ce point que la plus déplora-
 » ble insensibilité.

» On passe les jours , les semaines , les
 » années , & presque toute la vie dans une
 » continuelle occupation des choses de la
 » terre ; pendant que l'on vit dans un oubli
 » perpétuel des obligations infinies que l'on
 » doit avoir à l'aimable Jesus. Car enfin
 » quelle part a-t-il dans les desseins des
 » hommes , dans leurs pensées , dans leurs
 » affaires , dans leurs discours ? Hé ! quelle
 » part lui donne-t-on même dans ses prieres
 » & dans ses actions de piété ? Hélas !
 » vous diriez que ces prieres & ces actions
 » de piété ne sont que des bagatelles , tant
 » on y apporte de langueur & de distrac-
 » tions ; & souvent avec cela une demi-
 » heure de temps dans un exercice si mal
 » fait , paroît bien longue à plusieurs , &
 » leur donne de l'ennui. «

Sa pié-
 ré envers
 l'humani-
 té de
 J. C.

Pour dédommager , en quelque sorte , le Seigneur Jesus d'une indifférence aussi outrageuse , Boudon l'étudioit tous les jours de sa vie. C'est dans ce grand livre qu'il apprenoit le mépris de soi-même , l'obéissance à ses Supérieurs , la douceur envers ceux qui lui étoient soumis , la compassion envers les pécheurs , la libéralité envers les pauvres , la charité envers tous les hommes , le pénible amour des ennemis. C'est sur ce divin modele qu'il compassoit toutes ses actions , qu'il régloit toutes ses démarches , qu'il dirigeoit tous les mouvemens de son cœur. Pour tout dire , en un mot , Jesus-Christ étoit sa vie , son trésor , son amour , ses espérances , ses délices , son Médiateur , son Dieu , son Tout.

Cet amant passionné du Dieu Sauveur , cet homme si sensible aux biens que Jesus-Christ est venu apporter sur la terre , de

Sa pié- voit faire , & fit en effet toute l'estime possi-
 té envers ble de la grace du Christianisme ; grace ,
 l'humani- qui unit les Fideles à l'Homme-Dieu ,
 nité de J. C. comme les membres à leur chef , & qui ,
 comme parle l'Apôtre , les fait os de ses
 os , pour ne faire de lui & d'eux qu'un seul
 corps mystique. Il étoit si touché de cette
 faveur qui , dans le premier des Sacremens
 de la nouvelle loi , nous fait enfans de Dieu ,
 héritiers de sa gloire , freres & cohéritiers
 de Jesus-Christ , temples de l'Esprit-Saint ,
 Rois & Prêtres , qu'il auroit , en quelque
 sorte , désiré qu'elle devînt la matiere éternelle
 de tous les livres , de tous les entre-
 tiens , de toutes les prédications. Son ar-
 deur sur ce point redoubloit avec l'âge. Il
 n'étoit presque plus maître sur la fin de ses
 jours , ni de sa gratitude , ni des termes qui
 l'énonçoient. Il en parloit à tout le monde ,
 à ses amis , à ceux qui étoient sous sa con-
 duite , aux personnes qui avoient quelque
 rapport à lui. Ses Ouvrages , ses Lettres ,
 ses discours en étoient pleins.

» Je disois & redisois , la sainte nuit de
 Noël , écrivoit-il à un pieux ami , » je di-
 » sois : *Totus in me Christus, totus, totus.*
 » Oui , Monsieur , il faut cesser de vivre
 » de notre vie , pour ne plus vivre que de
 » la vie de Jesus-Christ. Tout ce qui est en
 » nous , nos desseins , nos conversations ,
 » nos souffrances , nos actions les plus
 » viles , tout doit être digne de l'Homme-
 » Dieu. «

Quoique le Saint-Esprit l'appliquât d'une
 maniere admirable à toutes les dispositions
 intérieures & à tous les états de ce *Premier-*
né d'entre les morts , dont il l'avoit rendu
 frere par la grace du Baptême ; il est sûr

cependant qu'il étoit lié par un attrait particulier à la vie cachée, aux souffrances & à la charité du Sauveur. Celui de ses Ouvrages qui a pour titre : *La vie cachée avec Jesus-Christ en Dieu*, en est une preuve des plus sensibles. » Pour moi, dit un de ses amis, je confesse que sa lecture m'enlève ; & il m'a paru que M. Boudon y étoit entré si avant dans toutes les dispositions du Verbe fait chair, que pour parler avec l'Apôtre, il a pris avec tous les Saints les mesures de la charité, de l'humilité & des autres vertus de son Sauveur. Car jamais il n'auroit pu nous donner les traits de ce nouvel homme, de cet Homme-Dieu avec tant de lumieres, s'il ne les avoit eu lui-même profondément gravés dans son cœur. «

Sa piété envers l'humanité de J. C.

Aussi tâchoit-il de les exprimer tous, & sur-tout ceux qui retraçoient parfaitement les peines, les humiliations, l'anéantissement de son divin Maître. » Ne seroit-il pas honteux, disoit-il, d'après Saint Bernard, de voir les membres d'un Chef percé d'épines, vivre sans peine & sans affliction ? Et que peut-il nous arriver de meilleur, que ce qu'un Dieu a eu pour son partage ? Qu'est-ce que le Père éternel a accordé à son Fils bien-aimé, sinon des croix, des opprobres & une mort honteuse ? Le monde, il est vrai, n'entend point ces vérités ; la nature ne les goûte pas : mais le vrai Chrétien qui se conduit par les regles de la foi, & qui a en lui-même les sentimens de Jesus-Christ, les conçoit parfaitement. Et c'est pour cela que s'unissant par la partie supérieure de son ame à Jesus-Christ souffrant, il adore la divine main

Sa pié-
 té envers
 l'humani-
 té de
 J. C.

» qui le crucifie ; il l'aime , il la remercie ;
 » il se foumet entierement à sa conduite.
 » Certainement , après l'estime que Jesus-
 » Christ , notre bon Sauveur , a fait des
 » souffrances ; comment ne pas voir qu'elles
 » sont d'un prix inestimable ? Comment ne
 » pas profiter des leçons & des exemples
 » d'un si grand Maître ?

» C'est , *disoit-il encore* , c'est Jesus-Christ
 » qui est toute la Religion du ciel & de la
 » terre ; & le parfait Christianisme consiste
 » à l'aimer & à l'imiter. C'est , comme l'assure
 » Saint Paul , le fondement unique sur lequel
 » tous les états intérieurs sont appuyés. «
 Ce fut sur cette pierre vivante & éternelle ,
 que le grand Archidiacre fonda l'édifice de
 son salut : & c'est pour cela que ni le vent
 impétueux de la tentation , ni les fleuves
 des afflictions ne purent jamais l'ébranler.
 Heureux qui sçait , comme lui , bâtir sur un
 fondement aussi solide : il soutiendra sans
 confusion le regard de ses ennemis , lorsqu'il
 leur sera confronté au tribunal du souverain
 Juge : *Non confundetur , cùm loquetur inimicis
 suis in portâ.*

§. VIII. *Sa Piété envers le très-saint Sacrement de l'Autel.*

Sa pié-
 té envers
 l'Eucha-
 ristie.

Un grand homme disoit autrefois que la
 vie du vrai Chrétien est une vie d'étonne-
 ment & d'admiration ; si , à ces sentimens ,
 vous ajoutez l'amour le plus vif & la plus
 parfaite reconnoissance , vous aurez les plus
 beaux traits de celle de M. Boudon.

Il ne se laissoit point d'admirer l'infinie
 bonté , avec laquelle son aimable Jesus fait
 sur la terre sa demeure dans nos Taberna-

cles. C'est à cette occasion qu'il s'écrioit :
 » O Dieu d'amour , qu'une ame demeure Sa piété envers l'Eucharistie.
 » étrangement étonnée , lorsqu'à l'aide des
 » rayons de la grace , elle découvre une
 » vérité si consolante ! Son esprit reste tout
 » interdit. Elle sent que quand une créature
 » parleroit le langage des Anges & des
 » hommes , elle ne pourroit donner qu'une
 » foible idée de la bonté par laquelle le
 » Dieu des miséricordes s'est choisi une de-
 » meure parmi les hommes. «

Mais plus cette faveur attendrissoit le cœur de notre saint Prêtre , plus il souffroit de voir combien peu la plupart des Chrétiens y font d'attention. Il a lui-même avoué qu'il étoit inconsolable de voir le Dieu d'amour si méconnu ; & l'horreur qu'il avoit pour le monde , venoit en partie de ce qu'il ne découvroit en lui que la plus stupide insensibilité à l'égard de son Créateur & de son Sauveur. » Ah ! mon Dieu , *disoit-il* ,
 » faut-il que vous ayez pour les hommes
 » un amour si excessif , & qu'ils soient si
 » ingrats , si insensibles ! La plupart des
 » Eglises de la campagne sont désertes pen-
 » dant toute une semaine ; Jésus-Christ y
 » est comme un passereau solitaire , & comme
 » le pélican dans le désert. Personne ne va
 » lui tenir compagnie : est-il une dureté de
 » cœur aussi prodigieuse ? On se fait un
 » honneur de faire sa cour aux Rois & aux
 » Princes de la terre : le Roi des Rois reste
 » seul ; & quoiqu'il soit assis sur le trône
 » de sa miséricorde , personne ne va lui
 » demander des grâces. Votre auguste Sa-
 » crement , ô Dieu d'amour , devrait être
 » le rendez-vous de tous les cœurs affligés ,
 » le trésor de tous les pauvres , l'asyle de

Sa pié-
té envers
l'Eucha-
ristie.

» tous les malheureux , le pain spirituel de
 » tous les faméliques. Une seule heure
 » passée à vos pieds vaut mieux que mille
 » autres passées dans les tabernacles des
 » pécheurs ; cependant vous n'êtes ni visité ,
 » ni adoré , ni aimé. O charité sans bor-
 » nes , n'aura - t - on jamais de retour pour
 » vous , &c. ? «

Il invitoit de toutes ses forces à ce juste
 retour tous ceux qui vouloient bien en-
 tendre sa voix ; & rien ne l'eût plus charmé
 que de les voir se réunir , comme des aigles ,
 autour de ce corps adorable. » C'est - là ,
 » *écrivait - il* , qu'il faut nous rendre avec
 » toutes les ardeurs possibles , pour lui
 » offrir avec le sacrifice de nos cœurs
 » celui de nos vœux & de nos adorations.
 » Venez donc y adorer la Majesté divine ,
 » le Dieu de l'univers. Mais souvenez-vous
 » bien qu'il est écrit , que les hommes doi-
 » vent s'anéantir d'une religieuse frayeur ,
 » en entrant dans le sanctuaire où il habite
 » avec toutes ses grandeurs. »

Rien de plus beau , de plus chrétien que
 ces sentimens : Boudon ne s'en contentoit
 pas ; il étoit exact à les mettre en pratique.
 S'il se réveillait la nuit , comblé de joie dans
 la pensée qu'il auroit bientôt le bonheur de
 célébrer : » O mon ame , *disoit - il* , nous ne
 » tarderons pas à entrer dans la maison du
 » Seigneur ! Nous l'adorerons dans son saint
 » temple , & nous bénirons son nom. « S'il
 prenoit ses habits , il disoit : » Que vos
 » Prêtres , Seigneur , soient revêtus de
 » justice , & que vos Saints treffaillent d'a-
 » légresse à l'approche du moment où ils
 » auront le bonheur de vous posséder ! «
 S'il entroit dans une Eglise : » C'est ici

» mon repos , *disoit-il* , c'est ma demeure Sa pié-
 » dans les siècles des siècles , parce que le té envers
 » Seigneur l'a choisie. Que chacun prenne l'Eucha-
 » parti à son gré ; pour moi , je veux que ristie.
 » ce lieu soit ma plus douce & plus con-
 » tinuelle habitation. Il fera , à mon égard ,
 » cette tour de David , d'où pendent mille
 » boucliers , une cité de refuge , un sanc-
 » tuaire inviolable , un asyle assuré dans
 » toutes mes tribulations. «

Une des choses qui le touchoit davan-
 tage dans ses réflexions sur ce mystère
 d'amour , c'est l'extrême facilité avec laquelle
 le Sauveur s'y laisse approcher. » Quelle
 » bonté , *disoit-il* ! Jésus-Christ est pendant
 » toute la semaine dans nos Eglises les plus
 » abandonnées , afin que le pauvre peuple
 » n'ait pas , les Dimanches & les Fêtes , la
 » peine de l'aller chercher bien loin. Ce
 » Maître souverain du firmament , n'a point
 » de gardes , qui éloignent de sa divine per-
 » sonne ceux qui veulent l'aborder. Tou-
 » tes les avenues du Palais de ce Roi de
 » l'empirée sont libres. O vous , qui êtes
 » affligés , consolez-vous : celui qui sanctifie
 » les cœurs , & qui remplit parfaitement
 » tous leurs desirs , est à vous. Pauvres ,
 » réjouissez-vous : vous pouvez jouir d'un
 » bien immense ; & pendant que les Grands
 » du monde vous rebutent , le Roi des An-
 » ges vous donne toute l'audience que vous
 » pouvez souhaiter. Il se plaît à vos en-
 » tretiens , pourvu qu'ils partent du cœur ;
 » il vous remplit de ses graces , il vous met
 » au nombre de ses plus chers favoris. «

Mais l'humilité & l'anéantissement sont
 les leçons que ce digne Prêtre apprit le
 mieux aux pieds de la Victime qui s'immole

Sa pié-
té envers
l'Eucha-
ristie.

sur le saint Autel. Voici comme il s'en expli-
quoit , & le peut-on faire d'une maniere
plus sensée , plus touchante ?

» Si Jesus-Christ est méprisé sur le Cal-
» vaire , il y est glorieux par les merveilles
» qui s'y operent. Les pierres se fendent ,
» le soleil s'éclipse , les monumens s'ou-
» vrent , les morts ressuscitent : mais dans
» l'Eucharistie , son immolation est toute en-
» tiere , & ses humiliations y sont portées
» jusqu'à l'excès. Encore , s'il y paroissoit
» enfant , comme dans la crèche , ou hom-
» me , comme sur le Calvaire. Mais , non :
» l'Homme & le Dieu disparaissent , & les
» sens ne découvrent que les foibles sym-
» boles sous lesquels il est enveloppé
» O mon ame , écoute à loisir la leçon que
» te fait ton bon Maître dans cet adorable
» Sacrement ! Oui , après un anéantissement
» si profond , notre plus grand bonheur
» doit être de porter avec douceur , avec
» paix , avec amour toutes les abjections
» possibles. C'est dans ces abjections qu'il faut
» mettre le point d'honneur ; & le mépris
» doit faire le sujet de notre gloire , &c. »

Nous avons vu , dans l'Histoire du grand
Archidiacre , qu'il sçut parfaitement réali-
ser ces nobles idées. Il sacrifia au Sauveur
anéanti sa réputation , sa santé , ses biens ,
ses espérances. Et pour peu qu'on réfléchisse
sur l'ardeur de sa foi , on conviendra , qu'au
moins par rapport à lui-même , il n'outroit
point les choses , lorsqu'il disoit , dans l'excès
de son zele , qu'un Chrétien qui , dans cet
auguste mystere , étudie Jesus-Christ tout
brûlant d'amour pour les hommes , n'hé-
siteroit point à lui sacrifier tous les hon-
neurs du monde , toutes les Monarchies

de la terre, toutes les couronnes de l'univers, l'univers lui-même tout entier, & un million d'autres, s'il les avoit en son pouvoir. Sa piété envers l'Eucharistie.

Or ce qu'il pratiquoit si pleinement à l'égard de la divine Eucharistie, il s'efforçoit, autant qu'il lui étoit possible, de le faire pratiquer à tous les Fideles ; & son industrieuse charité lui en fournissoit un grand nombre de moyens. Il exhortoit ceux qui avoient quelque confiance en lui, à s'approcher souvent & dignement de la sainte Table ; à rendre visite au Fils de Dieu dans nos Tabernacles ; à l'accompagner avec un profond respect, quand on le porte aux malades ; à faire souvent célébrer le redoutable Sacrifice ; à orner les Autels & les Eglises ; à procurer que celles-ci ne fussent desservies que par des Ministres selon le cœur de Dieu ; à communier spirituellement, & cela plusieurs fois la nuit & le jour, selon l'excellente méthode qu'il leur en donnoit ; à prendre parti dans ces pieuses Associations, dont la fin principale est de rendre à l'Agneau immolé l'honneur & la gloire qui lui sont dûs ; à le saluer souvent, & sur-tout en entrant & en sortant de sa chambre, par ces paroles : *Loué soit à jamais le très-saint Sacrement de l'Autel* ; à porter un respect singulier à tous les Ecclesiastiques, qui ont l'honneur d'approcher de si près de ce Roi de Majesté ; à demander avec ardeur de dignes Ministres à celui qui seul est la porte par laquelle on puisse entrer, & qui l'ouvre & la ferme selon ses desseins éternels. Ce fut par ces pratiques aussi solides qu'elles paroissent simples, que M. Boudon enfanta tant d'adorateurs à l'Homme-

Sa pié- Dieu anéanti sous les voiles Eucharistiques.
 té envers Chacun peut en faire l'essai : il n'y a rien à
 l'Eucha- perdre ; & nous sommes sûrs qu'il y aura
 ristie. beaucoup à gagner.

§. IX. *Sa Dévotion envers la très-sainte
 Vierge.*

Sa dé- Nous ne pouvons mieux commencer cet
 votion à article , qu'en donnant une idée des grands
 la sainte biens qui sont attachés au vrai culte de Ma-
 Vierge. rie ; & cette idée, nous ne la donnerons
 jamais plus juste , qu'en l'empruntant des
 sentimens & des paroles du grand Archi-
 diacre d'Evreux : » La dévotion à l'admi-
 » rable Mere de Dieu , *disoit-il* , porte avec
 » foi tant de bénédictions , que l'éternité
 » toute entiere ne fera pas trop longue
 » pour reconnoître les biens qui en décou-
 » lent , & dont le prix est un trésor caché
 » à la terre Les pauvres y trouvent des
 » richesses pour le soulagement de leur indi-
 » gence ; les malades , les remedes à leurs
 » maux ; les ignorans , de la science ; les
 » foibles , de la force ; les affligés , de la
 » consolation ; ceux qui sont dans la peine ,
 » du repos ; ceux qui vivent dans l'inquié-
 » tude , de la paix. Les pécheurs y rencon-
 » trent la grace ; les justes , leur sanctifica-
 » tion ; les ames du Purgatoire , leur déli-
 » vrance. Enfin il n'y a point de condition
 » qui ne participe à ses faveurs ; point de
 » nations , point de pays , point de Royau-
 » mes , qui n'éprouvent sa protection. Toute
 » la terre est pleine de ses miséricordes.
 » Son cœur , ce précieux cœur , qui est ,
 » après celui de Jesus , le plus pur , le plus
 » doux , le plus charitable de tous les cœurs ,

» »

» a lui seul plus d'amour & de perfections , Sa dé-
 » que tous les Anges & tous les Saints en- votion à
 » semble ; & par conséquent il a pour nous la sainte
 » incomparablement plus de tendresse , plus Vierge.
 » de compassion , plus de pente à nous
 » secourir que tous les Saints ensemble. Et
 » c'est de ce cœur miséricordieux , comme
 » d'une source inépuisable , que découlent
 » continuellement sur toutes les créatures
 » une multitude presque infinie de toutes
 » sortes de biens. «

Mais , continue le saint Prêtre , » Son élé-
 » vation & ses grandeurs ne suffisoient-elles
 » pas pour mériter parfaitement notre admi-
 » ration , nos respects , nos amours ? De
 » toutes les pures créatures il n'y en eut
 » jamais d'aussi unie qu'elle à notre Seigneur
 » Jesus-Christ. Elle est le singulier ouvrage
 » de la Trinité. Elle est une terre nouvelle ,
 » qui , de son sein virginal , ne porte d'au-
 » tre fruit que l'Homme-Dieu. Elle est un
 » ciel nouveau , qui ne contient rien moins
 » que le Verbe incarné. Elle est dans le
 » monde un monde de prodiges , qui a ses
 » loix & son état à part ; un nouvel ordre
 » dans l'ordre de la Providence , de la puis-
 » sance & de la sagesse de Dieu ; ordre sin-
 » gulier , où les loix communes sont si déran-
 » gées , que celui qui commande à l'univers ,
 » obéit à une Vierge devenue sa mere ; ordre
 » qui entre , en quelque façon , dans celui de
 » l'union hypostatique , puisqu'une femme
 » y devient Mere de Dieu. « On sent ici ,
 comme ailleurs , que la main ne seconde
 point assez les expressions du cœur ; & que ,
 malgré l'énergie des termes qu'elle emploie ,
 elle ne peut rendre qu'une foible partie des
 sentimens dont il est affecté.

P.

Sa dé-
votion à
la sainte
Vierge.

Malgré cet embarras , que l'éloquent saint Bernard avoit aussi éprouvé , l'homme de Dieu avoit si bien uni son cœur à celui de sa *bonne & tendre Mere* ; il y avoit si parfaitement établi sa demeure , qu'il en dit plus avec sa simple & naturelle effusion , que bien d'autres avec les frivoles agrémens de l'éloquence humaine. » O cœur virginal , » *s'écrie-t-il* , ô cœur glorieux , vous ren- » fermez seul toutes les excellences de l'an- » cien & du nouveau Testament. En vous » je découvre la charité des Apôtres , la » force des Martyrs , la fidélité des Con- » fesseurs , la pureté des Vierges , la retraite » des Solitaires , & toute la sainteté des » ames les plus innocentes. O cœur sacré , » vous êtes tout ce qu'on peut dire de » grand. Après en avoir tout dit , nous » n'aurons encore rien dit de ce qui en » est. Non , ce cœur n'aime pas comme les » Séraphins , il n'est pas saint à la manière » dont l'ont été les plus grands Saints. La » sainteté de ceux-ci , l'amour de ceux-là , » n'étoient qu'un amour de serviteurs & » d'amis : au lieu que les grandeurs de Ma- » rie sont celles d'une Mere qui a un Dieu » pour Fils , &c. «

A ces sentimens d'admiration se joignoient ceux du plus tendre & du plus respectueux dévouement. » O mon ame , disoit le saint » homme , quand ferons-nous tout à Ma- » rie , pour être par elle tout à Jésus-Christ. » Vierge pure ! je veux vous aimer autant » que Dieu le desire. O sainte Mere de Dieu , » montrez que vous êtes ma mere ! O mon » cœur , souvenons-nous bien que nous ne » sommes plus à nous , qu'appartenant à la » Reine du Ciel , nous ne pouvons plus dis-

» poser de nos affections ! O mon ame, tout
 » est à Marie pour la gloire de Jesus ! & si
 » cela est , il n'y a donc plus rien en nous
 » pour aucune créature.«

Sa dé-
 votion à
 la sainte
 Vierge.

Ce grand & parfait dévouement étoit
 fondé , & sur la noble idée que ce digne
 Prêtre s'étoit faite de la sainte Vierge , &
 sur les bienfaits qu'il en avoit reçus dès ses
 plus tendres années. » De quelque côté que
 » je me regarde , disoit-il , en quelque sens
 » que je m'examine , je ne vois rien de bon
 » en moi , que je ne doive aux libéralités du
 » Fils par le crédit de la Mere . . . J'ai fait
 » depuis ma jeunesse une si douce & si conti-
 » nuelle expérience de ses soins vraiment
 » maternels , que je voudrois pouvoir crier
 » par-tout à son saint amour ; & plus encore
 » dans un temps où le démon & les hommes
 » mûs de son esprit , s'efforcent de bannir
 » du monde son culte & le zele de ses inté-
 » rêts. «

Nous touchons ici un point , qui fut pour
 le cœur du dévot Archidiacre le sujet d'une
 douleur continuelle. » Ah ! disoit-il , que je
 » gémiss de l'opposition qu'on a présente-
 » ment au culte de la sacrée Vierge ! A me-
 » sure que l'hérésie s'établit , on déclare la
 » guerre au culte de la Mere de Dieu. Le
 » démon est indigné de voir que toute
 » l'Eglise chante dans son Office , que c'est
 » par elle que toutes les hérésies ont été
 » détruites dans le monde. C'est pourquoi
 » Calvin , dans les derniers siècles , crioit
 » tant contre la dévotion à la sainte Vierge...
 » Mais ce qui est déplorable , c'est que cette
 » opposition se trouve aujourd'hui parmi
 » les Ecclésiastiques , qui devoient le plus
 » venger les intérêts de la Mere de Dieu

Sa dé- » contre ses ennemis, & ceux de l'Eglise.
 mon à » Car il est surprenant de voir la liberté
 la sainte » qu'on se donne présentement sur ce sujet,
 Vierge. » liberté qui, poussée bien moins avant dans
 » les temps qui nous ont précédés, auroit
 » faintement soulevé le Clergé, le Peuple,
 » les Universités, & dont on auroit fait
 » une sévère punition. «

Il souhaitoit qu'à cette ligue qui s'élevoit contre la Reine des Cieux, on en opposât une autre, qui fut pleine d'ardeur pour sa gloire. Il y invitoit jusqu'aux habitans du nouveau monde; & ce fut à cette occasion qu'un saint Prêtre de l'Amérique lui demanda, s'il étoit bien possible *qu'il y eût des chiens qui aboyassent contre la Lune.* Un autre, & c'est celui qui a le plus travaillé à l'Histoire de ce grand Serviteur de Dieu, le félicitant du Livre de la dévotion à la sainte Vierge, qu'il venoit de donner au public, Boudon lui répondit avec un mouvement plein de ferveur: » O qu'il me » seroit doux de donner plusieurs vies, si » je les avois, pour l'honneur de ma bonne » Maîtresse! Ah! disoit-il à un troisième, » qu'il fait bon de vivre & de mourir sous la » protection maternelle de cette Reine des » Anges & des hommes! Je vous avoue, » que je n'ai point de paroles pour expli- » quer combien je suis touché, quand je » pense que Dieu, dans l'excès de sa cha- » rité, m'a donné, dès que j'ai commencé » d'être, une si glorieuse Dame pour me » servir de refuge & d'asyle... Qu'un cha- » cun porte sa piété où il voudra; pour » moi, incomparable Marie, j'entends qu'a- » près mon Dieu tous les desirs qui éclor- » ront dans mon cœur, tous les mouve-

» mens qui s'éleveront dans mon ame , tous
 » les actes qui se formeront dans ma volon-
 » té , toutes mes actions & toutes mes souf-
 » frances soient consacrées à votre gloire ,
 » pour la gloire de Jesus , qui seul doit être
 » loué & aimé dans toutes les affections
 » qu'on a pour vous , & dans toutes les louan-
 » ges qu'on vous donne. «

Sa dé-
 votion à
 la sainte
 Vierge.

Mais cet homme si dévot à la sainte Vierge n'a-t-il point excédé dans les louanges qu'il lui a données , & dans les différentes espèces de culte qu'il lui a rendu ? Pour en juger sainement , examinons , mais en deux mots , ce double grief , dont on l'a chargé.

Et d'abord , pour ce qui concerne les éloges qu'a fait de la Vierge ce saint Prêtre ; il est vrai qu'il l'a traitée de Mere , d'Avocate , de Vie , de Douceur , d'Espérance des Chrétiens. Mais il n'y a pas un seul de ces glorieux attributs , dont la plus pure antiquité ne lui ait fait hommage. Je sçais que , pour réduire ces termes à leur juste valeur , elle les a pris dans le sens d'une vraie & parfaite subordination ; mais on ne prouvera point que l'Archidiacre d'Evreux se soit écarté de ces idées ; & pour le trouver en défaut , il faudra lui prêter des sentimens qu'il n'eut jamais.

Quant à ce qui regarde les pratiques dont il se servit constamment pour honorer la Mere de Dieu , celle qu'il préféra de beaucoup à toutes les autres , fut l'étude & l'imitation de ses vertus ; & je ne crois pas que qui que ce soit voulût lui en faire un crime. Je sçais de plus qu'il louoit sans cesse ses admirables perfections ; qu'il lui a dédié tous ses Ouvrages ; qu'il n'entrepre-
 noit rien que sous sa protection ; qu'il l'in-

Sa dé-voction à la sainte Vierge. voquoit avec beaucoup de confiance, dans ses peines, dans ses épreuves, dans ses tentations ; qu'il récitoit souvent en son honneur le magnifique Cantique qu'elle a composé ; qu'il y joignoit le Rosaire, & les autres prieres que l'Eglise a cru devoir approuver ; qu'il honoroit & faisoit honorer, autant qu'il étoit en lui, ses Fêtes, ses images, & les temples qui portent son nom, &c. Mais si ce sont-là des fautes, daignez, mon Dieu, multiplier les coupables, & sur-tout rendez-en complices ceux qui les reprochent à votre serviteur.

§. X. Sa Dévotion envers les saints Anges.

Sa dévotion aux SS. Anges. Pour bien apprécier la dévotion qu'eut notre grand Archidiacre pour les saints Anges, nous tâcherons d'exposer ici & ses sentimens à leur égard, & ce qu'il fit pour les inspirer aux autres.

Pour commencer par ce dernier article ; qui suppose manifestement le premier, tout le monde est tombé d'accord, que personne, dans ces derniers siècles, n'a travaillé avec plus de zèle à soutenir la vénération qui est due à ces bienheureux Esprits. Pour les trouver en tout temps & en tout lieu, il les joignoit à l'adorable Trinité, dont ils sont les Ministres ; à la Mere de Dieu, dont ils sont les admirateurs ; aux hommes, dont ils sont les protecteurs & les gardiens. » O » hommes, disoit-il toutes les fois qu'il en » trouvoit l'occasion, aimez les saints An- » ges : ce sont des amis fideles, des protec- » teurs très-puissans, des peres tout remplis » de charité pour nous. Prédicateurs, Di-

» recteurs , hommes Apostoliques , aimez
 » les saints Anges : ce sont les sçavans de
 » la science du ciel & de la terre , les Princes
 » de la lumiere céleste , & les guides assurés
 » dans les voies de la vie intérieure. Prêtres
 » du Seigneur , aimez les saints Anges : c'est
 » par leurs mains que le sacrifice est porté
 » sur le sublime Autel de sa Majesté divine.
 » Vous qui vivez ou dans le cloître ou dans
 » la solitude , aimez les saints Anges : ces
 » Esprits admirables sont toujours cachés
 » en Dieu , & jamais ils ne le perdent de
 » vue. Vous qui êtes obligés de vivre dans
 » le monde , aimez les saints Anges : ces
 » pures Intelligences vous suivent , & veillent
 » à vos côtés. Aimez les saints Anges ,
 » vous qui êtes engagés dans les liens du
 » mariage : votre état est l'objet de leurs
 » soins ; *le jeune Tobie éprouva d'une ma-*
 » *niere bien plus consolante.* Aimez les saints
 » Anges , ô Vierges , aimez les saints Anges :
 » ce sont les grands amis de la pureté , les
 » défenseurs de la fidélité que vous avez
 » promise à Dieu. Justes & pécheurs , riches
 » & pauvres , heureux ou affligés , aimez les
 » saints Anges : ce sont les guides de l'inno-
 » cence , les asyles de la vertu submergée ,
 » des lumieres qui vous feront voir le néant
 » de tout ce qui se passe , & le bonheur de
 » ceux qui versent des larmes. «

Sa dévotion aux
 SS. Anges.

Ainsi parloit l'Archidiacre , & plein de
 cette idée du Pape saint Léon : » Faites de
 » saintes liaisons avec les Anges : « *Confir-*
 » *mate amicitias cum sanctis Angelis* ; il en
 » parloit aux riches & aux pauvres , dans ses
 » voyages , dans ses Missions , dans ses péle-
 » rinages. Or , quoique ses discours n'aient pu
 » manquer d'être souvent le sujet des fades

Sa dévotion aux SS. Anges.

plaisanteries du libertin & de l'indévoit , il est néanmoins certain qu'ils ont produit des fruits considérables. Le seul Diocèse d'Evreux en est une preuve sensible. Il eût été difficile d'en trouver un dans tout le reste du Royaume , qui fût plus dévoit aux saints Anges. Un très-grand nombre de Paroisses leur consacrerent des Autels , ou , pour parler juste , ils les consacrerent à Dieu sous leur invocation. Boudon , tout pauvre qu'il étoit , fit placer dans une Chapelle de la Cathédrale (a) des tableaux qui les représentent autant qu'ils peuvent l'être , & qui font plus d'honneur à sa religion , qu'au pinceau qui les a travaillés.

Nous l'avons déjà dit ; ces grands efforts , pour accréditer le culte des Esprits célestes , naissoient en notre Archidiacre du tendre & profond respect qu'il avoit pour eux. Il auroit souhaité que tous les Auteurs en parlassent dans leurs Ecrits ; que tous les Ministres de l'Evangile en instruisissent les Fideles ; qu'on s'en entretint dans toutes les compagnies. Pour lui , par la plus simple & la plus heureuse des méthodes , il avoit trouvé le secret de s'en occuper presque sans cesse. Il ne recevoit jamais aucun bienfait , de quelque ordre qu'il fût , sans remercier ceux qu'il regardoit en ce genre comme les Ministres de la volonté de Dieu. S'il honoroit un Saint , sa regle inviolable étoit

(a) C'est la Chapelle où il est enterré , & qui a perdu son nom depuis l'association que notre pieux Prêtre y a établie pour honorer les saints Anges. Le tableau de l'Autel qui représente les sept Esprits devant le trône de Dieu , fut fait sur le modele d'une image apportée d'Allemagne.

Honorer en même temps l'Ange qui , pen- Sa dévotion aux SS. Anges.
 dant sa vie , avoit veillé à sa garde. S'il en-
 troit dans une Eglise , après avoir humble-
 ment adoré celui qui y réside , il faluoit
 ces Princes de la milice céleste , qui lui font
 assiduellement leur cour , & il s'unissoit de tout
 son cœur aux hommages qu'ils lui rendent.
 S'il faisoit un voyage , il faluoit autant de
 ces Esprits bienheureux , qu'il y avoit de
 personnes dans la compagnie ; & laissant
 celles-ci discourir à leur gré , pourvu que
 la piété n'en souffrît pas , il s'entretenoit
 avec ceux-là des grandeurs du Maître qu'ils
 ont l'honneur de servir. Dès qu'il apperce-
 voit un hameau ou un village , son premier
 soin , après avoir rendu ses devoirs à Jesus-
 Christ dans son Temple , étoit d'en rendre
 de proportionnés à ceux qui ont la garde
 & du lieu , & du peuple qui y fait sa de-
 meure. » Hélas ! *disoit-il* , il y a ici des grands ,
 » non de la terre , mais du Ciel , & les
 » pauvres gens de la campagne à peine le
 » sçavent-ils , bien loin d'y penser avec
 » dévotion. «

Il ne doutoit point que les hérétiques &
 les infideles n'eussent des Anges tutélaires.
 Sur ce principe , il se transportoit en esprit
 dans ces régions malheureuses , d'où la foi
 & la science de Dieu sont bannies. Il s'unif-
 soit à ces sublimes Intelligences , pour dé-
 plorer de concert la perte irréparable de
 rant d'ames , qui tombent à milliers dans
 l'abyssme. Il les conjuroit avec larmes de
 travailler puissamment à réparer les breches
 du Royaume d'Israël. Il faisoit avec eux une
 sainte ligue , qui alloit à rétablir l'empire du
 Roi de gloire sur les ruines du regne de Sa-
 tan. Lorsque quelqu'un offensoit Dieu en sa

Sa dévotion aux
SS. An-
gcs.

présence , il s'en plaignoit tendrement : l'Ange Gardien du coupable. Il tâchoit, par ses prieres , de le fléchir en sa faveur.

Quand il étoit sur le point d'entreprendre quelque affaire importante , il imploroit par des prieres redoublées , & sur-tout par des neuvaines fréquentes , la protection de ces premiers Citoyens du Ciel. Il leur demandoit une petite portion de leurs lumieres , & de ce zele empressé pour la gloire de Dieu , qui les rend tout de feu pour ses intérêts. Dans les calamités publiques , & pendant les agitations qui , de son temps , troublèrent toute l'Europe , il montoit en esprit dans la céleste Jérusalem ; & humblement prosterné aux pieds de ses habitans , il les prioit de remettre en sa place le glaive vengeur , & d'accorder aux hommes la triple paix , dont ils ont besoin pour la vie présente & pour la vie future.

Sa récréation ordinaire , & c'est en quoi il n'aura point trop d'imitateurs , sa récréation étoit de parcourir successivement les Hiérarchies célestes , de contempler leur beauté & leur bonheur , de s'unir à la gloire qu'elles rendent à Dieu dans les siècles des siècles , de les féliciter de leur grace primitive & de la fidélité qu'elles y ont apportée ; de les remercier de la tendresse qu'elles ont pour les hommes , & sur-tout pour ceux qui sont de bonne volonté.

Le quatorzieme jour de Janvier , qui étoit celui de son Baptême , étoit pour lui une fête annuelle en l'honneur de son fidele Gardien. Ce jour-là , il l'honoroit par autant d'actes de vertu qu'il avoit vécu d'années : il célébroit les divins Mysteres , pour remercier Dieu de l'avoir mis sous la protection.

d'un des Ministres de son amour. Il le remercioit lui-même des charitables soins qu'il avoit jusqu'alors pris de sa personne. Il ne pensoit qu'avec une joie pleine de reconnoissance, qu'il avoit le bonheur d'être sous la protection d'un de ces soldats du Dieu des armées, & qu'à celui-là s'en joignoient des légions d'autres, toujours prêts à combattre en faveur de ceux qui doivent posséder l'héritage du salut. C'est à la suite de ces réflexions, qui jamais ne furent oisives chez lui, qu'il s'écrioit : » O mon ame, » quelle consolation pour vous ! Après une » si grande faveur, pourquoi êtes-vous » triste ? Pourquoi vous laissez-vous aller au » trouble & à l'inquiétude ? Un seul de ces » Princes suffiroit pour relever votre courage abattu ; & voilà qu'au lieu d'un, » vous en avez un nombre innombrable » toujours disposés à vous défendre. Non, » *poursuivoit-il*, je ne sçaurois penser aux » saints Anges, que je n'en reçoive de la » force. Le Psalmiste, après avoir dit que » Dieu leur a donné ordre de nous garder » dans toutes nos voies, assure qu'en conséquence nous marcherons sur l'aspic & » sur le basilic, & que terrassés sous nos » pieds le lion & le dragon ne pourront nous » nuire. Il faut donc, *concluoit le saint Archidiacre*, ou ne sçavoir plus raisonner, » ou tomber d'accord que rien n'est plus » juste que la dévotion aux saints Anges. Il » faut les aimer à quelque prix que ce soit. » Aimables Esprits, ma plus grande ambition sera toujours d'avoir le très-grand » honneur de votre sainte amitié. Je vous » aime, je veux vous aimer, faites que je » vous aime encore davantage. Je n'ai rien

La dévotion aux
SS. An-
ges.

Sa dévo- » qui m'intéresse plus que mon cœur ; &
 tion aux » ce cœur je vous le mets entre les mains ,
 SS. An- » pour le présenter au pur Amour , & pour
 ges. » l'aimer comme vous l'aimez vous-mêmes.
 » Je n'ai rien de plus précieux que ma vie ,
 » & cette vie je la consacre à votre gloire ,
 » pour l'honneur de Dieu. Je n'ai rien de
 » plus étendu que mes desirs : ah ! ces desirs
 » sont tout à vous. Je voudrois que toute
 » la terre retentît de vos louanges ; que
 » par-tout il y eût des temples consacrés
 » sous votre nom à la Majesté divine , &
 » des Congrégations établies pour glori-
 » fier Dieu des graces qu'il vous a accor-
 » dées. «

Malgré la sublimité de cette dévotion ,
 on y trouve quelque chose de si aisé , de si
 naturel , que le cœur le plus languissant en
 est touché. Quoi de plus uni , de plus fami-
 lier que ce raisonnement du saint homme
 pour établir la dévotion aux Anges Gar-
 diens ? » Comment , *ce sont ses termes* , & on
 » ne peut guere . s'y tromper , comment être
 » toujours en la présence d'un des Princes
 » du Ciel , sans lui témoigner notre recon-
 » noissance ? N'en doutons point , c'est un
 » ami très - fidele , très - constant , très-
 » aimable , très-plein d'amitié. Hé ! que
 n'agit-on donc avec lui comme avec un
 » véritable ami ? Que ne prend-on quelque
 » heure , quelque demi-heure pour lui parler
 » cœur à cœur ? Que ne l'entretient-on sur
 » la grande affaire du salut ; « sur cette
 affaire où les meilleurs conseils ne sont
 jamais de trop !

Mais quelque vive que fût sa dévotion
 envers tous les Chœurs des Anges , un
 attrait supérieur le portoit du côté des

Séraphins. Persuadé que leur cœur est le plus enflammé du saint amour , il s'adressoit continuellement à eux , pour obtenir quelque étincelle du feu qui les consume. Il exposoit son cœur aux fleches dont ils percent les parfaits amans , & les vrais serviteurs de Dieu. Il s'unissoit à eux pour travailler , sous leurs auspices , à l'établissement & au progrès de la loi d'amour. C'étoit-là qu'alloient tous ses vœux : un Prêtre en peut-il former de plus beaux ? Passent-ils même les forces du simple Fidele , aidé de la grace , & soutenu de l'esprit du Christianisme ? Non , sans doute ; & l'affociation qui , sous les auspices du grand Archidia-cre , a formé dans tous les états tant de dévots à ces bienheureux Esprits , en est une preuve complete. Il la commença à Evreux , où elle subsiste encore , & où , malgré la langueur des temps , elle porte tous les jours des fruits de grace & de bénédiction.

Sa dévotion aux SS. An- ges.

§. XI. *Sa Dévotion aux Saints , & sur-tout à la sainte Famille.*

Si , en écrivant la vie d'un saint Prêtre , j'avois en vue ces Réformateurs prétendus , qui , pour colorer leurs erreurs , nous en prêtent que nous détestons avec eux ; qui , contre l'évidence de nos paroles & de nos sentimens , nous accusent de transporter à la créature l'honneur qui n'est dû qu'à Dieu , & qui traitent d'idolâtrie un culte que nous ne pourrions refuser aux amis de l'Époux , sans l'outrager & sans méconnoître l'étendue de ses dons : je commencerois par démontrer que ce culte religieux fut en usage

Sa dévotion aux Saints , &c.

Sa dévotion aux Saints, &c.

dans les plus beaux jours de l'Eglise ; que l'Orient & l'Occident , quoique souvent divisés d'intérêts , se sont constamment réunis pour le venger ; que les Origene , les Eusebe , les Basile , les Chrysofotome , les Ambroise , les Hilaire , & une foule d'autres , l'ont établi de concert ; que les Jérôme & les Augustins ont attaqué & confondu ceux qui , avec l'impie Vigilance , ont osé y trouver à redire ; & qu'un des quatre premiers Conciles généraux en a supposé le dogme comme l'ancienne foi de l'Eglise , en demandant à l'illustre Martyr S. Flavien , & sa protection , & le secours de ses prières : *Flavianus post mortem vivit , Martyr oret pro nobis (a)*.

Graces à Dieu , aucun de ceux pour qui j'ai entrepris ce petit ouvrage , ne contestera au grand Archidiacre d'Evreux la légitimité du culte qu'il a rendu aux Saints. Il ne s'agit donc que de faire voir historiquement que , sans l'outrer , il l'a porté aussi loin qu'il peut aller.

Charmé , pénétré de ces paroles du Roi Prophete (b) , qui disent tant de choses , & les disent d'une maniere si concise : Seigneur , vous glorifiez vos amis avec une espece de profusion : *Nimis honorati sunt amici tui , Deus* ; il les regardoit comme les enfans de Dieu , comme les freres & les cohéritiers de Jesus-Christ , comme des Rois dont l'empire est affermi pour toute l'éternité ; comme des protecteurs puissans , qui , du port où

(a) Concil. Calcedon. Sess. XI. pag. 697 ; Edit. Lab.

(b) Psal. 138 , v. 17.

ils sont heureusement arrivés , tendent la main à d'infortunés voyageurs , qui sont toujours en danger de faire naufrage. Dans cette vue , il célébroit leurs fêtes avec tous les sentimens de la plus vive & de la plus tendre Religion. Il visitoit avec beaucoup de vénération dans ses voyages leurs tombeaux si féconds en prodiges. Il honoroit leurs précieuses Reliques. Il défendoit envers tous & contre tous leur honneur sacrilégement attaqué par le libertinage & par la sotte incrédulité. Il gémissoit de la longueur de son exil , parce que son exil retardoit l'heureux moment où il espéroit jouir de leur compagnie. Il les prioit avec ardeur. Il les invoquoit avec confiance dans tous ses besoins. Sur-tout il les conjuroit de lui obtenir la grace de les imiter. » Glorieux Saints , leur » disoit-il , ne permettez pas que votre » pauvre serviteur écrive & parle si souvent de vous , sans marcher sur vos traces , ni qu'il fasse connoître les voies qui vous ont conduit à Dieu , sans vous y suivre. Considérez que la volonté divine est que je sois saint , puisque tous les Chrétiens y sont appelés : faites donc que pour l'honneur de cette divine volonté je devienne véritablement saint. «

Sa dévotion aux Saints , &c.

Ce pieux desir que Boudon formoit pour lui-même , il le formoit pour les autres. Il ne souhaitoit rien plus , que de voir Dieu aussi glorifié dans les Saints , qu'il est admirable en eux. Il exhortoit fortement les Pasteurs à établir dans leurs Eglises une vraie & solide piété envers ces anciens Peres de notre foi ; à bien régler les Confrairies qui ont leur culte pour objet ; à en retrancher les abus , que l'ignorance , la supersti-

Sa dévotion aux Saints, &c. tion, & plus encore le défaut de piété ont coutume d'y introduire. Pour lui, pendant plus de quarante ans, il a travaillé à bannir de leurs Fêtes les profanations qui les déshonoroient. Il n'a épargné ni les danfes, ni les foires, ni ces pèlerinages mal concertés, au moyen desquels on ne fert Dieu, ni dans sa propre Paroisse qui est désertée, ni dans la Paroisse voisine, où regnent le désordre, le tumulte & la confusion.

Quoiqu'il honorât tous les Saints, il avoit une dévotion particuliere pour le Saint Précurseur, pour Saint Pierre, Chef de toute l'Eglise, pour Saint Paul, le Docteur des nations, pour Saint Jean, l'Evangeliste de la dilection, pour Saint Joachim & Sainte Anne, Saint Zacharie & Sainte Elisabeth; dont les uns nous ont donné la Mere du Rédempteur, les autres celui qui devoit être le Prophete du Très-Haut, & préparer ses voies. Les saintes femmes qui ont eu l'avantage de suivre & de servir le Sauveur, Saint Nicolas, Evêque de Myre, à qui étoit dédiée la Paroisse où il logeoit à Evreux, Saint Ignace de Loyola, Saint François Xavier, l'Apôtre du Nouveau Monde, Saint François de Sales, Saint Jean de la Croix, Sainte Barbe & Sainte Thérèse étoient encore les grands objets de sa dévotion. Il y joignoit Saint Taurin, premier Evêque du Diocese, où la Providence l'avoit lui-même appelé, & tous ceux qui ont eu le bonheur de marcher sur ses pas & d'imiter ses vertus. Mais il avoit un certain fonds de tendresse pour ceux qui, comme les Antoine, les Onufre, les Pacôme, les Gaëtan, & un nombre d'autres semblables, se sont abandonnés sans mesure & sans réserve à la di-

vine Providence. C'est que ce parfait & généreux abandon fut toujours son principal attrait , & le caractère de sa grace.

Sa dévotion aux Saints , &c.

Tant de Saints , si religieusement & si continuellement honorés , n'épuisoient pas le riche trésor de dévotion , que la divine miséricorde avoit mis en lui. Il sembloit se surpasser lui-même , lorsqu'il s'agissoit de glorifier la sainte Famille du Verbe incarné. Sa foi y trouvoit & des grandeurs & des exemples , qu'un cœur de glace n'y découvrira jamais. Il la regardoit comme le parfait modèle des vrais Fidéles & de toutes les maisons Chrétiennes. » Cette Famille » sainte , *disoit-il* , n'avoit que Dieu seul » pour tout bien. Elle vivoit dans l'obscurité , dans les souffrances , peut-être dans le mépris , & très-sûrement dans la pauvreté. L'adorable Trinité lui tenoit lieu de tout , & elle se perdoit heureusement dans son amour & dans sa contemplation. Mais que de graces couloient de-là dans les cœurs de Marie & de Joseph ! «

A mesure que le saint homme approfondissoit les faveurs que Dieu répandoit à flots sur ces deux grandes ames , il entroit comme la Reine de Saba , & à plus juste titre qu'elle , dans ce trouble paisible , où l'esprit & les sens sont comme interdits. » O aimable Sauveur , *disoit-il au saint Enfant Jésus* ! ô Dieu si divinement caché à Nazareth , je veux le reste de mes jours , & , si vous me faites miséricorde , pendant toute l'éternité , honorer , bénir , louer votre vie cachée ! Et comment ne seroit-elle pas l'objet de mon admiration , elle qui étonne , qui ravit les Saints pour jamais ? «

Sa dévotion aux Saints, &c.

Ce que nous l'avons vu dans les articles précédens penser du Fils & de la Mere, il le pensoit à proportion de Saint Joseph, Pere nourricier de l'un, Epoux de l'autre, tendre & respectueux Gardien de tous les deux. Il en parloit avec une douce émotion, qui répandoit la joie sur son visage. Il solennisoit sa Fête avec la plus singuliere piété. A l'exemple du célèbre Gerson, il prêchoit volontiers ses privileges & sa gloire. Il tarissoit moins sur ses louanges, que l'Egypte entiere sur celles de l'ancien Joseph. Il disoit qu'après la glorieuse Vierge, il a sans contredit été le plus éclairé de tous les Saints; qu'au seul nom de Pere de Jesus & d'Epoux de Marie, il n'y a sur la terre ni titres, ni qualités qui ne doivent s'évanouir; & que, comme l'a remarqué un ancien Pere, il tient dans le Ciel le premier rang après l'Homme-Dieu & sa sainte Mere, comme dans l'Evangile il tient le premier rang après l'un & l'autre. De ces principes, il inféroit que le pouvoir de ce grand Saint passe les bornes de notre foible conception; que sa charité est plus étendue que nos besoins; & qu'ainsi heureux sont ceux qui ont recours à sa protection, & qui ne se lassent point de l'invoquer. Pour lui, il l'invoquoit assiduellement: mais jamais avec plus de ferveur, & en même temps avec plus de succès, que lorsqu'il avoit à traiter des personnes vexées du démon. C'est que l'orgueil qui fait le caractere de ce Prince des superbes, ne peut être mieux confondu que par la vraie, la parfaite humilité: & quelle plus prodigieuse humilité que celle d'un Saint qui, maître en quelque sorte du Maître du monde, n'a vu dans son élévation que des motifs de silence, de retraite, d'anéantissement.

§. XII. *Son amour pour le Prochain.*

Il y a , disoit notre vénérable Prêtre , ^{Son} bien de la différence entre l'amour Chrétien ^{amour} & l'amour naturel. L'amour naturel a pour ^{pour le} objet la créature : l'amour Chrétien a Dieu ^{prochain} même pour fin. C'est lui qu'il regarde en routes choses : ainsi il ne voit son prochain que comme l'image de Dieu , que comme une partie du corps mystique de Jesus-Christ , que comme tout couvert du sang de ce divin Sauveur. C'est pourquoi dans les liaisons qu'il contracte , il ne consulte ni le sang , ni la chair , ni la naissance , ni les charges. C'est Dieu seul qui est sa raison d'agir , & c'est pour cela qu'il aime tout le monde. Grossièreté , mauvaises façons , manières rebutantes , rien ne l'arrête. Il chérit jusqu'à ses ennemis les plus déclarés. Aussi ce vrai , ce solide amour est-il un des plus beaux fruits de la Croix ; puisque c'est d'un Dieu mourant sur le Calvaire pour le salut de tous les hommes , que nous apprenons comme tous les hommes méritent d'être aimés.

Ce fut sur ces grands , sur ces divins principes que Boudon aima son prochain. Sa charité s'étendit à tous les genres de besoins qu'on peut imaginer. L'ame & le corps furent également de sa compétence , & jamais il ne travailla pour l'un ou pour l'autre , que dans la vue de plaire à Dieu , & de procurer sa gloire.

Et d'abord il seroit difficile de pousser plus loin qu'il n'a fait , l'amour & la tendresse pour ses ennemis. Peu de personnes en ont eu d'aussi violens , d'aussi acharnés à leur perte : peu de personnes , s'il s'en est trouvé

Son
amour
pour le
prochain

quelques-unes, ont été plus attentives à ménager la réputation de ces cruels persécuteurs ; à leur rendre le bien pour le mal dans toutes les occasions ; à faire valoir ce qu'ils pouvoient avoir d'ailleurs de bonnes qualités ; à demander à Dieu par de ferventes prières qu'il voulût bien leur pardonner ; à les recevoir comme de tendres & solides amis, lorsque la grace leur ouvroit les yeux, & que dépris de leurs injustes préventions, ils revenoient à lui, ou souffroient qu'il vint à eux. » Je suis » témoin oculaire, *dit un célèbre Curé de Rouen, qui fut l'un des enfans spirituels de notre saint Archidiacre*, je suis témoin que » deux personnes, que je ne veux point » nommer, lui seront, après Dieu, éternellement redevables du bonheur, dont je » crois qu'ils jouissent dans la gloire. Tous » deux lui devoient leur conversion : tous » deux néanmoins se déclarerent contre lui, » & par-là donnerent occasion à la cruelle » guerre que ses ennemis lui susciterent. » Cependant dès qu'ils voulurent rentrer » sous sa conduite, il les reçut comme d'anciens & de fideles amis ; & il eut enfin la » consolation de les voir mourir de la mort » des vrais pénitens. Le dernier lui ayant » recommandé sa fille, qui étoit veuve & » chargée d'enfans, le serviteur de Dieu lui » promit qu'il en auroit soin. Il le fit ; mais » il le fit avec cette activité, que les amis » ordinaires n'ont pas toujours pour leurs » amis les plus tendres, les plus constamment éprouvés.«

Ces exemples, quelque touchans qu'ils soient, ne sont ni les seuls, ni les plus forts par où le grand Archidiacre ait fait con-

noître qu'il n'y avoit ni injures, ni mauvais traitemens qui pussent altérer sa charité, ^{son amour pour le prochain} Pour s'en convaincre, à n'en pouvoir douter, il suffiroit de jeter un coup-d'œil, & sur sa grande persécution, & sur la maniere dont il se comporta envers ceux qui en furent les auteurs. Mais ce détail odieux nous a déjà tant coûté, & en relevant la vertu de Boudon, il répand une ombre si fâcheuse sur la vertu de quelques autres, qu'il vaut mieux n'y pas revenir, que de mettre à profit les conséquences qu'on pourroit en tirer.

Si le saint homme ne mit point de bornes à la charité qu'il eut pour ses ennemis, il n'en mit point à celle qu'il eut pour les plus grands pécheurs. A l'exemple de son Maître, le Publicain le plus inflexible, le pécheur le plus endurci fut l'objet de son plus vif & de son plus tendre empressement. Le soin de ces hommes presque désespérés, dont l'insensibilité est si propre à rebuter une patience commune; ce soin, qui souvent bien loin de donner des fruits, ne donne pas même des espérances, étoit, pour parler avec l'Écriture, son partage le plus doux, & sa nourriture la plus délicieuse. Il les traitoit avec des ménagemens qu'on ne peut définir. Il disoit que ce zèle amer, qui est l'unique talent de bien des Confesseurs, cause plutôt la perte des ames que leur conversion; qu'un Directeur qui ne connoit que la dureté, pourroit bien répondre au jugement de Dieu du sang de ses freres; & que les succès de Saint François sont une preuve que rien n'est impossible à la douceur. Il falloit que l'Archidiacre passât universellement pour en avoir beaucoup, puisque nous avons vu ailleurs le plus d'ag-

Son
amour
pour le
prochain

gereux de ses ennemis se jeter , après une
faute énorme , entre ses bras avec la plus
parfaite confiance.

Mais rien , ce semble , n'égalait la com-
passion qu'il eut pour les ames qui mar-
choient dans le dur sentier des peines & des
tentations. Les vingt , les trente lieues ne
lui coûtoient rien , quand il s'agissoit de
rendre le calme à un cœur que la main de
Dieu avoit consterné. Boudon , en ce point ,
comme en bien d'autres , se régloit sur l'exem-
ple du saint Evêque de Genève , qui , dès
le commencement de son Pontificat , exhor-
ta par une lettre circulaire les Curés de
son Diocèse à lui envoyer tout ce qu'il y
auroit de plus misérable & de plus incu-
rable dans leurs Paroisses. La charité de
notre vertueux Prêtre étoit si connue à cet
égard , qu'on s'adressoit à lui de tous les
côtés du Royaume , comme au puissant Mi-
nistre de celui qui guérissoit les langueurs
& qui consolait les affligés. Il recevoit cha-
que jour une si étonnante quantité de let-
tres , que ses amis ne pouvoient concevoir
où il prenoit de quoi en payer le port :
& ce fut à un d'eux qui lui demandoit
comment il pouvoit se tirer d'affaire , qu'il
fit cette réponse si digne de lui : » La Pro-
» vidence est mon magasin. J'y trouve tous
» les secours dont j'ai besoin : elle ne m'a
» jamais manqué. «

Mais ce n'étoit pas seulement par let-
tres qu'on le consultoit. On a vu arriver à
Evreux , & qui plus est , y arriver de pays
fort éloignés , beaucoup de personnes qui
venoient chercher dans ses lumieres & dans
son expérience des ressources qu'ils n'a-
voient pu trouver ailleurs. Mais ce qui fait

mieux connoître le don de Dieu qui étoit en lui, c'est que de tant de malades spirituels de tout état & de toute espèce, on n'en a pas vu un seul qui ne s'en soit retourné aussi net, aussi paisible que Naaman au sortir des eaux du Jourdain. C'étoit sa grace : il l'avoit méritée & presque exercée dès sa plus tendre jeunesse. La fidélité avec laquelle il y répondit, en augmenta la mesure ; & peu de personnes en ont fait un usage plus sûr & plus continuel.

Son
amour
pour le
prochain

Un Prêtre à qui plusieurs confessions générales n'avoient point rendu la paix, se persuada que s'il en faisoit encore une au grand Archidiacre, il trouveroit enfin le repos, qu'il avoit jusques-là si inutilement cherché. Boudon l'entendit avec patience autant de temps qu'il le falloit pour bien juger de son état ; mais dès qu'il eut vu qu'il n'y avoit chez lui que du scrupule, il ne voulut plus l'écouter. La fermeté du Directeur força enfin l'obéissance du Pénitent, & la docilité de celui-ci lui rendit une parfaite tranquillité.

Comme il ne se rebutoit point, lorsque Dieu ne bénissoit pas ses premiers travaux, il ne pouvoit souffrir que ceux qui exerçoient le même ministère que lui, perdissent patience quand ils ne réussissoient pas. Un Confesseur lui ayant dit un jour qu'il étoit accablé d'une foule de gens très-incommodes, & qui ne profitoient guere de ses soins, cet homme tout de feu, lorsqu'il étoit question du retour de la brebis égarée, lui répondit : » C'est dans l'union & dans le cœur » de notre Seigneur Jesus-Christ, mon cher » Monsieur ; c'est dans ses entrailles & dans » sa charité infinie que nous devons pren-

Son amour pour le prochain » dre le zele & la force dont nous avons
 » besoin pour secourir les ames que sa Pro-
 » vidence a mises sous notre conduite. Sou-
 » venez-vous que notre bon Sauveur nous a
 » commandé d'aimer notre prochain comme
 » il l'a aimé. Ce principe nous mene bien
 » loin. Ne vous regardez pas vous-même
 » dans votre emploi. Arrêtez seulement
 » votre vue sur le Fils de Dieu. Il vous don-
 » nera sa grace , & sa grace est plus forte
 » que toutes vos peines , & que tous les
 » démons. Souvenez-vous , *disoit-il à un*
 » *autre* , que ce n'est que par une très-grande
 » grace , que vous avez été appelé au
 » secours des ames peignées. Agissez-en à
 » leur égard avec beaucoup de charité. Sur-
 » montez par amour toutes les répugnances
 » que la nature peut avoir. Ne vous rebutez
 » jamais , & attendez avec une grande pa-
 » tience les effets de la bonté de Dieu sur
 » elles. Nous n'avons pas encore donné
 » notre vie pour nos freres , comme Jesus-
 » Christ notre modele. Nous ne sommes pas
 » morts comme lui pour les pécheurs sur
 » une croix dans un abysme de douleur. Ne
 » vous étonnez donc pas des difficultés qui
 » vous arrivent à l'égard des ames que Dieu
 » vous adresse. . . Le soin que l'on en prend ,
 » glorifie plus son adorable Majesté , que le
 » soin de plusieurs autres. Ne vous décou-
 » ragez jamais du peu de fruit qu'elles sem-
 » blent faire sous votre conduite , parce que
 » c'est le travail qu'on vous demande , &
 » non le fruit du travail , &c. «

Sans faire l'apologie de cette expérience
 brute , qui ne consiste qu'à avoir entendu
 des miseres de tout genre , & qui rassure
 mal-à-propos bien des gens ; comme si un
 Médecin

Médecin étoit habile , précisément parce qu'il a vu bien des malades ; Boudon disoit sans hésiter , que les Directeurs qui n'ont que de la science , sans avoir l'expérience des voies du Ciel , peuvent beaucoup nuire aux ames , & sur-tout à celles que Dieu conduit par des peines intérieures , par des sentiers qui sortent de l'ordre commun. Il vouloit que , pour les bien conduire , on eût la science du cœur. Or , *poursuivoit-il* , cette dernière sorte de science , on ne la tire sûrement ni des réponses , ni des aveux de ceux qui sont dans les états dont nous parlons , parce qu'ils s'imaginent souvent faire ce qu'ils ne font pas en effet. Il faut donc pour ne pas faire de faux pas , recourir à l'étude des Livres qui traitent des voies intérieures , mais beaucoup plus à l'oraison , & à de vives & fréquentes communications avec Dieu.

Ceux qui vivent encore sur la terre , n'étoient pas le seul objet de sa charité. Il l'étendoit aux Fideles qui se sont endormis dans le Seigneur , sans avoir entièrement satisfait à sa justice. Ces hommes , que nous semblions aimer avec tendresse pendant qu'ils étoient au milieu de nous , & que nous oublions avec une si étonnante facilité , dès qu'une fois le voile de la mort les a dérobes à nos yeux ; ces hommes , qui ne souffrent peut-être que parce qu'ils nous ont connus , fournissoient au grand Archidiacre une source presque continuelle de réflexions ; & ces réflexions ne pouvoient manquer de produire dans un cœur comme le sien , la compassion & les plus ardens desirs d'accélérer le repos après lequel ils soupirent sans interruption. Mais il ne se contentoit pas d'y

Q

Son
amour
pour le
prochain

Son
amour
pour le
prochain

travailler par ses prières , par l'oblation fréquente de la victime qui expie les péchés du monde , par des aumônes répétées : il y exhortoit encore puissamment , & sur-tout ceux qui devant moins à la justice de Dieu pour eux-mêmes , étoient plus en état d'obtenir miséricorde pour les autres. Il étoit persuadé qu'il y a des ames qui souffrent & beaucoup & long - temps pour des fautes très - légères ; parce que Dieu , qui est la pureté essentielle , ne juge pas des choses comme en jugent les hommes , & qu'à son redoutable tribunal on réproûve souvent *comme du bois & de la paille* , des actions qui sur la terre avoient été prises pour *de l'or affiné & des pierres précieuses*. Il assuroit à ce propos , qu'il y avoit plus de soixante ans qu'il prioit pour de certaines personnes , qui avoient vécu dans une grande réputation de sainteté , & que tant que Dieu lui conserveroit la vie , il s'efforceroit de diminuer leurs souffrances. Un homme si précautionné , si sage , auroit-il parlé d'un ton aussi décisif , si une lumière supérieure ne l'eût éclairé ?

Son ardeur à soulager les besoins spirituels , ne prit point sur l'activité qu'un Prêtre doit avoir pour soulager les besoins corporels de la pauvreté & de l'indigence. Il rendit aux membres affligés de Jesus-Christ tous les services qu'il put leur rendre , & souvent il fit plus qu'il ne pouvoit faire. Il les fortifioit dans leurs peines par des discours enflammés qui en adoucissoient l'amertume. Il se dépouilloit en leur faveur , je ne dis pas de son superflu , il n'en eut jamais , mais de son plus indispensable nécessaire. Pour justifier ses pieux excès à leur égard ,

il disoit qu'ils méritoient mieux que lui ce dont il se privoit en leur faveur. Il joignoit l'humilité, le respect, & sur-tout l'instruction aux aumônes qu'il leur prodiguoit. Il payoit les loyers, & quelquefois la dépense entiere de plusieurs personnes, dont la condition ne pouvoit s'allier avec le travail, & moins encore avec la mendicité. En un mot, il n'avoit rien qui ne fût aux pauvres; & s'il n'eût été de ces justes, à qui la Providence s'est spécialement engagée, il eût été bientôt plus à plaindre que ceux dont il soulageoit la misere.

Son amour pour le prochain

§. XIII. *Sa Reconnoissance.*

Il est peu de vices aussi détestés dans le monde, que celui de l'ingratitude. Cependant l'ingratitude n'est rien moins qu'un vice sans exemple. De l'homme à Dieu elle est si commune, que l'Écriture-Sainte la reproche plus de mille fois au peuple chéri. De l'homme à l'homme elle est si ordinaire, qu'elle a passé en proverbe dans le monde, & qu'on y regarde presque comme une maxime, que les bienfaits ne servent qu'à faire des ingrats.

Sa reconnoissance.

La vraie piété écarte ces horreurs, la religion les déteste. Boudon, qui fit un honneur infini à l'un & à l'autre, fut toujours extrêmement éloigné d'un défaut aussi capital. Il ne laissa tomber à terre aucun des bons offices qui lui furent rendus. Grands & petits, tous furent l'objet de sa très-humble reconnoissance. Il y fut sensible devant les hommes, il y fut encore plus devant Dieu.

M. de Novion, Evêque d'Evreux, Pré-

Q ij

sa re-
connoif-
sance.

lat qui , à la noblesse des sentimens , joignoit une charité compatissante , lui ayant donné ordre de manger tous les jours à sa table , lorsque ses affaires ne l'appelleroient pas ailleurs ; l'Archidiacre en fut si touché , qu'il regardoit comme un devoir indispensable celui de publier par-tout & la faveur qu'un Prince de l'Eglise vouloit bien lui faire , & la reconnoissance qu'il en avoit. Il invitoit ses amis à en rendre grâces à Dieu. Il ne pouvoit finir , quand une fois il avoit entamé l'éloge de cet aimable bienfaiteur. Il louoit sur-tout son inébranlable fermeté à soutenir les intérêts de l'Eglise , son respect pour le Saint-Siege , son opposition aux profanes nouveautés , & cette résidence inflexible qui le lioit si constamment à son Diocèse , qu'il n'en sortit jamais que pour des raisons indispensables.

On peut dire , au reste , que la gratitude de l'Archidiacre étoit un paiement de celle de l'Evêque. M. de Novion avouoit hautement , que le bon ordre de son Clergé & la réformation de son peuple étoient le fruit des travaux de notre saint Prêtre. Pour ce qui est de cet amas d'infamies qu'on avoit débitées sur son compte , nous avons dit ailleurs que le judicieux Prélat le regarda toujours comme l'odieuse production de l'erreur , de la jalousie & de l'imposture.

Mais il ne falloit pas être dans les premiers rangs de l'Eglise & de l'Etat , pour s'acquérir un droit certain sur le cœur & sur la reconnoissance de l'homme de Dieu. Il avoit de ce côté-là des fonds aussi étendus qu'ils étoient inépuisables. Comme il ne voyoit les bienfaits qu'au travers de sa prétendue indignité , il les trouvoit toujours

plus grands qu'ils n'étoient en eux-mêmes ; & assez souvent il regardoit comme un vrai service , ce qu'un autre , sans se tromper , auroit pris pour une action onéreuse ou intéressée. On faisoit une commission pour lui : il donnoit d'un air gai & content tout ce qu'on lui demandoit , & il se trouvoit encore heureux de trouver des personnes qui voulussent bien lui vendre leurs pas & leur temps. On lui envoyoit par méprise une chose pour une autre ; il renvoyoit la marchandise & l'argent , & se fournissoit ailleurs de ce dont il avoit besoin. C'est qu'il avoit pour lui-même un mépris si surprenant , qu'il se croyoit heureux de trouver des gens qui voulussent bien avoir affaire à lui.

Sa reconnaissance.

Ce qu'il y avoit de singulier dans sa reconnaissance , c'est que la suite des années , ou la distance des lieux ne l'affoiblissoient point. Il eût plutôt oublié son nom , qu'il n'eût oublié un service qu'on lui avoit rendu. Il apprit que la Supérieure du Refuge à Nanci étoit malade. Il se souvint à l'instant de la charité qu'elle avoit autrefois exercée envers lui , dans une semblable conjoncture. Quoiqu'il fût accablé d'occupations , comme il le dit lui-même , il ne différa pas à lui témoigner combien il prenoit de part en notre Seigneur à sa triste situation ; & sa Lettre prouve d'une manière bien touchante , que chez lui la gratitude se déclaroit par les œuvres , & sur-tout par celles à qui la piété ne peut refuser la préférence. Mortifications , prières , sacrifices , démarches extérieures , rien ne lui coûtoit lorsqu'il étoit question de reconnoître un ancien service.

Un homme si sensible aux moindres bienfaits qu'il recevoit de la part d'un autre

Sa reconnaissance. homme, ne pouvoit manquer d'être extrêmement attentif à ceux qu'il recevoit de la main de Dieu, ou plutôt de regarder Dieu comme le principe de tout le bien que les hommes pouvoient lui faire. Aussi, & nous n'avons presque vu autre chose dans tout le cours de son Histoire, la divine Providence fut-elle le sujet perpétuel de ses louanges & de ses cantiques. Quelque rude qu'ait été le chemin, par où elle a jugé à propos de le faire marcher pendant presque toute sa vie, il ne vit jamais en elle que la plus douce, la plus tendre, la plus aimable de toutes les meres. Il ne la chériffoit pas moins, lorsqu'à coups redoublés elle le conduisoit jusqu'aux portes de la mort, que lorsqu'elle l'en faisoit sortir tout glorieux, pour chanter avec la fille de Sion sa grandeur & sa magnificence.

Rien ne l'eût plus consolé que de voir naître de son temps un peuple de Saints destiné à la bénir nuit & jour. Dans cette vue, il associa plusieurs familles des plus Chrétiennes qui fussent à Evreux, & leur ayant prescrit des exercices de piété, relatifs à la fin qu'il se proposoit, il les dévoua, en quelque sorte, à l'honneur de la Providence. Il les rassembloit de temps en temps, & à l'aide du talent qu'il eut toujours de manier les esprits & de remuer les cœurs, il les portoit efficacement à glorifier l'Œil bienfaisant, qui veille sur les créatures, & à lui rendre de continuelles actions de grâces pour les biens dont il ne cesse pas de les combler.

Pour lui, quoiqu'il eût été difficile de trouver sa reconnaissance en défaut, il lui donnoit chaque semaine un jour pour se

livrer à ses plus doux transports. Ce jour, qui ordinairement étoit le Mardi, commençoit, en quelque sorte, dès la veille par un jeûne rigoureux. Boudon, dès le matin se prosternoit en terre pour adorer la Providence. Il la remercioit humblement de toutes les faveurs qu'il en avoit reçues pendant toute sa vie. Il lui offroit en actions de grâces les mérites du Sauveur, la pureté de la Reine des Vierges, & toutes les bonnes œuvres des Saints. Il faisoit quelques libéralités aux pauvres, pour honorer les profusions de ce Soleil bienfaisant, qui répand sa lumière sur les méchans & sur les bons. Il lisoit le sixieme Chapitre de l'Évangile selon S. Matthieu, où la vaine sollicitude des besoins de la vie réprimée, & où un ample nécessaire est assuré à ceux qui avant toutes choses chercheront le Royaume de Dieu & sa justice. Notre vertueux Prêtre avouoit que cette pratique de piété & de reconnaissance avoit été pour son cœur une source de grâces & de miséricordes.

Sa reconnaissance.

Mais ce qui donne un nouveau prix à sa gratitude, c'est qu'elle mettoit au même niveau les maux & les biens, ou, si l'on veut, c'est qu'elle regardoit comme de vrais biens ce qu'un Chrétien foible regarde comme de vrais maux. Sa vie nous en a fourni cent preuves différentes : la matière est si intéressante, si nouvelle pour bien des gens, que nous y en joindrons encore une. Elle est tirée d'une Lettre qu'il écrivit à une personne de confiance sur la fin de ses jours, c'est-à-dire, dans un temps où nuit & jour il étoit en proie aux plus cuisantes douleurs : » Adorons, » *disoit-il*, la divine Providence, aimons-la, » & glorifions-la en toutes choses, de quel-

Sa re-
connois-
sance.

» que maniere qu'il lui plaise d'en disposer.
 » Mes incommodités continuent toujours,
 » Dieu merci, & je vous écris actuellement
 » dans l'exercice des douleurs de ma des-
 » cente, qui ne me donnent pas un moment
 » de treve. Mais après tout, jamais nous ne
 » sommes mieux que quand nous sommes
 » mal dans l'ordre de Dieu, & ce mal est
 » un bien plus grand que tous les biens du
 » monde. . . . Aidez-moi à magnifier Dieu
 » de ce qu'il veut bien me donner quelque
 » part au Calice du Sauveur. «

Ce qu'il y a de plus beau dans ses pieux sentimens, c'est qu'ils n'étoient le fruit ni de l'étude, ni de la contention. Ils couloient de source, & l'occasion la moins prévue les faisoit éclater. Il y parut un jour, que Boudon ne pouvant se tirer d'un chemin absolument rompu, entra dans le champ voisin pour continuer sa route; car un particulier, homme brutal & nerveux, l'ayant maltraité & de coups & de paroles: *Frappez, mon ami*, lui dit notre vertueux Prêtre, *frappez, je l'ai bien mérité*. Mais ce prétendu ami, qui s'aperçut enfin que c'étoit le grand Archidiaque d'Evreux qu'il avoit si indignement outragé, ayant voulu lui demander pardon, l'homme de Dieu se mit à l'excuser, & qui plus est, à le remercier avec beaucoup d'affection; &, pour preuve de sa reconnoissance, il le reçut très-volontiers au nombre de ses pénitens. C'est ainsi que Boudon vis-à-vis du prochain accomplissoit toute justice, & quelque chose de plus. Le peu de réflexions que nous allons faire sur sa douleur, ne nous permettra pas d'en douter.

§. XIV. *Sa Douceur.*

Quoiqu'il soit fâcheux d'être réduit à faire des apologies, dans le temps sur-tout qu'on a droit de ne donner que des louanges; cependant comme la mauvaise foi a vivement décrié notre Archidiacre du côté de la douceur, il ne fera pas hors de propos d'examiner les plaintes qu'on a faites contre lui. On a donc dit qu'il étoit fougueux, vindicatif, ennemi déclaré des Ecclésiastiques qui n'avoient pas le bonheur de lui plaire. Reprenons ces griefs; ils vont fondre comme la glace, quand elle est exposée aux ardeurs du soleil.

Il est vrai qu'il n'a voulu avoir ni paix, ni treve avec certains ennemis de l'Eglise; dont nous avons parlé; mais outre qu'après la sanglante manière dont ils l'ont traité, il leur convient assez mal de lui intenter procès, falloit-il donc que, pour mériter leur bienveillance, il se mit servilement au nombre de leurs admirateurs, & qu'il les laissât disposer à leur gré de l'héritage que le Pere de famille avoit confié à ses soins? N'étoit-il pas à titre d'Archidiacre, & pendant un temps assez considérable, à titre de premier Grand-Vicaire, un de ceux à qui Dieu dit dans l'Ecriture: » Fils de l'homme, si, faute d'avoir » été averti, mon peuple périt par le glaive, » c'est à vous que je demanderai compte de » sa vie, & son sang vous sera imputé? « Et qui jamais fut plus doux & plus humble, que celui qui a voulu qu'on apprît de lui à être l'un & l'autre? Cependant avec quelle force n'a-t-il pas brisé le masque trompeur sous lequel se cachotent les Pharisiens, &

Q V

Sa dou-
ceur. fait toucher au doigt , qu'avec toute leur réforme imaginaire ils n'étoient que des loups couverts d'une peau de brebis.

Il est vrai encore que Boudon s'éleva en Chaire contre tous les genres de désordres qui régnoient de son temps. Mais lui arriva-t-il jamais de distiller sur le vice ces couleurs de détail qui caractérisent le vicieux ? On a vu pendant plusieurs années un peuple nombreux sortir de ses sermons le cœur humilié & les yeux baignés de larmes : vit-on jamais un seul homme en sortir scandalisé , & se plaindre que l'Orateur l'eût eu en vue ? On ne disputera pas l'esprit de douceur à l'Apôtre des Gentils , lui qui eût voulu être anathème pour ses freres ; & qui sçut mieux que lui confondre , anéantir toute hauteur qui osoit s'élever contre Dieu , reprocher à des peuples entiers leurs folies & leur chute , & cela dans des Lettres qui devoient toujours subsister , & enfin menacer des dernieres peines ceux qui n'obéiroient pas aux loix de l'Evangile ?

Mais il ne nous convient pas de rester si long-temps sur la défensive ; & en supposant que la douceur d'un Chrétien consiste à n'avoir aucun ressentiment contre ses ennemis , à oublier les injures qu'on a reçues d'eux , à ne leur jamais rendre le mal pour le mal , à les traiter en toute occasion comme l'on traite de bons & tendres amis , il nous fera aisé de faire voir que notre Archidiaque , malgré le feu du tempérament , malgré l'ardeur du zele que la grace y avoit ajouté , fut un homme plein de douceur & de modération.

» Non , dit un homme bien instruit , &
» d'après lequel nous allons parler , personne

» n'a plus fidèlement que lui pratiqué le pré-
 » cepte évangélique d'une douce & sincère ^{Sa dou-}
 » charité. A-t-il jamais demandé en justice ^{ceur.}
 » aucune réparation d'honneur pour tant de
 » calomnies inventées contre lui ? A-t-il
 » porté ses plaintes aux premiers Supérieurs
 » de ce Religieux téméraire, qui fut publi-
 » quement un de ses plus cruels ennemis ?
 » A-t-il du moins fait paroître quelque froid
 » contre l'Ordre en général, ou contre quel-
 » ques-uns de ses membres en particulier ?
 » Disons plus, a-t-il, depuis cette funeste
 » époque, laissé passer une occasion d'en dire
 » du bien ? Un homme se souleve contre
 » lui avec le dernier éclat ; l'a-t-il jamais
 » regardé d'un œil qui marquât l'indignation
 » ou le mécontentement ? Ne l'a-t-il pas
 » visité, chéri, honoré, comme on fait un
 » ancien ami ? «

Il connoissoit par nom & par surnom la
 plupart de ceux qui se dégradoient dans l'es-
 prit de son Evêque. L'a-t-on vu une fois
 dans la vie, je ne dis pas s'emporter, je dis
 murmurer contre eux ? Des amis, ou moins
 patients qu'il n'étoit, ou qui ne croyoient
 pas qu'en pareil cas la patience fût de fai-
 son, veulent le venger, & en sa personne
 les intérêts de la vertu opprimée : loin de se
 prêter à ce genre de justice, il se jette à son
 ordinaire sur les ordres de la Providence ;
 il veut qu'on la laisse faire ; & forcé, comme
 Saint Paul, à découvrir ce qu'il pense, il
 déclare que les croix les plus humiliantes
 font sa consolation & sa gloire.

Comme l'hypocrisie se décele dans les
 coups imprévus, la solide vertu s'y annonce
 de maniere à forcer les suffrages. Peu de temps
 avant que Boudon fût interdit, un homme

sa dou-
ceur.

de considération vint le trouver au tribunal ; & après lui avoir dit qu'il choissoit ce lieu pour lui décharger son cœur , il vomit contre lui un torrent d'injures , & finit par lui dire qu'il étoit étrange qu'un homme aussi scandaleux fût à la tête du Clergé. Le serviteur de Dieu l'écouta avec une parfaite tranquillité ; & après l'avoir remercié de sa bonne volonté & de ses remontrances , il sortit du confessionnal sans trouble & sans émotion.

Un homme qui avoit poussé l'excès jusqu'à dire publiquement que l'Archidiacre étoit un impie & un Athée , eut quelque temps après honte de ses emportemens ; pressé par les remords de sa conscience , il vint trouver le serviteur de Dieu , & le pria d'entendre sa confession. Le saint Prêtre y consent sans délibérer. Il l'écoute , parce que son ministère l'exigeoit ; mais il lui épargne l'humiliation des excuses , parce que sa charité & sa douceur ne pouvoient s'en accommoder. Gagné , confondu par un accueil si gracieux , le pénitent s'en retourne plein de tendresse & de reconnoissance pour son nouveau Directeur. Il publie par-tout ses vertus , & sur-tout cette aimable affabilité , qu'il avoit si sensiblement éprouvée. Si , lorsqu'il s'agit des vertus de M. Boudon , on ne croit pas ses amis , au moins faudroit-il en croire ses ennemis les plus déclarés.

Mais ce fut principalement dans la compassion qu'il eut pour les personnes affligées que sa douceur se manifesta. On sent qu'entre ses devoirs de Chrétien , de Prêtre & d'Archidiacre , qui faisoient sa première occupation , il étoit accablé d'affaires. Let-

tres, consultations, réponses, ouvrages de piété, tout cela, quelque facilité qu'on ait d'ailleurs, demande du temps; & un homme de cabinet, qui en connoit le prix, ne le prodigue pas volontiers. Avec cela Boudon étoit le refuge ordinaire de tous ceux qui souffroient. Il sembloit qu'il eût écrit sur la porte de sa maison, si l'on peut ainsi nommer son pauvre réduit : *Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine, & je tâcherai de vous consoler.* On l'a vu très-souvent entendre l'ennuyeux récit des peines que souffroient dans leur domestique des gens du plus bas étage. Il écoutoit tout avec plus de paix, plus de patience, qu'un Juge qui va prononcer. Il entroit dans les intérêts des parties belligerantes, autant qu'il le falloit pour les faire entrer elles-mêmes dans ses sentimens. Lorsqu'il avoit adouci & disposé les esprits, il leur faisoit concevoir qu'il n'y a point d'état sur la terre qui n'ait ses amertumes; que les croix sont la voie par où l'on arrive plus sûrement à Dieu; qu'il ne s'agit ni de les choisir, puisque c'est Dieu qui les distribue; ni de n'en point avoir, puisqu'il y en a jusques sur le trône des Rois; que tout se réduit donc à en faire un bon & saint usage; que le meilleur, le plus consolant, est de les unir à la croix de notre divin Sauveur; & que quand on entre bien dans l'esprit de l'Homme-Dieu, on ne se trouve jamais plus heureux que lorsqu'on est moins ménagé. Ces paroles prononcées avec tous les charmes de la douceur, assaisonnées de l'onction du Saint-Esprit, soutenues du grand exemple d'un homme qui avoit été raffasié d'humiliations & d'opprobres, touchoient beaucoup ces pavyres gens : ils s'en retour-

Sa dou-
ceur.

sa dou-
ceur.

noient plus tranquilles qu'ils n'étoient venus agités.

Ce qui donnoit un nouveau prix à la douceur du grand Archidiacre , c'est que son tempérament tout de feu ne l'y portoit pas naturellement. Mais la grâce bien secondée l'avoit heureusement réformé. L'exemple de David , si paisible pendant l'affreuse persécution que lui suscita Saül son beau-pere , lui revenoit souvent à l'esprit dans ses peines les plus cuisantes. Mais l'exemple du Fils de Dieu qui , jusqu'au dernier soupir , fit des vœux pour ses plus implacables ennemis , le toucha si puissamment & de si bonne heure , qu'au premier abord on croyoit entendre sortir de sa bouche ces paroles de l'Apôtre : *Soyez mes imitateurs , comme je le suis de Jesus-Christ.* Figurez-vous un homme qui ne s'apperçoit ni de l'humeur , ni des bizâries du prochain ; qui reçoit une dureté , comme un autre reçoit un témoignage d'affection ; qui , dans tous les temps & dans les plus cruelles positions , a un visage toujours serein , toujours affable ; un homme dont le langage honnête , simple , plein d'onction & d'agrément , charme si bien , qu'on s'arrachoit plutôt qu'on ne sortoit de sa compagnie ; un homme enfin dont la conversation étoit , comme nous le prescrit Saint Paul , assaisonnée du sel de la prudence , charitable , vraie , pieuse , pleine d'intérêt : à tout cela joignez un ton de voix agréable , un ris modeste & toujours sans éclat , des yeux respectueusement baissés , un discours naturel & sans affectation , beaucoup d'attention à ne se point faire valoir , plus d'attention encore à faire valoir les autres , toujours prêt à les entendre , jamais à les interrompre , à

moins que son humilité ou la gloire de Dieu n'y fût blessée; vous aurez, ce me semble, le portrait d'un homme accompli, & surtout en fait de douceur & d'urbanité: or ce portrait sera incontestablement celui du grand Archidiacre d'Evreux.

Sa douceur.

Rien ne lui faisoit plus de peine que d'être obligé d'en faire à quelqu'un. Cependant ses emplois le forçoient quelquefois d'en venir là; mais alors il prenoit tant de mesures, qu'il ôtoit à la coupe une bonne partie de son amertume. Comme sa pratique répondoit à ses sentimens, & que ses sentimens sont assez bien marqués dans une de ses Lettres, je crois devoir en donner un extrait. Il l'écrivit à une personne de piété, qui pouvoit avoir besoin de leçons sur la matière qui nous occupe actuellement.

» Dieu demande de vous, *lui disoit-il*,
 » que vous exerciez la douceur chrétienne.
 » Or la douceur chrétienne s'exerce principalement à l'égard de ces personnes faibles qui nous contrarient; pour qui nous avons une aversion naturelle; qui ne font point ce que nous voulons; qui nous sont à charge; qui nous donnent occasion de sentir des mouvemens de colère & d'impatience. Toutes ces occasions vous sont offertes par la divine Providence: c'est elle, & non les actions des créatures, que vous devez envisager, pour pratiquer cette aimable vertu. Mais pour la pratiquer en vérité, il faut une patience qui ne se lasse point, quoique les occasions se répètent. Dieu est toujours le même Dieu, toujours également aimable. La vie est si courte, que nous ne pouvons beaucoup souffrir pour lui: souffrons au moins à-la-

sa dou-
ceur.

» fois ce que la briéveté de nos jours ne
» nous permettra pas de souffrir en détail.»

Il lui dit ensuite : » Quand la nécessité
» vous obligera de donner des avis & de
» corriger , ne vous servez jamais de termes
» injurieux , méprifans , capables de cho-
» quer ; ce qui vous arrive quelquefois. Sou-
» venez-vous que vous parlez à des person-
» nes qui font membres de Jesus-Christ , &
» que selon la parole de notre divin Maître ,
» nous ferons jugés & mesurés , comme
» nous aurons jugé & mesuré les autres :
» comme donc nous avons besoin d'une
» extrême miséricorde , il faut aussi que nous
» l'ayons envers les autres.... Parlez donc à
» tout le monde avec douceur , ne rebutez
» personne. Ecoutez paisiblement ce qu'on
» vous dit. Quand vous ne pouvez pas faire
» ce que l'on desire de vous , excusez-vous-en
» avec honnêteté & humilité. Appliquez-
» vous à contenter tous ceux qui vous don-
» nent de l'occupation , pour l'amour de notre
» Seigneur & de sa sainte Mere. Toutes les
» difficultés de votre emploi doivent vous
» servir pour aller à Dieu. Je vous ai dit
» que c'étoit-là une de vos croix. Il faut que
» vous la portiez , mais que vous la portiez
» courageusement , & en paix , à la suite de
» notre divin Sauveur & des Saints. «

C'est ainsi que Boudon , après avoir prati-
qué la douceur , s'efforçoit de la faire goûter
aux autres. S'il n'affoiblissoit pas les motifs
qui doivent y porter , parce qu'il aimoit
la vérité ; il les proposoit de maniere à les
imprimer dans le cœur , parce qu'il aimoit
la paix.

§. XV. *Sa Prudence.*

Si le zele d'un Ecclésiastique employé à la conduite des ames, n'est réglé par une ^{Sa prudence.} prudence vraiment chrétienne, il est impossible qu'il ne fasse beaucoup plus de mal que de bien. Boudon brûloit d'un feu tout divin pour la gloire de Dieu ; mais ce feu étoit tempéré par une lumière si douce, & conduit avec tant de sagesse, que le saint homme, dans une longue vie, n'a guere fait de pas que la plus haute sagesse pût défavouer.

Lorsqu'il étoit sur le point de travailler dans un Diocèse, il ne se contentoit pas de prendre en gros les pouvoirs de l'Ordinaire, comme il est d'usage ; mais après avoir humblement demandé & reçu à genoux sa bénédiction, il le prioit de lui donner, en quelque sorte, sa leçon par écrit : il la suivoit de mot à mot ; & l'homme le moins bien intentionné ne pouvoit l'accuser ni d'en faire trop, ni de n'en pas faire assez.

Dévoué autant par inclination que par justice à l'Ordre Episcopal, il vengeoit son autorité & ses loix dans toutes les occasions ; mais s'il le faisoit avec zele, il le faisoit avec prudence. Et ce fut ainsi que l'Archevêque de Rouen ayant permis aux pauvres gens de travailler certains jours de Fêtes, il appaisa les murmures que l'indulgence de ce Prélat avoit occasionnés. Il fit représenter aux peuples par le moyen d'un Curé, qui sçavoit manier & la parole & les esprits, qu'on n'avoit rien ôté ni aux Fêtes, ni à la sôlemnité des Offices, qui étoit toujours la même ; qu'on avoit seulement permis le travail à des gens qui jusques-là se

Sa pru-
dence.

l'étoient eux-mêmes permis contre leur conscience, & qui souvent passoient une partie de ces saints jours à quelque chose de plus criminel que le travail des mains. Ces réflexions eurent un bon effet ; & on ne tarda pas à reconnoître qu'on s'étoit alarmé, ou plutôt qu'on s'étoit emporté mal-à-propos.

Dans les scènes humiliantes que donnent tour-à-tour toutes les conditions, quelquefois même les plus saintes Communautés, il prenoit son parti en homme sage & chrétien. Il ne rejettoit point sur le corps entier la faute de quelqu'un de ses membres. Plus cette faute faisoit de bruit, plus il concluoit qu'elle étoit rare parmi ceux chez qui elle étoit arrivée. Mais il faut avouer qu'il aimoit mieux louer des vertus, qu'excuser des écarts. Rien ne le consolait plus que d'apprendre qu'il y avoit de la ferveur dans les Monasteres, & que ceux qui y avoient pris parti, menaient une vie digne de la sainteté de leur état. Ainsi loin de déclamer contre les Ordres Religieux, comme font les esprits superficiels, toujours peu charitables, & souvent libertins, il avoit pour tous un amour tendre, sincere, respectueux. Il rappelloit avec une sainte adresse les principales actions de leurs saints Fondateurs, dont il possédoit parfaitement l'Histoire ; & presque sans qu'il y parût, il faisoit sentir à ceux qui trouvent la vie d'un grand nombre de Solitaires si commode, que bien-loin de la suivre pendant un grand nombre d'années, ils auroient bien de la peine à la soutenir pendant un Carême. Je voulois ne parler ici que de sa prudence, & je parle insensiblement de son respect pour tous les Ordres

de l'Eglise: Mais le moyen de ne célébrer qu'une vertu, quand il s'agit d'un homme qui les réunissoit toutes, & qui très-souvent en pratiquoit plusieurs à-la-fois! Voici une nouvelle preuve de cet enchaînement si précieux, mais si rare. Ses pré-
dence.

Un Ecclésiastique ayant été nommé par un Supérieur du premier rang, pour s'informer d'une manière souple & ménagée de ce qui se passoit en plusieurs maisons d'un même Institut; Boudon, qu'il consulta avant que de rien entreprendre, lui donna des avis aussi sages que respectueux pour les Puissances Ecclésiastiques. Il voulut donc, 1°. qu'il se donnât bien de garde de prendre la qualité de Visiteur, & de rien faire qui pût insinuer qu'il en avoit le titre, parce qu'autrement les Evêques seroient en droit de l'arrêter. 2°. Qu'il se comportât uniquement en ami dans tout le cours de sa députation. 3°. Que, dans les lieux où il y avoit des Evêques, il commençât par leur rendre visite, ou, eux absens, à leurs Grands-Vicaires; qu'il leur dit qu'on l'envoyoit pour s'informer un peu comment les Filles de la Congrégation de.... se comportoient; si elles donnoient par-tout bon exemple; si les Supérieurs Ecclésiastiques en étoient contents; si elles remplissoient dignement le grand objet de leur vocation, & c'est-là, disoit l'Archidiacre, le point capital. » Il » faudra encore, ajoutoit-il, vous informer » ailleurs de ces différens articles, mais tous » jours avec beaucoup de précaution.« Ces avis ayant été fidèlement suivis par cet Ecclésiastique, homme plein de zèle & de probité, il en résulta des biens sans nombre dans toutes les maisons de cet Institut. Une

sa prudence. conduite haute & fiere auroit tout perdu ; une conduite humble & respectueuse fit que tout le monde se prêta au bien.

Si l'homme de Dieu étoit sage & circonspect dans les avis , il ne l'étoit pas moins à prendre son temps & ses mesures pour les donner. Un jour qu'il se trouvoit avec des Gens de Lettres , un d'eux avança quelques propositions aussi fausses qu'elles étoient hardies. Boudon , qui étoit naturellement vif quand il s'agissoit des intérêts de l'Eglise , fut si long-temps sans les relever , qu'un de ses amis , qui étoit présent , en fut tout-à-fait surpris. Mais comme ce frivole Differtateur , à la maniere des Demi-Sçavans à qui un ton décisif tient lieu d'érudition , enchérissoit toujours sur lui-même , & s'efforçoit d'établir , par de nouveaux paradoxes , ceux qu'il avoit déjà avancés ; l'Archidiacre , qui vit une nombreuse compagnie en danger d'être la dupe de ses erreurs , commença à l'entreprendre. Il le fit avec tant de force , tant de vigueur , & des raisons si péremptoires , que , quoiqu'un iota soit peu de chose , son adversaire n'en trouva pas un à répliquer. Mais sa victoire lui fit moins d'honneur , que la sagesse & la modération dont il la couronna. Car , après avoir terrassé son homme , après l'avoir écrasé par le poids des autorités qu'il produisit contre lui , il lui tendit la main de si bonne grace , il le releva d'une maniere si douce , qu'on ne sçut qu'admirer davantage ou de sa profonde érudition , ou de la sage dextérité avec laquelle il se faisoit un ami d'un homme qu'il avoit battu , & bien battu. » Pour moi , dit une » personne qui fut témoin de cette petite scene , » j'attribue une si heureuse conclusion à ce

» grand recueillement & à ce silence accom- Sa pré-
 » pagné d'oraïson , qu'il garda si long-temps dence.
 » avant que de parler. «

S'il sçavoit parler à propos , il sçavoit se taire quand il ne convenoit pas de parler. Dans son voyage d'Allemagne , il arriva un soir très-fatigué dans une hôtellerie , où il y avoit tant de monde , qu'il fut obligé de partager son lit avec un Gentilhomme Luthérien. Celui-ci , après avoir passé une partie de la nuit à jouer , vint se coucher auprès de l'Archidiacre , lequel se sentit à l'instant porté à terre comme par une main invisible , qui l'éloignoit d'un impie. Il y passa la nuit , & partit de grand matin sans lui dire un mot. Son zele & sa capacité le pressoient d'entrer en matiere , & de tenter la guérison d'un homme aveugle en plus d'un sens. La prudence l'arrêta. Il se souvint qu'il étoit dangereux de jeter les perles devant les porceaux , & que l'abus d'une nouvelle grace ne sert qu'à rendre plus criminel celui à qui elle a été présentée.

Dans les conseils qu'il donnoit , il étoit attentif à deux choses ; l'une , de ne point précipiter son jugement ; l'autre , de n'aller jamais au-delà de ses propres lumieres. Une Demoiselle , dont la mere aussi infirme qu'avancée en âge , n'avoit d'autre consolation , & vraisemblablement d'autre ressource qu'elle , étoit pressée par son Directeur , homme très-éclairé , d'entrer dans une Congrégation , où il la jugeoit capable de faire de grands biens par sa piété & par ses talens supérieurs. Dans le conflit de deux obligations , dont chacune avoit ses motifs , la jeune personne s'adressa au grand Archidiacre pour avoir son avis. On trouve dans

sa pru- sa réponse, quoique assez courte, tout ce
dence. que la prudence peut offrir de plus judi-
cieux. Boudon y évalue les droits de la na-
ture à leur juste prix. Il fait voir en deux
mots que les raisons sur lesquelles on éta-
blit la vocation d'une jeune personne, sont
quelquefois plus spécieuses que concluantes ;
que la vocation de Dieu est la condition
essentielle de ces sortes d'engagemens ; & que
le bien qu'on y peut faire, n'est point une
preuve de cette vocation. Il ajoute, & ces
paroles m'ont paru remarquables : *Si le
trouble que vous sentez à ne pas adhérer à
ce dessein, est suivi d'une grande paix, sur-
tout après la sainte Communion, & que cette
paix soit de durée, & non pas passagère,
c'est une des marques de la volonté de Dieu.*
Il laisse le reste de l'examen à celui qui, en
qualité de Directeur, étoit obligé de le faire.
Il le fit en effet, & peut-être mieux qu'il
n'avoit fait d'abord. La consultante resta
dans le siecle, elle y servit & consola une
mere affligée jusqu'à son dernier moment.
Elle vécut d'une maniere édifiante ; & dans
une condition moins parfaite, où Dieu la
vouloit, elle trouva une paix que tout au-
tre état ne lui auroit pas donnée.

Un trait sensible de la prudence du servi-
teur de Dieu, c'est que, quoiqu'il fût tout
de feu pour le salut du prochain, & qu'en
ce genre il crût ne jamais faire assez ; il sça-
voit cependant ne se livrer au bien qu'avec
de justes mesures, & sans préjudice des
emplois dont la Providence l'avoit chargé.
Ainsi, malgré le talent qu'il eut toujours de
calmer les peines des consciences inquietes,
il refusa d'entendre quelques personnes, qui
d'ailleurs avoient grand besoin de son mi-

nistere. C'est que quand on ne peut tout faire, la première règle est de faire ce que Dieu demande de nous. Sa prudence.

Mais aussi, quand la volonté de ce grand Maître étoit bien marquée, il n'étoit pas facile de l'en détacher. Un Confesseur, homme de vertu & d'expérience, lui écrivit un jour, que les soins qu'il étoit obligé de prendre de quelques âmes étrangement crucifiées, déplaisoient à ses Supérieurs, & qu'on lui avoit défendu de s'en mêler davantage. Boudon, qui connoissoit & qui pratiquoit aussi-bien que personne la subordination, n'ignoroit pas non plus qu'il est des conjonctures, où l'on ne peut ni abandonner un pénitent, sans exposer son salut éternel, ni le servir utilement, sans faire bien des démarches, qui font d'autant plus de bruit, que les loix du plus inviolable secret défendent d'en rendre compte. Sur ce principe, & instruit, comme il l'avoit été, de toutes les circonstances de l'affaire dont il s'agissoit, il répondit en ces termes, qui ne sont ni de son génie, ni de son goût ordinaire : » Je ne » comprends pas, mon cher Monsieur, » comment l'entendent vos Supérieurs, de » vous interdire le soin de ces personnes, » puisqu'elles ont plus besoin de vous, que » tous les autres qui sont sous votre conduite. Quoi ! pourroient-ils donc en » conscience vous défendre de tirer de l'eau » un homme qui se noie devant vos yeux, » ou de donner un morceau de pain à un » pauvre qui meurt de faim, sous prétexte » que cela vous détourneroit un peu de vos » emplois ordinaires, ou que quelques esprits mal-faits crieront après vous ? N'y » a-t-il pas des exceptions à toutes sortes de

Sa pru- » regles ? & ce qui est de droit naturel ;
 dence. » n'est-il pas préférable à ce qui n'est que de
 » droit positif ? Abandonner des ames qui
 » souffrent si prodigieusement , n'est-ce pas
 » la dernière des cruautés ? Les renvoyer
 » à d'autres , qui ne connoîtront rien à la
 » nature de leurs peines , n'est - ce pas les
 » confier à des aveugles ? En un mot , Mon-
 » sieur , notre Seigneur veut absolument que
 » vous continuyiez à en prendre soin ; &
 » que la défense qu'on vous en a faite , ne
 » vous trouble point ; parce qu'il sçaura
 » bien appaiser l'orage excité contre vous ,
 » quand il en sera temps. «

Ce prognostic se trouva juste. Le Directeur , à qui Boudon donnoit en même-temps des avis très-sages pour éviter tout ce qui auroit pu sentir l'éclat & la désobéissance , se comporta avec tant de ménagemens , que les Supérieurs , après avoir dissimulé un temps , se virent forcés d'applaudir. Le succès & les bénédictions de Dieu justifient tout ce qui s'étoit passé : des personnes , qui sembloient être sur le bord de l'enfer , en évitèrent les pièges ; & rendues peu-à-peu à elles-mêmes , elles firent des progrès admirables dans la vertu.

Au reste , de pareils exemples ne doivent tirer à conséquence , que dans des cas extraordinairement rares. La règle générale est d'obéir à ceux qui sont en place. Si quelquefois on peut s'y soustraire , ce ne sera jamais que sur l'avis d'un Boudon , & il y en a peu sur la terre. Je crois même que si le Supérieur s'obstinoit à défendre ce que le dernier trouveroit bon , il faudroit dans cette supposition qui , bien examinée , n'est pas trop possible , sacrifier à l'obéissance & ses lumieres ,

lumieres , & celles des personnes les plus éclairées. Sa prudence.

L'Archidiacre n'étoit pas moins prudent, lorsqu'il s'agissoit d'empêcher le mal, que lorsqu'il étoit question de faire le bien. Ayant un jour rencontré dans la rue un soldat qui juroit le saint nom de Dieu, il lui dit avec beaucoup de tendresse : *Ah ! mon cher ami , que vous a fait notre bon Dieu , pour l'offenser ?* Ces paroles redoublèrent la fureur d'un homme qui en étoit déjà plein. Il s'élança sur le saint Prêtre , & lui donna un soufflet si violent , qu'il le jeta sur le pavé. Le peuple justement indigné accourt de toutes parts. On se fait de ce malheureux ; on se met en devoir de le traîner en prison. Le Serviteur de Dieu avoit occasionné l'orage ; il le dissipa par ce peu de paroles , où l'humilité regne avec la sagesse : *Laissez-le aller , leur dit-il , il y a ici plus de ma faute que de la sienne ; car je devois attendre que sa colere fût passée , pour le corriger utilement.* Une réponse si peu attendue désarma la multitude. Elle laissa aller le coupable , & donna mille bénédictions à l'homme de Dieu.

Une des occasions , où la prudence de notre vertueux Prêtre a le plus souvent éclaté , lui étoit fournie par les éloges que la justice & la probité ne pouvoient s'empêcher de faire de lui en sa presence. Il sçavoit si bien les écarter , soit par un morne silence , qui déroutoit l'Orateur sans qu'il pût s'en plaindre , soit en tournant la conversation ailleurs , que si de peur de l'offenser une seconde fois , on ne pouvoit louer son adresse , on pouvoit encore moins s'abstenir de l'admirer. Cette dernière observation insinue déjà que l'Archidiacre fut parfaite-

R

Sa prudence. ment humble ; c'est de quoi des faits sûrs ; des témoignages authentiques ne nous permettront pas de douter.

§. XVI. Son Humilité.

Son humilité.

» M. Boudon , dit un homme qui l'avoit
 » étudié pendant plus de quarante ans , m'a
 » écrit plusieurs Lettres , mais une entr'au-
 » tres qui étoit très-longue , & dans laquelle
 » il me disoit sans détour , qu'il n'y avoit
 » rien de bon en lui ; qu'il n'y voyoit qu'a-
 » bomination , que matiere à la colere de
 » Dieu ; & que si notre Seigneur , par un
 » effet extraordinaire de sa clémence sur lui ,
 » ne retenoit les carreaux de sa justice , pour
 » ne le pas punir avec autant de rigueur
 » qu'il le méritoit , il y auroit long-temps
 » qu'il seroit au fond des enfers , à cause du
 » vuide étrange de toutes les vertus qui
 » étoit en lui. «

Ce n'est pas qu'il ignorât absolument les graces que Dieu lui avoit faites ; il en parloit même quelquefois à ses bons amis , pour les engager à bénir & à remercier avec lui la divine miséricorde : *Magnificate Dominum mecum , & exaltemus nomen ejus in idipsum.* Mais ces graces mêmes , dont il se reconnoissoit indigne , devenoient pour lui un sujet perpétuel d'humiliation & de frayeur. Il trembloit , il étoit saisi à la vue du compte
 • qu'il en devoit rendre un jour au redoutable tribunal du Seigneur. » O mon ame ,
 » s'écrioit-il dans la crainte de sa réprobation ,
 » nous allons bientôt entrer dans cette éternité , dont la profondeur n'a point de fin ;
 » mais sera-ce dans l'éternité bienheureuse ?
 » Sera-ce dans l'éternité malheureuse ? O in-

» certitude épouvantable ! O pensée terrible, Son humi-
 » pour un pécheur comme moi ! « lité :

Ces idées si humiliantes, Boudon ne se contentoit pas de les nourrir dans son cœur, il s'efforçoit de les inspirer à ceux qui le connoissoient, & à ceux qui ne le connoissoient pas. Il auroit voulu que tout l'univers portât de lui le jugement qu'il en portoit lui-même. Ses écrits, qui ont couru toute l'Europe, sont remplis des sentimens qu'il avoit de sa prétendue indignité. » Je ne suis, *y dit-il*, » je ne suis qu'un misérable aveugle, qu'un » très-grand pécheur, & le dernier de tous » les pécheurs. Je le reconnois en votre pré- » sence, ô mon charitable Gardien : je le » veux dire devant tous les hommes. Je » veux que toute la terre sçache que je me » vois mériter non-seulement la dernière » place du monde, mais encore la dernière » place de l'enfer. Je me vois au-dessous de » tous les démons. «

Cette grande humilité étoit le principe de la tendresse infinie qu'il eut toujours pour les pauvres, & du plaisir qu'il prenoit avec ceux qui étoient le rebut & comme la balayure de la terre. On voyoit cet homme vénérable par sa dignité & par ses cheveux blancs, tantôt instruire à la porte de sa chambre un pauvre soldat, & lui donner ensuite tout ce qu'il pouvoit ; tantôt dans une rue caresser un enfant, pour lui apprendre les principes de la Religion ; tantôt s'asseoir au chevet du lit d'un pauvre moribond, afin de le disposer à bien mourir. Il étoit là comme dans son centre ; & la chaumière du plus malheureux payfan le flattoit plus que le palais du plus grand des Rois.

Son hu-
milité.

Il avoit eu l'honneur d'avoir pour Mar-
reine Henriette - Marie de Bourbon , sœur
de Louis XIII & Reine d'Angleterre. Il eût
pu , il eût même , ce semble , dû lui rendre
ses devoirs pendant qu'elle étoit à Paris , &
qu'il y étoit aussi. Jamais il ne voulut ni la
voir , ni se faire connoître à elle : le titre de
filleul d'une auguste Princeffe lui auroit don-
né du relief ; il n'avoit de goût que pour les
opprobres & pour la confusion. Publier ses
défauts , quand l'occasion s'en présentoit ,
raconter quelques histoires de sa vie , où il
avoit été bien humilié ; chercher quelque
moyen sûr de l'être encore ; rendre à Dieu
des actions de grâces , quand il l'avoit été ;
voilà son étude & son occupation. » Je sçais ,
» dit un Magistrat d'Andely , qu'ayant ou-
» vert dans la Boutique d'un Libraire un
» Livre , qui étoit la calomnieuse histoire
» de sa vie , & étant tombé sur ces paroles :
» *Les crimes ci - dessus ne sont rien en com-
» paraison de ceux que ledit sieur Boudon a
» commis* ; il en fut si transporté de joie ,
» qu'il s'en alla de ce pas célébrer la sainte
» Messe , afin d'en remercier la divine
» bonté. »

Sur la fin de ses jours , c'est-à-dire , dans
un temps où il étoit honoré de son Evêque ,
confidéré d'un grand nombre de Prélats ,
consulté de toutes les parties du Royaume ,
célèbre jusques chez les nations étrangères ,
regardé constamment comme l'homme du
sicle qui étoit le plus versé dans la science
si rare des voies intérieures ; en un mot ,
dans un temps où quelque étincelle d'orgueil
auroit pu s'insinuer chez lui , il se regardoit ,
je ne dis pas comme un serviteur inutile ,
mais comme un coupable à qui Dieu ne pro-

longe ses jours que pour lui donner lieu de faire pénitence , & de pleurer ses péchés. Forcé, par une personne qualifiée, de donner encore un discours aux Filles de la Croix (a), qu'il estimoit beaucoup : » J'avois résolu , » *écrivit-il à un ami* , de ne plus parler du » tout en public : persuadé , comme je le » suis , qu'il est temps de me prêcher moi- » même , & de me prêcher fortement & très- » fortement , afin de m'humilier & de me » confondre du peu d'usage que j'ai fait des » vérités que j'ai si souvent répétées aux au- » tres , de les méditer dans un profond » silence , de passer le peu de temps qui me » reste , à gémir de mes miseres , & de » crier miséricorde à Jesus le Pere des mi- » séricordes. «

Son humilité :

Plus ses derniers momens s'avançoient , plus il s'abysoit dans son néant. Il employoit le crédit qu'avoient auprès de Dieu les gens de bien , pour lui obtenir la rémission de ses fautes , & la grace de ne plus vivre que de la vie de Jesus-Christ. » J'entre » Vendredi prochain dans la soixante-dix- » huitieme année de mon âge , *écrivait-il à un Ecclésiastique* , je le dis avec des torrents de larmes ; car le Sauveur a dû vivre en moi dès le premier moment de ma naissance ; puisque son aimable Providence m'a fait renaître en lui le même jour par le saint Baptême. Que d'amour de son côté , que d'ingratitude du mien ! « C'est ainsi que pensoit & que parloit de soi le grand Archidiacre d'Evreux. Qui sera à

(a) Ce sont celles qui demeurent auprès de la Place Royale,

son hu- l'abri de l'imputation de l'orgueil , s'il est
 milité. permis de l'en soupçonner ?

§. XVII. *Sa Pureté angélique.*

Sa pu- Nous n'opposerons aux calomnies que
 reté. l'impudence a débitées contre ce digne Mi-
 nistre de Jesus-Christ, qu'une simple exposi-
 tion de sa conduite, de ses sentimens & de
 ses paroles. Nous serons même forcés d'af-
 foiblir nos preuves, parce qu'un plus grand
 jour pourroit fatiguer l'imagination. La pu-
 reté est une vertu qu'on ne peut guere
 louer en détail, sans y donner quelque
 atteinte.

La dévotion envers la Sainte Vierge, que
 le jeune Boudon parut avoir sucée avec le
 lait, lui donna dès son enfance une si grande
 inclination pour la pureté, que, comme
 nous l'avons dit dans le premier Livre de
 cet Ouvrage, il fit, à l'âge de neuf ans, le
 vœu d'une perpétuelle virginité. Depuis ce
 temps jusqu'à sa mort, il n'a jamais rien fait
 qui ne servît à l'y rendre fidele. C'est peu
 de chose pour un homme de se laisser toucher
 la main par un autre homme, Boudon ne l'a
 jamais souffert. Il ne fixa jamais aucune
 personne d'un sexe différent. Pour dérober
 en ce point l'austérité de sa modestie, il
 portoit à droite & à gauche la vue sur des
 objets indifférens, jamais sur la personne
 avec qui il étoit obligé de s'entretenir. La
 vue d'une nudité lui eût plus fait peine que
 celle d'un démon. Il fut pendant un temps
 considérable en grande relation avec une
 Abbessé, dont il instruisoit les Religieuses ;
 il eut avec elle, & souvent, de longues
 conférences. Quelqu'un lui demanda un jour

s'il étoit vrai qu'elle fût aussi belle qu'on la disoit dans le public : *Tout ce que je sçais*, reprit-il avec son aimable ingénuité, *c'est que je n'en sçais rien, je ne l'ai jamais regardée* (a). Sa pu-
reté.

Son amour pour cette précieuse vertu éclatoit au-dehors par un extérieur si sagement composé, qu'il étoit difficile de s'y méprendre. A parler en général, dès que le saint Prêtre paroissoit dans une compagnie, il y inspiroit un respect, une précaution capables d'arrêter les langues les plus indiscrettes. Si dans les voitures publiques, où il se trouvoit souvent, quelqu'un osoit s'échapper, il le reprenoit avec une gravité qui commandoit le silence ; mais en même temps avec une douceur, qui lui gagnoit les cœurs. Il étoit plus vif à l'égard de ces femmes anti-chrétiennes, qui font trophée de leur scandaleuse nudité. Il leur faisoit une correction si animée, que, malgré leur secret & impuissant dépit, elles s'observoient au moins pendant le reste du voyage.

Dans ses prédications, il tomboit avec une sainte fureur sur ces infames mondanités, qui avoient presque commencé de son temps, & qui du nôtre sont montées jusqu'à l'excès. » O horreur des horreurs, *s'écrioit-il dans l'amertume de sa douleur !* que pensent les » Esprits célestes, ces intelligences si pures, » quand ils voient les zélatrices de fatan » entrer dans nos temples, assister à nos » discours pour disputer à la parole de Dieu

(a) Ce récit est du célèbre M. Bosguérard, Curé de S. Nicolas de Rouen, qui avoit connu mieux que personne le grand Archidiacre.

Sa pu-
zéré.

» la conversion des cœurs , & servir au dia-
 » ble souvent avec bien plus de succès , que
 » le Prédicateur ne sert à Dieu avec tout son
 » zele . . . C'est-là , Mesdames , *continuoit-il* ,
 » ce qui vous a rendu l'objet de l'horreur
 » des Saints , qui vous ont prodigué les noms
 » les plus terribles & les plus funestes. Mais
 » je vous avertis que vous passerez bien-
 » tôt au tribunal du souverain Juge ; que
 » vous y passerez avec le monde à qui vous
 » voulez plaire ; & que les admirateurs de
 » votre beauté n'iront point à votre secours.
 » Dans ce jour redoutable des vengeances
 » du Seigneur , nous vous entendrons , & ce
 » fera sans compassion que nous vous enten-
 » drons crier : Montagnes , écrasez-nous :
 » cachez , ensevelissez sous vos ruines de
 » misérables créatures qui n'ont péri , que
 » parce qu'elles ont désiré de plaire & d'être
 » vues. C'est-là que les meres feront retentir
 » les airs de leurs cris , en voyant que leurs
 » mauvais exemples auront perpétué long-
 » temps après la mort leurs désordres dans
 » l'ame de leurs filles. Il en fera ainsi de tant
 » d'autres femmes , qui sont des sources pu-
 » bliques d'iniquités dans les villes , où , par
 » leurs modes nouvelles & leurs ajustemens
 » diaboliques , elles apprennent à quantité
 » de jeunes personnes à les imiter. Mais
 » malheur aux filles qui suivent ces modes !
 » Malheur aux peres & aux meres qui les
 » souffrent ! Malheur aux Confesseurs qui ne
 » font pas les derniers efforts pour arrêter
 » ces scandales ! Oh mon Dieu , quelle diffé-
 » rence y a-t-il en cette vie entre les person-
 » nes mues de l'Esprit-Saint , & celles qui
 » sont animées de l'esprit de la nature cor-
 » rompue ! Mais aussi quelle différence y

» aüra-t-il dans l'autre vie ! Misérables mon-
 » daines ! vous le sçaurez bientôt, mais vous ^{Sa pu-}
 » le sçaurez trop tard pour vous. Vos plai- ^{reté.}
 » sirs trompeurs ne tarderont pas à finir ,
 » & les tourmens qui vous attendent , ne
 » finiront jamais. «

Ce morceau , que nous avons transcrit
 exprès comme bien d'autres , ne servira pas
 de modele aux Orateurs du temps : ce n'est
 pas à moi à leur en faire un crime ; ce que
 je sçais , c'est que Boudon touchoit , qu'il
 convertissoit , & que plus d'une fois il fit
 & assura à la pureté de glorieuses con-
 quêtes.

Ce n'étoit pas seulement en Chaire qu'il
 s'armoit contre le vice qui lui est contraire ;
 il le poursuivoit par-tout. Dans ses visites ,
 il s'informoit avec une sage exactitude de
 tout ce qui avoit rapport à ce genre de désor-
 dre : il cherchoit , & il faisoit les moyens
 les plus prompts pour l'arrêter. Il faisoit
 réhabiliter les mariages nuls. Il ôtoit le scan-
 dale & les débauches qui en sont le principe.
 Il prenoit son temps pour enlever de la mai-
 son des grands les portraits ou les tableaux
 indécens , ou du moins pour les faire mettre
 dans l'état où la modestie vouloit qu'ils fus-
 sent. Il en faisoit autant , lorsqu'il trouvoit
 dans les Eglises des images ou des figures ,
 qui n'étoient pas dans la regle. Il n'eût fait
 grace ni à Rubens , ni à Michel-Ange. » Quel
 » désordre plus insupportable , *disoit-il avec*
 » *une juste indignation* , quoi de plus inju-
 » rieux aux Saints , que de les peindre avec
 » des attitudes qu'ils ont eues en horreur ,
 » ou de donner à leurs images des orne-
 » mens qu'ils ont foulés aux pieds ? N'est-ce

« Sa pu- » pas là mettre l'abomination de la désola-
 « cté. » tion dans la maison de Dieu ? »

Exa& & sagement timide dans le sacré Tribunal , il perçoit l'ulcere d'une main ferme , mais précautionnée. Il inspiroit de la confiance au malade. Il guériffoit sa plaie , sans l'accabler de reproches. S'il lui faisoit verser des larmes , c'étoit de celles que le saint amour commande. D'autres rebutent , & ils ne convertissent pas : il ne rebutoit jamais , & il rappelloit à Dieu.

Il ne se bornoit pas à détruire le mal : il s'appliquoit ou à planter la vertu sur ses débris , ou à la fortifier , soit contre la coupable séduction , soit contre les leçons moins parfaites de la chair & du monde. Mais en portant à l'embrasser , il ne dissimuloit pas que pour en venir là , il y a des efforts à faire , & des combats à livrer. Si , à l'exemple de Saint Ambroise , il donna toujours à la pureté les éloges qui lui sont dûs , il n'affoiblit jamais les pénibles mesures , dont le concours est nécessaire pour la garder.

Ce fut dans cet esprit de vigilance & de précaution qu'écrivant à une jeune personne , il lui dit : » Continuez encore pour une
 » année le saint vœu de chasteté ; mais ren-
 » dez-vous fidelle , non-seulement à éviter
 » les plus légères occasions qui pourroient
 » le moins du monde ternir l'incomparable
 » blancheur d'une vertu si aimée de notre
 » Seigneur & de sa très-pure Mere ; mais
 » encore à fuir celles qui pourroient faire
 » la moindre peine aux autres à votre sujet ;
 » tâchant , autant que vous le pourrez ,
 » d'être en toutes choses , & particuliere-
 » ment en celle-ci , la bonne odeur de Jesus
 » Christ. »

Ce que le saint homme inspiroit aux autres, il l'observoit avec la plus scrupuleuse exactitude. Dans ses Missions, qui l'ont si saintement & si long-temps occupé, il ne logeoit ni chez des Dames d'une piété distinguée, ni même chez des Religieuses que lorsqu'il lui étoit absolument impossible de se placer ailleurs; & alors il y vivoit avec tant de retenue, tant de vigilance sur soi-même, tant de précaution à l'égard du prochain, que sa moindre vertu étoit de ne point donner de prise à l'ennemi.

L'oraison, les mortifications du corps; la dévotion envers la Reine des Vierges, furent les grands moyens dont il se servit pour conserver son innocence; & l'on est sûr que ceux qui en feront l'essai, ne tarderont pas à en sentir l'efficacité.

Il sçavoit que la continence est un présent du ciel; que c'est dans cette matière si pénible à la nature corrompue, qu'échouent les stériles efforts du Philosophe, & la présomptueuse confiance du Pélagien; que ce ne fut pas dans ses beaux jours, mais sur le déclin de ses ans que tomba Salomon. De-là quelle source de réflexions pour un homme si accoutumé à en faire! Et combien de fois s'écria-t-il, *Donnez-moi, Seigneur, ce cœur pur*, dont la façon est entre vos mains, & que je ne puis attendre que de vos miséricordes!

Mais il falloit se prêter à l'opération de la grace; & Boudon le fit par toutes les bonnes œuvres dont elle est le principe, & sur-tout par une longue chaîne de pénitences qui se remplaçoient coup sur coup, & sans interruption. Outre le continuel & laborieux exercice de ses voyages, de ses Missions,

Sa pu-
reté.

de ses conférences, de ses visites d'Archidiacre, de son assiduité au confessionnal, de ses Lettres actives & passives, jamais curieuses, toujours intéressantes, & dès-là toujours appliquantes; cet homme né pour traiter son corps en ennemi rebelle, jeûnoit presque toute l'année, & après avoir passé une partie de la nuit en oraison, il se couchoit sur des planches. Ce n'étoit-là qu'une partie de ses austérités; & les instrumens de sa pénitence qui subsistent encore, en annoncent bien d'autres. Mais il en est, & il y a toute apparence que ce ne sont pas les moindres dont le secret n'a point transpiré. Un de ses amis l'ayant une fois surpris lorsqu'il en faisoit une très-rude, il lui fit promettre qu'il n'en parleroit jamais; & celui-ci a si bien gardé sa parole, que, même après la mort de l'Archidiacre, il n'a pas été possible de lui faire dire ce dont il s'agissoit: *C'est*, répondoit-il pour justifier son silence, *que je crains d'encourir l'indignation d'un homme qui est si bien auprès de Dieu.* Combien semblables traits son humilité ne nous a-t-elle pas dérobés!

Pour ce qui est de la dévotion à la Sainte Vierge, Boudon la regarda toujours comme un des plus forts remparts qu'on pût opposer aux insultes de l'ennemi, c'est-à-dire aux tentations du monde, de la chair & du démon. » Chacun peut sçavoir, *disoit-il,* » combien les combats sont fréquens dans » cette périlleuse carrière, & combien il y a » de personnes qui y sont vaincues. Hélas! » le monde presque tout entier y succombe, » & c'est le commun sentiment des saints » Docteurs que la plupart de ceux qui se » damnent ne se damnent que par ce crime,

» Nous avons donc besoin d'une puissante ^{Sa pu-}
 » protection , de la protection de la Vierge ^{recté.}
 » des Vierges , pour ne pas tomber dans un
 » malheur si commun. Demandons donc
 » avec Saint Ildephonse , qu'elle nous fasse
 » aimer la gloire de sa Virginité. Dieu tout
 » bon , tout miséricordieux , ne manquera
 » pas de favoriser de graces particulieres le
 » zèle de ceux qui vengeront la virginité de
 » Marie , & qui estimeront comme il faut ,
 » la vertu par laquelle elle s'est rendue si
 » agréable aux yeux de son Fils. Que les
 » personnes qui y sont appellées , conser-
 » vent tendrement ce don de Dieu , quoi
 » qu'il puisse leur en coûter. Que les Pa-
 » leurs , les Prédicateurs , les Confesseurs
 » invitent à sa pratique , selon le conseil de
 » Jesus-Christ , & que les peres & les meres
 » ne soient pas assez malheureux pour en
 » détourner leurs enfans , en y faisant naître
 » des obstacles. « C'est ainsi que pensoit &
 que parloit M. Boudon ; mais c'est ainsi
 qu'il unissoit la pratique aux paroles & aux
 sentimens.

§. XVIII. *Son amour pour la Pauvreté
 & pour les pauvres.*

La pauvreté évangélique n'est pas une de ^{Sa patri-}
 ces vertus que la nature pratique par attrait ^{recté.}
 & par inclination. Malgré le grand exemple
 du Fils de Dieu , qui étant riche s'est réduit
 pour nous à un état d'indigence : malgré
 l'anathème qu'il a lancé contre les riches &
 contre les richesses ; il y a dans le fond du
 cœur de l'homme une espece d'horreur de
 tout ce qui ressent la misere & l'humilia-
 tion qui s'y trouve attachée. Et s'il est en-

sa pau-
vreté.

core des Chrétiens qui disent sérieusement avec le Sage : *Seigneur, préservez-moi d'une grande fortune ; il en est peu qui n'ajoutent au moins secrètement, Mais préservez-moi encore davantage d'une affligeante mendicité.*

Disciple fidèle d'un Dieu pauvre, Boudon se fit un précepte rigoureux de ce qui n'étoit qu'un conseil. Né pour avoir autant de bien qu'il en faut pour vivre dans une médiocrité commode, il regarda depuis sa plus tendre jeunesse jusqu'au dernier soupir de sa vie, la désappropriation & le dénuement comme son plus riche trésor. Le rebut, la confusion, le mépris, injuste, mais trop commun apanage de la disette, loin de le faire rougir, firent le sujet de sa gloire. *Il en parloit*, dit un de ses Historiens, *avec une jubilation de cœur, & un épanouissement de visage, qui marquoient bien qu'il s'estimoit heureux d'avoir quelque part à la pauvreté de Jesus-Christ.* Il rappelloit ses vieilles histoires de Paris avec plus de plaisir, qu'un Consul Romain n'auroit rappelé les circonstances de son triomphe ; il en apprenoit le détail à ceux qui l'ignoroient ; en un mot, il s'en faisoit honneur, non par bassesse de sentiment, mais par un vrai & solide principe de Christianisme. » Je ne rougis point, *écrivait-il à un ami*, & c'est par une miséricorde infinie que je ne rougis point de dire mes besoins. Notre bon Sauveur m'a fait la grace, lorsque j'étois encore Laïque, d'être obligé plusieurs fois de demander l'aumône aux portes des Eglises & des maisons séculières, exposé aux yeux de tous les passans. C'est que la divine Providence veut qu'on demande en toute humilité son nécessaire, & que l'on fasse

» comme les oiseaux, que le Sauveur nous
 » a proposés pour modèles, & que sa pro-
 » vidence oblige de voler tantôt dans un
 » endroit, & tantôt dans un autre, pour y
 » trouver leur nourriture. «

Sa pau-
 vreté.

C'étoit sur cette aimable Providence que
 l'homme de Dieu s'appuyoit, & il vouloit
 ne s'appuyer que sur elle. Les Evêques
 d'Evreux lui ont voulu donner des Béné-
 fices ; mais il les a constamment refusés.
 Cependant le sien, loin de lui fournir quel-
 que partie du nécessaire, lui étoit onéreux.
 » Il n'y a pas de quoi vivre dans le Béné-
 » fice dont je suis pourvu, *disoit-il à une*
 » *personne de confiance*, & c'est de quoi je
 » bénis Dieu ; car autrement je sortirois de
 » mon état de pauvreté, que j'estime plus
 » que toutes les richesses du monde. Je ne
 » sçais si l'année qui vient j'aurai plus de
 » cinquante francs de revenu en tout, & il
 » me faudra payer trois fois plus de déci-
 » mes ; ainsi ce n'est pas le Bénéfice qui
 » me fait vivre, j'en ai un autre bien plus
 » riche, & qui est inépuisable ; c'est le
 » trésor infini de la Providence. Elle m'est
 » si bonne, qu'elle me fournit encore de
 » quoi donner aux pauvres. «

Il comptoit si fort sur cette bonté singu-
 lière de la Providence, qu'il ne voulut
 jamais cesser d'en dépendre. Après la mort
 d'une personne qui lui fournissoit du linge
 (car il n'avoit pas une serviette qui fût à
 lui), un de ses amis lui écrivit, qu'il vou-
 loit lui envoyer de l'argent, afin qu'il en
 achetât. Mais le pauvre de Jesus-Christ se
 donna bien de garde d'accepter ses offres.
 Il le pria de le laisser vivre & mourir dans
 l'exercice de la sainte pauvreté, l'assurant

que, sans ce moyen qui le rendroit propriétaire, la main de Dieu sçauroit bien pourvoir à ses besoins.

Sa pauvreté.

Il ne regardoit que comme une aumône tout ce qu'on vouloit bien lui donner. Mais comme il recevoit humblement, il recevoit sans façon lorsqu'il avoit besoin. Une Dame s'étant apperçue que son manteau long avoit fait son temps, & quelque chose de plus, le fit prier par une personne de confiance d'en accepter un autre. Il y consentit avec actions de grâces, mais à condition qu'on n'y emploieroit qu'une étoffe des plus communes. Ainsi, s'il sçut être propre, parce qu'il ne vouloit pas qu'un Prêtre rebutât par son extérieur, il sçut pour le moins aussi-bien être toujours véritablement pauvre. C'est dans ces sentimens que, pour encourager une Dame à souffrir en paix la décadence de sa fortune & l'excès de ses miseres, il lui écrivoit en ces termes, qui ne pouvoient sortir que de la plénitude de son cœur : » Je m'estimerois heureux d'aller » toutes les semaines chercher l'aumône, » & il me semble que c'est pour une ame » un mets bien exquis ; puisque par-là » elle est purgée des méchantes humeurs » de la nature corrompue, & particulie- » rement de la superbe. Il faut bien ména- » ger toutes ces actions d'humilité : il n'y » en a pas une qui ne vaille un million » d'or ; & les rebuts qu'on y trouve sont » grâces sur grâces, & une miséricorde de » notre Seigneur & de sa sainte Mere. «

De ce grand amour pour la pauvreté naissoit en ce saint Prêtre un amour singulier pour les pauvres. Il alloit jusqu'à se découvrir, quand il passoit devant leurs

maisons. Il se méloit volontiers avec eux, ^{Sa pitié} pour leur apprendre à sanctifier leur état, ^{verté.} Il catéchisoit ceux qu'il trouvoit sur les grands chemins. C'étoit pour lui un plaisir de passer la nuit sous le toit rustique d'un malheureux villageois, parce qu'il y avoit de quoi exercer son zèle & sa charité. Il étoit plus sensible à la plus légère de leurs peines, qu'il ne l'étoit à la plus grande des siennes. Leur faim déchiroit ses entrailles, comme autrefois celles de Saint Exupere (a). Il tonnoit contre la dureté de ces riches, qui ne paient qu'avec peine un pauvre ouvrier. Il disoit que c'étoit boire le sang & la sueur d'un mercenaire & de sa famille.

» Il faisoit lui seul, à l'aide de la Providence, plus d'aumônes que n'en font plusieurs Maisons régulières des mieux rentées. « La compassion étoit née avec lui, & elle ne fit qu'y croître. Il étoit encore enfant, lorsqu'il commença à donner ses propres habits à ceux qui n'en avoient point. Il auroit fait la même chose sur la fin de ses jours, si toute autre ressource lui eût manqué. Mais sans avoir le nécessaire pour lui, il sçut avoir du superflu pour les autres; & ces autres, il les détéroit par-tout: en sorte qu'à Laval, c'est-

(a) *Fame torquebatur aliénâ Exuperius.* Ce saint Evêque de Toulouse, à qui saint Jérôme a dédié son Commentaire sur Zacharie, mourut vers l'an 447. On sçait qu'après avoir vendu tous ses biens, il vendit encore les vases sacrés pour soulager les pauvres, & qu'il fut réduit à porter le Corps de Jesus-Christ dans un panier d'osier, & son Sang dans un calice de verre.

« Sa pau-
vreté. »

à-dire , à l'extrémité du Maine , il affista pendant plusieurs années une douzaine de personnes , riches en vertu , mais très-pauvres du côté de la fortune. Il ne les oublia pas à sa mort ; il engagea un vertueux Prêtre , qui avoit été le dépositaire de ses aumônes , à les prendre sous sa protection.

Ce qui l'affligoit , & ce qui a toujours affligé les vrais Chrétiens , c'est que les pauvres ne connoissent point assez le bonheur de leur condition. » O vous , qui vivez dans
 » l'indigence , *leur disoit-il* , où est votre
 » Christianisme ? Est-il possible que vous
 » croyiez que vous êtes les héritiers du
 » Royaume de Dieu ? Si , au milieu de vos
 » miseres , vous appreniez qu'on va très-
 » sûrement vous mettre en possession d'un
 » Royaume temporel , n'est-il pas vrai que
 » cette nouvelle vous charmeroit , vous &
 » votre famille ? D'où vient donc que vous
 » êtes si peu touchés du Royaume du Ciel
 » qui vous appartient ? Ce qui est sûr
 » néanmoins , & ce qu'il y a de plus con-
 » solant , c'est que ceux qui sont le plus
 » dénués des commodités de la vie , &
 » plus abjects selon le monde , y ont un
 » droit particulier , quand ils savent bien
 » user de leur état. Vous êtes bienheureux ,
 » ô pauvres , dit le Fils de Dieu , parce
 » que le Royaume des Cieux est votre
 » héritage. C'est donc une grande vérité ,
 » qu'un pauvre vigneron , un chétif artisan ,
 » une servante , & autres semblables , qui
 » sont l'opprobre du monde , sont autant
 » de Rois & de Reines , s'ils sont vérita-
 » blement Chrétiens. «

L'excessive dureté des riches , qui ne

redouble jamais le malheur temporel du ^{Sa pau-}
 pauvre , sans être pour lui une source de ^{victé.}
 miseres spirituelles , mettoit aux plus vives
 épreuves la patience de notre vertueux
 Prêtre. Mais quand il trouvoit cette dureté
 dans des Ecclésiastiques , & sur-tout dans
 de gros Bénéficiers , il demandoit avec Jérémie
 de l'eau sur sa tête , & pour ses yeux
 une fontaine de larmes , afin de pleurer nuit
 & jour un scandale qui ne le peut être assez.
 » Quoi , s'écrioit-il dans le transport de sa
 » douleur , nos peres ont vendu les vases
 » sacrés dans des nécessités pressantes ; &
 » ceux qui les remplacent aujourd'hui , pour-
 » roient garder une foule de meubles super-
 » flus , entasser l'argent dans leurs coffres ,
 » amasser des trésors , qui , comme parlent
 » les saints Canons , sont le prix des péchés
 » & le patrimoine de l'indigence ! O aveu-
 » glement ! O prodige inconcevable ! Ce-
 » pendant nous en avons vu qui , en mou-
 » rant , ont laissé à des riches héritiers des
 » revenus considérables & de grandes som-
 » mes d'argent. Quelle mort d'un côté ,
 » & quel compte de l'autre pour ceux
 » qui les ont confessés dans ces derniers
 » momens ! «

Boudon prenoit toutes les mesures possi-
 bles pour l'éviter , ce compte formidable.
 Je ne vois guere dans l'Histoire des der-
 niers temps , que la chambre de Saint Vin-
 cent de Paul , qu'on puisse comparer à la
 sienne. Après avoir logé pendant quelques
 années où il plût à Dieu , il choisit enfin
 une espece de taudis auprès de la riviere.
 L'entrée en étoit obscure , le degré très-
 étroit & à demi-rompu , la porte fort mau-
 vaise. L'air est la chose du monde qui coûte

Sa pau-
vreté.

le moins : l'Archidiacre se l'étoit comme re-
tranché, sa cellule n'en avoit presque point.
De vieilles nattes y tenoient lieu de glaces
& de tapisseries ; encore avoit-il fallu les y
mettre pendant qu'il étoit en visite , pour
lui adoucir la rigueur du froid auquel il
étoit très-sensible, n'ayant presque plus que
la peau & les os. Quelques chaïses de paille,
quelques vieux coffres qu'on lui avoit prêtés
pour serrer ses habits, faisoient tout son
ameublement. Un lit aussi enfumé que le
reste de la chambre, couronnoit l'ouvrage.
Ces deux mots, DIEU SEUL, étoient l'uni-
que ornement de sa cheminée. » Voilà, dit
» un de ses grands amis, le riche apparte-
» ment, où le grand Archidiacre d'Evreux
» a passé plus de trente années, & où il a
» rendu les derniers soupirs. «

Il est vrai qu'il s'étoit pratiqué un petit
oratoire fort propre, & qu'on y voyoit une
dévote image de la sainte Vierge en relief,
deux reliquaires, quelques petits tableaux,
& entr'autres ceux du Cardinal de Bérulle,
du P. de Condren, & de la Mere Elifabeth
de la Croix ; mais outre que rien de tout cela
n'étoit d'un grand prix, il n'y voyoit qu'une
espece de bien sacré, dont il ne pouvoit
être que dépositaire. Ainsi il fut toujours &
en tout sens un vrai pauvre de l'Evangile.
O vous qui lisez ceci, disoit dans une occa-
sion assez semblable Saint Jérôme, souvenez-
vous devant Dieu de celui à qui vous en
devez le récit, & obtenez - lui, par vos
prieres, de préférer la pauvreté de l'Archidiacre Boudon avec ses mérites, à la pourpre des Princes avec leurs Royaumes, & les peines qui y sont attachées : *Obsecro quicumque hæc legis, ut Hieronymi peccatoris*

memineris ; cui si Dominus optionem daret , Sa pag-
multò magis eligeret tunicam Pauli cum meritis vertè,
ejus, quàm Regum purpuras cum pœnis & Regnis
suis. Hieronymus in vitâ S. Pauli , primi
Eremitæ , tom. IV, p. 74.

§. XIX. *Son ardeur pour le mépris*
& pour les souffrances.

C'est ici le sceau & le caractère des Elus. Il n'y a que l'onction de l'Esprit-Saint qui puisse leur découvrir la beauté, la douceur, les richesses de la Croix. Ce n'est qu'à sa grace toute-puissante qu'il appartient de la faire aimer, jusqu'aux transports d'une sage & sainte ivresse. Et cette parole de notre Maître : *Un Baptême de sang m'est préparé, & je soupire dans son attente*, sera à jamais un chiffre impénétrable pour quiconque ne sera pas rempli de la plénitude de son esprit.

» Non, disoit notre vertueux Prêtre, quel-
 » que lecture que fassent les mondains,
 » quelques sermons qu'ils entendent, ils
 » ne conçoivent rien dans le Mystere de
 » la Croix, parce qu'ils sont entièrement
 » éloignés de l'esprit de mort & d'anéantisse-
 » ment, qui dispose l'ame à l'intelligence
 » de ce secret. C'est ce céleste secret que
 » Saint Pierre découvroit aux Fideles, lors-
 » qu'il leur disoit: Ne vous étonnez pas, mes
 » chers Freres, que Dieu vous éprouve par
 » le feu des afflictions, comme si ce devoit
 » être quelque chose de bien extraordinaire
 » pour vous. Réjouissez-vous plutôt de ce
 » que vous participez aux souffrances de
 » Jesus-Christ, pour être un jour comblé de
 » joie dans la manifestation de sa gloire, Si

Son ardeur pour le mépris &c.

» vous souffrez des injures , des affronts,
 » des outrages pour son saint nom , vous
 » êtes véritablement heureux , parce que
 » l'honneur , la vertu & l'Esprit de Dieu
 » reposent sur vous. C'est ce mystere que
 » Saint Paul vouloit uniquement sçavoir
 » qu'il prêchoit par tout , qu'il pratiquoit
 » encore mieux , & à la vue duquel il disoit :
 » A Dieu ne plaise que je me glorifie en
 » autre chose qu'en la croix de Jesus-Christ.
 » C'est ce trésor , dont la découverte si
 » désirée , si recherchée par Saint André , lui
 » faisoit dire : O bonne Croix , avant que
 » mon Sauveur se fût reposé sur vos bras ,
 » votre seule idée remplissoit de frayeur ;
 » mais aujourd'hui que ses membres pré-
 » cieux , comme de riches perles , vous ont
 » servi d'ornement , & que son divin corps
 » vous a consacrée , vous n'avez plus que
 » des attraits pour ceux qui connoissent
 » votre vertu. Daignez donc me recevoir ,
 » rendez-moi à mon cher Maître , afin qu'à
 » l'aide de votre ombre je puisse aller à celui
 » qui m'a racheté par votre moyen. «

Ainsi parloit le grand Archidiacre ; mais on peut dire de lui , comme il le disoit il n'y a qu'un moment de Saint Paul , que la pratique alloit chez lui bien au-delà des expressions. Il n'avoit encore que douze ans , lorsqu'une lumiere supérieure lui fit connoître que , dans cette vallée de larmes , il n'y a pour un Chrétien de solide bonheur que celui des souffrances. Depuis ce moment jusqu'au dernier de sa vie , il n'a cessé de soupirer après la croix , & de demander à Dieu des humiliations , des douleurs , des afflictions de toute espece. Il a été très-amplement exaucé ; & peut-être auroit-on de la peine à

trouver dans les siècles passés un Ministre de Jesus-Christ, qui ait été plus persécuté que lui, plus profondément humilié, plus raffasié d'opprobres & d'infamies; ajoutons, & qui ait tout souffert avec plus de constance, plus de paix, plus de reconnoissance, plus de satisfaction. C'est trop peu dire encore; & pour rendre le cœur de Boudon, il faudroit ou inventer de nouveaux termes, ou appliquer avec une juste précaution au Disciple ce que Tertulien a dit du Maître, qu'il s'engraissa du plaisir des souffrances: *Saginatus voluptate patiendi*. Et que dire de moins d'un homme qui auroit pu prendre le ciel à témoin, que le comble de sa joie eût été d'être abandonné de toute la terre, traîné sur la claie, & conduit à un gibet, pour y mourir dans le sang, dans les larmes & dans l'ignominie?

C'étoit donc sans effort, c'étoit de source qu'il écrivoit à une personne, dont la patience étoit rudement exercée: » Qu'il est » bon, ma chere Fille, qu'il est doux, qu'il » est avantageux que les créatures nous » quittent, qu'elles ne nous fassent aucun » bien, qu'elles nous causent du mal, qu'elles ne nous donnent aucun repos extérieur, puisque tout cela nous fait arriver » à Dieu seul, &c. »

C'est par ce sentier si dur, si raboteux, que le saint homme est arrivé à ce bienheureux terme. Il a essuyé presque tous les genres d'épreuves qu'un homme de son caractère peut essuyer; & la Providence a réuni en lui seul, parce qu'elle connoissoit ses forces, ce qu'elle a coutume de partager entre plusieurs, parce qu'elle connoît & qu'elle ménage leur foiblesse.

Son ardeur pour le mépris &c. Il a souffert du côté des biens de la fortune ; & dans sa jeunesse où , privé de sa légitime , il se vit souvent réduit à une honteuse mendicité ; & dans un âge plus avancé , où il manqua de pain plus d'une fois , lorsque surpris par l'infirmité , il étoit obligé de garder la chambre ; & dans ses grandes maladies , où il ne vouloit ni douceurs pendant le jour , ni personne qui le veillât pendant la nuit , sous prétexte qu'il étoit pauvre , & que les pauvres n'ont ni gardes , ni douceurs.

Il a souffert dans sa réputation. On n'a pas oublié que pendant une longue suite d'années , il fut l'opprobre du monde , le jouet de la plus vile populace , l'objet du mépris de ceux mêmes qui faisoient profession de vertu. Quelle plus horrible situation que celle d'un Prêtre , dont le nom seul est un scandale ! qui traîne l'ignominie de ville en ville ; qui , à Angers , où il avoit eu beaucoup d'amis , ne trouve qu'avec bien de la peine une maison où l'on daigne le recevoir ; qui , à Paris , n'a pour retraite dans l'accès d'une fièvre violente , que le dernier étage d'un pauvre ouvrier ; & qui semblable , en quelque sorte , à la colombe au sortir de l'arche , ne trouve pas sur la terre un lieu où il puisse mettre le pied !

Il a souffert de la part de ses amis , qui , au fort de sa persécution , l'abandonnerent presque tous , les uns par crédulité , les autres par politique , plusieurs par une timidité déplacée , Mais ce qui dût le toucher infiniment , ce fut la conduite d'un homme avec qui il avoit eu les plus intimes liaisons de grace & de salut. Il étoit au fait de la vie du saint Prêtre. Il avoit en main de

de quoi déconcerter ses calomniateurs. Un mot de sa part eût jetté la terreur parmi ces ouvriers d'iniquité, qui ne craignoient rien plus que de le voir arriver à Évreux. Il y parut enfin : mais trompé par une dévote à révélations prétendues, il crut qu'il valoit mieux abandonner tout au jugement de Dieu, que de venger la cause de l'innocent persécuté. Dans la suite, il reconnut son erreur, & l'hypocrisie de sa pénitente. Mais le feu qu'il eût pu facilement éteindre dans sa naissance, étoit alors trop vivement allumé. Ses efforts foibles & hors de saison firent moins de bien, que son silence n'avoit fait de mal : la calomnie déjà accréditée se répandit par-tout, & fit ces prodigieux ravages, dont le détail nous a si souvent affligés.

Son
ardeur
pour le
mépris
&c.

Si cette conduite toucha l'Archidiacre, ce ne fut que parce qu'elle offensoit Dieu en blessant la justice. Pour lui, il y trouvoit son compte, parce qu'il y trouvoit de quoi souffrir ; & ce fut dans cette occasion qu'il s'écria : » Heureuse, & mille fois heureuse » l'ame à qui Dieu seul suffit ; car pour peu » que la créature ait d'entrée dans notre » cœur, nous ne sommes jamais en repos ; » & ce repos, toutes les adversités du monde » ne peuvent le troubler dans un cœur qui » ne veut que Dieu seul. Hélas ! ce pauvre, ce misérable cœur, est-il trop grand » pour un Dieu, pour le partager encore » avec les créatures. . ? C'est donc une grace » inestimable que nous fait le Seigneur, lorsqu'il nous donne des occasions de lui marquer que nous ne voulons que lui. Ah ! pour lui rendre ce grand & parfait témoi-

son
ardeur
pour le
mépris
&c.

» gnage , il faut nous détacher des bons
» comme des autres. «

Il a souffert dans son ame des douleurs , dont le sentiment n'appartient qu'aux justes ; & qui , comme le Sauveur , le faisoient entrer en agonie , à la vue des scandales dont le torrent inonde la terre. Uniquement épris de l'amour de son Dieu , toujours prêt à sacrifier mille vies pour la gloire de celui qui a sacrifié la sienne pour notre salut , il ne voyoit qu'en frémissant le sang adorable de Jesus-Christ couler en pure perte , réellement sur le Calvaire , mystiquement sur nos Autels. Ces pleurs , dans le torrent desquels on l'a surpris , c'étoit la stupidité , l'ingratitude , l'aveuglement des hommes qui les lui faisoient répandre. » Hé ! comment , *disoit-il* , » comment méditer tant de charité d'une » part , & tant d'insensibilité de l'autre , sans » être accablé de douleur ? Une seule ame » vaut mieux que toutes les couronnes de la » terre : elle mérite plus de soins , plus de » travaux , que tout ce qui est l'objet de nos » plus grands travaux & de nos plus grands » soins : cependant combien s'en perd - il » tous les jours ? Jamais sujet ne mérita » plus de larmes , que les tourmens & la » mort de l'Homme - Dieu : néanmoins il » défend qu'on pleure sur lui , parce qu'il » comparoit sa mort & ses douleurs igno- » minieuses à la perte des ames , & qu'il » regardoit celle-ci comme le plus déplo- » rable objet de nos soupirs. Comment donc » cette perte ne tireroit - elle pas de nos » yeux des ruisseaux abondans , pendant » que , pour l'empêcher , le Fils de Dieu » verse de tout son corps des torrens de » sang ? «

Quelqufois emporté par une ardeur qui ^{Son}
 tenoit de celle des enfans du tonnerre , il ^{ardeur}
 sembloit vouloit hâter la tardive vengeance ^{pour la}
 du Ciel ; mais bientôt l'excès de sa douleur ^{mépris}
 cédoit à l'excès de sa tendresse ; & , après ^{&c.}
 avoir commencé par des reproches , comme
 le premier Martyr , il finissoit comme lui
 par des vœux & par des desirs enflammés.
 » Levez-vous , Seigneur , *disoit-il* , prenez
 » votre cause en main , défendez vos inté-
 » rêts. Il est temps que l'homme connoisse
 » l'énormité des outrages qu'il vous fait ,
 » & qu'il sçache qu'il y a un Dieu en Israël.
 » Mais plutôt , ô mon Sauveur , apprenez-
 » lui par les larmes que vous avez données
 » à son ame , à pleurer sa perte avec des
 » regrets inconsolables. «

Enfin Boudon a souffert dans son corps.
 De longues maladies , des douleurs cui-
 santes , des maux compliqués l'ont cent fois
 fait mourir pendant qu'il vivoit encore. Mais
 cette mort qui affigeoit la victime toute
 entiere , & ne l'enlevoit que par parties ,
 étoit , selon lui , une dernière bénédiction ,
 que Dieu ajoutoit à celles dont il l'avoit
 jusques-là comblé. A la vue de ce bois
 sacré , qui est le glorieux étendart , au pied
 duquel Jesus-Christ réunit tous ses soldats ,
 l'homme de Dieu , toujours plus fort à me-
 sure qu'il s'affoiblissoit davantage , s'écrioit
 avec autant d'amour que de constance : » Il
 » ne faut pas nous contenter de dire &
 » d'écrire , *Dieu seul* , il faut qu'il en coûte
 » encore : il faut tout souffrir , tout donner ,
 » tout abandonner , afin que Dieu regne en
 » nous . . . Je souffre , il est vrai , & la na-
 » ture pâtit ; mais qui dit tout , n'excepte
 » rien. Et comment être uni à notre Sei-

Son
ardeur
pour le
mépris
&c.

» gneur sans souffrir , puisqu'il a toujours
 » souffert pendant sa très-sainte vie , & que
 » c'est pour cela qu'il a été appelé l'homme
 » de douleurs. Il faut donc nécessairement
 » souffrir , & de la maniere qu'il lui plaît.
 » C'est-là porter sa croix , comme il nous
 » l'ordonne ; c'est-à-dire , la croix qu'il
 » nous a préparée , & celle qu'il veut que
 » nous portions.»

Toutes ses Lettres , toutes ses paroles
 portoient l'empreinte de la reconnoissance ,
 de la joie même avec laquelle il souffroit.
 » Votre charité vous presse , *écrivait-il à un*
 » *ami* , de sçavoir l'état où la divine Provi-
 » dence me met. Il est toujours plein d'in-
 » commodités qui augmentent. Les Saints
 » dormoient peu , veilloient beaucoup , pra-
 » tiquoient de grandes mortifications. Il y a
 » apparence que , dans l'âge avancé où je
 » suis , on ne m'auroit pas conseillé de suivre
 » cet exemple. La Providence y a pourvu :
 » Je veille , je souffre , je passe les nuits
 » comme les jours , presque sans dormir.
 » Je ne puis presque manger ni viande , ni
 » poisson , & quelquefois je suis jusqu'à
 » quatre heures après midi sans avoir pris
 » aucune nourriture. Mais je ne vous parle
 » de mes maux que pour vous parler de
 » mes biens. Car c'est de la sorte que je
 » considère mes peines : oui , ce sont de
 » très-grands biens , que la Providence me
 » fait endurer par une miséricorde singu-
 » liere . . . Ah ! qu'ai-je fait , à mon Dieu ,
 » à mon Rédempteur , pour me gratifier
 » avec tant d'abondance ? «

Mais dussions-nous ennuyer ceux que le
 seul nom de souffrances effraie , il faut que
 nous l'entendions encore une fois discourir

au long sur cette matiere. Quand nous ne
 fcaurions pas du célèbre M. de Levis, Ar-
 chidiacre de Chartres, que c'est son propre
 tableau que l'homme de Dieu a crayonné ;
 les circonstances du temps où il écrivoit, &
 les rapports connus de ses paroles avec son
 Histoire nous l'apprendroient assez. Voici
 donc ses sentimens : Je ne me laisserai jamais
 de demander si un parfait Chrétien peut en
 avoir de plus généreux.

» Parmi les consolations & les douceurs
 » que le ciel communique quelquefois avec
 » abondance, on peut bien dire avec le
 » divin Xavier : *C'est assez, Seigneur, c'est*
 » *assez* : puisqu'il est vrai que la vie présente
 » n'est pas le lieu où l'on doit jouir des
 » plaisirs célestes. Mais il est bien juste de
 » dire avec le même Saint, quelque acca-
 » blement de peines qu'on puisse porter :
 » *Encore plus, Seigneur, encore plus.* Cela est
 » bien difficile à concevoir aux mondains &
 » aux ames lâches. Cependant il est vrai que
 » l'union avec notre Seigneur donne une soif
 » si ardente des croix, que tous les tourmens
 » du monde ne peuvent défaltérer une ame
 » qui en est pressée. Si elle porte la croix de
 » la pauvreté, elle la recherche toujours de
 » plus en plus avec des desirs inexprimables :
 » & si elle se plaint, c'est toujours de n'être
 » pas assez pauvre. L'on disoit des injures à
 » un serviteur de Dieu, son pauvre cœur en
 » étoit tout consolé ; mais il prioit les per-
 » sonnes qui le traitoient ainsi, de lui faire
 » tous ces reproches honteux dans une place
 » publique, & devant tout le monde. L'es-
 » prit de souffrances bannit toutes les ex-
 » ceptions que l'on veut faire de certaines
 » croix. Le cœur véritablement chrétien

Son
ardeur
pour le
mépris
&c.

» est prêt à tout , à souffrir des méchans ;
 » à souffrir des gens de biens ; à être persé-
 » cuté des libertins , & même des personnes
 » de vertu ; à être rebuté des étrangers , à
 » être délaissé de ses plus proches & de ses
 » meilleurs amis. Il souffre volontiers dans
 » ses biens ; il est bien aise de souffrir en son
 » honneur. Il embrasse les peines du corps
 » & de l'esprit. Il est content d'être crucifié
 » par les hommes & par les démons ; d'être
 » affligé du côté du ciel , aussi-bien que du
 » côté de la terre. Toutes sortes d'humili-
 » ations sont bien venues : elles sont toutes
 » reçues avec honneur ; l'on va même au-
 » devant par respect. Si l'on endure une
 » médisance qui se fait parmi quelques par-
 » ticuliers , on en reçoit de la consolation ;
 » mais si l'on est diffamé par quelques Li-
 » belles qui se répandent dans le public , l'on
 » en a une joie toute particulière. Il n'y a
 » point d'ignominie , telle qu'elle puisse être ,
 » que l'on n'accepte d'un bon cœur. On est
 » ravi de pouvoir dire avec l'Apôtre : *Nous*
 » *avons été par toutes sortes de miseres un*
 » *spectacle au monde , aux hommes & aux*
 » *Anges.* Disons encore qu'il n'y a pas de
 » joie pareille à celle de devenir la fable du
 » monde , l'opprobre des hommes , & l'ab-
 » jection du peuple ; à servir de jouet dans
 » les compagnies ; à être le sujet de la rail-
 » lerie des villes entieres ; à être cruelle-
 » ment déchiré par les plus outrageantes
 » calomnies dans les Provinces , dans les
 » Royaumes ; à être maltraité de tous les
 » côtés. Mais après tout , il faut avouer que
 » le comble de la joie seroit d'être empri-
 » sonné , chargé de fers , faussement accusé
 » des plus grands crimes , ensuite condamné

» à la mort, & de perdre la vie sur un échaf-
 » faud, dans une place publique, au milieu
 » d'une grande ville. Je sçais bien, *continue*
 » ce grand serviteur de Dieu, & nous avons
 » déjà rapporté ces paroles ; je sçais que peu
 » de personnes goûteront ce genre de mort ;
 » mais je sçais aussi que Jesus-Christ, mon
 » Dieu & mon Maître, l'a goûté, & je sçais
 » de plus qu'il ne peut se tromper dans le
 » goût des choses. Je sçais que ce qu'il trouve
 » bon est bon ; quoi qu'en pensent les créa-
 » tures dont le goût est dépravé par la cor-
 » ruption du péché, &c. «

Son
 ardeur
 pour le
 mépris,
 &c.

Tels furent les sentimens, les paroles, les actions, les admirables vertus du grand Archidiacre d'Evreux. Ainsi vécut cet homme inimitable, que le monde n'étoit pas digne de posséder, & qu'il a si cruellement & si injustement outragé. Ses vertus, presque portées à l'excès, feront son apologie dans tous les siècles ; & l'équitable postérité, en bénissant son nom, lui rendra une justice que ses ennemis lui ont constamment refusée. Le ciel même a déjà pris sa cause en main ; & sans vouloir prévenir le jugement de l'Eglise, à qui seule il appartient d'en connoître, on peut dire que depuis longtemps il glorifie le tombeau de son Saint par des événemens qui semblent tenir du prodige. Nous en dirons un mot avant que de finir cet Ouvrage ; après avoir protesté conformément au décret d'Urbain VIII, que nous sommes bien éloignés de vouloir prévenir le jugement du Saint-Siege Apostolique ; & que le nom de *Saint*, que nous avons si souvent donné, & que nous donnerons peut-être encore à Henri - Marie Boudon, ne se prend chez nous que dans le sens selon

lequel le grand Apôtre l'a si souvent attribuée aux premiers Fidéles.

§. XX. *Ses Miracles.*

Ses miracles.

Quoique les miracles ne soient pas essentiels à la sainteté, qui est elle-même le plus grand des miracles, il arrive néanmoins assez souvent, que Dieu distingue par ces traits frappans de prédilection ceux qui se sont distingués du commun des Fidéles par une vie éminemment chrétienne. Obscurs, inconnus, souvent persécutés pendant qu'ils étoient sur la terre; il est de l'ordre que la souveraine justice tire le voile qui les a fait méconnoître; que tandis qu'on foule aux pieds les cendres viles de ceux qui les ont méprisés, les sépulcres glorieux de ces amis de Dieu prennent le dessus; & que les enfans humblement prosternés y réparent par leurs soupirs, le travers & l'injustice de leurs peres. L'Histoire Ecclésiastique est pleine de monumens qui démontrent cette conduite de la Providence. L'Histoire du grand Archidiacre d'Evreux a aussi les siens; & quelle consolation pour nous, si une main attentive & fidelle se fût chargée de les transmettre tous! Nous ne suppléerons à ce vuide, ni en recourant au faux, ni en exagérant le vrai. Un récit simple de quelques événemens, où le doigt de Dieu semble s'être empreint, nous suffira. Le grand Maître que Boudon a si fidèlement servi, sçaura bien un jour sortir de son secret; & que ne fera pas sa magnificence pour un homme qui a tant fait pour lui? Mais il est temps d'entrer en matiere; nous l'allons faire sur les pas d'un guide qui, jusqu'ici, ne nous a point trompé.

On a remarqué plus d'une fois dans la vie de l'homme de *Dieu seul*, qu'un de ses principaux talens fut celui de guérir les peines & douleurs de la conscience ; mais on a pu remarquer en même temps qu'il le faisoit très-souvent avec une facilité qui n'est donnée qu'aux Saints. Aux exemples que nous en avons rapportés en différens endroits, on peut joindre celui d'une Demoiselle de Limoges, que la Providence avoit mise dans cet état de trouble & de perplexité, où il n'y a pour une âme affligée ni repos, ni consolation. Elle lut le Livre que Boudon a composé à l'honneur des Saints Anges ; & bientôt, je ne sçais quel pressentiment lui fit juger, qu'il n'y avoit que l'Auteur de cet Ouvrage qui pût adoucir ses peines & calmer ses inquiétudes. Elle l'en conjura par Lettres. L'Archidiacre, à qui rien ne coûtoit dès qu'il étoit question du salut d'une âme, vola à son secours. Il rendit la paix à ce cœur si long-temps & si cruellement agité. Il continua, par des Lettres pleines de lumieres & d'onction, ce que la distance des lieux ne lui permettoit pas de faire de vive voix ; & on ne tarda pas à voir cette plante que les vents avoient presque déracinée, produire des fruits admirables de faineté & de justice.

Ce n'est pas le seul bien de ce genre que ce petit Livre ait enfanté. Les Carmélites d'Anvers, qui le firent lire au Réfectoire, écrivirent au saint Prêtre, que Dieu y avoit attaché une si grande bénédiction, qu'un bon nombre de Religieuses s'étoient fortifiées dans la vertu, & que les autres avoient été délivrées de leurs peines.

Mais si cet ouvrage soulagea les peines de

S v

**Ses mi-
racles.** L'ame, il guérit quelquefois celles du corps. La Supérieure des nouvelles Catholiques d'Angers étant dangereusement malade d'une fluxion de poitrine, accompagnée d'une fièvre violente, son Directeur lui conseilla de mettre sur son cœur le Livre de la dévotion aux neuf Chœurs des Anges ; elle obéit, & s'en trouva bien. Au moment même elle fut foulagée, & peu après entièrement guérie. Ce fut elle-même qui le manda au serviteur de Dieu ; & celui-ci ne manqua pas d'en rendre, & d'en faire rendre la gloire à l'Auteur de tout bien.

L'enfer même toujours désespéré, toujours en fureur contre les Saints Anges, a plus d'une fois rendu hommage au Livre que Boudon a consacré à la gloire de ces bienheureux Esprits ; & l'on sçait par des voies assez sûres, qu'en le mettant entre les mains de gens chez qui le Prince des ténèbres faisoit sa demeure, on a tout-à-coup arrêté leurs plus violentes agitations.

Mais il seroit difficile de voir rien de plus étonnant en ce genre, que le fait que nous allons raconter d'après un Docteur en l'un & l'autre droit, & qui étoit encore plus recommandable par son insigne piété que par l'étendue de ses connoissances. Comme il s'agit d'une chose qui s'est passée sous ses yeux, il n'y a que l'incrédulité qui puisse se refuser à son témoignage. Il dit en substance qu'un Prêtre qui, par la permission de son Evêque, exorcisoit une fille possédée, lui présenta successivement deux Lettres, qu'elle n'avoit jamais ni lues, ni vues ; & dont l'une venoit d'une Supérieure, dont les mœurs étoient assez dérégées ; l'autre de M. Boudon qui vivoit encore. A l'application de la

premiere , application que je ne voudrois Ses mi-
racles.
ni justifier , ni imiter , le démon témoigna
sa joie , & dit tout haut en présence de plu-
sieurs personnes de considération & d'une
probité reconnue , que cette Lettre venoit
d'une personne , dont la maniere de vivre
réjouissoit bien l'enfer , & qui y auroit bien-
tôt une place distinguée , si elle ne se con-
vertissoit pas. La seconde Lettre , qui étoit
celle du grand Archidiacre d'Evreux , pro-
duisit un effet bien différent. Dès qu'on l'eût
appliquée à l'Energumene , le démon entra
en furie ; il exhala sa douleur par des cris
terribles & des hurlemens affreux : *Cette
Lettre* , dit-il en la mettant en pieces , *vient
de l'un de nos plus grands ennemis , d'un
homme qui nous fait enrager.* L'assemblée vou-
lut sçavoir ce que c'étoit que cet homme si
formidable au Royaume de Satan ; car per-
sonne n'en avoit eu connoissance : l'Exor-
ciste ayant déclaré que c'étoit le grand Ar-
chidiacre d'Evreux , chacun en fut très-
édifié. Le contraste étoit trop sensible : il eût
été difficile de ne le pas remarquer.

Un Ecclésiastique qui , comme celui dont
nous venons de parler , avoit été chargé par
son Prélat , de soulager une autre fille pos-
sédée , ne lui eut pas plutôt nommé Henri-
Marie Boudon , qui n'étoit mort que depuis
peu de temps , que le démon témoigna &
par ses cris , & par les étranges postures
qu'il fit prendre à cette personne affligée ,
combien *ce misérable boiteux* , c'est à-peu-
près le nom qu'il donna au saint Prêtre , le
tourmentoit. *Ah* , s'écria-t-il , *nous t'avons
cruellement vexé , mais à présent tu nous rends
bien le change. O vie cachée , ô vie pauvre ,
ô vie crucifiée , que tu nous es insupportable !*

ses rai-
sons.

Et sur ce que l'Exorciste lui demanda s'il s'étoit trouvé à la mort de l'Homme de Dieu : *Oui*, répliqua-t-il en jurant, *mais ce n'est qu'à notre confusion que nous nous y sommes trouvés ; & nous ferons bien tout notre possible pour obscurcir sa mémoire, & pour qu'on l'oublie ; car il est un Avocat bien puissant auprès de votre Dieu pour tous ceux qui ont recours à son intercession. Ceux qui l'ont si injustement persécuté, ont bien mal fait ; & il y en a déjà quelques-uns qui s'en sentent dans l'autre vie : mais quel bonheur pour lui d'avoir passé par de si rudes épreuves ! C'est le patron des âmes travaillées des peines intérieures. Ici l'on pouvoit encore dire : *Etiamsi sis pater mendacii, verum dixisti.**

En effet, c'est sur-tout en rendant la paix aux consciences les plus troublées, que notre vertueux Prêtre a manifesté le crédit qu'il a auprès du Seigneur. Une fille dont on a sagement supprimé le nom, l'éprouva l'année même qu'il plût à Dieu d'appeler à lui son serviteur. Tentée du plus affreux désespoir qu'on puisse imaginer, elle avoit résolu de se donner la mort. Déjà, après s'être passé au cou un cordeau qu'elle avoit attaché au plancher de sa chambre, elle avoit un pied en l'air, & se dispoit à renverser de l'autre la chaise sur laquelle elle étoit montée, lorsque, par une secrète disposition de la Providence, ses yeux égarés tombèrent sur une image de M. Boudon, que son Confesseur lui avoit donnée. Ce salutaire regard joint à ces paroles intérieurement, mais distinctement entendues : *Malheureuse, que vas-tu faire ?* ce regard, dis-je, fut pour elle ce qu'avoit été aux Israélites dans le désert l'aspect du serpent d'airain. Rendue à elle-

même , elle prit de meilleurs sentimens ; & son Directeur , à qui elle eut la sagesse & le courage de découvrir sur le champ sa tragique histoire , la consola & lui rendit la paix. Ses ma-
racles.

Quelque envie que j'aie de finir , je ne puis me dispenser d'indiquer au moins certains faits , qui prouvent que le saint Prêtre est encore aujourd'hui l'asyle de ceux qui souffrent , & qui réclament sa protection. Ce fut pour l'avoir fait avec confiance que Julitte le Roi , qui ne pouvoit , sans de vives douleurs , appuyer à terre un pied qu'elle s'étoit blessée , fut guérie après l'avoir enveloppé pendant neuf jours d'un morceau de linge qui avoit été trempé dans le sang de M. Boudon après sa mort. Ce fut encore par la même opération que la Demoiselle Marguerite Dufour fut en 1703 , délivrée d'un horrible crachement de sang , dont elle fut surprise étant sur le point d'aller de Paris à Evreux , pour honorer le tombeau du vertueux Archidiacre. Mais ce qui arriva à Ville-Juif , a quelque chose de plus frappant. Une fille âgée de trente ans ou environ , étoit si mal , qu'elle avoit reçu les derniers Sacremens. Son Confesseur , qui la voyoit de temps à autre pour la fortifier dans ces derniers momens , l'engagea par une inspiration subite , à invoquer le grand Archidiacre , & à faire vœu de rendre grâces à la divine Majesté , des bénédictions dont elle a comblé ce saint Prêtre. La malade , qui étoit pleine de vertu , y consentit. Sa confiance fixa , sur ses levres mourantes , son ame prête à s'envoler. Dès que , par les ordres de son Directeur , on lui eut appliqué un linge trempé du sang de M. Boudon , elle se trouva

Ses mi-
cles.

soulagée, & peu après entièrement guérie. C'est, dit un des Historiens du saint Prêtre, c'est ce même Confesseur qui nous a lui-même appris ce fait, où il est difficile de méconnoître l'opération de Dieu.

Mais on peut dire qu'elle s'est peinte d'une manière plus sensible en la personne de la Comtesse de Persi. Cette Dame étoit depuis trois mois accablée d'une complication de maux : une insomnie perpétuelle, un vomissement qui chaque jour duroit des cinq à six heures, une impuissance aux fonctions naturelles, qui étoit causée par l'interposition d'un corps étranger, les douleurs mortelles qu'un état si violent traîne après soi, les hauts cris que ces douleurs arrachent à la plus intrépide patience ; voilà en substance la triste position de cette femme affligée. Ce n'étoit même là qu'une partie de ses souffrances ; & il y avoit trois ans que ne pouvant se confesser à l'Eglise, il falloit que son Directeur, avec l'agrément d'un Grand-Vicaire, la réconciliât dans son appartement. Le bénéfice du temps, qui fait tant de choses, n'adoucit guere des maux si multipliés. La Comtesse en fit la triste épreuve. Le jour de Noël 1703, elle se trouva si mal, que ses deux femmes de chambre eurent à peine le loisir d'entendre une Messe-basse. Ce fut encore pis le dernier jour de l'an. Mais on peut dire que le redoublement de ces maux fut comme le principe de sa guérison. Livrée à ses réflexions, la malade se souvint, sur les trois heures du matin, qu'elle avoit reçu d'une de ses amies un morceau de linge qui avoit touché le corps de M. Boudon. Elle auroit pu se reprocher d'en avoir fait assez peu de

cas, & de l'avoir mis dans un tiroir avec une quantité de choses d'une très-petite conséquence ; mais enfin, devenue sage à ses dépens, elle sçut estimer & respecter les dépouilles des Saints. Elle s'appliqua ce précieux lambeau, & dès ce jour, dès ce moment, dit-elle dans la Lettre qu'elle écrivit à l'Historien de notre Archidiacre, par ordre de son Confesseur, *j'ai cessé de vomir, j'ai passé les nuits tranquilles & dormant bien, ce qui ne m'étoit point arrivé depuis trois mois ; l'empêchement des fonctions ordinaires ne subsiste plus, & j'ai la liberté de me confesser à l'Eglise, comme les autres. Tous ceux qui me connoissent sont dans l'étonnement. Les uns me demandent quel remède j'ai fait : les autres disent : Mais voilà un grand miracle. Pour moi, je pense comme ces derniers, & il n'est pas possible de s'y méprendre.*

See m.
sacled.

Au reste, ce saint Prêtre qui, à l'exemple du Sauveur, parcourut pendant sa vie tant de pays différens pour y faire du bien, continue après sa mort à en faire dans un grand nombre de Provinces plus ou moins éloignées. Et que ne fera point dans la suite un homme si tendre, si compâtiissant, pourvu que la foi, la confiance, l'imitation de ses vertus, secondent ses bonnes intentions & son crédit auprès de Dieu ?



D I S S E R T A T I O N

*Historique & apologétique sur les Ouvrages
de M. Boudon.*

CE fut dans le temps du loisir forcé dont M. Boudon fut redevable à la fureur de ses ennemis, que ce digne Prêtre, qui avoit déjà publié quelques petits Ouvrages, en donna de nouveaux qui, suivis presque d'année en année d'un bon nombre d'autres, lui assurent un rang distingué parmi les Auteurs Ascétiques. Comme les vrais Saints, sous quelque rapport qu'on les envisage, sont toujours de grands modèles; Boudon qui, dans le cours de son Histoire, nous a instruits en qualité d'Étudiant, de Séculier, de Prêtre, de grand Archidiacre, &c. ne peut manquer de nous instruire en qualité d'Écrivain. Ce n'est pas que nous prétendions faire une analyse raisonnée de ses écrits: ils sont en si grand nombre, qu'un juste volume n'y suffiroit pas; & d'ailleurs nous travaillerions en pure perte, & pour ceux qui les lisent, parce qu'ils les trouvent toujours trop courts, & pour ceux qui ne les lisent pas, parce qu'un abrégé, qui de lui-même est sec & décharné, ne leur en donneroit pas une juste idée. Notre dessein est donc uniquement de faire connoître en deux mots par quel esprit & dans quels sentimens il travailloit. Nous tâcherons ensuite d'examiner si les reproches qu'on lui a faits de temps en temps, sont bien fondés.

Et d'abord ce ne fut ni l'envie de se faire

un nom , ni l'esprit de critique , ni l'appas de l'intérêt , qui le déterminèrent à écrire. Ces motifs , qui plus d'une fois en ont fait agir d'autres , ne pouvoient avoir lieu chez un homme qui sacrifioit sa réputation à la calomnie ; qui ne dit jamais plus de bien que de ceux qui lui firent plus de mal ; qui , pauvre par choix , ne connoissoit d'autre bonheur que celui de la disette & du besoin. Ce fut donc la vue de Dieu , & de Dieu seul , l'ardent desir de multiplier les adorateurs en esprit & en vérité , la sainte passion de gagner des cœurs , à celui qui seul doit être le centre & le terme de leur amour , qui le forcerent à rompre le silence.

Il falloit même qu'à chaque Ouvrage l'Esprit-Saint lui fit sentir , par une impression intérieure , qu'il agréoit , ou plutôt qu'il commandoit l'entreprise. » Ce seroit avec » bien de la joie , Monsieur , écrivoit-il à » un ami , que je travaillerois sur le respect » que doivent les Fideles aux Saints de la » primitive Eglise , qui ont été nos peres » dans la foi ; car j'ai beaucoup d'inclination » pour un pareil Ouvrage. Mais je ne dois » point écrire , & je ne le fais jamais que » par un mouvement de grace ; & ce mouvement , notre Seigneur ne me l'a point » encore donné , pour traiter cette matiere.« Il répète la même chose en quelques-uns de ses Livres , comme dans celui de *la Dévotion aux Saints Anges* , où il proteste qu'il ne l'a entrepris , qu'après en avoir été pressé intérieurement , à ne s'en pouvoir défendre. Ce fut , comme nous l'avons dit ailleurs , par ce motif qu'il refusa d'écrire la vie d'une très-digne Supérieure , quoique toutes ses Filles l'en priaissent avec beaucoup d'instance,

Il est sûr d'ailleurs qu'on ne pouvoit guere écrire dans de plus grands sentimens d'humilité , que ne l'a fait ce saint Prêtre. A l'entendre , vous croiriez que , lorsqu'il se mettoit à l'ouvrage , l'Ange du Seigneur faisoit retentir à ses oreilles ces formidables paroles : *Vous sied-il bien , pécheur , d'annoncer mes loix ? est-ce à vous à publier la promesse que j'ai faite à ceux qui les gardent (a) ?* Il étoit si plein , si pénétré de ces sentimens , qu'on ne peut le lire sans l'admirer , se confondre , s'anéantir avec lui. Mais comme personne ne peut mieux nous faire connoître ce qui se passoit en lui , que lui-même : voyons & pesons ce qu'il en dit dans son Livre de la *Vie cachée avec Jesus-Christ en Dieu (b)* , qui est le second ou le troisieme de ceux qu'il composa dans le temps de sa disgrâce. » Il est assuré , ce sont ses termes , » que l'adorable Jesus a eu le plus grand & » le plus fort esprit qui fût jamais , la même la plus heureuse , le jugement le » plus solide , l'imagination la plus parfaite . . . Mais il est aussi certain d'autre » part , qu'il a caché tous ces dons naturels » d'une maniere tout - à - fait étonnante. » Quels livres divins & admirables auroit-il » composés , s'il avoit voulu écrire ? N'auroit-il pas fait des ouvrages célestes ? Ses » pensées , ses raisonnemens , ses lumieres » n'auroient-elles pas été capables de ravir » d'admiration & d'amour tous les esprits » du ciel & de la terre ? . . . O mon adorable

(a) Peccatori dixit Deus : Quare tu enarras justitias meas, &c. *Pf.* 49.

(b) Part. I, ch. 3, p. 16.

» Maître , je me trouve ici tout couvert de
 » honte & de confusion , quand je pense à
 » cette vérité ! Qui suis-je , moi , qui écris
 » de vos divins Myfteres . . ? O mon Sei-
 » gneur & mon Dieu , je vous demande par-
 » don de la hardieffe que je prends de par-
 » ler de vous. Pardonnez , mon aimable Sau-
 » veur , à un misérable pécheur , à un chien
 » pourri , qui ne mérite que votre colere &
 » les supplices des damnés. Je prie mes freres
 » & mes sœurs en Jesus-Christ , qui liront
 » nos petits ouvrages , d'offrir leurs prieres
 » à votre souveraine Majesté , pour m'en
 » obtenir le pardon. O Anges bienheureux ,
 » & vous particulièrement , Esprit immor-
 » tel , qui êtes député à ma garde ! ô Saints &
 » Saintes , intervenez pour moi auprès de
 » la grandeur infinie de notre Dieu , afin
 » qu'il ne me rejette pas de sa divine pré-
 » sence ! Est-il donc vrai que je prenne la
 » liberté de parler de mon Dieu , moi qui
 » ne suis que cendre & que poussiere ? L'on
 » a vu dans notre siecle , *poursuit-il* , un
 » homme tout de graces & de lumieres , doué
 » d'un esprit angélique , le feu P. de Con-
 » dren , qui étant pressé d'écrire , fit cette
 » réponse vraiment chrétienne : *Qui a pu*
 » *jamais plus dignement & plus saintement*
 » *écrire que Jesus notre divin Maître ? &*
 » *cependant il ne l'a jamais fait. Après cela*
 » *comment voulez-vous que j'écrive ?* Cette
 » vérité doit bien nous empêcher d'écrire
 » jamais pour paroître , jamais par mouve-
 » ment de nature , jamais que pour l'intérêt
 » de Dieu seul ; mais il faut encore y avoir
 » une vocation de grace , & que l'Esprit
 » divin nous le fasse faire. «

La conduite de l'Auteur répondoit chez

Boudon aux sentimens du Chrétien. On ne trouve dans ses Livres ni style étudié ; ni diction pompeuse , ni portraits artistement travaillés , ni périodes heureusement cadencées , ni ces jeux de mots , qui amusent l'esprit sans effleurer le cœur. » C'est , » *disoit-il* , qu'il faut avoir horreur , & une » horreur extrême de ce que l'amour-propre » peut mêler dans les Ouvrages composés » par un mouvement de grace , comme » sont l'affectation du beau langage , des » pensées curieuses , & choses semblables. » C'est que le regne de Dieu n'est pas dans » l'éloquence de l'homme , mais dans la vertu » de Dieu. C'est que ce grand Maître , dont » les leçons devoient toujours porter leur » fruit , a voulu que sa divine parole fût » écrite d'un style simple , & par des per- » sonnes petites aux yeux du monde , pour » confondre toute la sagesse humaine , & ren- » verser la politique des prudens du siècle. »

Après tout , ce qui manque à ses Ecrits du côté de l'ornement , est bien remplacé par le vrai , le solide , le touchant , qui en font le caractère. S'il n'enleve pas l'esprit par des pensées riches & neuves , il échauffe le cœur , il humilie l'amour-propre , il dissipe les ténèbres que le péché répand dans l'ame , il touche , il convertit (a). Par-tout c'est la parole de Dieu qui triomphe ; c'est la vertu , & la seule vertu de la Croix qui se fait des conquêtes. En général , il semble qu'on peut dire des Ouvrages du grand Ar-

(a) C'est en ces propres termes que m'en a écrit Madame la Marquise de C. . . . c'est-à-dire , une Dame qui joint un esprit supérieur à une haute naissance.

chidiacre d'Evreux, ce que M. Marion, célèbre Docteur de la maison de Navarre & Professeur Royal, a dit dans son approbation de la *Vie du vénérable Pere Jean-Chrysofôme* : » Que c'est un traité de Théologie » pratique, où chaque Fidele peut apprendre les préceptes trop peu connus de la » perfection chrétienne; une censure évangélique, où les sçavans de ce monde peuvent très-utilement reconnoître leur ignorance; une espece de miroir, où les âmes les plus parfaites peuvent découvrir leurs défauts, & le remede efficace d'une vanité subtile, qui est la peste des bonnes œuvres. « Il ajoute, & nous le disions il n'y a qu'un moment, » que l'Auteur n'a pas prétendu faire des piéces de Rhétorique, dont le plus bel ornement consistât dans l'arrangement & dans le choix des paroles, ou dans un style de roman; que par conséquent l'homme animal, qui ne prend plaisir à lire que ce qui peut l'empêcher de voir son extrême misere, ou que ce qui est capable de lui mériter le titre de bel-esprit, n'y trouvera pas beaucoup de satisfaction, s'il ne sort de son état par le secours du Saint-Esprit. « Mais il dit en même temps, & cet éloge en vaut bien un autre, » que ce pieux Écrivain se fert presque toujours du texte de l'Écriture pour expliquer ses pensées; & que sa doctrine, également solide & salutaire, n'a d'autre but que celui d'étouffer le vieil homme, & de procurer à ses Lecteurs la vie du nouvel Adam, c'est-à-dire, de Jésus-Christ. «

Mais une approbation si belle ne seroit-elle point flattée? Je prends le Livre pour

en juger , & j'assure , sous les yeux de la vérité , qu'à l'ouverture j'y trouve ces paroles , (*Partie II , chap. 12 :*)

» Je sens , ô mon Dieu , que mon cœur
 » s'enflamme au-dedans de moi , & qu'il s'y
 » allume un feu pendant que je médite vos
 » vérités saintes. Ma langue vous dit , Sei-
 » gneur , faites - moi connoître ma fin , &
 » quel est le nombre de mes jours , afin que
 » je sçache ce qui me manque. Je vois que
 » vous avez mis une courte mesure à mes
 » jours , & mon être est comme le néant à
 » vos yeux. Certes tout l'homme vivant est
 » un abyfme de vanité ; car l'homme passe
 » comme l'ombre , & c'est en vain qu'il
 » s'agit. Mais pour moi , quelle est mon
 » attente ? N'est-ce pas le Seigneur ? Vous
 » êtes tout mon bien & tout mon trésor.
 » Ecoutez ma priere , & ne vous rendez pas
 » sourd à mes larmes : Ne demeurez pas
 » dans le silence , parce que je suis étranger
 » & voyageur devant vous , comme l'ont
 » été tous mes Peres. Donnez-moi quelque
 » relâche avant que je m'en aille . . . Tirez-
 » moi du fond de la misere & de l'abyfme
 » de la boue. Affermissez mes pieds sur la
 » pierre , & conduisez mes pas. Que vos
 » miséricordes qui m'ont toujours gardé ,
 » ne s'éloignent jamais de moi. Prenez soin
 » du pauvre ; vous êtes mon secours , vous
 » êtes mon protecteur , ne tardez pas à me
 » secourir. Purifiez-moi , & je serai net ;
 » lavez - moi , & je deviendrai plus blanc
 » que la neige. Faites - moi entendre une
 » parole de consolation & de joie , & mes os
 » que vous avez humiliés , tressailliront
 » d'algresse. «
 . Et plus bas : » O mon Sauveur , je ne

» veux & je ne desire aucun jour de l'hom-
 » me. Que tous les jours qui me restent ,
 » soient de ces jours que vous avez faits ;
 » jours de votre gloire, où la nature, où les
 » créatures n'aient plus de part ; jours de
 » vos Saints, où ne vivant plus à eux-mêmes
 » par une continuelle mort à l'être créé, ils
 » ne vivoient plus que de votre vie di-
 » vine. C'est uniquement où vont tous mes
 » desirs, où se terminent tous mes vœux ;
 » c'est l'unique prétention qui me reste en
 » ce bas monde. Ou en sortir, ou n'y être
 » plus que pour vos seuls intérêts. Ou mou-
 » rir, ou ne vivre plus que de vous & pour
 » vous. Ou n'y faire plus rien, ou y faire
 » tout pour votre seul honneur, & y souf-
 » frir tout selon les ordres de votre divine
 » volonté. Ou n'avoir plus d'esprit, ou ne
 » l'occuper que selon vos desseins. Ou n'a-
 » voir plus de mémoire, ou la remplir
 » de votre souvenir. Ou n'avoir plus de
 » cœur, ou vous aimer, ou n'aimer que
 » vous seul. «

Ici l'on diroit volontiers avec le pieux
 Ecrivain, qu'en le lisant, le cœur s'échauffe,
 & qu'il s'y allume un feu qui ne permet pres-
 que plus de penser à lui. Revenons-y cepen-
 dant, & après avoir donné une foible notion
 de ses Ouvrages, examinons ce qu'on leur
 a reproché. Cette discussion sera peut-être
 moins ennuyeuse qu'on ne se l'imagineroit
 d'abord. D'ailleurs on est bien-aïse de faire
 pour un autre, ce qu'on ne seroit pas fâché
 de voir faire pour soi.

On a donc dit, 1°. qu'en général il s'at-
 tache si fort à la Morale, qu'il néglige les
 preuves du dogme. Mais il y a du faux
 dans cette censure ; & ce qu'elle a de vrai,

ne tire point à conséquence. On conviendra sans peine que , dans quelques-uns de ses écrits , il s'est peu étendu sur le dogme. Mais si l'on veut faire attention que ces Traités roulent sur des matieres que les Fideles croient sans hésiter : comme que Dieu est présent par-tout ; qu'il y a une Sainte Trinité , principe & fin de toutes choses ; des Anges qui méritent nos respects : un Purgatoire , où Dieu purifie des épouses légèrement infidelles , &c. je crois que l'on tombera aisément d'accord qu'en pareil cas des dissertations sçavantes eussent été inutiles , peut-être même dangereuses , parce que la multitude , qui fait aisément l'objection , n'entend que difficilement la réponse. Il ne s'agissoit donc que de porter les cœurs à réduire en pratique les lumieres que l'esprit a reçues de la foi ; & c'est ce que Boudon a fait d'une maniere admirable.

Mais quand il a fallu ou prouver des vérités affoiblies par le malheur des temps , ou traiter avec des personnes qui sont faites au style didactique ; on l'a vu sçavant comme un autre , & plus que bien d'autres , faire valoir l'Écriture , les Conciles , l'autorité des Peres , la raison même , autant que la matiere lui permettoit de l'employer. Son *Chrétien inconnu* , qui est le dernier Livre qu'il ait donné , est uniquement & continuellement appuyé sur le texte sacré. Son *Traité du Regne de Dieu dans l'Oraison mentale* , n'est qu'un précis de ce que Sainte Thérèse , Saint Jean de la Croix , Saint François de Sales , & d'autres Ecrivains à-peu-près du même ordre , nous ont donné sur ce sujet. On trouve la même solidité dans

sa *Dévotion à l'immaculée . . . Mere de Dieu.* Après l'avoir établie, cette dévotion si juste, si raisonnable, sur les plus pressans motifs, tels que sont la volonté de Dieu, l'esprit de l'Eglise, la piété générale des Fideles, la doctrine & l'exemple de tous les Saints, la contradiction de l'enfer & des hérétiques, les bontés incomparables de cette auguste Reine, le pouvoir & la force de sa protection : il entre dans le détail de ses *trois principaux Privileges*, c'est-à-dire, de sa Conception sans tache, de sa Virginité perpétuelle, de sa glorieuse Maternité.

Comme la première de ces trois prérogatives se trouve encore combattue de nos jours, il ne se contente pas de la supposer, il la prouve, & par les passages de l'Écriture que l'Eglise applique à la très-sainte Vierge, & par l'autorité des souverains Pontifes, & par les Fêtes, les Offices, les Temples, les Autels, les Ordres Religieux qui ont été établis en son honneur ; & par le suffrage, tant des saints Docteurs, que des Universités Catholiques, &c.

Il vient ensuite à l'examen des objections, & de celles sur-tout qui se tirent du texte sacré & des Saints-Peres. Suivons-le dans la discussion de la première de ces deux difficultés : nous verrons bientôt s'il n'est bon qu'à remuer le cœur, sans jamais éclairer l'esprit.

Il s'objecte d'abord (a) que, selon le grand Apôtre, tous les hommes ont péché en Adam ; & que puisque qui dit *tous*, n'excepte personne, on ne peut, sans faire violence à

(a) *Dévotion*, part. II, ch. 22, p. 235.

l'Écriture, soustraire la Sainte Vierge à la loi générale. Voilà l'objection.

Notre pieux Auteur y répond en assez peu de mots, mais solidement, & avec Saint Jérôme : 1°. Que le mot, *Tous*, dans l'Écriture a souvent ses exceptions ; qu'on ne pourroit sans erreur le prendre par-tout dans un sens général & illimité ; qu'il est dit, par exemple, au Pseaume treizieme, que tous les hommes se sont égarés, qu'ils sont tous devenus inutiles, qu'il n'y en a pas un, pas un seul qui fasse le bien ; que cependant ces paroles, quelque incapables de restriction qu'elles paroissent, en exigent nécessairement, puisqu'il y avoit des justes, & quand David les a prononcées, & quand elles ont été répétées & adoptées par Saint Paul.

» Ainsi, poursuit Boudon, les passages généraux de l'Écriture ont quelquefois leur exception, & leur vérité subsiste dans le plus grand nombre. Il est dit que les femmes enfanteront avec douleur : cela n'empêche pas que la très-sainte Vierge ne soit exceptée de cette loi générale.

Il répond en second lieu, que si, en vertu des textes généraux de l'Écriture, on soumet la Mere de Dieu au péché originel, il faudra par une conséquence nécessaire l'affujettir au péché actuel. Car enfin il est écrit sans exception ; qu'il n'y a point d'homme qui ne peche ; que nous péchons tous en beaucoup de choses ; que si nous nous flattons d'être sans péché, nous nous séduisons nous-mêmes. Or l'Église a néanmoins décidé que la Sainte Vierge n'a jamais commis aucun péché actuel. Pourquoi donc n'usurions-nous pas de la liberté, dont elle nous donne un si bel exemple ? Pourquoi ne

modifierions - nous pas , quand il s'agit du péché d'origine , des textes qu'elle a pu & dû modifier , quand il s'agit du péché actuel ?

Enfin il répond , que puisque le saint Concile de Trente , dans son décret du péché originel , a déclaré que son intention n'étoit pas d'y comprendre la sainte Vierge ; il faut nécessairement qu'il ait cru , *qu'on peut dire avec raison qu'elle n'est pas comprise dans les textes de Saint Paul , & dans les autres lieux de l'Écriture où il est parlé de l'inondation générale de ce péché.* Donc , conclut-il , il est très-permis de ne l'y pas comprendre. Il y a plus ; c'est que , puisque le Concile a fait là-dessus une exception , il est bon de la faire , puisqu'on fait toujours bien , ce qu'on ne fait qu'à l'exemple d'un Concile. Ainsi raisonne notre Auteur ; il auroit pu le faire avec plus d'appareil ; l'eût-il fait plus solidement ? Pour moi je pense , & peut-être ne ferai-je pas le seul de mon avis , que pour écrire au goût du siècle sur chacun des sujets qu'il a traités , il ne faudroit avec un peu plus de tournure & de critique , que les matériaux dont il a fait usage. Mais ses écrits parés à la moderne ne perdroient-ils rien de l'onction qui en fait le prix ? C'est une question que je résoudrois volontiers en demandant si l'admirable Livre de l'Imitation vaut dans les vers de Corneille , ou s'il vaudroit dans le beau style de Castalion (a) , ce qu'il a

(a) Sébastien Castalion a donné en beau Latin quatre Livres de Dialogues , qui contiennent les principales Histoires de la Bible. Mais quoiqu'il se fût brouillé avec Calvin & avec Théodore de Beze , il y a mis des traits de la Doctrine de ces deux Novateurs. Castalion mourut le 29 Décembre 1563.

jusqu'à présent valu dans sa basse & simple latinité. Mais reprenons la suite des plaintes que l'on a faites contre les Ouvrages de M. Boudon. Un Auteur qui a beaucoup écrit, en aura toujours beaucoup à effuyer. Heureux, disoit Quintilien, si jamais elles ne venoient que de gens du métier, ou que ceux-ci fussent exempts de rivalité & de jalousie !

On a donc dit encore que le grand Archidiacre avoit traité des sujets, ou faux, ou plus qu'inutiles, comme on le voit, sur-tout par deux de ses livres, dont l'un est de l'*Esclavage de la Sainte Vierge* ; l'autre, de *Notre-Dame du Remede*.

Mais il est aisé de le venger sur l'un & sur l'autre article. Le premier n'a aucune difficulté. Que la Mere de Dieu domine avec son Fils sur tous les cœurs ; qu'il n'y ait point de Chrétien, qui ne se fasse plus d'honneur de vivre sous ses loix, qu'un esclave ne s'en fait d'être attaché au plus grand Prince du monde ; c'est ce que souhaitoit si ardemment Saint Bernard, & ce que la foi éclairée souhaitera toujours. Il ne peut donc y avoir de mal à le procurer, & c'est uniquement ce qu'a prétendu M. Boudon.

Il est bien vrai que le Saint-Siege a plus d'une fois défendu (a) l'usage de certaines

(a) Dans l'Édition de l'*Index* de 1758, *Decreta generalia*, §. 3, *Imagines & indulgentiæ prohibita*, sont défendues, *imagines*, *numismata insculpta pro confraternitatibus Mancipiorum Matris Dei* ; *Italice*, *Schiavi della Madre di Dio*, *Sodales catenatos exprimentia*. Item *Libelli in quibus iisdem confraternitatibus regulæ præscribuntur*, *Confraternitates autem quæ catenulas distribuunt Confratribus & Sororibus, brachiis & collo circumponendas atque gestandas, ut eo signo Beatiss*

petites chaînes que les Fideles portoient au col, pour faire une profession publicque de la servitude qui les devoit à la Vierge. Mais ce ne fut, que parce que ces chaînes étoient devenues un ornement de vanité, & un commerce de galanterie. Ainsi l'on condamna l'abus sans toucher à la substance. Et comment les Pontifes Romains auroient-ils proscrié une dévotion, qu'ils ont autorisée par leurs Diplômes & par leurs Indulgences ; que plusieurs Royaumes ont adoptée, & dont la pratique sanctifie encore tous les jours un nombre infini de personnes de tout sexe & de toute condition ?

Quant à ce qui concerne l'autre Ecrit, dont le titre est : *Le grand secours de la divine Providence par la très-sainte Vierge, invoquée sous le titre de Notre-Dame du Remede dans l'Ordre de la très-sainte Trinité, &c.* On ne sera peut-être point fâché de sçavoir que les Religieux de ce nom, ayant appris qu'une image de la Vierge, invoquée sous le titre de Notre-Dame du Remede, étoit tombée par la prise de Cordoue entre les mains des Maures, & craignant qu'elle ne fût deshonorée, n'épargnerent ni peine, ni dépense pour l'obtenir d'eux, & qu'ils furent assez heureux pour y réussir ; que le Roi Ferdinand, après avoir chassé ces Barbares de la même ville, donna aux Trinitaires, pour récompenser leur zele, le fonds & les reve-

mæ Virgini mancipatas se esse profiteantur, & quarum Institutum in eo mancipatu præcipuè versatur, damnantur & extinguntur. Societatibus verò quæ ritum aliquem, aut quodcumque aliud ad mancipatum hujusmodi pertinens, adhibent, præcipitur ut id statim rejiciant.

nus de la terre , où cette image avoit été trouvée (a) ; que Dieu ayant opéré un grand nombre de miracles en faveur de ceux qui avoient eu recours à ses miséricordes par l'intercession de sa Mere invoquée sous ce nom , l'Ordre de la Trinité , qui est né , & qui a crû entre les bras de la Sainte Vierge , s'étoit fait un devoir de l'honorer sous un titre qu'elle paroissoit agréer , & qu'enfin Paul V a par une Bulle expresse confirmé cette dévotion. Or , cela posé , de quel mal est coupable l'Archidiacre d'Evreux ? Est-ce de ne s'être pas élevé contre un culte que le premier Siege autorisoit , & que Dieu même avoit justifié par des prodiges ? En le faisant , on eût cru qu'il vouloit braver le ciel & la terre. Est-ce d'avoir fait voir que le Fidele trouve dans la personne du Fils , par l'invocation de la Mere , un remede à ses maux ? En le disant , il n'a été que l'écho de la tradition , ou plutôt du monde Chrétien. C'est le grand Cyrille , je parle encore une fois d'après notre pieux & respectable Ecrivain : c'est le grand Cyrille qui , au Concile d'Ephese , déclare que Marie a servi d'instrument à la Providence pour tirer les Gentils de l'idolâtrie. C'est l'Eglise entiere qui chante que par elle toutes les hérésies ont été détruites. C'est le peuple fidele qui , dans la guerre , la peste , la famine , & tous les autres fléaux de la colere du ciel , ne recourt à ses temples que parce qu'il y trouve un remede aussi sûr que prompt à toutes ses disgraces.

Mais rien peut-être , & Boudon ne l'a

(a) Elle avoit été trouvée par des Esclaves , qui s'en étoient fait un mérite auprès de leurs Maîtres.

pas manqué, rien ne prouve mieux le vrai, le solide de cette dévotion; que la fameuse victoire de Lépante, où la mer teinte du sang ennemi perdit pour un temps la couleur naturelle de ses eaux; où trente mille Turcs, avec leur Bacha, périrent les armes à la main; où enfin quinze mille esclaves Chrétiens recouvrèrent la liberté que six mille Mufulmans perdirent. Car il est sûr que ce fut la Mere de Dieu invoquée sous le tendre & glorieux titre dont nous parlons, qui combattit pour nous à la tête de la flotte Catholique. Ce fut à elle que Dom Juan d'Autriche, publiquement prosterné sur la Galere Royale, voua sa personne & son armée. Ce fut à elle, qu'après son triomphe, un des plus signalés qui fut jamais, il fit rendre ses vœux dans le sanctuaire où l'Espagne l'invoque. Ce fut pour ce même lieu, où elle est si spécialement honorée, qu'il demanda des grâces à Gregoire XIII, successeur de Pie V. Et ce Pontife, dans le Bref qu'il accorda aux desirs de ce grand Capitaine, marque expressément qu'il s'étoit consacré lui & toutes ses troupes à Notre-Dame du Remede. Il n'y a donc rien dans ce dernier Ouvrage de M. Boudon, qui ne prouve la piété de son Auteur; & ce fut avec sagesse que, pour l'en féliciter, la Congrégation réformée de l'Ordre de la Rédemption des captifs, lui donna des Lettres d'affiliation, qui le rendoient participant de toutes les bonnes œuvres qui s'y font (a).

(a) Ces Lettres sont datées du 13 Mai 1669. M. Boudon, déjà associé à la Confrairie du Saint Rosaire, s'étoit fait recevoir, le 4 Juin 1645, à la dévotion du Rosaire perpétuel, établie dans l'Eglise des Jacobins réformés, de la rue S. Honoré. Il con-

Mais au moins, dit-on, & c'est un troisieme chef de censure, l'Archidiacre d'Evreux, dans son Traité de la Dévotion à la Sainte Vierge, pour établir, à quelque prix que ce fût, la Conception immaculée, s'est servi d'un petit Office composé pour honorer ce privilege réel ou prétendu de la Mere de Dieu. Or, continue-t-on, il est sûr que cet Office de la Conception a été condamné à Rome par deux décrets d'Innocent XI, l'un du 17 Février 1678, l'autre du 7 Mars de la même année. Il falloit donc ou que ce grand Ecrivain ne sçût pas ce que tout le monde sçavoit, ou, ce qui seroit pis encore, qu'il ne comptât pour rien le jugement du Saint-Siege.

Il seroit à souhaiter que ceux qui font de pareilles objections, eussent pour toutes les décisions de l'Eglise autant de respect qu'ils en affectent pour ceux des décrets Apostoliques, où ils croient trouver leur compte. Mais, sans examiner ici s'ils agissent conséquemment ou non, il est à propos de discuter un peu le fait dont on veut se prévaloir, pour attaquer ou la capacité, ou la soumission de notre Archidiacre. Nous le ferons d'autant plus volontiers, qu'il y a bien des gens, & nous y avons été trompés comme eux, qui venant à tomber sur ce décret, sans en sçavoir les suites, s'imaginent que l'Office de l'immaculée Conception a été défendu par Innocent XI. L'Histoire abrégée de cet événement suffira pour les guérir de cette idée.

En 1678, le P. Raimont Capisucci, Maître du sacré Palais, & par conséquent Dominicain, défendit un petit Livre intitulé, *Officio*

tracta une semblable liaison avec les enfans de Saint François de Paule.

della immacolata Conceptione, &c. imprimé à Milan, chez François Vigone. Ce décret qui parut donner indirectement atteinte à la Conception immaculée, fit grand bruit dans toute l'Europe Catholique. Un Ecrivain trop fa- Bayle.
meux avoue qu'il scandalisa une infinité de personnes, & qu'en France il n'y eut que certaines gens qui en furent édifiés. L'Empereur, qui n'étoit pas de leur Ordre, écrivit au Pape pour sçavoir ce qu'on avoit prétendu en défendant un Office qui, depuis tant d'années, étoit entre les mains des Fideles. Le saint Pere, après avoir mandé Capisucci, répondit le 18 Décembre à sa Majesté Impériale (a), que l'on avoit défendu un certain Office de la Vierge, parce qu'il contenoit une Indulgence apocryphe, & qu'on le donnoit faussement comme approuvé par Paul V. . . . Mais que sous cette défense l'on ne comprenoit point l'Office qui, depuis un très-long-temps, se récitoit dans l'Eglise par la permission du Saint-Siege. Le Pape ajouta qu'il n'avoit en aucune façon prétendu diminuer le culte de la Mere de Dieu; mais plutôt l'augmenter & l'amplifier autant qu'il lui seroit possible.

Il le fit connoître aussi-tôt après; car il ordonna que dans les nouvelles éditions qui se feroient de cet Office, au lieu de *sanctam Conceptionem*, qui s'y disoit auparavant, on mit *sanctam & immaculatam Conceptionem*; paroles qui marquent bien le sentiment de ce Pontife. Il est vrai que le Maître du sacré Palais y fit quelque changement; & qu'au lieu de *Domina*, *exaudi orationem meam*, il voulut qu'on dit, *Domina*, *protege orationem meam*, & encore, *hæc laudum præconia*; au

(a) Voyez le Recueil des Bulles, &c. p. 312.

lieu de *has horas canonicas*. Mais ces corrections parurent si peu importantes, que ceux qui auroient voulu une suppression totale & de l'Office & de la dévotion, firent courir le bruit qu'on les avoit supposées. La chose alla si loin, que l'Internonce de sa Sainteté, dans le Pays-Bas, fut obligé de certifier la vérité de ces nouvelles Editions par une Lettre circulaire à tous les Evêques de sa Nonciature. Le Nonce pour l'Allemagne avoit déjà fait la même chose dans l'Empire.

Il est donc clair qu'Innocent XI ne condamna jamais le petit Office de la Conception. Il y a plus, c'est que, malgré les grandes & tumultueuses occupations de son Pontificat, il le récitoit lui-même tous les jours, lorsque les affaires de l'Eglise ne l'en empêchoient pas. C'est ce que Boudon avoit appris & du Nonce de France, & de M. Palu, Evêque d'Héliopolis.

Aussi M. Inghinari, premier Secrétaire de la Congrégation des Rits, ayant été consulté sur ce sujet, répondit qu'il étoit extrêmement surpris d'une pareille consultation; & qu'il étoit de notoriété publique, que cet Office subsistoit en son entier, comme celui du Saint-Sacrement, de Sainte Anne, & autres semblables que l'on permet à la dévotion des Fideles. Il ajouta qu'il n'y avoit dans les Archives aucun décret qui l'eût défendu. Et il faut bien que cela soit ainsi, puisqu'on le récite tous les jours en Espagne, en Italie, & dans d'autres pays qui sont soumis à l'Inquisition. C'est de quoi nous avons sous les yeux des témoignages authentiques. L'Archidiacre d'Evreux a donc pu citer l'Office de la Conception; & il auroit pu ajouter à la preuve qu'il en tire, le suffrage d'un grand nombre

de respectables Docteurs, qui ont été l'ornement & la gloire de l'Ordre de S. Dominique.

La dernière objection que l'on fait contre quelques-uns des Ouvrages de M. Boudon, nous a paru d'une toute autre conséquence, que celles qui jusqu'ici nous ont occupé.

On dit donc que son Livre intitulé, *Dieu seul*, a été mis à l'*Index*; qu'on y trouve le germe, & même quelque chose de plus que le germe du Quiétisme, & qu'enfin les principes qu'il y établit, reparoissent dans son *Regne de Dieu*, &c.

Soumis, dévoués, comme nous le sommes, par état & par goût à toutes les décisions de la sainte Eglise, nous nous donnerions bien de garde de justifier ses Ecrits, qui pourroient y donner atteinte. Mais en réprochant l'Ouvrage, nous pourrions venger l'Auteur; & cela seroit plus aisé par rapport à M. Boudon, que par rapport à bien d'autres. Le temps où il a écrit, suffiroit seul pour l'excuser. Son *Dieu seul* est de 1662. Son *Regne de Dieu dans l'Oraison mentale* est de 1671. Or dans ce temps il n'étoit question ni de l'amour désintéressé, ni de ces précisions abstraites qui s'y rapportent. Il n'y avoit alors ni Archevêque de Cambrai, qui eût écrit sur les Maximes des Saints, ni Evêque de Meaux qui l'eût dénoncé au Roi; & par lui à tout l'univers. Rusbroch (a), Thauler, & ceux

(a) Jean Rusbroch, Chanoine Régulier de S. Augustin, surnommé le très-excellent Contemplatif & le Docteur divin, mourut le 2 Décembre 1381, à quatre-vingt huit ans. Jean Thauler, Dominicain, dont les *Institutions* sont estimées, mourut à Strasbourg le 17 Mai 1361. Michel Molinos, Espagnol, Pere des Quiétistes, fut condamné à Rome en 1685. Il mourut en prison le 29 Décembre 1696.

qui ont écrit à-peu-près dans le même goût, étoient la grande regle des Mystiques. Ils n'y trouvoient ni ces *étranges exagérations* ; ni ces *expressions exorbitantes*, que le grand Bossuet y découvrit dans la suite (a). La guide de Molinos n'avoit point encore paru ; & on ne soupçonnoit pas que des principes couverts sous l'apparence de la plus haute spiritualité pussent enfanter les plus monstrueuses conséquences. On parloit donc alors avec plus de confiance, & avec moins de précaution, comme le dit quelque part Saint Augustin ; & si l'on avoit le malheur de tomber, ce que tout homme peut faire, on ne pouvoit avoir celui d'être accusé d'hérésie, parce qu'on étoit disposé à se soumettre sans mesure & sans restriction.

Ces principes généraux suffisoient pour mettre à couvert la personne de l'Auteur ; suffisoient-ils pour justifier son texte ? Non, il faudroit quelque chose de plus. Nous le donnerons volontiers dans une Dissertation particulière, si un homme adroit à saisir le faux d'un Ouvrage veut bien nous faire part des difficultés qui l'arrêtent, comme nous l'en avons prié.

En attendant, nous répondrons au sujet du *Dieu seul*, ce que le grand Archidiacre a plus d'une fois répondu lui-même ; 1°. que ce n'est pas cet Ouvrage en soi qui a été défendu ; mais une Edition très-falsifiée, qui s'en étoit faite dans les Pays-Bas, & dans laquelle on avoit, sans consulter l'Auteur, inséré des maximes qui étoient directement opposées aux siennes ; 2°. que M. Bossuet, qui fut un

(a) Bossuet, Instruction sur les états d'Oraison.

des Approbateurs de ce petit Livre , déclara hautement qu'il n'y avoit rien trouvé qui ne fût conforme aux regles de la foi , digne d'être donné aux Fideles , propre à échauffer & à purifier leur zele. A quoi on pourroit peut-être ajouter que ce sçavant homme n'a jamais révoqué ce premier jugement ; & que M. de Cambrai , qui n'étoit pas fâché de le trouver en contradiction avec lui-même , & qui d'ailleurs cherchoit par-tout de quoi appuyer ses idées , n'a jamais ni appelé à son secours l'Opuscule dont il s'agit , ni fait valoir contre M. Bossuet l'approbation qu'il lui avoit donnée.

Pour ce qui concerne le *Regne de Dieu en l'Oraison mentale* , il y a deux choses qui font beaucoup à la justification de notre Auteur ; l'une , qu'il n'a parlé que d'après les plus habiles Contemplatifs , tels que sont Blossius , Sainte Thérèse , Saint François de Sales , &c. l'autre que , dans la crainte qu'il eut qu'on ne donnât un mauvais sens à certaines expressions , qui frappaient moins avant les disputes du Quiétisme , qu'elles n'ont fait depuis , il les a ou expliquées , ou retranchées dans la nouvelle impression de son Livre. Il a plus fait , puisque par des additions , dont les unes sont insérées dans le corps de l'Ouvrage , les autres sont à la fin , il combat formellement les principales erreurs que l'Eglise a combattues. C'est ainsi qu'après avoir dit des choses admirables de l'établissement du Regne de Dieu dans l'ame qui s'unit , ou plutôt qui se perd en lui , il ajoute ces paroles remarquables (a) : » Nous déclarons que , par l'établissement du Regne de Dieu , par les unions

(a) Liv. III , ch. 8 , p. 442 , Edition de 1740.

» les plus sublimes , & par les plus fortes
 » expressions des saintes ames , que nous
 » avons rapportées , nous ne voulons en au-
 » cune maniere dire que la convoitise soit
 » éteinte entierement , non plus que l'amour-
 » propre ; & que l'on ne soit plus dans le dan-
 » ger de se perdre ; que l'on n'exerce plus les
 » actes de foi , d'espérance & de charité qui
 » sont ordonnés ; & que l'on ne fasse plus ni
 » de demandes , ni d'actions de graces ; que
 » l'on ne prenne plus de soin de se mortifier ,
 » ni d'acquérir les vertus. Au contraire toutes
 » ces choses se font & avec plus de perfection
 » que dans les autres états. «

Et dans un autre endroit : » Ce que j'ai
 » écrit , qu'il y en a qui pensent que la con-
 » templation est quelquefois perpétuelle par
 » un don extraordinaire & miraculeux . . . Je
 » crois qu'il faut l'expliquer d'un état dans
 » lequel cette contemplation est ordinaire ,
 » c'est-à-dire , très-fréquente ; mais qui néan-
 » moins n'exclut pas les distractions involon-
 » taires , ni la distinction des vertus , ni les
 » péchés véniels ; puisque les Saints même
 » ne laissent pas d'y tomber , quoiqu'ils ne les
 » commettent pas d'un propos délibéré , ni
 » avec une entiere vue . . . La contemplation
 » de ces ames privilégiées n'est donc pas sans
 » interruption ; mais elle leur est si ordinaire ,
 » qu'il leur paroît qu'elle est comme conti-
 » nue. Ce qui ne doit pas surprendre , si
 » l'on considère qu'il y a des personnes à qui
 » Dieu manifeste sa divine présence en toutes
 » sortes de lieux . . . J'en connois qui ne sont
 » jamais plus appliquées à la présence de
 » Dieu , que lorsqu'elles se trouvent parmi
 » les gens du monde qui , en étant le plus
 » en oubli , ne s'occupent & ne parlent que

» des choses de la terre. C'est pour lors que
 » Dieu , qui est riche en miséricorde , leur
 » fait sentir sa divine présence d'une manière
 » plus forte & avec plus de lumières ; ce qui
 » les fait soupirer inconsolablement , considé-
 » rant l'aveuglement & la dureté des Chré-
 » tiens , qui croyant par la foi que Dieu est
 » présent par-tout , par-tout s'en oublie , &
 » n'y pensent non plus que s'il étoit bien éloi-
 » gné d'eux. « Je ne rapporte ces dernières
 paroles , que parce que je sçais d'ailleurs que
 c'est Boudon lui-même qu'elles regardent :
 celles qui précèdent font connoître son exacti-
 tude & sa précaution. Aussi , dit le principal
 Historien de notre Archidiacre , » dans la re-
 » cherche que quelques-uns de nos Prélats
 » ont faite des sentimens erronnés des Quié-
 » tistes , afin d'arracher cette ivraie du champ
 » de l'Eglise , ayant examiné avec toute l'at-
 » tention que l'importance de l'affaire le de-
 » mandoit , les Livres de ce grand serviteur de
 » Dieu , comme ils le lui dirent eux-mêmes ,
 » ils les ont tous laissés en leur entier (a) ,
 » comme contenant une doctrine sainte , &
 » étant d'une grande utilité à l'Eglise. «

Et il faut bien qu'on les ait beaucoup esti-
 més ; puisque ne pouvant se soutenir que par
 l'onction qui s'y trouve , il s'en est fait jusqu'à
 présent un débit incroyable ; qu'ils se sont
 imprimés & réimprimés en France & dans les
 pays étrangers ; que quelques-uns ont été
 traduits en Latin , en Allemand , en Italien ,
 en Espagnol , & même en Polonois , & qu'ils
 n'ont pas moins eu de succès dans le Canada ;

(a) Je ne sçais si ces paroles sont de l'Historien ;
 ou des Prélats qui parlerent à M. Boudon de l'examen
 qu'on avoit fait de ses Livres.

où ils ont été envoyés que dans le lieu où ils ont pris naissance.

» Les Livres de M. Boudon , disoit une
 » Supérieure d'Hospitalieres en Lorraine ,
 » font d'une grande utilité pour nos Reli-
 » gieuses , pour nos pauvres , & sur-tout pour
 » les ames qu'on tâche de retirer de la fange
 » du péché. Il est impossible de les lire sans
 » se sentir animé du feu divin , qui a porté
 » leur Auteur à les composer. Sa mémoire
 » est en bénédiction dans cette Communauté ;
 » & on l'y regarde comme un Elie rempli de
 » zele pour la gloire du Seigneur. «

Et encore : » Ces Livres ont premierement
 » renouvelé en nos Sœurs l'esprit de fer-
 » veur , & converti plusieurs pécheresses que
 » nous avons ici avec nos pauvres . . . Après
 » avoir entendu la lecture de celui de la dé-
 » votion aux Saints Anges , ils demandent
 » très-souvent à faire des neuvaines à ces
 » bienheureux Esprits ; & incontinent après
 » ils se trouvent délivrés des tentations du
 » démon. Plusieurs familles me demandent
 » ces Livres. «

Un Grand-Vicaire , qui en même temps étoit Doyen d'une célèbre Cathédrale , écrivant à Paris à un Magistrat de ses amis : » Nous
 » lisons , lui disoit-il , les divins Livres de
 » M. Boudon , & je vois qu'ils sont toujours
 » goûtés dans notre Séminaire , à cause de la
 » sainte onction dont ils sont remplis. «

Et dans une Lettre à M. Boudon même , il disoit : » Votre Livre de la dévotion à la
 » sainte Vierge paroît aux connoisseurs l'un
 » des meilleurs & des plus suivis que vous
 » ayez fait. Il est tout propre à produire l'effet
 » que vous prétendez , qui est d'inspirer une
 » vraie dévotion à l'immaculée Mere de
 » Dieu. «

Un R. P. Capucin qui , par ses Missions , s'étoit fait une grande réputation , lui écrivoit de ce même Ouvrage , qu'on l'avoit lu en commun dans la maison où il résidoit , pour se disposer à la fête de la Mere de Dieu ; & que leur Lecteur en Théologie , ainsi que tous leurs autres Peres , le trouvoient rempli de doctrine & d'onction. Sa Lettre est du 20 Décembre 1699.

L'Archidiacre a toute sa vie reçu un grand nombre de semblables Lettres. Il écrivoit lui-même en ces termes , à un de ces amis de confiance , avec qui l'on est en droit de partager les bonnes & les mauvaises nouvelles :

» J'ai reçu depuis peu une Lettre du Supé-
 » rieur du Séminaire de N. qui me marque
 » qu'il plaît à Dieu tout bon de répandre de
 » plus en plus ses bénédictions abondantes
 » sur les Livres , que sa divine Providence
 » m'a fait donner au public. Il m'écrit en par-
 » ticulier , qu'un Curé étoit si affligé de pei-
 » nes intérieures , qu'il étoit sur le point de
 » quitter sa Cure ; mais que lui ayant prêté
 » & fait lire le Livre de la dévotion aux
 » bons Anges , non-seulement ses tentations
 » se sont évanouies , mais qu'il pense encore
 » à établir en sa Paroisse une Société en
 » l'honneur de ces bienheureux Esprits ; &
 » le Supérieur témoigne qu'il y pense aussi
 » lui-même pour d'autres lieux. Je crois
 » devoir vous dire encore , que la lecture
 » d'un de ces Livres a si fort touché le cœur
 » d'un certain homme , qu'il a fait dans la
 » ville où il demeure une pénitence publique
 » sous les yeux de tous les habitans. «

Des nouvelles si douces à un Auteur , qui est presque toujours un peu de ce monde , ne touchoient l'Archidiacre d'Evreux , que parce

qu'il y trouvoit la gloire & les intérêts de Dieu. Ainsi, lorsqu'en passant à Ausbourg, on lui présenta quelques-uns de ses Traités, & entr'autres celui de *l'Amour de Jesus au Très-Saint Sacrement de l'Autel*, traduits en Allemand & en Polonois, il fut beaucoup moins touché de cette marque d'estime & d'approbation, qu'il ne le fut d'apprendre qu'en conséquence de cette traduction l'on avoit institué une Confrairie de l'Adoration perpétuelle du Fils de Dieu dans cet auguste Sacrement, & qu'il y avoit déjà quatre-vingts mille personnes qui s'y étoient fait inscrire. Mais Boudon étoit presque fait à ces miracles de la grace ; & le Livre dont nous venons de parler, étoit si estimé en Flandre & dans les Pays - Bas, qu'en plusieurs Eglises on l'attachoit avec une petite chaîne à la table de la Communion, afin que les Fideles pussent, en le lisant, s'enivrer d'amour pour celui qu'ils alloient recevoir.

Voici le Catalogue des Ouvrages que ce saint & infatigable Écrivain a composés. Nous les donnerons, non selon l'ordre des temps, mais à-peu-près selon l'ordre des matieres.

I. Dieu seul, ou l'affociation pour l'intérêt de Dieu seul.

II. Dieu inconnu.

III. Dieu présent par-tout.

IV. La Gloire de la Sainte Trinité dans les ames du Purgatoire.

V. La Dévotion au Regne de Dieu.

VI. L'Amour de Jesus au Très-Saint Sacrement de l'Autel.

VII. La Vie cachée avec Jesus en Dieu.

VIII. La Conduite de la divine Providence, & l'adoration perpétuelle qui lui est due.

IX. Les Saintes Voies de la Croix , où il est traité de plusieurs peines intérieures & extérieures ; & des moyens d'en faire un bon usage.

X. Le Saint Esclavage de l'admirable Mere de Dieu.

XI. La Dévotion à l'Immaculée Vierge Marie , Mere de Dieu.

XII. Avis Catholiques touchant la véritable dévotion à la Sainte Vierge.

XIII. Les Grands Secours de la divine Providence par la très-sacrée Mere de Dieu , invoquée sous le titre de Notre-Dame du Remede dans l'Ordre de la Sainte Trinité.

XIV. La Dévotion aux neuf Chœurs des Saints Anges , & en particulier aux Saints Anges Gardiens.

XV. La Dévotion à Saint Joachim.

XVI. La Vie de Saint Taurin , Apôtre & premier Evêque d'Evreux.

XVII. L'Homme intérieur , ou la Vie du Pere Jean-Chrysoftôme , Religieux Pénitent du Tiers-Ordre de Saint François.

XVIII. L'Homme de Dieu en la personne du R. P. Jean-Joseph Seurin , Religieux de la Compagnie de Jesus.

XIX. La Vie de la Sœur Marie-Angélique de la Providence , nommée communément Madame Simon (a).

XX. La Vive Flamme d'amour dans le bienheureux Jean de la Croix , premier Carme Déchauffé , & coadjuteur de Sainte Thérèse dans la réforme du Mont - Carmel.

(a) Cette Vie , qui n'avoit point encore été imprimée , quand la premiere Edition de cet Ouvrage parut , l'a été depuis peu à Avignon , comme je l'ai déjà dit.

XXI. Le Triomphe de la Croix en la vénérable Mere Marie - Elifabeth de la Croix de Jesus, Fondatrice de l'Institut de Notre-Dame du Refuge.

XXII. De la Sainteté de l'Etat Ecclésiastique.

XXIII. Du Respect dû à la sainteté des Eglises, & des profanations qui s'y commettent.

XXIV. Observations sur la Communion & sur les cérémonies de la Messe.

XXV. Le Malheur du monde.

XXVI. La Science & la Pratique du Chrétien.

XXVII. La Science sacrée du Catéchisme, ou l'obligation qu'ont les Pasteurs de l'enseigner, & les peuples de s'en faire instruire.

XXVIII. Le Chrétien inconnu, ou idée de la vraie grandeur du Chrétien.

XXIX. Le Regne de Dieu en l'Oraison mentale (a).

Voilà les principaux Ouvrages du grand Archidiacre d'Evreux ; car il y en a encore d'autres, tant imprimés que manuscrits, mais dont je ne puis parler exactement, parce que je n'ai pu les avoir. Quand on fera attention qu'il n'a jamais manqué à faire ses visites, qu'il a fait un grand nombre de Missions, & donné un plus grand nombre de retraites dans toutes les parties du Royaume ; qu'il avoit sans cesse à répondre, parce qu'il étoit sans cesse consulté de vive voix & par Lettres sur des peines &

(a) La plupart de ces Ouvrages se vendent chez *Théophile BARROIS*, jeune, rue du Hurepoix, à l'entrée du Quai des Augustins.

sur des matieres spirituelles ; que de longs & pénibles voyages en des lieux de dévotion souvent assez éloignés de son domicile , ne lui coûtoient rien ; je crois que l'on tombera aisément d'accord , que ses jours ont été pleins , & que son Juge ne lui aura pas reproché ce vuide affreux , qui , malgré nos prétendues occupations , fera un jour la matiere de notre jugement , & qui pourroit bien être celle de notre condamnation.

ADDITION à la page 117.

Pour sçavoir de quoi étoient capables les Gomaristes , il suffit de lire la nouvelle Vie de Grotius , par M. de Burigny. Il est bon d'avertir le Lecteur , que du temps de M. Boudon ces malheureux se livroient à des excès qui outrageoient également & la Religion & la plus commune bienséance. On le voit par le Mémoire que notre Archidiacre fit contr'eux , pour être présenté au Parlement de Rouen. Ils ont , y disoit-il en substance , donné des coups de couteau à l'Image sacrée du Sauveur du monde. Ils ont attaché à une croix un cochon , à la place du crucifix. Ils ont tiré un coup de fusil dans l'Image de la très-sainte Vierge , &c. Pour entrer dans une si juste indignation contre de pareils attentats , il ne faut pas avoir autant de zele qu'en avoit M. Boudon ; il suffit d'être encore un peu fidele. Au reste , on ne parle aujourd'hui ni de Gomaristes , ni d'Arméniens dans le Diocese d'Evreux. Ils sont aussi inconnus que les Sociniens le sont présentement en Pologne , où ils donnerent vers le milieu du siecle passé , cette fameuse *Bibliothèque* , qui auroit renversé l'Eglise , si les portes de l'enfer pouvoient la renverser.

F I N.

A P P R O B A T I O N S.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier , *La Vie de Messire Henri - Marie BOUDON , Grand Archidiacre d'Evreux.* Le récit des vertus de ce saint Serviteur de Dieu fera d'autant plus d'impression sur les Lecteurs , qu'il a vécu de nos jours. Je rends d'autant plus volontiers ce témoignage à sa mémoire , que j'ai eu l'honneur de le connoître sur la fin de sa vie , & que j'ai eu connoissance de la plupart des faits qui sont rapportés par ici , le témoignage des personnes qui avoient eu des relations avec lui. A Paris, ce 15 Août 1753.

J. TAMPONET, Docteur & ancien Syndic
de la Faculté de Théologie de Paris.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier , *La Vie de Messire Henri - Marie BOUDON , Grand Archidiacre d'Evreux*, écrite par M. COLLET , &c. elle m'a paru édifiante & digne d'être réimprimée. A Paris , ce 30 Juin 1762.

Signé , P. GERMAIN.

P R I V I L E G E D U R O I.

L OUIS, PAR LA GRACE DE DIEU , ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement , Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel , Grand-Conseil , Prévôt de Paris , Baillifs , Sénéchaux ,

leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé HÉRISSANT, Libraire à Paris, Nous ayant fait exposer qu'il desireroit réimprimer & donner au Public un Livre qui a pour titre : *La Vie de M. Boudon, Archidiacre d'Evreux*, S'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire réimprimer ledit Livre autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; à la charge que ces Présentes seront enregistrees tout au-long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contrescel desdites Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq ; & qu'avant de l'exposer en vente, l'imprimé qui aura servi de copie à la réimpression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DELAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DELAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur FEYDEAU DE BROU ; le tout à peine de nullité des Présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant ou ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au-long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit ajoutée comme à l'original. Comman-

Don au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis,
de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & né-
cessaires, sans demander autre permission, & nonobstant
clameur de haro, Charte Normande, & Lettres à ce
contraires; CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. DONNÉ à
Paris, le cinquième jour du mois d'Octobre, l'an de grace
mil sept cent soixante-deux, & de notre Regne le qua-
rante-huitième. Par le Roi en son Conseil.

« Signé, LE BEGUE.

*Registré sur le Registre XV. de la Chambre Royale
& Syndicale des Libraires, & Imprimeurs de Paris,
N^o. 754, fol. 330, conformément au Règlement de
1723. A Paris, ce 13 Octobre 1762.*

Signé, LE BRETON, Syndic.

